N° 714 33e Année Tome CCII 15 Mars 1928

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Étranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

HENRI DE RÉGNIER

L'Altana
ou la Vie vénitienne
1919-1924

2 volumes in-16 à 12 fr. l'un.................... **24** fr

La première édition a été tirée à 770 exemplaires su vergé pur fil Montgolfier, savoir :

745 ex. numérotés de 188 à 932, à 35 fr. le volume..... (*souscrits*

25 ex. marqués à la presse de A à Z.............. (*hors comm*

IL A ÉTÉ RÉIMPOSÉ EN IN-8 RAISIN ET TIRÉ :

33 ex. sur japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 33, à 150 fr. le volume..................... (*souscrits*

154 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 34 à 187, à 100 fr. le volume................ **200** fr

15 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de I à XV, non mis dans le commerce.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE No.493)

GEORGES DUHAMEL

La Nuit d'orage

— *ROMAN* —

1 volume in-16 double couronne. — Prix..... **12 fr.**

La première édition a été tirée à 1.650 exemplaires sur vergé pur fil Montgolfier, savoir :

1.625 ex. numérotés de 320 à 1.944, à 35 fr........... (*souscrits*)
25 ex. marqués à la presse de A à Z............ (*hors comm.*)

IL A ÉTÉ RÉIMPOSÉ EN IN-8 RAISIN ET TIRÉ :

55 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 55, à 150 fr.................................. (*souscrits*)

198 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 56 à 253, à 100 fr............................ (*souscrits*).

33 ex. sur Ingres crème, numérotés à la presse de 254 à 286, à 100 fr........................... (*souscrits*)

33 ex. sur Ingres gris-bleu, numérotés à la presse de 287 à 319, à.................................. **100 fr.**

15 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de I à XV, non mis dans le commerce.

Bi 8

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS.— Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.

IBSEN
ET JULIEN L'APOSTAT

I

Le public français connaît peut-être passablement Henrik Ibsen comme auteur de drames modernes. On sait, de plus, grâce à la musique de Grieg, que le dramaturge norvégien a créé en *Peer Gynt* une sorte de symbole satirique de son pays. Mais on ignore généralement qu'en dehors de ce poème dramatique, il existe de lui toute une série d'œuvres, — douze en tout, qui font treize pièces, — antérieure à la série de ses drames modernes. Il a inauguré celle-ci, en effet, avec *les Soutiens de la Société*, à la fin de 1877, c'est-à-dire lorsqu'il allait avoir cinquante ans, puisqu'il est né le 20 mars 1828. Et les drames qu'il avait écrits jusqu'alors ne sont nullement négligeables. Plusieurs appartiennent au répertoire courant du théâtre d'Oslo, ou sont l'objet de reprises périodiques, comme *Brand*, *les Prétendants à la Couronne*, et d'autres. Même, il ne manque pas de gens, en Norvège, qui ont une préférence marquée pour les œuvres de la première période de la production d'Ibsen, œuvres beaucoup plus variées et souvent plus lyriques. Bien connaître les drames modernes, mais eux seulement, c'est mal connaître Ibsen, car c'est ne voir qu'un aspect d'un auteur touffu et divers.

La dernière œuvre après laquelle Ibsen s'est exclusivement consacré au théâtre moderne est intitulée *Empereur*

et Galiléen, et met en scène la tentative de restauration du paganisme, qui a rendu si célèbre le nom de Julien l'Apostat. Elle comprend deux pièces en cinq actes, *l'Apostasie de César*, et *l'Empereur Julien*. Ibsen l'a publiée en 1873 et la considérait alors comme son chef-d'œuvre ou son œuvre principale. Il l'avait méditée pendant six ans avant de se mettre à l'écrire en novembre 1870, et alors il lui fallut vingt-sept mois de travail continu pour en venir à bout. C'est sur ce drame « d'histoire mondiale » — ainsi l'a qualifié l'auteur dans son titre — que je me propose de signaler dans cet article certaines singularités qui n'ont pas été relevées jusqu'ici par les historiens de littérature.

Ibsen n'était sans doute pas bien fort en histoire, lorsqu'en 1864, à Genzano, près du lac de Nemi, il entendit un de ses amis lui lire un passage d'Ammien Marcellin, et conçut l'idée d'une pièce sur Julien. Rentré à Rome, il se documenta en empruntant des livres à la « bibliothèque allemande du Capitole », car il n'espérait pas trouver les matériaux nécessaires dans aucune langue scandinave, et l'allemand était la seule autre langue dont il eût la pratique courante. Il se procura donc une traduction allemande d'Ammien Marcellin et lut des ouvrages allemands (1) qui, d'après sa correspondance, ne l'ont satisfait que médiocrement. Il n'y trouvait pas assez de faits.

Mais Ibsen a laissé des papiers, notes, ébauches, qu'il conservait précieusement et a légués à la bibliothèque de l'Université, à Oslo. Ces notes ont été publiées, et l'on y trouve, notamment, des listes de faits qu'il comptait utiliser pour les quatre derniers actes de la seconde partie d'*Empereur et Galiléen*, avec renvois aux pages de deux auteurs :

(1) Neander : *Kaiser Julian und sein Zeitalter*, 1812, 172 p., nouv. éd. en 1867. — David Strauss : *Der romantiker auf dem Throne der Cäsaren*. — Johann Ev. Auer : *Kejser Julian der Abtrünnige im Kampfe mit den Kirchervätern seiner Zeit*, 1855. Il y avait peu à prendre pour Ibsen dans les deux premiers ouvrages, où il a trouvé plus de réflexions que de faits. Auer, par contre, a dû lui être très utile, mais c'est un des écrivains les plus fanatiques, et qui considère Julien comme l'instrument d'un complot des chefs du paganisme contre le christianisme.

Ammien Marcellin et Albert de Broglie. Celui-ci, en effet, — c'est le ministre du 16 mai — a écrit *l'Eglise et l'Empire romain au IVe siècle*, ouvrage en six volumes dont le tome III renferme quelques indications sur la jeunesse de Julien, et le tome IV lui est presque entièrement consacré. Cet ouvrage, apparemment, convenait tout à fait à Ibsen, qui semble, pour la seconde partie de son travail, avoir complètement rejeté sa documentation allemande, et ne plus connaître, en dehors d'Ammien, que l'historien catholique français. Même, les renvois à celui-ci sont les plus nombreux.

Il est intéressant de chercher si l'écrivain catholique a eu quelque influence sur le poète d'éducation protestante, et fort peu religieux, qu'était Henrik Ibsen. Mais de telles études sont fort délicates, et les conclusions en sont rarement évidentes. Plus sûre est la recherche des passages où Ibsen s'est servi d'Albert de Broglie. Et je trouve, en effet, qu'un passage de celui-ci, où le récit prend la forme du dialogue, a été simplement traduit par Ibsen, qui a seulement remplacé le nom de Basile (d'Ancyre) par Kyrillos, évidemment parce qu'il avait déjà un personnage du même nom, Basile de Césarée.

Voici, en deux colonnes, les deux textes :

« Qui êtes-vous, lui dit Julien, et comment vous nommez-vous ?	JULIEN (se contenant) : Qui es-tu, et comment te nommes-tu ?
— Je vais vous l'apprendre, dit Basile. Tout d'abord, je m'appelle chrétien, et c'est là un nom grand et plein de gloire, car le nom du Christ est éternel et ne périra point.	KYRILLOS (se rapproche) : Tu vas l'entendre. Tout d'abord, je m'appelle chrétien, et c'est un nom extrêmement glorieux, car il ne sera jamais effacé de la terre.
Ensuite, je porte aussi le nom de Basile, et c'est sous celui-là que je suis connu dans le monde.	Ensuite, je porte aussi le nom de Kyrillos, et sous ce nom je suis connu parmi frères et sœurs.
Mais si je conserve le premier, j'aurai l'immortalité bien heureuse pour récompense.	Mais si je conserve le premier nom sans tache, j'aurai une vie éternelle en récompense.

— Vous vous trompez, Basile, dit Julien, qui n'était pas fâché de l'occasion de disputer. Vous savez que j'ai quelque connaissance de vos mystères ; croyez-moi, celui en qui vous espérez n'est pas tel que vous pensez : il est mort lui-même, et bien mort, du temps que Pilate était gouverneur de la Judée.

JULIEN : Tu te trompes, Kyrillos! Tu sais que je connais un peu les mystères de votre doctrine. Crois-moi,... celui en qui tu mets ta confiance n'est pas tel que tu te le représentes. Il est mort lui-même, et vraiment mort, du temps que le Romain Pontius Pilatus était gouverneur en Judée.

— Je ne me trompe point, dit Basile ; c'est vous, empereur, qui vous trompez ; c'est vous qui avez renoncé Jésus-Christ, au moment où il vous donnait l'empire ; mais je vous avertis en son nom qu'il vous ôtera bientôt cet empire avec la vie, et vous connaîtrez, mais trop tard, quel est celui que vous avez abandonné.

KYRILLOS : Je ne me trompe pas ; c'est toi-même, empereur, qui te trompes en cela. C'est toi qui as renoncé le Christ à l'instant où il t'a donné la souveraineté sur la terre.

C'est pourquoi je t'annonce en son nom qu'il t'ôtera bientôt à la fois souveraineté et vie, et alors tu reconnaîtras trop tard combien puissant est celui qu'en ton aveuglement tu méprises.

Comme vous avez perdu la mémoire de ses bienfaits, lui-même ne se souviendra plus de ses bontés, quand il s'agira de vous punir.

Oui, de même que tu as oublié ses bienfaits, de même il ne laissera pas le champ libre à sa bonté, quand il se lèvera pour te punir.

Vous avez renversé ses autels, il vous précipitera de votre trône ; vous avez pris plaisir à fouler aux pieds sa loi, cette loi que vous-même vous aviez si souvent annoncée aux peuples ; votre corps de même sera foulé aux pieds, et restera sans sépulture, après que votre âme en aura été arrachée par les plus atroces douleurs.

Tu as renversé ses autels,... il te précipitera de ton trône impérial. Tu as trouvé ton plaisir à fouler aux pieds sa loi, cette loi que toi-même autrefois tu as annoncée aux croyants. De même le Seigneur te foulera sous son talon. Ton corps sera dispersé à tous les vents, et ton âme descendra au lieu où les tourments sont pires que ceux que tu peux imaginer pour moi et les miens !

Le texte d'Albert de Broglie (2) est reproduit exactement,

2) Pages 233-234, t. IV (éd. de 1904).

sans aucune lacune. J'ai seulement mis à la ligne autant de fois qu'Ibsen l'a fait lui-même, tandis que le dialogue de Basile et de Julien est composé en un seul alinéa. Le passage du drame ibsénien (3) est traduit aussi littéralement que possible, et sans lacune. On voit qu'Ibsen a traduit Broglie phrase par phrase, sans rien retrancher, sans rien ajouter. J'ai dû faire simplement la traduction d'une traduction. Seule la dernière phrase ne présente pas le même sens dans les deux textes, Ibsen ayant remplacé les douleurs physiques d'une mort affreuse par les tourments de l'enfer, différence qui peut tenir à un simple contresens.

Après cet alinéa, A. de Broglie dit l'impression produite par ce dialogue sur la foule, et sur Julien que l'anathème irrite. Puis il donne à celui-ci la parole, et la traduction continue, un peu plus libre :

Je voulais vous sauver, dit-il en se contenant encore, mais puisque vous ne tenez nul compte de mes conseils et que vous manquez de respect à mon rang, il faut bien que je venge la majesté de l'empire, outragé.	JULIEN : J'aurais voulu t'épargner, Kyrillos ! Les dieux me sont témoins que je ne te hais pas pour ta foi, mais tu as outragé ma puissance et ma dignité impériales, et cela, je dois le punir.
	(Au capitaine de la garde) :
Il leva la séance en ordonnant que des coups fussent appliqués à l'accusé.	Fromentinos, mets cet homme en prison, et que le bourreau Typhon lui donne autant de coups de fouet qu'il faudra pour l'amener à dire que l'Empereur, et non le Galiléen, a tout pouvoir sur la terre.

A. de Broglie raconte ensuite comment l'ordre fut exécuté, et comment Basile, ayant demandé à voir l'empereur, fut amené devant lui. Ce passage est adopté sans restriction par Ibsen, en ce qui concerne l'interprétation des caractères, mais très librement transcrit dans quelques répliques échangées entre Julien et Fromentinos. Après quoi, le second dialogue commence entre l'empereur et Basile-Kyrillos.

(3) *Kejser og Galilæer*, 1re éd., pp. 138-140.

Mais ici, le Basile d'A. de Broglie est le premier à interpeller Julien, tandis que le Kyrillos d'Ibsen subit d'abord, plus vraisemblablement, l'apostrophe de l'empereur, tout heureux de penser que son prisonnier est venu à résipiscence :

A peine entré :	JULIEN : Ah ! mon bon Kyrillos,... tu n'es plus tout à fait aussi crâne que la dernière fois, je vois.
Eh bien, dit Basile, vos devins vous ont-ils fait connaître d'avance ce que j'ai à vous dire !	KYRILLOS : As tu peut-être trouvé dans les intestins d'une bête ou d'un oiseau ce que j'ai à te dire ?
— Je pense, dit Julien, que vous êtes assez sage pour avoir reconnu votre erreur, et que vous allez sacrifier avec nous.	JULIEN : Je pense pouvoir, sans présages, croire que tu es devenu raisonnable, que tu renonces à tes erreurs sur la puissance du Galiléen, et que tu reconnais maintenant que l'empereur ainsi que nos dieux sont plus grands que lui.
— N'y comptez pas. Vos Dieux ne sont que des statues de bois qui ne voient ni n'entendent.	KYRILLOS : Ne t'imagine pas cela. Tes dieux sont impuissants ; et si tu t'attaches à ces statues de pierre, qui ne peuvent ni voir ni entendre, bientôt tu seras aussi impuissant qu'elles. . . . .
Puis, ouvrant ses vêtements et déchirant ses plaies : « Tiens, dit-il en jetant aux pieds de l'empereur un lambeau de chair tout sanglant, nourris-toi de mon sang, puisque tu en as soif ; pour moi, je me nourris de Jésus-Christ.	(*Il ouvre ses vêtements, déchire ses plaies, et en jette des morceaux aux pieds de l'empereur.* ... Tiens, tiens ; nourris-toi de mon sang, dont tu as soif ! Mais moi, tu sauras que je me nourris de Jésus-Christ.

Ici encore, le texte de la citation d'A. de Broglie (4) est copié sans lacune, et dans l'ouvrage de l'historien, il n'est séparé du texte de la citation précédente que par le récit de la flagellation infligée à Basile. Et il est suivi du récit du

(4) A. de Broglie, *loc. cit*., p. 235.

martyre de S. Basile d'Ancyre, qui meurt dans l'extase. Par contre, le texte correspondant d'Ibsen (5) comprend deux répliques nouvelles, qui sont ici remplacées par une ligne de points. Mais le passage ainsi omis a précisément pour but de mettre dans la bouche même de Kyrillos la description de son état extatique, grâce à une confusion entre la flagellation préalable et le supplice final, ce qui permet au dramaturge de donner place à l'extase sans avoir à reparler de l'épisode de Kyrillos dans une troisième scène. Il ne veut rien perdre et il sait l'art de condenser. Cette transposition ne permet pas une traduction aussi littérale que dans les passages cités. Mais tout est pris chez A. de Broglie, sauf une seule idée, qui justifie très heureusement à la fois le désir qu'a exprimé Kyrillos de reparaître devant l'empereur, et l'acte auquel il se livre devant lui :

JULIEN : Kyrillos,... est-ce là ce que tu as à dire ?

KYRILLOS : Non, je viens pour te remercier. Jusqu'ici je tremblais devant toi et tes supplices. Mais dans les tourments j'ai remporté la victoire de l'esprit sur la matière corruptible. Oui, empereur...

Suit le récit de l'extase.

On voit à quel point, du moment qu'il avait adopté Albert de Broglie comme guide, Ibsen se soumettait à l'historien catholique. Il y prenait telle quelle une histoire qui était empruntée aux Actes de S. Basile d'Ancyre, de la collection de Dom Ruinart. M. Paul Allard, l'historien le plus complet de Julien, et très catholique, dit que c'est « une pièce intéressante, mais qui passerait difficilement pour une relation originale et contemporaine » (6). En dehors de cette légende, il n'est question de Basile d'Ancyre que dans l'*Histoire ecclésiastique* de Sozomène, qui écrivit quelque 80 ans plus tard, et raconte ce martyre d'une manière très différente. Ibsen, en adoptant A. de Broglie, a pris le parti de considérer Julien comme un persécuteur

(5) H. Ibsen, *loc. cit.*, p. 150.

(6) Paul Allard : *Julien l'Apostat*, tome II, p. 340.

fanatique, d'autant plus odieux qu'il veut se donner l'apparence de l'impartialité. C'est le paradoxe du double drame d'Ibsen, que Julien, malgré cela, ait pu conserver une réelle grandeur.

Mais on pourrait penser que cet exemple est exceptionnel, et peut-être dû à la forme dialoguée des Actes de S. Basile d'Ancyre, où la scène était ainsi toute écrite par un dramaturge inconnu, chez qui Ibsen n'a trouvé rien à reprendre. Je donnerai donc d'autres passages. En voici un pris dans une tirade de Julien, texte continu qui se compose de quatre parties empruntées à une même page d'Albert de Broglie (7). Mais cette fois le texte français n'est pas continu. Il consiste en citations d'un pamphlet de Julien, où Ibsen a choisi quelques phrases

Le but de la philosophie cynique, dit-il, comme de toute autre, n'est-ce pas le bonheur ? Et le bonheur consiste à vivre suivant la nature et non suivant l'opinion. Le bonheur des Dieux mêmes consiste à se conformer à leur nature...	JULIEN... Car le bonheur n'est-il pas le but de toute philosophie ? Et qu'est-ce que le bonheur, sinon d'être d'accord avec soi-même ?
Ni l'aigle, ni le platane, ni aucun autre animal ou végétal, ne s'efforcent d'avoir soit des plumes, soit des feuillages d'or...	L'aigle veut-il avoir des plumes d'or ? Le lion souhaite-t-il des griffes d'argent ? Ou bien le grenadier prétend-il porter des fruits de pierres étincelantes ?
... Celui qui veut faire profession de cynisme doit d'abord se châtier sévèrement lui-même et ne point flatter ses penchants.	Je vous dis qu'aucun homme n'a le droit de jouir avant de s'être montré suffisamment trempé pour supporter le manque de volupté.
Qu'il ne touche pas même du doigt à la volupté, avant qu'il ait pu la fouler aux pieds...	Oui, il ne doit même pas toucher la volupté du doigt avant d'être en état de la fouler aux pieds.

Et voici un autre exemple, pris dans la même scène où

(7) A. de Broglie, *l. c.*, p. 156. — H. Ibsen, *l. c.*, p. 351.

Julien se met en colère contre Herakleos. Encore une fois, un pamphlet de Julien est transformé en discours.

Le second discours est plus curieux. Julien l'écrivit *ab irato*, en sortant d'un entretien ridicule avec un faux sage qui l'avait entretenu des heures durant de fables de sa composition, où tous les Dieux de la mythologie jouaient des rôles impertinents.

JULIEN : Oui, un pamphlet contre toi, un pamphlet que cette nuit j'ai composé en colère. Et ne devais-je pas, peut-être, être enflammé de colère au sujet de ta conduite très inconvenante d'hier ! Qu'est-ce que tu t'es permis dans la salle de conférences en présence de moi et de beaucoup d'autres hommes sérieux ? N'avons-nous pas dû, plusieurs heures durant, avaler ces honteuses fables sur les dieux que tu as bafoués ! Comment as-tu pu nous présenter pareils contes ! N'était-ce pas mensonges d'un bout à l'autre ?

Héraclius (c'était son nom) ne se trouvait pas probablement bien coupable : il n'avait fait qu'imiter l'exemple d'Ovide, de Lucien, de tous les poètes...

HERAKLEOS : Hé, mon empereur, si tu appelles cela mentir, Ovide et Lucien ont menti.

JULIEN : Comment l'appeler autrement ? Oh je ne peux exprimer la colère qui m'a saisi, lorsque j'ai compris où menait ton discours impudent.

« Tout arrive avec le temps, s'écrie-t-il dans un accès d'indignation : cette parole de la comédie a failli s'échapper tout à l'heure de ma bouche, en entendant ce chien aboyer non pas quelques paroles généreuses, mais de vrais contes de nourrice, et encore très sottement débités.

« Homme, ne t'étonne de rien », étais-je tenté de m'écrier avec l'auteur comique, lorsque je t'ai entendu, comme un roquet hirsute de paysan, aboyer... non des cris de reconnaissance, mais d'absurdes contes de nourrice, qui, de plus, étaient sottement débités. [Car tes vers étaient mauvais, Herakleos ;... je l'ai montré ici, dans le pamphlet].

J'aurais voulu me lever sur-le-champ et rompre la réunion, en voyant Hercule et Bacchus mis en

Oui, combien n'avais-je pas envie de me lever de mon siège et de m'en aller, lorsque je t'ai vu met-

scène comme sur un théâtre; mais je me suis contenu, moins pour l'orateur que pour les assistants, si j'ose dire, et pour moi-même, de crainte de paraître fuir comme une colombe effarouchée, par superstition plus que par réflexion.	tre en scène et Dionysos et ce grand immortel de qui tu tiens ton nom, comme sur un théâtre. Et si je me suis contenu et suis resté assis, je peux t'assurer que ce fut moins par égard pour le poète que pour les *acteurs*... si j'ose les appeler ainsi. Mais ce fut surtout par égard pour moi-même. Car ne devais-je pas craindre de paraître fuir comme une colombe effarouchée ?
J'ai donc dû me dire à moi-même ce vers d'Homère : Supporte un peu, mon cœur : tu as souffert des choses plus rudes. Supporte d'entendre un chien en délire pendant une partie du jour. Ce n'est pas la première fois que tu entends blasphémer les Dieux. Non, nous ne vivons pas dans des temps si fortunés ! Nos affaires publiques et privées ne sont pas dans un état si prospère ! Nous n'avons pas le bonheur d'avoir conservé les oreilles ou du moins les yeux purs des crimes et des hontes de ce siècle de fer ...	Voilà pourquoi je n'ai fait semblant de rien, mais je ruminais en silence le vers d'Homère : Supporte cela, mon cœur, un court instant ; tu as subi de pires choses. Endure, comme autrefois, qu'un chien fou nargue les dieux immortels. Oui, nous devons souffrir cela, et plus. L'époque ne vaut guère mieux. Montrez-moi l'homme heureux à qui serait donné de conserver ses yeux et ses oreilles sans souillure en ce siècle de fer!

La traduction, dans ces deux passages, est beaucoup plus libre que dans la scène du martyre de S. Basile d'Ancyre. Cependant tout provient, phrase par phrase, d'A. de Broglie, ou plutôt, par son intermédiaire, des œuvres de Julien. Mais si l'on voulait imaginer que, grâce à quelque traduction allemande inconnue, Ibsen aurait trouvé ailleurs le texte de Julien, je vois dans la traduction d'Ibsen deux preuves que c'est bien l'ouvrage d'A. de Broglie qui lui a servi : ce sont deux contresens.

Le premier de ces contresens consiste en ce qu'il a traduit « assistants » par « acteurs », mot que j'ai souligné ci-dessus. Le mot français a en norvégien un équivalent exact,

Tistedeværende, qu'il aurait trouvé dans le dictionnaire. Au lieu de le chercher, il a pensé au mot norvégien qui a même étymologie qu'assistants, *assisterende*, « ceux qui aident », et il a compris qu'il s'agissait d'acteurs, alors qu'il n'y en avait pas dans la salle de conférence. Il était d'autant plus encouragé à ce contresens que cela lui expliquait le : « si j'ose dire », assez bizarrement placé par A. de Broglie après « assistants ». S'il avait eu sous les yeux la traduction de Talbot, il n'aurait pu commettre le même contresens. Elle porte en effet : « ... je demeurai, moins pour l'orateur que pour l'auditoire, et, s'il faut parler franchement, pour moi-même (8)... »

Le second contresens est comique. Le mot norvégien *vers* signifie bien vers, mais plutôt verset, strophe, et Ibsen l'a employé au singulier : *hint vers*, bien qu'il donne ensuite deux vers. Pour être tout à fait exact, j'aurais dû traduire : « ce distique ». Il est vrai qu'A. de Broglie a écrit aussi au singulier : « ce vers ». Mais il ne donne qu'un vers d'Homère. Seulement, comme aucun signe typographique ne met ce vers à part dans son texte, Ibsen a cru que la phrase suivante était un second vers.

II

Je pourrais ainsi donner des pages et des pages de la seconde partie d'*Empereur et Galiléen* où se trouvent des phrases plus ou moins librement traduites sur l'ouvrage d'Albert de Broglie. Ce sont, le plus souvent, des phrases isolées provenant de l'empereur Julien, de Libanios, ou d'autres contemporains de l'Apostat. Rarement une page entière, comme dans le premier et le troisième des exemples que je viens de donner, est la traduction presque sans coupure d'une page de l'historien français. Mais bien des pages sont une mosaïque de phrases prises chez lui, comme

(8) *Œuvres complètes de l'empereur Julien*. Traduction nouvelle par Eugène Talbot, 1863, p. 178.

dans le second des exemples donnés. Il ne s'agit pas ici, à proprement parler, de plagiat, c'est-à-dire d'imitation littéraire, puisque Ibsen s'est surtout servi de citations. Même s'il a utilisé, çà et là, quelques phrases appartenant en propre à A. de Broglie, l'emprunt fait par un dramaturge à un historien n'a pas vraiment le caractère d'un plagiat. A. de Broglie apparaît surtout ici comme un traducteur des sources historiques qu'Ibsen n'avait pu se procurer ailleurs, et la première étude que doivent suggérer les rapprochements de textes dont j'ai donné des exemples est une étude sur la manière dont Ibsen utilisait les sources. Cette manière prodigieusement fidèle, on est parfois tenté de dire servile, n'a d'ailleurs pas été spécialement pratiquée par lui dans *Empereur et Galiléen*. M. Sigurd Höst l'a également observée dans *Les Prétendants à la Couronne*, où l'ouvrage ainsi utilisé est l'*Histoire du peuple norvégien*, de P.-A. Munch, d'où Ibsen tira sa pièce en 1863 (9).

On comprend d'ailleurs fort bien qu'Ibsen ait eu recours à l'histoire d'Albert de Broglie. Mis à part Ammien Marcellin, très précieux, mais qui contient peu de renseignements, et surtout d'anecdotes relatives à l'action antichrétienne de Julien, Ibsen pouvait difficilement trouver mieux. Les quelques ouvrages allemands qu'il avait trouvés d'abord ne lui avaient fourni presque rien d'utile. Ce qu'il lui fallait, c'était des textes (traduits) de Julien, de Libanios, et d'autres contemporains, et ensuite une histoire d'ensemble moderne, pleine de détails sur la personne de Julien et sur la lutte pour la restauration du paganisme. Or, entre 1864 et 1872, les textes intéressants pour lui n'avaient pas encore été publiés en allemand (10). L'histoire de Gibbon ne pouvait lui convenir, car il ne pouvait lire l'anglais. Il a déclaré lui-même qu'il ignorait Lenain de Tillemont, qu'il aurait pu

(9) Sigurd Höst : *Ibsens digtning og Ibsen selv*, 1927, pp. 92-94. Ce livre est l'édition norvégienne d'un ouvrage publié d'abord en français par le professeur d'Oslo.

(10) Il existait, pourtant, au moins une traduction allemende de la satire *Les Césars*.

trouver, pourtant, non à la bibliothèque allemande du Capitole, qu'il fréquentait, mais tout près, à l'Institut archéologique allemand, avec lequel la bibliothèque du Capitole était en relation et devait, plus tard, fusionner. La découverte du grand ouvrage d'Albert de Broglie lui a fourni, dans ces conditions, l'instrument indispensable qu'il a sans doute vainement cherché d'abord, car *L'Eglise et l'Empire romain* ne se trouvait ni à la bibliothèque du Capitole, ni à l'Institut archéologique. Ibsen aurait d'ailleurs préféré trouver quelque histoire allemande de Julien, parce qu'il avait peine à lire le français. A son baccalauréat, il n'avait eu en français qu'une note passable, et n'avait guère eu, depuis lors, l'occasion de s'exercer, tandis qu'en allemand il avait eu sa meilleure note, alors que l'examen était plus rigoureux en cette matière, et il avait voyagé en Allemagne peu de temps après, et avait certainement entretenu sa connaissance de l'allemand par mainte lecture. Même si l'histoire d'A. de Broglie lui avait été signalée en 1864 ou 1865, lorsqu'il commençait seulement à étudier Julien, il se serait sans doute peu soucié d'une lecture pour lui si difficile, et aurait continué à en rechercher un équivalent allemand. Ce fut seulement en désespoir de cause, lorsqu'il eut parcouru les livres allemands qu'il avait pu se procurer, sans y trouver ce qu'il lui fallait, qu'il prit son parti. A. de Broglie lui fournissait précisément un aperçu général des mœurs et des idées au temps de Julien, une histoire complète, pleine d'anecdotes où le détail pittoresque et précis n'était pas négligé, ainsi que d'amples citations de Libanios, de Grégoire de Nazianze et surtout des œuvres de Julien lui-même : on aurait dit que cet ouvrage était écrit précisément à l'usage d'Ibsen, et lorsqu'il l'eut adopté, toutes ses autres lectures furent entièrement mises de côté, Ammien Marcellin seul excepté.

Il fit plus que l'adopter. Comme il ne pouvait commodément se servir d'un livre écrit en français, et y puiser, au fur et à mesure de ses besoins, les passages qu'il voulait, il fit lui-même la traduction tantôt littérale, tantôt écourtée,

des deux chapitres qui devaient lui être les plus utiles, c'est-à-dire des deux chapitres relatifs aux dix-huit mois du règne de Julien. Bien que cette traduction soit perdue, j'ai pu démontrer qu'elle est d'Ibsen lui-même. Mais je ne pourrais donner ici cette démonstration, qui repose sur une étude longue et minutieuse des notes d'Ibsen, et je l'ai réservée à une publication norvégienne. J'ai pu établir, en outre, qu'il s'est décidé à faire ce travail vers la fin de l'été de 18[illegible], c'est-à-dire lorsqu'il était déjà occupé à la rédaction de la dernière partie de son œuvre, *l'Empereur Julien*. Naturellement, la documentation nouvelle ainsi acquise l'a obligé à une mise au point et à un remaniement de toute la partie déjà écrite. On ne voit pas toutefois que cette documentation ait amené une période de tâtonnements et d'incertitude, comme cela n'aurait pas manqué de se produire, si l'idée même de son vaste drame avait été modifiée dans son esprit sous l'influence d'A. de Broglie. La pensée d'Ibsen n'a donc été nullement formée par l'historien catholique, dont l'ouvrage a surtout servi de magasin de matériaux. Ibsen ne se laissait pas facilement détourner de son idée en général. A ses débuts, en 1850, c'était la lecture même de Cicéron qui lui avait suggéré l'idée de son *Catilina*, où le conspirateur est présenté comme un héros. Moins encore pouvait-il se laisser détourner, en 1871, d'une idée qu'il méditait depuis sept ans. S'il s'est trouvé, à beaucoup d'égards, d'accord avec A. de Broglie dans sa conception du caractère de Julien, on peut être certain que cet accord était préalable. Et si l'histoire catholique lui a si parfaitement convenu, c'est bien, avant tout, parce qu'elle comblait une grave lacune de sa documentation, mais on doit aussi penser que les faits et textes nouveaux qu'il y trouvait y étaient présentés d'une manière qui lui convenait.

Cependant, cet accord préalable ne peut être parfait, et il est difficile de croire que le contact journalier entre Ibsen et l'histoire d'Albert de Broglie pendant près de neuf mois, de novembre 1871 à août 1872, moment où il a commencé

la rédaction définitive de *l'Empereur Julien*, n'ait pas exercé une certaine influence sur son esprit, — non pas une influence sur l'idée générale du drame, car cela, il y tenait trop, et il estimait que c'était son affaire, mais une influence sur l'idée qu'il se faisait de la psychologie de Julien, par exemple, car pour tout ce qui était proprement historique, il était porté à s'incliner avec soumission devant le travail d'un spécialiste sérieux. C'est pourquoi l'on peut très bien imaginer que la personne de Julien, dans le drame d'Ibsen, aurait pu être assez différente, si quelque hasard lui avait mis entre les mains l'abbé de la Bléterie au lieu d'Albert de Broglie, car il aurait trouvé chez l'abbé du XVIIIe siècle les mêmes histoires que chez l'homme d'Etat du XIXe siècle, mais présentées avec plus de critique et d'impartialité. L'abbé fait l'éloge de l'esprit de justice de Julien, de sa modestie et même de la modération à laquelle il s'efforçait malgré son caractère impulsif. Comme il le dit dans son avertissement, il a « examiné Julien à charge et à décharge » (11). Et il ne manque pas d'historiens infiniment plus bienveillants pour Julien que la Bléterie : Voltaire, qui n'aimait pas l'abbé, l'accuse d'avoir calomnié Julien, et lui-même déclare :« tout le monde avoue aujourd'hui que l'empereur Julien était un héros et un sage, un stoïcien égal à Marc-Aurèle » (12).

Ibsen suit A. de Broglie, et même renchérit sur lui. Parfois, lui empruntant quelque citation, il y ajoute un trait de son invention, toujours afin de mieux marquer soit la vanité, soit l'hypocrisie de Julien. Il admet tout ce que les écrivains chrétiens les plus fanatiques ont raconté, même longtemps plus tard. Des actes à l'honneur de Julien, rapportés par Ammien Marcellin, ou même par un écrivain chrétien, sont déformés par quelque détail, mais d'une manière qui suffit pour placer Julien sous un jour ridicule ou odieux. En voici un exemple, où il s'agit de faits

(11) *Vie de l'Empereur Julien*, 1735, p. XIII.
(12) *Dictionnaire philosophique*, au mot : Apostat.

qu'A. de Broglie a en partie négligés, et en partie mentionnés de façon très sommaire.

Ammien Marcellin, dans les premières pages relatives au règne de Julien, parle des nombreuses ambassades qui, à diverses dates, sont venues lui présenter les hommages des rois étrangers, même de l'extrémité de l'Asie ou de l'Afrique, prouvant ainsi jusqu'où s'était répandue la gloire de ce restaurateur de l'empire et la terreur de son nom. Ibsen fait arriver ces ambassades dans les premiers jours du règne et les suppose, par suite, destinées à son prédécesseur. Il suppose en outre Julien trop vaniteux pour être capable de se rendre compte qu'elles n'ont pas pu lui être destinées. Et il suppose encore qu'un ministre de Constance, nommé Ursulos, fait observer au nouvel empereur que ces ambassades sont venues saluer Constance, et que l'on était informé de leur venue avant la mort de celui-ci ; Julien, furieux d'être déçu dans sa vanité, en garde contre Ursulos une telle rancune, qu'il le fait condamner à mort. Mais il n'y a dans tout cela que deux faits rapportés par Ammien : les ambassades, qu'il dit destinées à Julien, et la condamnation à mort d'Ursulos, et ces deux faits n'ont entre eux aucun lien. Ursulos fut condamné par une commission d'enquête sur les actes de l'administration précédente, et peut-être à tort. Julien a déclaré qu'il regrettait cette condamnation. Et aucun de ses adversaires n'a prétendu qu'il eût contre Ursulos des griefs personnels.

On trouve, dans *Empereur et Galiléen*, et surtout dans la seconde partie, l'*Empereur Julien*, très peu de faits, et même de détails, qui n'aient leur origine dans les textes historiques. Mais ces textes sont fréquemment déformés au détriment de Julien, de manière à faire ressortir une vanité puérile et formidable, en même temps qu'une hypocrisie toujours habile à trouver des prétextes honnêtes pour persécuter les chrétiens en affectant la tolérance. William Archer, l'excellent traducteur des œuvres d'Ibsen en anglais, et l'un des hommes qui l'ont le mieux compris, a

été choqué par le contraste qu'il a cru voir entre la première et la seconde partie du vaste drame, et insiste assez longuement, dans son introduction, sur le dénigrement systématique du caractère de Julien empereur. Il y insiste surtout à propos des actes de persécution auxquels Ibsen a mêlé directement son héros, et parfois dans des conditions particulièrement odieuses, comme, par exemple, lorsque Julien laisse Agathon, son ami d'enfance, subir la torture. Or, Agathon est un des rares personnages du drame qu'Ibsen a inventés : rien de son histoire n'existe dans les textes. On peut même dire qu'il n'y existe rien d'analogue, car, ainsi que le dit William Archer, « les martyrs prétendus de son règne sont en petit nombre (quinze à vingt), ils sont rapportés par des autorités tardives et partiales, et accompagnés de tous les détails manifestement légendaires, qui sont caractéristiques des histoires de ce genre, et pas un seul de ces martyrs n'est mis au compte de Julien lui-même avec la moindre apparence de probabilité » (13). On voit qu'Ibsen est allé loin dans la déformation historique. Il n'a pas simplement suivi la tradition chrétienne en essayant, comme la Bléterie, de rendre hommage à quelques mérites éclatants de son héros. A. de Broglie ne lui a même pas suffi, et il n'a jamais traduit l'historien catholique aussi exactement que lorsqu'il y a trouvé les documents les plus légendaires, comme on l'a vu au commencement de cet article. Et c'est le paradoxe du drame ibsénien, que le personnage de Julien, malgré tout le ridicule où Ibsen le plonge comme à plaisir, et la conduite souvent odieuse qu'il lui fait tenir, y conserve cependant une grandeur qui lui attire quand même une sorte de sympathie.

On sait qu'au cours du XIXe siècle de nombreux écrivains ont fait de Julien le héros de drames ou de romans. Un poète danois publia en 1866 un drame qu'Ibsen n'a pas voulu lire (14). C'est une œuvre médiocre, où l'Apostat est

(13) *The collected works of Henrik Ibsen*, vol. V, p. XXV-XXVI.
(14) *Fædrelandet* (dansk), 1866, nº 100, du 2 mai.

fort maltraité. Il est d'autant plus amusant de voir la critique du temps exprimer la surprise d'y trouver un Julien intelligent et noble (15). Qu'aurait-elle dit, si elle avait pu connaître le Julien d'Alfred de Vigny ? Mais *Daphné*, bien qu'écrit, semble-t-il, vers 1840, n'a été publié qu'en 1913. Il est intéressant d'observer le prodigieux contraste entre les conceptions que se sont faites Vigny et Ibsen du caractère de Julien.

Comme pour *Empereur et Galiléen*, on a des notes prises par l'auteur de *Daphné* lorsque son œuvre était en gestation. Mais les notes d'Alfred de Vigny ne ressemblent pas du tout à celles d'Ibsen. Celui-ci n'a laissé que de sèches nomenclatures de passages à utiliser dans les auteurs qu'il a consultés, plus des plans et des ébauches : pas une seule réflexion. Les notes d'Ibsen datent toutes de l'époque où il se sentait prêt à écrire son drame, ou des années où il était en plein travail de rédaction, c'est-à-dire de 1870 au commencement de 1873. Il s'était documenté et avait réfléchi à son sujet pendant les six années précédentes, mais il n'a laissé aucune trace des tâtonnements de son esprit. Peut-être ne confiait-il rien de ce genre au papier. En tout cas, rien n'est resté.

Tout au contraire, les papiers de Vigny, non moins précieusement gardés par lui, ne contiennent aucune ébauche et presque pas de plans, mais bon nombre de réflexions, souvent datées, sur ses intentions, ses personnages, ses doutes, ses lectures, etc. Il écrit dans une de ses notes :

> Lamennais a dit : un philosophe *doux et humble de cœur* et un philosophe chaste seraient le phénomène le plus inexplicable ; mais jamais on ne se trouvera dans l'embarras de l'expliquer.
>
> Il ne se souvient pas de *Julien l'Apostat* (16).

Voilà comment A. de Vigny comprenait le caractère de Julien. Et il pensait que ce caractère ne pouvait être com-

(15) Carsten Hauch : *Julian den frafaldne*.

(16) Alfred de Vigny : *Daphné*, éd. Delagrave (1913), p. 209. C'est Vigny qui a souligné lui-même : doux et humble de cœur.

pris autrement, puisque, d'après lui, il aurait suffi à Lamennais de penser à Julien pour rétracter sans hésitation son idée de l'incompatibilité de la philosophie avec la douceur et l'humilité. Nous voilà loin du Julien d'Ibsen.

Et tel est bien le Julien de *Daphné*. Il arrive en ce lieu, où se trouve la maison de Libanios, son maître chéri. Un esclave l'accompagne, esclave instruit, qui est aussi un élève de Libanios, et qu'il traite en égal. Son langage est très simple. Il ne se vante pas de ce qu'il a fait, il l'expose clairement, dit qu'il croit être en voie de réussir, et consulte son maître. Et lorsque Libanios lui montre ensuite que son œuvre est stérile, Julien renonce à la poursuivre, et quitte Daphné avec le ferme dessein d'aller se faire tuer en Perse. Il serait trop long d'expliquer la théorie historique de Vigny et les raisonnements qu'il prête à Libanios, mais peut-on concevoir une douceur et une humilité plus grandes que celles de cet empereur qui s'est donné une mission, qui croit au succès, mais à qui l'on explique qu'il s'est trompé, et qui se supprime afin de laisser s'accomplir l'évolution qu'il s'était, jusqu'alors, efforcé d'arrêter, et dont il découvre, après coup, la nécessité ?

Le contraste est grand, comme on voit, entre ce Julien-là et celui d'Ibsen. On a ici un Julien calme, réfléchi, soumis à la seule raison, dont il se fait le docile agent d'exécution, bien que, philosophe et poète, il n'ait pas de goût pour l'action. C'est un idéal théorique. Le héros d'Ibsen est autrement complexe et vivant, il est un mélange trouble où ressortent surtout des défauts accrus par une nervosité morbide, et les défauts sur lesquels Ibsen insiste le plus sont précisément le revers des vertus que Vigny trouve le plus caractéristiques. Qui faut-il croire ?

III

Je ne peux présenter ici une analyse psychologique du singulier personnage que fut Julien. Je voudrais cependant

préciser quelle fut la nature de cette vanité dont Ibsen abuse tant, et que Vigny supprime, et aussi examiner si la dissimulation était un trait essentiel et naturel de son caractère.

Sa correspondance et ses œuvres sont les documents les plus sûrs pour en juger. Je n'y ai trouvé que trois ou quatre passages où paraît se manifester sa vanité. En voici un, où, étant César, il exprime sa douleur d'être séparé de son ami Salluste, appelé par l'empereur Constance en Illyrie :

Je regardais comme très difficile de gouverner un Etat, car on ne peut le faire sans des amis intimes, dévoués et fidèles : or, on a grand'peine à en trouver. Si donc cette entreprise paraît à Platon plus difficile que de percer le mont Athos, que peut-on espérer de nous, qui approchons moins de son intelligence et de sa raison que lui de la divinité ?

Je ne crois pas du tout que ces réflexions doivent être attribuées à une fausse humilité. Certes, Julien se considérait comme un philosophe de mérite, et se plaçait sans doute assez haut, au-dessous des grands maîtres, mais devant Platon et devant Jamblique de Chalcis, il s'inclinait très bas. Toujours il en parle en disciple respectueux, qui vénère ses maîtres. Ils sont vraiment pour lui des êtres supérieurs, très proches de la divinité, et c'est avec satisfaction qu'il se contente d'occuper une place honorable parmi ceux qui sont capables de les comprendre. C'est une vanité modeste.

Je trouve un seul passage où Julien se vante positivement, et alors il précise le fait dont il est fier. Il raconte qu'en son enfance il se plaisait à la contemplation des astres :

... de sorte que je découvris par moi-même le mouvement de la lune, opposé à celui du reste du monde, avant d'avoir lu les philosophes qui ont écrit sur ce sujet. Que cette assertion me serve de preuve. Je trouve digne d'envie le sort d'un homme que la divinité, en formant son corps, a doué d'une étincelle sacrée et prophétique, qui lui découvre les trésors de la sagesse. Je ne

dédaigne point non plus l'avantage que le ciel m'a fait d'être issu dans ce siècle, et d'une famille régnante qui domine sur l'univers.

Là, oui, incontestablement, il se sent heureux d'être supérieur à la fois par le mérite personnel et par la situation. L'expression de ce sentiment me paraît plutôt naïve. Ce n'est ni de la fausse humilité, ni une vanité bien orgueilleuse.

Il convient, d'ailleurs, de comparer Julien aux hommes de son temps. Il a vécu à une époque où la vanité était admise, générale, et pour ainsi dire à la mode. L'orateur Libanios ne craignait pas d'étaler une telle admiration de lui-même qu'il aurait sombré sous le ridicule devant tout autre public que celui du IVe siècle. Grégoire de Nazianze était très vain de son don oratoire, et parlait de lui-même avec complaisance. Lorsque, après avoir lu l'un ou l'autre de ces deux contemporains, on lit Julien, le ton de celui-ci, par comparaison, paraît tout à fait modeste.

Ses lettres, surtout, le montrent tel. Il ne faut pas oublier qu'il était prince de naissance, qu'il a été César à 24 ans, puis empereur. Si l'on ignorait qui est l'auteur de ses lettres aux rhéteurs et philosophes, on les croirait écrites par un sophiste quelconque à un collègue. Elles suggèrent généralement l'idée d'une parfaite égalité. Avec Maximos, le ton est celui d'un camarade. On a l'impression qu'entre eux la confiance est absolue. Rien ne montre que Maximos soit le directeur que Julien subit, mais rien n'indique non plus qu'il existe entre eux la moindre différence de rang et d'autorité. Certaines lettres, adressées à tel maître âgé ou particulièrement vénéré, comme Jamblique d'Apamée, semblent écrites par un simple disciple.

Julien avait un grand nombre d'amis. Son médecin Oribase et son bibliothécaire Evhémère étaient des plus intimes. Son chambellan Euthérios, homme très cultivé, de caractère indépendant, conservait avec lui son franc parler. Salluste, Gaulois très instruit, était l'un de ses confidents.

Maximos était son plus intime conseiller. On connaît ses relations avec son maître Libanios. Je ne parle là que des véritables amis, et non de la foule des sophistes dont il s'entourait ou avec lesquels il correspondait. Et la liste de ses meilleurs amis n'est pas ainsi complète. Il y avait un Evagrios, de qui l'on ne sait rien, mais à qui Julien a écrit une longue lettre où il n'exprime rien d'autre que son affection, en lui faisant cadeau d'une maison de campagne. Il avait une nature affectueuse. On le voit par le souvenir ému qu'il a conservé de l'esclave Mardonios, le maître de son enfance qui lui fit lire Homère. Mais on devait mériter son amitié par la haute culture et par le caractère. Il n'aimait pas les courtisans. Libanios pouvait lui adresser des remontrances : il les acceptait volontiers. A Salluste, éloigné de la Gaule par Constance, il écrivait :

C'est en songeant au manque de soutien et d'allégeance où je vais avant peu me voir réduit que je me sens mordre et déchirer le cœur. Car sur quel autre ami bienveillant jetterai-je les yeux ? De qui supporterai-je la libre et loyale franchise ? Qui saura me conseiller avec prudence, me reprendre avec bonté, me fortifier dans le bien sans insolence et sans orgueil, me parler sincèrement sans mettre d'amertume dans ses discours ?

Ce ne sont pas là, évidemment, de simples formules. Julien ne développe pas un lieu commun sur les conditions de l'amitié entre souverain et sujet. Il parle de son expérience personnelle. Il se sait nerveux, susceptible, impulsif, et il sent le besoin d'être conseillé. C'est pourquoi il est reconnaissant à Salluste qui sait lui parler franchement, tout en le ménageant dans la forme. Si l'on songe que Salluste avait été placé près de Julien par Constance, et que, par suite, les rapports ont dû être, au début, assez tendus entre les deux futurs amis, la confiance intime à laquelle ils sont si vite parvenus paraîtra d'autant plus à l'éloge de tous les deux.

La vanité d'un homme qui tient tant à ses amis, et particulièrement pour les reproches bienveillants qu'il peut en

recevoir, peut le rendre un peu ridicule, mais ne saurait être un défaut bien grave.

Or, voyez, lorsqu'un parti est pris, jusqu'où l'on peut aller. Ibsen suppose que les rhéteurs entourant Julien ne savent qu'inventer pour le flatter, et que le vaniteux empereur les écoute avec ravissement et leur distribue des récompenses. Je citerai ces deux répliques :

THEMISTEOS. — Tous les Grecs s'écrieront d'une seule voix : Platon lui-même a pris le gouvernail de l'Etat !

MAMERTINOS. — Non, non, mon digne ami ; tous les Grecs crieront : La parole de Platon s'est réalisée,... un dieu seul peut gouverner les hommes !

Et ceci, tout au commencement de la seconde partie du drame, est une excellente préparation aux scènes de la fin, où l'on voit Julien, de plus en plus exalté, qui veut réaliser matériellement les conceptions mystiques de Maximos, et fonder le troisième empire en unissant Dieu et l'empereur en sa propre personne. Suivant Ibsen, la vanité de Julien est de telle nature qu'elle le conduit droit à la folie.

La phrase mise par Ibsen dans la bouche de Mamertinos est, une fois de plus, un emprunt fait à l'ouvrage d'Albert de Broglie (18), mais la citation est ici singulièrement transformée. C'est un curieux exemple de la manière dont Ibsen a utilisé les sources. Il ne négligeait rien, accumulait les petits faits et les phrases notées. Peu de pages de son drame n'ont pas une base documentaire. Mais il en usait très librement pour placer ces faits et ces phrases de manière à leur faire produire l'effet qu'il voulait. Et son interprétation pouvait être parfois un renversement complet du sens qu'un historien aurait donné aux textes dont il se servait.

La phrase attribuée par Ibsen à Mamertinos est en réalité de Julien lui-même, dans une lettre qu'il écrivit, au moment de son avènement, à Themisteos. C'est une sorte de lettre-

(18) Tome IV, p. 116.

programme, évidemment destinée à être répandue. Invoquant l'autorité de Platon et d'Aristote, le nouvel empereur est épouvanté à l'idée de ce qu'ils exigent d'un souverain : « Le métier de souverain me paraît excéder les forces de l'homme : il faut à un roi la nature d'un dieu. Platon l'a dit, etc. ». Mais il n'est qu'un homme, qui n'a même pas de dispositions particulières, ni de goût pour un pareil métier. Il fait un parallèle entre la vie contemplative et la vie de l'homme d'action, et donne la préférence à la philosophie. Par elle, on se rapproche bien plus sûrement de la divinité, car « celui qui connaît l'essence divine peut passer pour une pure intelligence ». Et un philosophe peut faire plus de bien qu'un souverain : « Son exemple confirme ses préceptes ; il se montre tel qu'il veut que soient les autres, et sa conduite est plus persuasive et efficace que les ordres de ceux qui ne font que pousser à bien agir. » Et il conclut :

Ce n'est ni la faute du travail, ni la poursuite du plaisir, ni l'amour du loisir et du repos, qui me font détester la politique, mais je ne trouve en moi, comme je l'ai dit au début, ni la science dont j'aurais besoin, ni une supériorité naturelle... Que Dieu m'accorde une heureuse fortune, et une prudence digne de cette fortune ! Car j'ai besoin plus que jamais de l'assistance du Tout-Puissant, de votre appui, et de celui de tous les philosophes... Car tout ce que je connais de bon en moi, c'est que, n'ayant rien, je ne crois pas avoir beaucoup, et que, comme tu vois, je vis conformément à cette pensée. Je te supplie donc de ne point me demander de grandes choses, mais de tout abandonner à Dieu. Je mériterai ainsi quelque indulgence, si je commets des fautes ; si, au contraire, tout va bien, je me montrerai reconnaissant et modeste, ne rapportant pas à moi-même des actions qui ne sont pas miennes, mais, comme il est juste, les attribuant à Dieu. C'est à lui que je rendrai grâces, et je vous prierai de lui rendre grâces avec moi.

Cette lettre fait penser que Julien aurait vraiment préféré l'existence d'un philosophe, au moins par moments, que la multiplicité des affaires le rebutait, comme il le dit au cours de sa lettre, et qu'il a accepté le métier de souverain par

un sentiment de devoir. La vie austère qu'il a menée jusqu'à la fin, et son retour constant à la lecture des philosophes, toutes les fois que la politique lui en laissait le temps, confirme cette impression. Naturellement, on peut prétendre que dans sa lettre à Themisteos il n'est pas sincère. Mais j'ouvre la plus récente et la plus considérable histoire de Julien, celle de M. Paul Allard, historien catholique qui rapporte gravement, pour charger Julien, les fictions les plus extravagantes de tous les hagiographes. Il a longuement analysé la lettre à Themisteos, et il a cité le passage qu'on vient de lire, qu'il appelle « une péroraison assez simple, où semble percer une émotion vraie, et où le langage a parfois les formules de l'humilité chrétienne ». Julien humble : il est curieux de voir ici M. Paul Allard rejoindre Alfred de Vigny.

Cependant on ne peut douter de la vanité de Julien. Ammien Marcellin, qui le connaissait et l'admirait, l'affirme. Dans son jugement sur Julien, après avoir longuement analysé les hautes qualités par lesquelles, dit-il, « Julien mérite d'être compté au nombre des plus nobles caractères », il passe aux défauts :

... Il n'était pas exempt de légèreté, mais en revanche il permettait qu'on le reprît quand il était dans son tort... Il était amoureux à l'excès de la louange, d'une vanité qui triomphait des moindres avantages.

Ecrites à la suite d'un si grand éloge, ces deux phrases me paraissent indiquer une disposition un peu puérile, dont les conséquences ne sont pas graves. Je vois Julien comme un nerveux qui, se sachant tel, n'est pas très sûr de lui-même dans l'action. C'est pourquoi il surveille l'effet qu'il produit sur les autres : il sent le besoin de ce contrôle, et il est prêt à en tenir compte. Il reprenait d'ailleurs son sang-froid dans le cabinet, et ne le perdait pas sur le champ de bataille. En somme, c'était une vanité très vive et très chatouilleuse que la sienne, mais liée à une sorte de timi-

dité, et dominée par son énergie et la conscience avec laquelle il voulait faire son métier de souverain.

Mais cette interprétation si favorable doit être modifiée si l'on ne croit pas à sa sincérité. Comme, au contraire, ses histoires romancées lui attribuent souvent une nature profondément dissimulée, ce point doit être examiné. Certains actes de dissimulation sont bien établis. Lorsque Julien, en 360, à Bâle, a, pour la première fois, sacrifié publiquement aux dieux, il avait abjuré secrètement le christianisme depuis longtemps. Ce mensonge continu paraît avoir duré au moins sept ou huit ans. La dissimulation a donc été pour lui une longue habitude. Mais il est clair qu'il lui était impossible d'avouer son apostasie. La dépendance où il vivait vis-à-vis de Constance, meurtrier de toute sa famille, le lui interdisait. Une dissimulation aussi impérieusement nécessitée n'implique pas forcément une nature sournoise qui se plaît à la fourberie. D'autres faits de dissimulation certains s'expliquent de même : ce sont les deux panégyriques de Julien en l'honneur de Constance, et l'adresse avec laquelle il sut éviter de causer mauvaise impression à l'empereur dans leurs rares rencontres. Et s'il a rendu hommage ensuite à Constance mort, c'est un mensonge avec lequel je ne pense pas qu'on puisse l'accabler.

Peut-on citer d'autres actes de dissimulation ? On peut en trouver autant que l'on veut, à condition d'interpréter ses actes et ses écrits comme il convient pour en trouver. La lettre à Themisteos en est un, si l'on suppose que Julien n'était pas sincère en l'écrivant. Mais je ne connais pas d'autres faits que ceux que j'ai cités, où la dissimulation se révèle sans interprétation arbitraire.

Par contre, il y a des actes de Julien qui montrent de la franchise et de la loyauté. Dans ses guerres contre les Alamans, il respectait les territoires des rois alliés et enseignait aux barbares le respect des traités, à la fois par son exemple et par sa sévérité quand ils y manquaient. Il avait horreur des délateurs. La façon dont il parle des lois, aux-

quelles il se considère lui-même comme soumis, n'indique pas un homme qui se plairait aux voies tortueuses. Lorsqu'il marcha contre Constance, il écrivit une sorte de plaidoyer pour justifier sa conduite : dans tous ceux des faits qu'il raconte, qui sont connus autrement que par lui, on constate sa véracité. Son récit de ses campagnes peut même être qualifié de modeste. Sa manière de gouverner en disant ce qu'il a fait, publiant ses intentions, et faisant appel à l'opinion des gens éclairés, n'est certes pas d'un fourbe. Il voulait être un réformateur, non de l'administration et des codes, mais des esprits et des mœurs. Son gouvernement était pédagogique. Son trône était une chaire. Une telle façon de régner n'était pas compatible avec un caractère dissimulé.

Ibsen, dramaturge, et enclin à calquer les documents, est naturellement plus près que Vigny d'une certaine vérité pittoresque, très apparente, qui est complètement négligée dans *Daphné* : Julien était un impulsif qui parvenait à se dominer, mais non sans effort. Par là, il offre prise facile aux dénigrements d'une critique superficielle. Au fond, il était doux et simple, sans morgue, fidèle en amitié, respectueux, et l'on peut dire humble, vis-à-vis des hommes qu'il estimait supérieurs. Pour un empereur oriental de la seconde famille flavienne, ce sont là des traits assez extraordinaires, et l'on conçoit que Vigny en ait été frappé au point de ne plus tenir compte de tout le reste. Cependant, le reste, ce n'est pas seulement la nervosité de Julien, c'est également son énergie et son esprit d'autorité, comme administrateur et comme chef militaire, et c'est encore sa dévotion païenne, qui nous paraît si étrange, et son mysticisme qui lui faisait considérer comme son maître non pas le rhéteur Libanios, mais le thaumaturge Maximos. Albert de Broglie, qui n'est pas tendre pour l'Apostat, estime pourtant, dans son jugement d'ensemble (19), qu'« il était doué des qualités moyen-

(19) Alb. de Broglie, *loc. cit.* IV, p. 406

nes qui honorent les souverains ». Et il énumère ces qualités « moyennes » :

Il avait l'esprit d'ordre, *le gouvernement équitable*, comme dit Bossuet, le goût des serviteurs honnêtes, l'application aux affaires, la possession de soi dans les jours de péril, souvent le charme qui séduit, et toujours l'autorité qui fait obéir.

IV

Ainsi, de l'avis même de l'historien catholique où Ibsen a tant puisé, le portrait psychologique tracé par Alfred de Vigny se rapproche beaucoup plus du vrai Julien que le personnage du vaste drame où pourtant, par places, on a comme des parties de photographie, tandis que Vigny supprime de la vie de Julien des éléments caractéristiques essentiels.

Car Vigny, qui se contentait de ce stoïcien doux et humble de cœur, a simplement supprimé Maximos. C'est de Libanios qu'il a fait le maître que consulte l'empereur. Or, Libanios était pour Julien un ami très cher, dont il admirait sans doute le talent et estimait le caractère, mais c'était Maximos qu'il considérait comme le plus grand homme de son temps. Grande est la différence, car Libanios, philosophe traditionnel, devient aisément le symbole de la sérénité de la pensée grecque, et c'est ainsi que le prend Vigny. Par là, et parce qu'il ne veut pas voir les réalités de l'action entreprise par Julien, Vigny fausse le caractère de son héros, dont il a fait un idéal humain trop parfait. Maximos le mystique, ou le magicien, introduit au contraire dans l'âme et la vie de Julien un élément incertain, obscur, inquiétant, dont Ibsen s'est emparé avec joie, et c'est par ses hautes aspirations mystiques que le Julien d'Ibsen, tout ridicule et odieux qu'il soit parfois, acquiert une véritable noblesse, et reprend quelque ressemblance avec son modèle historique, par les côtés étranges que Vigny n'y a pas vus, ou n'a pas voulu voir.

Comment les deux poètes ont-ils pu diverger à ce point ? Cela tient-il à la différence des sources où ils ont étudié l'histoire ? Tous deux ont cherché à se documenter sérieusement. Mais Alfred de Vigny avait, à cet égard, de grands avantages sur le Norvégien : il connaissait mieux l'histoire générale, et l'atmosphère de l'époque à dépeindre, il habitait Paris, où il pouvait plus facilement se procurer les livres, et il pouvait lui-même lire le latin difficile d'Ammien Marcellin, et même le grec. Il a traduit du Grégoire de Nazianze. Ibsen ne pouvait lire que des traductions, et ne trouvait pas les sources en traduction allemande. Il a donc été, plus qu'Alfred de Vigny, réduit à étudier Julien dans les ouvrages modernes, et, faute de documentation suffisante, il n'aurait pu faire la critique des historiens modernes et se défendre contre leur interprétation psychologique du caractère de Julien, tandis que Vigny, mieux renseigné, aurait pu se faire une idée plus personnelle de son héros.

Il me paraît fort douteux que cette différence dans la nature de leur documentation ait déterminé la différence de leurs jugements. En tout cas, ce n'est pas l'histoire d'A. de Broglie, qui a formé l'opinion d'Ibsen, déjà faite lorsqu'il en a eu connaissance. Cet ouvrage ne pouvait d'ailleurs pas influencer beaucoup son esprit. S'il l'avait eu entre les mains dès 1864, il aurait peut-être conçu autrement le personnage de Julien, non pas sous l'influence d'A. de Broglie, mais parce qu'il aurait, grâce à lui, échappé à l'emprise des autres historiens modernes dont il dut se contenter d'abord. L'ouvrage d'A. de Broglie est, en effet, un véritable recueil de morceaux choisis des œuvres de Julien, de Libanios, etc., et c'est ainsi que l'a pris Ibsen. S'il l'avait connu dès 1864, Ibsen aurait été, dès le début, à peu près aussi documenté que Vigny.

Ce qui a été décisif pour amener les deux poètes à leurs conceptions divergentes de leur héros, c'est que celui-ci était pour eux un simple moyen d'expression pour ce qu'ils avaient à dire.

Alfred de Vigny avait une conception bien ancrée dans son esprit du caractère de tout réformateur religieux, qui est impuissant, par sa nature même, à réaliser son œuvre, et doit, finalement, y renoncer. Tel devait être le sujet de la « deuxième consultation du docteur Noir », dont *Daphné* est la seule partie achevée. Si Vigny n'avait pas pu accommoder le caractère et l'histoire de Julien à sa conception, il n'aurait pas songé à le faire figurer dans la « deuxième consultation ».

Henrik Ibsen, lui aussi, voulait exprimer ou suggérer certaines idées, pour lesquelles il fallait que l'échec de son héros fût justifié à la fois par ses défauts personnels et par quelque erreur dans le programme même de la mission qu'il se donnait. Ibsen, comme Vigny, a fabriqué un Julien à son usage.

Ceci ne veut pas dire qu'ils l'aient inventé, chacun de son côté, par un effort conscient d'imagination créative. Au contraire, ils semblent avoir été convaincus, l'un et l'autre, qu'ils ont fait une œuvre presque historique. Mais chacun d'eux a étudié l'histoire, et le personnage de Julien, afin de les mettre au service de leurs idées. Leur but n'était ni la connaissance historique, ni l'analyse psychologique.

P. G. LA CHESNAIS.

DISPENSAIRE

—

A Georges Duhamel.

LA MÈRE ET L'ENFANT

Son mari est parti en quatorze et, comme tant d'autres, n'est pas revenu. Si, une fois, en permission de détente, avant le grand départ. Il a laissé à Noémi — bien innocemment sans doute — une effroyable maladie.

Elle en a pris son parti, la courageuse petite parisienne. Ça n'empêche pas de travailler, n'est-ce pas ? Et l'on peut se soigner en travaillant. Elle a donc fait les deux, consciencieusement.

Le moment est venu où on a pu lui dire : « C'est fini maintenant, vous êtes guérie. Revenez nous voir tous les six mois pour qu'on vous surveille. »

Noémi est venue avant l'expiration des six premiers mois de « repos ».

Noémi voudrait se remarier. Il s'est trouvé un camarade d'atelier qui a été séduit par sa grâce, sa gentillesse et son air de bonne ménagère.

Je félicite Noémi.

— Alors, c'est vrai ? Je peux me marier ? Il n'y a pas de danger que je lui donne rien ? Ce n'est pas la peine que je lui dise ? Je n'osais pas. Les hommes, c'est si bizarre. S'il allait ne plus vouloir, après ?

— Mais vous êtes tout à fait guérie, Noémi. Négative depuis trois ans. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

— Et... les enfants ? Il en voudrait et moi aussi.

— Les enfants, c'est plus grave. Dès que vous serez

« prise »,venez, on vous soignera et tout se passera fort bien.

Noémi s'en va, heureuse, rassurée.

. . . .

— Il n'y a aucun doute, c'est bien cela. On va commencer les piqûres.

Noémi, qui certainement n'a jamais de sa vie commis le moindre gros mensonge, déploie, pour tromper son mari et ne pas rater une piqûre, une ingéniosité que peu de femmes ont l'occasion de mettre au service d'une aussi juste cause.

Tout va bien. La grossesse se poursuit normalement. L'accouchement se fait à terme dans les meilleures conditions.

L'enfant paraît superbe. C'est un garçon.

Dans les délais voulus, Noémi quitte la Maternité. Chaque semaine, elle vient nous montrer son fils.

La septième semaine, elle accourt, affolée.

L'enfant a pris, en quelques jours, l'aspect d'un petit vieux. Sa peau s'est ridée, ses chairs sont flasques. Il est horriblement jaune. Au flanc droit, le foie bombe, énorme.

Il n'y a rien à faire contre cet ictère grave, fatal.

. . . .

Sous ses voiles de deuil, Noémi pleure.

— C'est horrible. J'avais tant fait pour cet enfant. J'étais trop heureuse. Par bonheur, mon mari n'a rien soupçonné. Mais j'ai peur, voyez-vous. Il ne veut pas s'en tenir là, il dit que c'est un accident. Si je redeviens enceinte, je me tuerai ! Tout plutôt que de lui avouer ou d'en perdre encore un autre ainsi !

Les douleurs comme celles de Noémi ne sont pas faciles à consoler. Nous n'avons rien à nous reprocher, ni elle, ni nous, mais cependant c'est à de telles faillites que l'on mesure la fragilité de ce que nous avons l'audace d'appeler la science. Elle était de notre côté, la science ! Nous avions mis tous les atouts dans notre jeu, exagéré les précautions. Mais la nature se rit de nos prudences. Avec superbe nous

avions dit à Noémi : « Va, crée, nous avons tué le mauvais germe. » La maladie a dit : « Non. »

Et pourtant, pouvons-nous faire mieux que reprendre les anciennes affirmations ? Décider que c'est là un de ces accidents que l'on ne rencontre pas une fois sur mille ? Evoquer les statistiques ? Citer des exemples ? Noémi ne demande qu'à se laisser convaincre.

Nous allons reprendre le traitement, l'intensifier. Ce sera facile de faire admettre au mari la nécessité de piqûres remontantes.

Ainsi fut fait. Deux nouvelles années, Noémi redevint notre cliente. Elle suppliait qu'on ne l'épargnât pas, qu'on essayât sur elle tous les nouveaux traitements. Elle aurait donné ses deux mains si on les lui avait demandées.

Enfin, au déclin de la seconde année, Noémi devint de nouveau enceinte. Comment dépeindre le trouble qui la déchirait, partagée entre la joie d'être mère à nouveau et l'horrible crainte qu'elle ne pouvait confier qu'à nous ? Imaginez-la, le soir, auprès de son mari qui, sans arrière-pensée, se réjouit. Le premier accident est loin. On ne retombera plus dans les mêmes erreurs d'alimentation qui ont amené cette jaunisse. Ils ont des économies; s'il le faut, Noémi partira avec son enfant pour la campagne, elle y restera tout le temps nécessaire. Il va, il va, sans songer à s'étonner — heureusement — du manque d'entrain de sa femme.

Vers le troisième mois, je reçus un mot de Noémi.

« Je vous en supplie, venez chez moi. Je n'ose bouger, je crois qu'il va encore m'arriver un accident. »

J'accourus.

Noémi avait pris peur trop tôt. Il n'y avait pas de danger immédiat, mais il fallait, à tout prix, observer jusqu'à la fin un repos absolu.

La physionomie de Noémi avait quelque chose de farouche. Son front si lisse, si calme d'ordinaire, était barré d'un pli volontaire :

— Sauvez-le, Docteur, car je ne lui survivrai pas.

Je rendis souvent visite à Noémi. J'aimais ce simple intérieur où il n'y avait rien de trop, mais où tout était à sa place. La petite salle à manger Henri II. Les gravures naïves. Les souvenirs de la foire du Trône. Les portraits agrandis. La chambre claire avec le lit ancien et la courtepointe. Le fauteuil Voltaire recouvert de moleskine verte avec, sur le dossier, un carré de filet représentant deux amours.

J'étais bien dans ce fauteuil. Nous bavardions. J'essayais de distraire la malade, mais les diversions faisaient long feu. L'idée de cet être qui grandissait en elle et qui peut-être serait, comme l'autre, victime d'une malédiction injuste, l'obsédait. Avec ce penchant si humain des simples et des enfants à exiger les raisons de tout, elle voulait savoir ce qu'elle avait pu faire pour mériter d'être ainsi frappée. Je m'embarrassais dans des explications sans fin, des considérations philosophiques dont, bien entendu, elle ne comprenait pas un mot, mais qui me fournissaient à moi-même une espèce de défaite. Parfois son mari rentrait avant mon départ. La conversation changeait d'allure. Je promettais de m'occuper de trouver pour Noémi et l'enfant un endroit à la campagne où ils pourraient sans grands frais passer l'été. J'encourageais le père dans ses projets d'avenir, puis, voyant que cela faisait plus de mal que de bien à la femme, je partais sur une promesse de revenir bientôt.

Grâce aux précautions, la grossesse fut menée à terme. L'accouchement fut comme la première fois normal. L'enfant, une fille, examinée — avec quel soin ! — n'accusait aucune tare.

Dès que cela fut possible, la mère et l'enfant furent envoyées dans un village de la Beauce où exerce un de mes amis. En même temps, j'envoyai à cet ami tous les renseignements utiles et lui demandai, par excès de précaution, un traitement pour l'enfant.

De quinzaine en quinzaine, je recevais des nouvelles.

Tout allait bien, Jeanne poussait comme un chou. Noémi engraissait.

. . . .

La quatrième lettre de Noémi était ainsi conçue :

Monsieur le Docteur,

Quand vous recevrez cette lettre, je me serai noyée.

Votre ami dit que Jeanne est morte du croup. Je n'en crois rien. Je ne vous en veux pas, vous avez fait tout ce que vous avez pu. C'est de ma faute. Je n'aurais pas dû attendre de la mettre au monde

Merci encore. Adieu.

NOÉMI.

Au courrier du soir, je recevais un mot de mon ami. La petite Jeanne avait contracté la diphtérie et avait été emportée en deux jours. Le diagnostic ne faisait aucun doute. « La vérole n'était pour rien là-dedans. » Mon ami ajoutait qu'il avait eu grand'peine à en persuader la mère, mais que maintenant il ne doutait pas de l'avoir convaincue.

La lettre était partie quelques heures seulement après celle de Noémi. Peut-être la malheureuse avait-elle renoncé à son projet, peut-être hésitait-elle encore. En tout cas, une lueur d'espoir restait. Je télégraphiai à mon ami, lui disant en deux mots le danger. Je pris le premier train pour N...

Quand j'arrivai chez les cultivateurs où j'avais placé Noémi et l'enfant, on achevait leur toilette mortuaire à toutes deux. Les yeux de la mère n'étaient pas fermés. On venait seulement de la retirer de la rivière où elle s'était jetée la veille. Quelques gouttes d'eau tremblaient à l'extrémité des cils. On eût dit qu'elle pleurait encore. A un moment, on lui releva la tête. Je me trouvai un instant dans l'axe de ses yeux morts. Je baissai la tête sous le regard de cette âme, écrasé par le sentiment de ma faiblesse.



NOUVEAUX RICHES

Je ne les aimais pas.

Il est des êtres vers lesquels on se sent tout de suite porté; d'autres, au premier contact, repoussent.

Ainsi ces deux-là.

Ils étaient d'une saleté inimaginable, mais vraiment ce n'était pas pour cela qu'ils me déplaisaient tant. Je ne regarde pas les mains des gens avant de leur tendre la mienne. Deux fois seulement, sur des milliers de pauvres diables, la crasse a pu paralyser en moi tout élan, encore était-ce moins leur crasse que leur odeur, épouvantable, nauséeuse, qui me rendait leur approche physiquement insoutenable. Il y a des saletés, si l'on peut dire, sympathiques : celles du maçon, du terrassier, du « bougnat », celles enfin qui sont la conséquence inévitable du travail. Il est facile de parler d'hygiène et de prendre des airs dégoûtés quand on ne risque en travaillant que des taches d'encre ou de teinture d'iode. Mais les mains qui, tout le jour et tous les jours de l'année, manient des outils pesants, sont crevassées, coupées, brûlées sans que les meurtrissures de la veille aient le temps de guérir avant de faire place aux nouvelles, ces mains-là ne sont pas faciles à tenir propres. Si la peau de l'ouvrier n'est pas toujours nette, du moins le voit-on rarement tirer vanité de cet état de choses. Il accepte le fait sans orgueil et sans honte, comme il se doit.

Les deux dont je parle, la femme aussi bien que l'homme, semblaient faire parade de leur crasse. Ils étaient sales avec insolence.

L'homme exerçait, selon sa fiche, la profession de mécanicien, la femme celle de ménagère. Il y a des métiers plus salissants.

Petits tous deux, leurs têtes, également enfoncées entre les épaules, leur donnaient un air sournois. Jamais je n'ai vu leurs yeux.

Ils étaient vêtus de loques déchirées, huileuses, innommables, qui semblaient le rebus d'une poubelle de quartier pauvre.

Je les savais sans enfants, sans vieux à leurs charges. Ni l'un ni l'autre ne paraissait buveur. Le métier de mécanicien nourrit son homme d'ordinaire ; je connais des ouvriers qui, en l'exerçant, élèvent proprement une famille.

Il y avait là quelque mystère.

Quand je me sentis assez familiarisé avec eux, je tentai une attaque brusquée.

— Tout de même, dis-je à l'homme, croyez-vous qu'il soit nécessaire d'être sale pour être mécanicien ?

Il n'est pas dans mes habitudes de faire auprès de mes amis de Belleville des sorties aussi brutales, d'abord parce que nous sommes trop bons amis et ensuite parce que j'en sais plus d'un qui n'hésiterait pas à me remettre vertement à ma place.

Mais celui-ci vraiment me dégoûtait.

La réaction ne fut pas celle que je craignais. Le bonhomme prit un air encore plus sournois, encore plus humble, pour répondre.

— Qu'est-ce que vous voulez, Monsieur le Docteur, quand on n'est pas riche !

— Vous ne me ferez pas croire que vous n'avez pas d'argent pour vous acheter, de temps en temps, un peu de savon. L'eau ne coûte pas plus à Belleville qu'ailleurs, je suppose. Et vos habits, allons, votre femme ne pourrait, de temps en temps, les laver et les raccommoder ?

— Quand on n'est pas riche !

C'est tout ce que je pus en tirer. A toutes mes représentations, à tous mes raisonnements, tantôt l'homme, tantôt la femme, tour à tour pris à partie, répondait de la même voix plaignarde ; le nez dans la poitrine, les épaules serrées, les mains croisées :

— Quand on n'est pas riche !

Je finis par les laisser.

Ils continuaient à venir, régulièrement, pour leur traitement. Nul n'avait eu le courage de suggérer à ces pauvres gens qu'un tronc à l'entrée permettait à chacun, dans la mesure de ses moyens, de participer aux frais du Dispensaire.

Il en fut ainsi quelques mois encore.

. . . .

— Monsieur le Docteur, c'est plus possible, on s'est dit, la bourgeoise et moi, qu'on devait vous prévenir.

Un gros homme à la face rougeoyante pérore devant moi, la main sur le cœur. A ses côtés, une toute petite femme maigriotte opine de la tête. Il faut que l'affaire soit grave pour qu'ils se soient mis en route tous les deux.

— Nous sommes les voisins des Rumoir, au Lac Saint-Fargeau. Monsieur, ce sont des cochons, sauf votre respect.

— Je m'en étais bien aperçu sans vous !

— Ce n'est pas de leur tenue que je veux parler, c'est de leur conduite.

— Comment cela ?

— Monsieur, c'est des richards, ils se f... de vous !

— Par exemple, qu'est-ce que vous me chantez là ?

— La vérité vraie. C'est facile de vous renseigner. En deux mots, voilà leur histoire. Rumoir, avant la guerre, était serrurier à son compte. Il avait, près de la zone, une barraque. Vous savez, une de ces barraques construites avec des planches de caisses et des bidons d'essence. Il travaillait là-dedans avec un apprenti. Il gagnait déjà pas mal sa vie, mais enfin ce n'était pas l'opulence. Quand la guerre est arrivée, il est parti comme les copains. Je ne sais pas comment il a pu se débrouiller, mais toujours est il que, six mois après, il revenait et il se mettait à travailler pour l'armée. Il a eu jusqu'à vingt-cinq ouvriers. La barraque est devenue un grand atelier, presque une usine, avec tours, machines-outils et cætera. Si je vous disais qu'il a sa voiture, une dix-chevaux, Monsieur, me croiriez-vous ?

La stupeur me rendait muet. J'étais bien incapable de répondre, de dire si, oui ou non, je croyais à la voiture du « mécanicien ». Le voisin de Rumoir continua :

— Nous, nous tenons, en face des ateliers, un débit casse-croûte. Les affaires ne sont pas mauvaises. C'est pour vous dire que ce n'est pas la jalouserie qui nous pousse. Donc, comme il y a toujours un de nous deux dans le débit, on voit forcément ce qui se passe chez Rumoir, soit dans l'usine, soit dans la maison qu'il s'est fait bâtir à côté. Une belle maison, genre chalet normand, avec chauffage, salle de bains, garage et tout. Or donc, on n'avait pas été sans remarquer que, deux et quelquefois trois jours par semaine, le ménage Rumoir s'en allait à pied vers Paris dans une tenue extraordinaire. Je les ai connus avant leur fortune, je peux vous dire que jamais je ne les ai vus pareillement crasseux et mal habillés. Vous pensez si ça nous intriguait, la bourgeoise et moi. A la fin, la curiosité a été plus forte que nous. Je les ai suivis. Je les ai vus entrer ici. Alors, j'ai tout compris. Je les savais radins, près de leurs sous à un point que vous ne pouvez pas imaginer, mais jusque-là, non, jamais je ne l'aurais cru.

» On s'est longtemps consulté. La bourgeoise voulait rien dire, crainte pour notre commerce qui dépend quasiment de Rumoir. Mais tout de même, c'était trop fort. Alors on a choisi un jour qu'on savait Rumoir parti à sa campagne, — car il a une campagne, du côté de Samois, — et on est venu. C'est pas admissible que des gens pareils soient traités pour rien quand y a tant de malheureux sans soins.

» Voilà. »

Je repris mes esprits pour remercier ce courageux citoyen redresseur de torts et sa « bourgeoise », et me levai afin de prendre congé. Mais sans doute n'avait-il pas tout dit, le voisin de Rumoir, car il demeurait planté devant moi, tournant d'un air embarrassé sa casquette entre ses gros doigts noueux. Enfin il se décida :

— Puisqu'on est là, Monsieur le Docteur, faites excuse, je voudrais vous demander un petit conseil. Oh ! pas une consultation, un petit conseil seulement. J'ai une douleur qui me tient là, dans le côté....

*

LA MAIN

Vous occupez-vous de psychiatrie ? me demande, après son pansement, le rescapé du suicide.

Le moyen de ne pas répondre oui, quand pareille question vous est posée, à Belleville, par un homme qui vient d'essayer de se trancher la gorge ?

— Alors vous pourrez peut-être m'éclairer sur mon cas.

Seuls en face l'un de l'autre dans la pièce du fond, propice aux confidences, nous nous asseyons.

Mon interlocuteur accuse une trentaine d'années. Traits fins qu'accentue une extraordinaire maigreur. L'aspect d'un cérébral. Le teint étiolé, les yeux vagues d'un visage éternellement penché sur un grand livre trop éclairé dans un bureau toujours sombre. Les mains pâles aux ongles rongés commentent, en arabesques aussitôt dénouées, les paroles.

Il commence.

— Je ne suis pas de ce quartier. J'ai toujours habité Montrouge où je suis né.

L'orgueil du clocher natal survit même à Paris, agglomération de grands villages. Un naturel de Montmartre n'a que mépris pour les indigènes de l'autre côté de l'eau qui le lui rendent bien. Celui-ci était de la rive gauche et tenait d'abord à se laver du soupçon d'être né sur les hauteurs de Ménilmontant. La barrière d'Enfert jouxtant le quartier des Ecoles et Montparnasse, ses habitants estiment qu'il doit en rejaillir sur eux-mêmes une sorte de distinction intellectuelle qui les différencie et les élève

— J'habite le Luxembourg, dis-je en manière d'approbation.

Ces seuls mots suffirent pour établir entre nous comme une franc-maçonnerie. Je sentis aussitôt un accroissement de confiance à l'intonation des mots qui suivirent.

— Je suis un homme rangé, poursuivit mon suicidé, un employé modèle. Chaque matin, je quitte ou, plutôt, je quittais la rue Alphonse-Daudet où j'habite avec ma mère pour me rendre à mon bureau, rue du Château-d'Eau. Je déteste le métro et, bien que la ligne Orléans-Clignancourt puisse me porter à mon travail en vingt minutes, je préfère rogner un quart d'heure sur mon sommeil, le matin, et autant sur mon déjeuner, à midi, pour pouvoir prendre le Montrouge-Gare de l'Est. C'est bien assez d'étouffer au retour.

Voilà sept ans que je fais le trajet, c'est vous dire si j'en connais les moindres détails, pourtant je n'en étais pas encore las. J'adore le spectacle de la rue. Le boulevard Sébastopol surtout. Dans ma vie grise de plumitif, la rue est le grand divertissement. Un théâtre gratuit aux mille comédies diverses, sans fin renouvelées. Entre le Châtelet et les Grands Boulevards, vous ne vous imaginez pas ce que l'on peut observer chaque jour de la plate-forme d'un tramway.

Le matin, ce sont les Halles voisines qui poussent jusque-là leurs vagues de mangeaille et leur armée de clochards. Le « 8 » se fraie à grand'peine passage à travers l'encombrement des voitures de maraîchers, les poussettes, les piles branlantes de cageots, de paniers, de caisses. Une odeur de champ, d'étable, de marée monte, balayant les miasmes urbains à relent d'essence et de goudron. Des cris, des injures s'entre-croisent qui mêlent aux grasseyements faubouriens le lourd accent de la Brie.

Quand je sortais de là, il me semblait avoir pris un bain de campagne, d'air pur. Je m'en sentais plus fort pour toute la matinée.

Les plaisirs de l'après-midi étaient plus troubles. Sur les trottoirs du Sébasto se tient, de onze heures du matin à deux

heures après minuit, le marché le plus animé, le plus varié, le plus coloré de tout Paris. Un marché de chair humaine. Je crois bien que je connaissais toutes les prostituées du Sébasto, celles surtout qui commencent leur chasse de bonne heure. Elles ont chacune leur terrain, ou du moins se partagent à quelques-unes une certaine longueur d'asphalte. Les clans sont parfaitement séparés. Sur le côté gauche, en montant vers la gare de l'Est, c'est le mieux achalandé, on compte au moins trois territoires principaux, nettement délimités.

Le premier a Pygmalion pour centre et pousse une pointe dans la rue des Lombards. Le second évolue autour de l'église Saint-Leu. Le troisième commence aux magasins Potin et va se perdre dans le flot du Boulevard Saint-Denis.

Chaque morceau de trottoir possède son contingent des filles et son genre. C'est le second qui paraît le plus crapuleux. Le troisième est plus distingué ; le premier, si j'ose dire, plus famille.

Notez qu'en sept années je ne suis pas descendu deux fois sur ce trottoir que je connaissais si bien et qu'avant le drame que je vais vous raconter je n'avais jamais adressé la parole à aucune prostituée dans la rue.

Chasteté ? Non, timidité plutôt. Je ne suis pas un saint, mais le sort a voulu que je fusse déniaisé à dix-sept ans par une veuve de guerre plus âgée que moi de dix ans. Je vous l'ai dit, je suis un garçon très rangé. Je réservais ponctuellement à Louise tous mes samedis après-midi. Ces petites débauches hebdomadaires suffisaient à mon équilibre sentimental et physique. Je ne sortais jamais le soir. Je finissais la journée à lire auprès de ma mère qui est infirme et n'a plus que moi au monde.

Je vous disais donc que je n'avais jamais parlé à aucune de mes connaissances du Sébasto ; je me contentais de les saluer mentalement au passage, de remarquer les vacances qui se produisaient dans l'effectif, les disparitions plus ou moins longues, les vides creusés par la maladie, la police,

la chance. Je m'intéressais aux progrès des nouvelles recrues dont je mesurais l'opulence au luxe vestimentaire ; je déplorais le déclin de certaines dont se fanaient les charmes ou sur qui s'acharnait la « poisse ».

Tout cela sans doute vous paraîtra bien enfantin. Que voulez-vous, c'était là mon vice innocent. Je ne crois pas que je subissais pour ces femmes la moindre attirance ; jamais le désir ne me vint de les connaître davantage. Les observer était pour moi un divertissement plus amusant que la lecture du journal et m'aidait à trouver court le trajet qui, sans elles, eût fini par me paraître trop monotone. C'est tout. Jamais, je vous le jure, je n'avais pensé plus loin.

Or, il y a de cela exactement deux mois, il se produisit ceci :

J'étais, comme d'ordinaire, sur la plate-forme des secondes. Il y avait beaucoup de monde. J'étais appuyé, appliqué plutôt, contre la roue du frein de secours ; la presse était si grande qu'il m'eût été impossible de pivoter sur moi-même pour faire face au trottoir de gauche. Je regardais donc à droite et voyais forcément tous les véhicules qui, comme nous, montaient le Boulevard.

Nous quittions à peine le Châtelet et nous étions déjà bloqués par le barrage de la rue de Rivoli. Juste à ma hauteur, une étrange voiture, que je connaissais bien pour l'avoir déjà tant de fois vue sortir du Palais de Justice, était, comme nous, arrêtée. C'était le panier à salade qui conduisait à Saint-Lazare son chargement de prostituées.

Vous savez comment cela est construit. Une grande caisse sur quatre roues. Près du toit, une rangée de petites grilles, fenêtres des cellules. A l'arrière, la porte, grillagée également, derrière laquelle se tient un gardien. En avant, perché très haut, le siège du cocher.

Des cris et des chants sortaient de cette boîte, auxquels je ne pris d'abord aucune attention. Mais bientôt les rires de mes compagnons de voyage et leurs regards, tous tournés dans la même direction, me firent lever la tête.

Alors je vis ceci :

Derrière le siège du cocher, au ras du toit, une sorte de capuchon de tôle était rabattu, découvrant l'orifice d'un soupirail, bouche d'aération sans doute. De cet orifice sortait une main.

Une main de femme, longue et cependant grasse, toute nue, sans bagues ni bracelets, les ongles émaillés de rose. Cette main, plus blanche d'émerger de ce trou noir, s'agitait dans la lumière. Et la danse de cette main sans bras, sans corps, avait quelque chose d'incroyablement obscène. Avec une souplesse diabolique, des doigts, du pouce, de la paume, elle mimait la plus précise, la plus évocatrice des pantomimes de l'amour physique.

Autour de moi, le tramway tout entier s'égayait. Des sourires faunesques s'ébauchaient, des rires égrillards fusaient. Nul ne songeait à s'indigner. Au bout d'un instant, cependant, le sentiment que quelque chose de sacré — l'honnêteté des mères de famille, la pudeur des vierges, la respectabilité des hommes purs — était ici bafoué, provoqua dans cette assemblée de Français moyens une unanime protestation.

Le cocher fut sommé de se retourner, de faire cesser le scandale. Mais le vieux, qui, sans doute, en avait vu d'autres, s'obstinait à fumer sa pipe sans daigner ni entendre ni voir.

Et la main, impudique et triomphante, continuait à mimer, au grand soleil, la geste complète d'Eros.

Pour moi j'étais là, adossé au frein, les yeux fixes, la bouche sèche, le corps tremblant.

Je suis, au fond, un solitaire. Je n'ai guère de communications avec mes semblables et ne cherche pas à en avoir. Non par mépris ou orgueil, simplement parce que je préfère ma compagnie à celle des autres. J'ai gagné à cette longue fréquentation de moi-même une certaine facilité à m'analyser, à démêler rapidement, dans l'écheveau embrouillé de mes pensées fugitives, le fil conducteur qui m'en

dira le pourquoi. C'est devenu pour moi comme un réflexe. C'est le terme, n'est-ce pas ? Mais, ici, devant l'état extraordinaire où m'avait subitement plongé le spectacle, somme toute, banal de cette main lubrique, j'étais complètement dérouté. Je sentais avec épouvante une personnalité nouvelle, inconnue, étrangère se substituer à ma guenille familière. Je me noyais, j'avais parfaitement conscience que je me noyais et je me sentais en même temps incapable de rien tenter pour me sauver ; bien plus, je ne voulais pas me sauver. C'était à la fois une horreur et un délice qui me prenaient devant l'avenir ouvert devant moi par cette main nue de fille en carte. Quel avenir ? J'en ignorais tout à ce moment-là et vous pourrez peut-être penser que la connaissance que j'en ai maintenant m'induit à m'imaginer après coup ce drame intérieur, trop tumultueux et complexe pour avoir été suscité dès les premiers instants par la seule vue de cette main.

Eh bien, non ! J'y ai déjà bien réfléchi depuis. Au premier regard, je me sentis possédé. Je sentis que cette main s'agitait pour moi, que les signes qu'elle faisait étaient pour moi seul, que c'était mon appel qu'elle mimait, mon message qu'elle envoyait.

Le timbre retentit. Le flot des voitures impatientes se rua vers le Boulevard. Comme il arrive souvent, nous ne manquâmes aucun des barrages, et Dieu sait s'ils sont nombreux. A chaque arrêt, le panier à salade nous rattrapait. Toujours, inlassable, la main s'agitait dans la lumière. Plus personne n'y prêtait attention. Des gens descendaient, d'autres montaient qu'amusait un instant la mimique. On me pressait, on me bousculait. Insensible, le regard tendu, je ne quittais pas la main.

Je ne descendis pas rue du Château-d'Eau. Le tramway parvint avant la voiture à l'angle du boulevard de Magenta. Je sautai sur la chaussée et j'attendis la main.

Je la vis de loin. Maintenant elle pendait, comme lassée, comme recrue d'amour, sur le bord poussiéreux du soupi-

rail. Hasard où je vis un ordre, parvenue à ma hauteur elle reprit sa danse frénétique. L'extrémité d'une manche de soie rouge lui faisait un bracelet sanglant. Je suivis le panier à salade. Quand il disparut derrière les lourds vantaux de la prison, la main eut vers moi, vers moi, vous-dis-je, un geste d'adieu.

. . . .

Monsieur, à dater de cette heure, je ne remis plus les pieds au bureau.

Mon dernier geste raisonnable fut d'envoyer à mon patron une lettre d'excuses en prétextant une vague maladie.

Cependant je ne tentai pas tout de suite de chercher la main. Le malheur était arrivé un jeudi. L'après-midi de ce jour et tout le vendredi, j'errai à l'aventure. Je partais de la maison comme si rien d'anormal ne s'était passé et je marchais, je marchais. J'usais mon malaise. Alors ce n'était qu'un malaise où il n'entrait aucune angoisse. Une sorte de somnolence, une demi-hébétude. Je ne pensais pour ainsi dire à rien. Je marchais. Les rues succédaient aux rues, les passants aux passants. Je n'en regardais aucun.

Vint le samedi. Je balançai longtemps. Irais-je chez Louise ? Je n'en avais nulle envie. La crainte de la peiner me décida. Je fus accueilli avec la tendresse ordinaire. L'affection de Louise pour moi est calme ; il y entre autant d'amour maternel que d'amour. Chez elle j'ai mon pyjama, mes pantoufles. Chaque semaine, une surprise longuement cuisinée agrémente la collation que nous prenons au lit, vers cinq heures. Ce jour-là Louise s'était faite belle. Son corps, qu'épaissit à peine la quarantaine proche, était drapé dans un peignoir rouge admirablement assorti à son teint de brune et à ses cheveux noirs. Elle me tendit la main en bonne camarade. Je regardai cette main. Elle sortait longue et blanche de la manche rouge... La main.

Je crus un instant que j'allais fuir. J'entrai cependant.

Selon les rites établis, je me dévêtis, passai mon pyjama, me mis au lit.

Louise, gardant son peignoir, vint me rejoindre.

Alors, il se passa quelque chose d'extraordinaire. Louise et moi sommes de vieux amants, presque un vieux ménage. Nos corps se connaissent et s'apprécient sans fougue, mais avec plaisir. Dieu m'est témoin que, ce jour-là, j'allais chez elle presque à regret. Or, à peine eut-elle pris ma tête entre ses mains en un geste qui lui était coutumier que, mes yeux tombant sur ses mains, ses longues mains blanches aux ongles roses dont les poignets émergeaient d'une manche de soie rouge, je me sentis saisi d'une frénésie inconnue.

Louise en parut surprise, mais surtout heureuse. Elle répondit à mon ardeur avec un entrain qui me donna fort à penser sur sa passivité habituelle. Mais je ne m'arrêtai qu'un instant à cela. Quand je la quittai, épuisé mais non apaisé, j'étais un autre homme.

Jamais, je vous l'affirme, je n'avais connu pareil vertige des sens et je sentais bien que Louise n'était pour rien dans cette révélation.

Je la quittai plus tôt que de coutume, la laissant dans un tel état de lassitude heureuse qu'elle ne songea pas à s'en étonner. Pour moi, c'était le début de mon véritable tourment. Ce n'était plus un malaise, mais une angoisse véritable qui me tenaillait, me faisait la poitrine étroite, les mains moites, les jambes molles.

Je filai vers le Châtelet, à pied. Depuis le début, je n'ai pas pris une seule fois le tramway. Parvenu à Pygmalion, je commençai mon enquête. Vous devinez si elle était facile ! Aux premiers mots, les filles interrogées me prenaient pour un fou et, comprenant qu'il n'y avait rien à gagner avec moi, me tournaient le dos en ricanant. Je ne recueillis aucun indice ce jour-là, ni le lendemain dimanche. Alors j'eus l'idée de surveiller les sorties de la prison de Saint-Lazare. Je me mêlai aux escarpes et aux filles qu'attiraient là je ne sais quels espoirs. Aucune des femmes que je vis sortir ne pouvait correspondre à celle que je cherchais. Je

m'étais, à force d'y réfléchir, construit d'elle un signalement assez précis. Elle devait être grande, — petite, elle n'aurait pu atteindre le soupirail ; blonde et forte, — la blancheur et l'embonpoint de la main ne pouvaient être ni d'une maigre ni d'une brune, je m'en étais rendu compte en confrontant la main de Louise et celle que le souvenir me représentait avec une précision photographique. Enfin, il y avait le corsage ou peignoir rouge à poignet serrant. Tout compte fait, c'était peu. Je ne perdais point courage. Je compris au bout d'une semaine que mon guet à Saint-Lazare avait peu de chances d'aboutir, la plupart des femmes n'y faisant qu'un très court séjour, les autres y restant trop longtemps pour mon impatience. Il me fallait courir la chance que la femme à la main fût seulement une délinquante des mœurs. Si je vous parais très instruit sur les habitudes de ces dames, c'est que j'avais eu déjà le temps de me renseigner auprès de l'une ou de l'autre de celles qui attendaient avec moi à la porte de la prison.

Je repris donc mes recherches parmi les habituées du trottoir. Cette fois, je ne bornai plus mes investigations au seul Sébasto ni à ses dépendances. J'appris à connaître tous les lieux où se tendent les filets de l'amour vénal. Les sombres arches du métro aérien de Barbès, la rue de la Charbonnière aux boutiques dont chacune possède son accueillante locataire, la gluante rue Quincampois, le sinistre quai Bourdon, les infâmes ruelles de Belleville, les grands Boulevards rutilants d'affiches lumineuses, et Clichy et la République et la Bastille virent mon ombre inquiète.

Je ne rentrais chez moi que pour les repas et très tard la nuit, pour dormir. Ma pauvre mère se désespérait. Je lui avais raconté une stupide histoire de place perdue. Elle croyait que je courais Paris pour en retrouver une. Elle me plaignait. Je supportais sans rougir ses consolations, j'accueillais sans honte ses soins, indifférent à tout, absorbé dans mon rêve insensé.

Je n'étais pas retourné chez Louise. Je ne répondais pas à ses lettres.

J'en étais maintenant à « faire » les bals musette.

J'avais depuis longtemps laissé toute vergogne, mais je ne pénétrais dans ces bouges qu'en tremblant. Je n'étais pas du « milieu », ça se voyait. Un jour je faillis recevoir un mauvais coup, rue de Lappe. Rien ne me rebutait.

Le soir vint cependant qui devait voir la fin de mes courses épuisantes. Quand j'entrai dans ce débit désert de la rue Bichat, elle était attablée dans un coin, seule devant un café crème. Je la reconnus tout de suite. Elle avait son corsage de soie rouge. Sa main, posée près de son verre, se livrait toute à mon regard avide. C'était elle, à n'en pas douter.

Je m'assis à sa table. Je lui parlai de choses indifférentes. Elle m'accueillit avec une politesse professionnelle. Bien entendu, je ne fis aucune allusion à mon tourment. Nous partîmes ensemble. Je passait toute la nuit avec elle. Le phénomène qui m'avait tant impressionné lors de ma dernière visite à Louise se reproduisit. La fille, d'abord sur la défensive, ne tarda pas à s'abandonner. Je connus là sur ce lit de hasard, avec cette femme inconnue, une ivresse telle que je n'aurais jamais cru qu'elle fût possible. Une force inouïeme soutenait qu'un simple regard aux mains de ma compagne suffisait à ranimer. A l'aube, nous nous endormîmes. Lorsque, vers midi, le premier, je repris conscience, je regardai longuement Marcelle. Etait-ce bien elle? Un doute m'étreignait, d'autant plus douloureux que, je le sentais, je n'oserais jamais l'interroger. Qu'allais-je devenir ?

La fille s'éveilla. Le premier geste de sa main fut pour me caresser les cheveux.

— André... mon homme, murmura-t-elle, encore embrumée de sommeil.

Notez que je m'appelle Jacques. Les situations les plus tragiques ne peuvent se passer d'une note grotesque. Je ne songeai guère à rire ni à m'indigner. Ce qui m'avait frappé

dans le soupir inconscient de la fille, c'était ce mot: « Mon homme ».

J'avais donc pu lui en imposer au point que sa chair, plus reconnaissante que son esprit, eût vers moi cet élan.

Je l'éveillai tout à fait.

— Tu te trompes, lui dis-je, je ne suis pas André, ton homme.

Elle s'assit et me regardant bien en face :

— Qu'est-ce qui t'empêche de le devenir ?

— Mais .. André ?

— André est en tôle depuis trois mois et pas prêt d'en sortir. Je suis libre. Si tu veux de moi, après une nuit comme celle-ci, tu feras de Marcelle tout ce que tu voudras.

Voilà, Monsieur, comment moi, l'homme que vous savez, je suis devenu le souteneur d'une fille du boulevard de Belleville. Car j'étais sans un sou et je n'ai plus osé retourner chez ma mère. Pour manger, j'ai accepté l'argent de la prostituée. Encore, quand je dis le souteneur, j'exagère, car, au moins, ces messieurs s'avèrent, quand il le faut, les défenseurs de leurs dames. Pour moi, depuis quinze jours, je vis terré dans une chambre d'hôtel borgne. Car Marcelle, comme elle dit, « craint trop pour ma pomme » et ne me laisse pas sortir. Elle-même me sert mes repas et ne me quitte que pour le travail.

Hier matin, elle n'est pas rentrée. « Faite », sans doute, une fois de plus par les mœurs.

Alors, seul pendant la journée entière, j'ai peu à peu repris conscience. La profondeur de l'abîme où je suis descendu m'a épouvanté. Jamais je n'aurai la force de monter. Si au moins je connaissais l'ennemi qu'il me faut combattre, mais je lutte contre un fantôme. Cette main, cette main diabolique continue à s'agiter devant moi. Est-ce la main de Marcelle ? Et puis, qu'importe, c'est celle d'une fille en tout cas. C'est au destin d'une fille que mon destin est maintenant rivé.

La mort seule brisera ma chaîne.

Voilà pourquoi j'ai voulu mourir.

Y avait-il autre chose à faire ? Voyez, je ne demande qu'à guérir. J'ai trente ans, je ne tiens pas à mourir. Maintenant que mon suicide est manqué, je veux bien encore essayer de vivre, mais plus ainsi, plus ainsi...

Dr HENRI DROUIN.

A GENEVIÈVE

QUATUOR RÉDUIT POUR TROIS INSTRUMENTS (1).

—

C'est pourquoi mes entrailles frémissent comme une harpe.
(ESAIE, XVI. 11.)

Mon cœur fera du bruit comme des flûtes.
(JÉRÉMIE, XLVIII. 36.)

TRIO

Ces fleurs des chants,
ces corolles qui surgissent et s'élargissent sur le champ des portées,
à mesure que se libèrent et s'accélèrent mes mesures,
tout cela,
se décorpore et s'évapore, ô sœur d'Orphée,
si vous n'en déchiffrez les signes,
et si vous n'en fixez les lignes,
à la voix de votre archet.

HARPE SOLO

Mausolée dans l'aurore de l'automne,
la fontaine sans sirène onde atone,
et sans faune, ombre jaune, les platanes!
Sans vous,
voix vaines,
voix incertaines,
ces pâles anémones qui planent
dans la sanguine dont me fascinent
les pavots du sommeil et l'éveil des soucis,
durs pétales aux patines de platine,
étamines dont décline le cristal,

(1) Le violon manque.

soupir vert des senteurs monotones!
Que sont-ils,
que glanes diaphanes
et qui se fanent,
si le violon de l'hymen
les abandonne?

TRIO

Mais
telles sonnent les colonnes d'une futaie
où voltigent des vestiges de vapeurs,
telles,
livrerai-je à votre archet ces fibres de ma chair,
où restent suspendues les nuées diminuantes de la nuit
qui teint jusqu'à mon rêve,
sombre nuit dont mon âme est encore pleine d'ombre?

FLUTE SOLO

Bien plutôt
que les joies plates et incomplètes où vous vous plûtes,
que ce qui flatte et que reflète quelque autre flûte,
sur moi flottent, veloutés insolites,
des fluorescences de violettes
où palpitent
vos paupières,
des inflorescences d'écarlate
où tantôt périclite
et tantôt éclate
le fard exquis de vos lèvres.
D'un dessin net si ma sonate décrit ses notes,
si ma flûte mêle au luth ses volutes,
trop délicate pour ma conquête elle n'exécute
la fleur du flirt ni de la flamme.
Point de musique qui s'y soit peinte,
Point de fleur dont elle m'enchante,
que n'alimentent
ou les pleurs ou la plainte,
et le moindre soupir s'y répercute...

TRIO

le souple souffle
qui soulève les ors des sonorités somptueuses :
soir, soie fauréenne, l'humour qui rêve,
lune, nocturne, où peint Chopin la même agonie voluptueuse,
Wagner, inépuisable, inépuisé baiser, de la même mort dans
les bras de l'amour,
Berlioz,
déchirante entrée sur trois orchestres
de la symphonie funèbre et triomphale,
résonance
de foudre et de pourpre
dans la forme creuse du monde.

CITHARE SOLO

Gerbe trop rare
pour se fleurir au chant des rires,
ce n'est pas art à divertir
que l'amour,
voilés velours de la douleur,
courbes contours
qui du sang d'un martyr
tirent leur riche teinture.
Laissez s'alentir
l'ombre ancillaire et incolore des chants hilares,
Laissez la terre se taire.
Voyez ces tons qui des sons émergèrent
ressurgir et rougir.
Voyez
la cithare solitaire retentir
et s'alanguir dans la figure de votre regard.
Mais ma sœur
ma cithare vient trop tard et cet art
qui tord
de sa torture
les hauteurs de l'éther;
et sous vos beaux yeux se concertèrent
ses végétales architectures
sans qu'en retour

vous eussiez su consentir
au don d'un trait d'archet...

TRIO

Je ne m'attends plus
au consentement de ce visage,
ni à l'oubli,
dans le col blanc du manteau bleu,
de sa pure ligne blonde.
Et voici :
je livre au sort le corps,
effigie de cendre où meurt
le feu qui m'a consumé;
mais qu'elles ne s'éteignent pas sur un autre sein que le vôtre
ces corolles de la sève et de la rosée de l'esprit.

RENÉ VERRIER.

JEAN DE GOURMONT

—

Une après-midi de dimanche...

Jean de Gourmont est assis devant sa table de travail qui disparaît sous l'amoncellement des papiers.

Ici, sur des feuillets bleus, d'une écriture minuscule et rapide, il élabore ses chroniques et ses articles. Parfois, nous croyons voir s'élever de cette table un essaim d'agiles fléchettes. L'écrivain de céans accueille généralement ses visiteurs d'un visage placide, les écoute avec attention et bonhomie tout en grillant force cigarettes, occupation qu'il a l'air de prendre fort au sérieux. Lorsque les propos n'ont pas l'heur de lui plaire particulièrement, rien ne peut l'indiquer sinon une attention plus grande accordée à l'éparpillement blanchâtre de la fumée. Les yeux bleus, un peu indifférents, donnent la sensation d'être là et en même temps d'être ailleurs, très loin, vers quel songe? Mais soudain, piqué sans doute par une remarque d'un des interlocuteurs, Jean de Gourmont se dresse. Sa taille, de hauteur moyenne, semble grandir, les yeux s'enflamment.

— Eh bien! non, un écrivain ne doit jamais faire de concessions... jamais, jamais, jamais... tout le monde en fait aujourd'hui... c'est un tort.

Ou bien encore :

— Qu'est-ce que toutes vos querelles de versification? C'est de pensée que nous avons besoin aujourd'hui... Vous parlez de beautés poétiques qui ne peuvent être goûtées que dans la langue même du poète... Quelle est

la valeur de ces beautés qui ne peuvent pas changer de langue?... La vraie beauté, m'entendez-vous, résiste à tout... Une belle œuvre reste belle encore, même après les maladresses des traducteurs et même portée au cinéma par de piètres adaptateurs...

Mais Jean de Gourmont cette fois s'emporte tout à fait. On vient de prononcer d'élogieuses paroles à l'adresse de Léon Bloy :

— Votre Léon Bloy, n'essayez pas de me le faire admirer! Concevez-vous qu'un homme ose faire des livres en mettant à la queue leu leu les lettres qu'il reçoit, celles qu'il écrit et tous les faits insignifiants de ses journées? Léon Bloy fabriquait des livres avec n'importe quoi. Sa sincérité? Ah! laissez-moi rire! Du bluff, vous dis-je, du bluff! Ceux qui ont vraiment connu Léon Bloy sont étonnés de l'enthousiasme que lui vouent certains jeunes. Et pour en finir avec ses livres, sachez-le, la vie est trop courte pour qu'on puisse s'occuper d'idées aussi frivoles que celles de Léon Bloy.

Sans doute, les jugements sur Léon Bloy auxquels Jean de Gourmont a donné la forme écrite n'ont pas ce tour violent. Il savait bien la puissance de saisissement que le grand pamphlétaire a su donner à ses plus belles pages. Si nous rapportons cette diatribe orale contre Léon Bloy, c'est simplement pour montrer combien l'écrivain qui donna au *Mercure* tant de pages d'ironie et de lucidité était capable d'éprouver de passion pour les idées. Mais surtout, nous songeons à une fort belle page de Sainte-Beuve, où il distingue les trois manières de juger qui s'offrent au critique. Il parle du jugement spontané qui exprime le plus intime du critique et qu'il nomme le jugement de « prédilection » ou « d'antipathie ». Il l'oppose au jugement « d'équité » qui traduit l'effort pour comprendre certains tours d'esprit et certaines formes de beauté peu conformes à son tempérament propre. Il parle enfin du jugement « de position

ou d'indulgence » qui tient compte de multiples circonstances et de multiples convenances.

Pour s'exprimer pertinemment sur un critique, il conviendrait de situer ses appréciations courantes dans l'une des trois catégories définies par Sainte-Beuve. Dans l'ensemble, la manière d'apprécier propre à Jean de Gourmont se tient très près de ce jugement de « prédilection ou d'antipathie » dont la marque est d'être selon Sainte-Beuve « comme tout ce qui est personnel, vif, passionné, primesautier, enthousiaste ou répulsif ». De là, le tour direct et franc, quelquefois même un peu brusque et près du pamphlet. Mais toujours l'attrait d'une forme vivante et incisive d'expression.

Une telle manière de juger fait naturellement percer l'homme sous le critique. Elle varie avec son humeur, avec les modifications de son esprit apportées par les diverses circonstances. Elle est liée au fond de l'être qui ne change pas, mais aussi à ce qui dans un caractère est en perpétuel devenir. Ne demandons donc pas à Jean de Gourmont une harmonie parfaite de ses vues philosophiques et artistiques. Ce n'est pas de ce côté qu'allaient ses préoccupations.

§

Lorsque nous songeons aux deux frères Gourmont, nous aimons évoquer leur ancêtre venu jadis des régions de rêve et de brume vers la terre de France à la belle lumière. Nous appelons l'image du vieux Wiking qui laissait errer son regard sur la froide mer scandinave pour chercher au delà des brouillards un autre soleil que le soleil coutumier. Nous nous le représentons frémissant d'un désir d'aventures qui le pousse à rompre tous les liens des vieilles habitudes pour partir vers ce que les yeux n'ont pas contemplé, vers ce que l'esprit n'a pas épuisé... Nous ignorons d'ailleurs si le vieux Wiking répond à cette image. Et nous ignorons davantage ce que

de mystérieux atavismes ont empreint dans les esprits des deux Gourmont d'aujourd'hui... Invoquer l'hérédité pour expliquer des cas individuels est généralement illusoire, car les lois de l'hérédité sont des lois statistiques qui jouent seulement sur les grands nombres.

Mais, — que les Gourmont d'aujourd'hui possèdent dans leur chair même quelque chose du vieil ancêtre ou bien qu'ils n'en possèdent rien, — cette question importe peu! Ils savent qu'ils descendent de ce vieux scandinave conquérant et cette pensée, indépendamment même de toute ressemblance physiologique, — agit sur eux et les détermine. Il existe une sorte d'hérédité élective plus forte peut-être que l'hérédité réelle lorsqu'on maintient vivant en soi le souvenir d'un ancêtre dont le caractère vous hante.

Les deux Gourmont n'ont-ils pas apporté dans les Lettres un peu de l'esprit d'aventures du vieux Wiking, leur guide lointain? Considérez dans sa critique l'attitude de Jean de Gourmont. Voyez ceux qu'il aime *a priori* et voyez ceux qui lui déplaisent, avant même de les éprouver par l'intelligence. Comme il vous chérit, pauvre et grand Gérard de Nerval qui hantiez de préférence les féeriques palais de la Folie, et vous, Villiers de l'Isle-Adam, magnifique et pitoyable paladin du rêve, et vous, pauvre Lélian qui aviez du ciel ingénu dans les trous de votre manteau, et vous aussi, miséreux et fantasque Alfred Jarry, et vous encore, valeureux et chevaleresque Barbey d'Aurevilly! De même, quelle persistante fidélité à la mémoire du grand Nietzsche qui voulait que la vie fût une aventure, même et surtout pour celui qui s'arroge la prétention de penser! Vue profonde, mesquinement ravalée d'ailleurs par la majorité des admirateurs de Nietzsche à ce sens philistin : la vie doit être une agitation, ce qui est à peu près le contraire de la pensée nietzschéenne!

Esprit d'aventure chez Jean de Gourmont, cet attrait

que produisent sur lui toutes idées qui s'écartent des conceptions une fois pour toutes admises! Esprit d'aventure, ce goût pour toutes les œuvres qui rompent délibérément avec le passé et tentent, à tous risques, des chemins nouveaux! Esprit d'aventure, cette inclination première, — parfois redressée par un second mouvement, mais immédiatement puissante, — vers tout ce qui, dans la conduite de la vie et dans les choses de l'amour, manifeste un désir d'irrégulier! Au point de vue esthétique et philosophique, Jean de Gourmont commence à fixer son regard sur une œuvre à l'instant où il a le sentiment que, d'une manière ou d'une autre, l'aventure a été tentée. C'est pourquoi tous les efforts vers le nouveau, toutes les aspirations à des formes inconnues trouvent en lui une préalable sympathie si elles sont autre chose qu'un prétentieux charlatanisme.

Le mot classique est de ceux qui, de prime abord, lui donnent un réel malaise. Du moins, le mot classique employé pour couvrir un art de tout repos. Le chroniqueur du *Mercure* savait bien qu'appliqué à des gens comme Molière, il signifie hardiesse et vie. Mais en général, Jean de Gourmont flaire dans le mot classique une pensée et un art qui refusent le risque et l'aventure, inhérents à tout acte de vie.

Jean de Gourmont sait qu'il s'apparente aux races du Nord. Ses ancêtres ont vécu des siècles sur la terre de Normandie. Il motive assez souvent ses manières de voir par sa qualité de Français du Nord. A ce titre, il incline sur des questions de premier ordre à certaines attitudes qu'il convient de mettre en valeur.

Il pense tout d'abord que dans la littérature française, il est un apport qui provient des Français du Nord. Et ce serait la poésie elle-même. La poésie qui est pouvoir de songe infusé aux mots, prolongement des choses finies dans de brumeux infinis, perpétuelle nostalgie d'un univers autre que celui où l'on vit, ne saurait être l'apanage

des hommes qui s'épanouissent sous un heureux soleil, pleinement satisfaits d'un monde qui ne fait rien désirer hors de lui-même. « Le Midi n'a que faire de poésie, nous dit Jean de Gourmont, puisqu'il a la lumière et le soleil. » C'est avec un scepticisme parfait qu'il considère la gloire de Mistral. Il y voit seulement une sorte « d'hallucination collective ».

Aux Français du Nord, il donnerait ainsi le don de poésie; aux Français du Midi, il reconnaît le don d'éloquence.

Cette question est de première importance. La vraie poésie est-elle celle qui répond aux désirs des Français du Nord ou celle qui agrée aux Français du Midi? Posée sous cette forme, la question n'est pas facile à élucider. Ce que les méridionaux dénomment poésie semble en surface aux gens du Nord; ils n'y trouvent point le pouvoir d'éveiller de longs échos au plus profond d'eux-mêmes. Ce que les septentrionaux dénomment poésie met en malaise les âmes du Midi. Ces brumes, ces nostalgies, ces vagues élans, ces flottantes visions plutôt pressenties que dessinées, cette pauvre lumière qui, par instants, souffre dans le brouillard, cette impression de cœur serré que nulle joie ne peut ouvrir pleinement : tout cela déconcerte le méridional. Il a vite fait d'évoquer l'expression de Nietzsche : « l'horrible gris sur gris des pays du Nord... » lorsque le grand penseur conquis par l'atmosphère méditerranéenne en arriva à renier Wagner et à lui préférer la musique de... *Carmen*.

Comment sortir de là? Ah! c'est en poésie surtout qu'il faut voir comment l'unité d'un mot masque la diversité des choses! Il se produit parfois dans le cœur de l'homme une impression complexe et bienheureuse qu'on dénomme poésie. Mais cette impression met en jeu chez chacun de nous ce qui est le plus personnel, le plus fermé aux autres hommes. Ce qui donne le plus riche sentiment poétique à un tempérament peut être dénué de toute ré-

sonance pour un tempérament différent. Il en est de même pour les races. C'est pourquoi, les jugements trop catégoriques doivent être évités dans ce domaine plus que dans tout autre. Nous souhaitons pour notre part que les gens du Nord nous donnent la poésie qui s'accorde avec leur sens des profondeurs. Et nous souhaitons que les gens du Midi chantent allègrement leur joie de vivre et l'impeccable pureté de leurs horizons.

D'ailleurs, Nietzche lui-même n'a-t-il point dit que les Grecs étaient superficiels par profondeur? Puisqu'il y aura toujours des philosophes pour prouver que les choses superficielles sont profondes et les choses profondes superficielles, — attachons-nous à goûter avec une bonne conscience les beautés opposées et à créer nous-mêmes selon des modes contradictoires. Et puis, le génie français est tout d'assimilation et de conciliation. Il est pouvoir de réaliser la complexe harmonie d'éléments de nature fort différente. L'art spécifiquement français est une position d'équilibre, avec aisance maintenue, au point de choc des tendances contraires qui se partagent les autres peuples. Qui sait si les suprêmes réalisations de la poésie française ne sont pas celles où s'équilibrent et se fondent la poésie des races du Nord et celle des races du Midi? Tels poèmes de Baudelaire où s'unissent la précision sculpturale au don caché de suggestion, le sens des belles formes finies au pouvoir de plonger dans l'infini de l'âme, ne réalisent-ils pas ces harmonieuses mises au point qui sont des triomphes poétiques, — seulement possibles en terre de France?

Français du Nord, Jean de Gourmont se montre résolument hostile à la tradition gréco-latine, artificiellement implantée chez nous par « la trop belle Renaissance ». Il prêche obstinément pour le génie celte qu'il assimile dans ses grandes lignes à l'esprit septentrional. Il invoque contre une tradition de trois siècles une tradition plus profonde et qui serait l'authentique tradition

nationale, celle d'avant la Renaissance. « Notre vraie littérature nationale, dit-il, n'est pas latine, mais celtique. » Cet écrivain qui se gausse volontiers des nationalistes de toutes nuances possède cependant son nationalisme. Il veut revenir à ce qui lui apparaît comme le vrai génie de la race française.

De là, chez Jean de Gourmont, une sympathie réelle pour le romantisme. Non point pour les idées romantiques nées de Rousseau, mais pour le romantisme littéraire et artistique dans la mesure où il s'affranchit des modèles gréco-romains pour revenir à notre tradition médiévale. De là encore, un effort pour interpréter le symbolisme comme une manifestation du génie celtique. Selon ce point de vue, les poètes symbolistes retrouvèrent « dans les mythes scandinaves la tradition celtique, notre vraie tradition française ». Le mouvement symboliste qui, aux yeux de beaucoup, apparaît comme une poésie d'étrangers en terre de France semble au contraire à Jean de Gourmont la réaction la plus décidée de notre génie celtique contre une littérature d'importation étrangère. La vue est ingénieuse. Qu'elle prête à contestation, c'est évident.

En un sens, les deux Gourmont ont eu une nette conscience d'eux-mêmes lorsqu'ils se firent champions du symbolisme. Et cependant, il est des instants où nous nous demandons si les deux Gourmont, considérés dans l'ensemble des écrivains symbolistes, sont bien dans leur milieu naturel. Leur point d'honneur à se vouloir esprit du Nord, leur tenacité à prendre parti pour les poètes qui enveloppent leurs pensées des plis flous du symbole n'est-elle pas entachée de quelque « bovarysme » si l'on examine la structure réelle de leurs esprits ? Quand nous considérons la clarté de leurs idées, l'exactitude de leur expression, le tour frondeur et agile de leur esprit, — ce n'est pas leur qualité d'esprits du Nord qui nous frappe. Ils nous appa-

raissent plutôt comme de purs, d'authentiques représentants de l'esprit français nanti des qualités qu'on a coutume de lui reconnaître. Un sort malicieux a condamné les frères Gourmont à exposer et à défendre les doctrines symbolistes, qui fuyaient la trop grande clarté, en un langage d'une extrême netteté. Et cela ne les met pas à part de leur race normande. Cette race qui revendique volontiers ses attaches avec les races du Nord, par quelle ironie les plus grands écrivains sont-ils nets et précis entre les plus nets et les plus précis des écrivains français? Nous songeons à Corneille, à Flaubert, à Maupassant et à quelques autres. Peut-être Jean de Gourmont est-il plus conforme à la vraie structure de son esprit lorsqu'il demande aux poètes de vouloir eux aussi appliquer leurs esprits au réel et lorsqu'il vante enfin les attraits de la prose loyale, ferme et directe d'un Stendhal, d'un Gobineau et d'un Moréas.

Dire que Jean de Gourmont, dans ses prétentions à la mentalité septentrionale et dans son goût pour la poésie symboliste, fait montre de quelque « bovaryme », n'implique, d'ailleurs, de notre part aucune intention de critique. Car enfin, où commence et où finit le moi de chacun de nous? Une certaine manière de nous rêver nous-même n'arrive-t-elle pas à devenir quelque chose de nous-même? Et puis, chaque homme n'est-il pas lui et encore beaucoup d'autres êtres? Enfin, l'auteur de la *Toison d'Or* et de *l'Art d'Aimer* n'accuse-t-il pas comme romancier une tendance impérieuse à plonger aux paysages mouvants et obscurs de l'Inconscient qu'irradient d'étranges phosphorescences mystiques?

§

Que ses hérédités expliquent ou n'expliquent pas l'esprit de Jean de Gourmont, il nous faut dans les deux cas faire appel au mot d'aristocrate pour comprendre certains aspects de sa personnalité. A vrai dire, il est dans

nos sociétés modernes deux manières d'être aristocrate dans l'ordre des idées. Il existe un aristocrate de droite et un aristocrate de gauche, un aristocrate soumis à la tradition et un autre qui s'en affranchit; un aristocrate religieux et un autre enfin voltairien et incroyant. Jean de Gourmont nous semble se ranger dans cette seconde classe.

Il manifeste un mépris profond pour « l'art social », « l'art éducateur », « l'art populaire », l'art qui veut le suffrage des masses. Il méprise les idées destinées à complaire au vulgaire. A la suite de Voltaire et de... Renan, il écrit :

Ah! reformer une élite d'initiés qui ne révéleraient pas les secrets d'Eleusis. Et pour le peuple une bonne petite religion, avec des danses, des processions, des cinémas, et le paradis à la fin de ses jours.

Que Jean de Gourmont ait grande sympathie pour la révolution de 89, c'est douteux! A tort ou à raison, il tend à voir en elle un triomphe des idées chrétiennes, c'est-à-dire des valeurs plébéiennes ou vulgaires dressées contre les valeurs nobles. Il n'aime guère Rousseau, ni ses chimères égalitaires, ni son rêve d'un idyllique état de nature. Il regrette le XVIIIe siècle dans la mesure où il appliqua la hardiesse aristocratique aux choses de l'esprit et dans la mesure aussi où il donna carrière à des mœurs aimables et libres.

Bien des idées dites modernes paraissent à Jean de Gourmont des valeurs d'esclaves plutôt que des valeurs d'hommes libres. A la religion du travail il oppose que le meilleur de l'œuvre humaine est né du loisir. A la religion de la société qui tend à considérer l'individu comme chose négligeable, il oppose un individualisme décidé. A l'optimiste béat qui croit à la décisive amélioration de l'humanité par la science, il fait remarquer que l'homme est à jamais régi par ses instincts égoïstes et que nulle découverte scientifique n'apportera le paradis

rêvé. Et c'est dire encore que Jean de Gourmont se gausse de la religion du progrès tout autant que du paradis terrestre et du bienheureux état de nature. Enfin, pour couronner le tout, Jean de Gourmont affirme même que « l'immoralisme » nietzschéen ne lui est pas antipathique. Tout cela, ce sont bien des idées d'aristocrate de gauche, car elles procèdent à la fois du mépris pour la mentalité grégaire et d'un goût décidé pour la hardiesse d'esprit.

Il convient peut-être d'ailleurs de ne pas trop s'effrayer de certains mots.

En faveur de l'individualisme, on peut dire que la vraie grandeur des sociétés réside dans ses plus hautes réalisations d'humanité. On peut avancer que les plus importantes valeurs sociales sont de grands individus égoïstement épanouis, dont la puissance de rayonnement incite à l'effort et à la grandeur les êtres qui vivent autour d'eux. Voici d'ailleurs ce que dit Jean de Gourmont sur l'énigmatique personnalité de Maurice Barrès :

> Une nation n'est, en effet, qu'un faisceau d'égotismes, ou plus simplement d'égoïsmes, et ce sont les beaux égoïsmes individuels qui forment les riches collectivités. Ne rien sacrifier à personne, c'est donc le meilleur moyen de servir son pays. La patrie elle-même, c'est moins des champs, des plaines, des arbres, des fruits et des branches et des fleurs, que des individus de bonne qualité, des égotistes à la manière de... Maurice Barrès.

A titre d'individualiste, Jean de Gourmont a fort bien vu qu'en art, les doctrines et les tendances générales des diverses époques importent moins que les grandes personnalités créatrices. Pour notre compte, d'ailleurs, nous pensons qu'une vraie nouveauté apparaît dans l'art beaucoup moins par l'invention d'une nouvelle doctrine du beau, chose facile, que par la venue d'un individu dont la personnalité, qu'il le veuille ou non, tranche sur toutes les autres personnalités du temps. C'est

pourquoi nous dirions, qu'au point de vue artistique, on perd un peu trop de temps à étudier les mouvements d'ensemble. Un mouvement artistique peut naître et régner dix et vingt ans. S'il ne rencontre pas la suprême individualité née pour l'incarner en définitive beauté, ses raisons de fixer notre attention sont minimes. L'individualisme en art n'est pas le naïf effort pour se distinguer; il est dans le fait d'être, par la grâce de la nature et le hasard de sa formation spirituelle, réellement différent. Beaucoup de ceux qui font profession d'individualisme en art n'en ont pas le droit. Car, dans leur effort pour se distinguer à tout prix, on sent la perpétuelle crainte de ressembler à tout le monde.

Quant à l'immoralisme, voilà bien le mot qui fait sans doute plus de bruit que de mal. On le confond avec le mot immoralité, alors que les deux mots ont fort peu de rapport, et le plus souvent même n'en ont pas du tout. Il y a là une équivoque qu'on ne saurait trop dissiper. Même aventure advient au mot immoraliste qu'au mot épicurien. Epicure avait voué sa vie au plaisir. Il le conquérait pour son corps en vivant de quelques figues et d'eau claire. Il le conquérait pour son âme en contemplant les pensées susceptibles de l'illuminer. Nietzsche, qui revendiqua fièrement le titre d'immoraliste, a vécu dans une austérité qu'eussent honorée les saints de toutes les religions.

Aussi bien, et c'est le cas de Jean de Gourmont, immoralisme signifie souvent volonté de vivre esthétiquement. Construire sa vie selon un rêve de beauté, à la manière d'une œuvre d'art qui se justifie par ses qualités d'harmonie, de pittoresque et de distinction, c'est déjà pénétrer dans la zone de l'immoralisme. Lorsque Renan prend pour devise : « Sois beau, et alors, fais à chaque instant ce que t'inspirera ton cœur », il fait profession d'immoralisme en substituant la catégorie du beau à celle du bien.

Dans une curieuse étude : *L'Art et la Morale* (2), Jean de Gourmont établit une nette opposition entre vivre artistiquement et vivre moralement. Sur le plan de l'amour notamment, le sentiment esthétique conduit à dissocier l'idée de beauté féminine de l'idée de procréation. C'est alors que la morale, née d'un besoin de conservation de la vie, se dresse contre l'art qui tend à s'en désintéresser. — De là cette formule : « Le rôle véritable de la morale, dans la vie, est de conserver les valeurs sexuelles. » Après avoir mesuré la portée du conflit entre l'art et la morale, Jean de Gourmont conclut sagement que la masse des esprits doit vivre moralement et qu'une infime élite seulement peut être vouée à un mode esthétique d'existence.

Enfin, Jean de Gourmont montre souvent que le mot scepticisme ne lui inspire aucune répugnance. Nous ne lui en ferons pas grief. Ne peut-on pas admettre que l'existence de quelques sceptiques dans une société n'est pas ce fléau que d'aucuns redoutent? La tendance naturelle de l'homme n'est-elle pas plutôt portée vers toutes sortes de fanatismes?

Est-ce à dire que Jean de Gourmont n'offre pas quelques grains de mysticisme?

A priori, on peut en soupçonner chez les esprits les plus libres. N'est-ce point Taine qui définissait Renan : un sceptique qui bouche les trous de son scepticisme avec son mysticisme?

Remarquons que Jean de Gourmont est de l'époque où beaucoup d'esprits, à la fois déliés de croyance et riches d'enthousiasme, avaient transporté leur besoin d'adoration sur la vie elle-même. Nous croyons qu'il n'est pas resté vierge de ce mysticisme de la vie. Le mysticisme de la vie prend volontiers cette attitude un peu paradoxale : à supposer que les philosophies soient une duperie, que la vérité soit l'erreur qu'il est provisoirement impossible

(2) *L'Art et la Morale*, plaquette « Mercure de France ».

de réfuter; à supposer que nos sciences soient incertitude, que nos œuvres d'art soient des rêves d'ombres, fragiles commes les ombres qui les ont rêvées; à supposer qu'il soit vain de poursuivre un but quelconque, le fait même de vivre est chose d'un grand prix. Tout étant vanité, le bonheur de se sentir exister seul ne serait pas une duperie. Le mysticisme de la vie, assez souvent présent dans l'esprit de Jean de Gourmont, pourrait se formuler sous cette forme surprenante : tout de la vie est vain, sauf la vie elle-même.

C'est pourquoi Jean de Gourmont affirme nettement le primat de la vie sur l'art. Il pense qu'il est infiniment plus important de vivre que d'écrire des œuvres. Il avance d'ailleurs que les œuvres valent essentiellement par la vie qu'elles ont réussi à capter. Aussi cherche-t-il dans les livres ce qui est de l'ordre de la confession, ce qui est la transposition d'expériences réellement connues. Lorsqu'il manifeste sa sympathie à l'œuvre de Remy de Gourmont et à celle d'Anatole France, il tient à faire remarquer qu'il sent dans ces œuvres non seulement la culture, mais l'expérience directe des réalités. Et il faut bien convenir que beaucoup de gens de notre époque font preuve de quelque naïveté, lorsqu'ils supposent qu'être muni de connaissances livresques s'oppose à une connaissance personnelle et profonde de la vie. Si vous hantez quelques instants par jour Théocrite et Virgile, les lèvres des femmes perdent-elles pour cela leur attrait et leur fraîcheur?

Mais nous soupçonnons fort Jean de Gourmont de ne pas se tenir à ce mysticisme de la vie, estimée pour elle-même et comme indépendamment de son contenu. Nous sentons en lui un vif mysticisme de l'amour. Il semble penser avec Musset que si tout de nos vies est inutilité pure, le geste qui lie la lèvre à la lèvre a je ne sais quelle saveur d'absolu. Nous croyons discerner chez lui la pensée qu'heureuses ou malheureuses, délicieuses

ou torturantes, les passions sont le seul bien qui ait ici-bas quelque valeur. Et cela est assez romantique et assez... stendhalien. Jean de Gourmont écrit avec conviction :

Redire avec Musset et le fils du Titien : « La gloire ne vaut pas le baiser de la femme que l'on aime! »

Ah! que Jean de Gourmont est indulgent pour le Sainte-Beuve du *Livre d'Amour*, livrant à l'avenir le secret de ses voluptés entachées d'adultère! Il soupçonne que Sainte-Beuve préférait s'offrir à la postérité dans l'attitude d'un amant heureux plutôt que dans celle d'un critique admirable de savoir et de raison. Jean de Gourmont respecte peu de choses; cependant il respecte l'amour.

Il a même pour lui une telle dévotion qu'il admettrait fort bien une vie qui lui soit totalement vouée. Transfigurer esthétiquement l'amour, en faire l'œuvre d'art la plus riche et la plus nuancée lui semble un emploi de la vie comparable à un service divin. Les personnages de ses deux romans s'offrent à l'amour comme on entre en religion. Et tout en s'abandonnant aux fêtes de la sensualité, ils maintiennent leurs passions dans la plus dense atmosphère d'intellectualité. Jean de Gourmont a donné un jour la quintessence de la *Toison d'or* (3) en écrivant :

L'amour peut devenir une curiosité, et comme une sorte de méthode d'analyse de soi-même : on est seulement curieux de ses sensations, de ses sentiments, de ses émois esthétiques; on fait l'amour comme on pétrirait la statue de l'aimée..., et ces passions intellectuelles peuvent arriver jusqu'au désintéressement esthétique.

L'Art d'Aimer (4), récemment paru, est peut-être plus révélateur encore. On y peut voir s'exprimer une curieuse

(3) *La Toison d'or*, roman, « Mercure de France ».
(4) *L'Art d'Aimer*, roman, Editions du Siècle.

et complexe sensibilité amoureuse qui impose une impression assez difficile à traduire par des mots. La sensualité y est en même temps de la spiritualité, la sensibilité de l'intellectualité et la volupté de la mysticité. Quand on croit être enveloppé du parfum d'une étreinte amoureuse, on s'aperçoit qu'on est en pleine ivresse religieuse et quand on s'est laissé prendre à cette atmosphère, on se voit enveloppé des feux d'artifice de la plus lucide ironie. A l'amour, le romancier de « l'Art d'Aimer » voudrait donner en héritage toute la magnificence des religions et toute la rêveuse ivresse de besoins mystiques qui, de nos jours, ne savent plus où s'accrocher.

Il existe des mystiques de la tradition. Pour eux, ce qui est ancien est sacré. Tout ce qui est l'œuvre de nos pères est parfait, le discuter serait sacrilège. C'est d'un mysticisme tout contraire que parfois Jean de Gourmont semble relever. Par certains aspects de lui-même, il est un mystique de l'évolution. Il est par tempérament contre tous ceux qui veulent mettre les pas du présent dans les pas du passé, contre tous ceux qui prêchent aux hommes d'aujourd'hui la soumission aux doctrines faites pour les hommes d'autrefois. Il veut que chaque génération, au moment où elle arrive à la conscience d'elle-même, brise la carapace des traditions. Il veut qu'elle découvre les idées et les formes qui sont faites pour elle et seulement pour elle. Ce mysticisme de l'évolution semble même se résoudre en une sorte d'abandon assez passif au devenir changeant. Laissez-vous porter et emporter par l'atmosphère de votre époque, semble dire Jean de Gourmont. Il couvre de sarcasmes ceux qui veulent arrêter la langue dans ses perpétuelles transformations. Il doute que leurs efforts de réglementation réfléchie puissent mieux faire que la vie abandonnée à elle-même. « Il y a, dit-il, dans l'évolution des langues une sorte de subconscient instinctif, une sorte de volonté

obscure qui est plus forte que la volonté consciente des savants. »

Et peut-être y a-t-il chez Jean de Gourmont trop de tendance à croire que des volontés conscientes et fermes ne peuvent rien sur le cours de la vie. Dans le complexe monde, tout est en même temps cause et effet. Le tout agit sur la partie et la partie agit sur le tout. Le groupe pèse sur l'individu d'un poids considérable. Mais une seule volonté qui se donne pour appuis la ténacité et le temps peut soulever des montagnes.

Remarquons bien que ce mysticisme de l'évolution est tout différent du mysticisme du progrès. Le mystique du progrès dit : « Il faut vouloir le changement, parce que le changement est du mieux qui se fait. » Le mystique de l'évolution dit : « Il faut vouloir le changement, tout simplement parce que la vie est tendance à changer.» Mysticisme de la vie et mysticisme de l'évolution, c'est tout un.

Cependant Jean de Gourmont fait siennes les vues de son frère Remy, qui, à la suite des travaux de Quinton, avait affirmé l'existence d'une loi de constance intellectuelle de l'humanité. Il parle même, à l'occasion des poètes, d'une constance de la sensibilité. Il faudrait, nous semble-t-il, selon la logique de ces points de vue, revenir à l'affirmation de Racine qui se félicitait que le goût de Paris fût identique à celui de l'Athènes d'il y a plus de 2000 ans et que les mêmes choses fussent capables d'émouvoir de la même manière en tous les temps. Jean de Gourmont nous semble concilier le point de vue de l'évolution et celui de la constance humaine, en prétendant que, si les traits constitutifs de l'homme ne varient pas durant le minime espace de l'histoire qu'il nous est permis d'embrasser, les formes d'expression, par contre, s'usent rapidement. Au bout d'un temps plus ou moins long, l'habitude émousse leur effet sur les âmes. Il faut donc les renou-

veler pour leur permettre d'émouvoir ce qu'il y a de permanent dans les esprits. « La sensibilité n'évolue pas, mais seulement les formes qu'elle suscite » (5). Il y a là un problème très important et très actuel. Ne voyons-nous pas certains penseurs nier que la raison humaine soit semblable à elle-même dans tous les temps et dans tous les lieux? N'y a-t-il pas une tendance à croire que les formes mêmes de l'esprit qui, dans les doctrines de Kant, apparaissaient comme rigides et immuables, sont, elles aussi, choses changeantes que le devenir lentement modifie?

Dans l'ensemble, la pensée de Jean de Gourmont nous semble tendre vers une sorte d'évolutionnisme esthétique qu'on pourrait formuler ainsi : Que la vie se déroule et que tout changement enfante une nouvelle source de beauté!

Mais penser que dans le domaine esthétique Jean de Gourmont soit dénué de tout souci de la tradition serait exagéré. Avec beaucoup d'esprits réfléchis, il pense qu'en tout art, pour faire nouveau, il faut connaître à fond les tentatives du passé. Le changement lui semble l'œuvre des artistes très informés. Cultiver son originalité en laissant son esprit en jachère ne lui apparaît pas comme un bon moyen pour découvrir des terres nouvelles. Il dit fort justement de l'œuvre de Remy de Gourmont qu'elle est « à la fois neuve et traditionnelle ». Et de Mallarmé qui changea l'orientation de la poésie, il affirme :

> Mallarmé, qui n'est pas tombé du ciel comme un aérolithe échappé de quelque étoile lointaine, était lui-même un aboutissement et un recommencement.

Et voilà qui peut nous inciter à penser que souvent, pour faire nouveau, il faut en un sens s'appuyer sur une tradition.

(5) Voir à ce sujet *Essai de physiologie poétique*, introduction aux *Muses d'aujourd'hui*, « Mercure de France ».

Ajoutons enfin que si Jean de Gourmont manifeste de l'aversion pour la tristesse et la raideur des œuvres marquées de l'esprit protestant, il a quelque tendresse pour le catholicisme. Dans la mesure même où cette religion s'éloigne de l'esprit chrétien pour se pénétrer de paganisme. N'a-t-il pas dit d'une manière piquante, à propos de Nietzsche :

Le paganisme de Nietzsche, ce n'était en somme que du bon catholicisme, paganisme reconstitué.

§

Ce qui domine les idées de Jean de Gourmont sur la critique, c'est le sens du changeant, du mouvant et de l'éphémère. Un fait le hante : les œuvres que nous qualifions d'éternelles sont destinées, un peu plus tôt, un peu plus tard, à périr. Les poètes prétendent graver sur un marbre résistant. Ils ont tort. Les plus sublimes chants sont tracés sur le sable.

Il faut de plus en plus que les poètes aient la sensation d'écrire sur le sable des mots éphémères que le vent de la vie balaiera.

Une autre remarque incite M. Jean de Gourmont à l'ironie : les œuvres capables de s'imposer durant quelques siècles doivent payer cher ce prolongement d'existence. Les différents individus d'une même époque lisent des choses différentes dans le même livre. Les générations successives qui se transmettent avec piété les livres vénérés n'y découvrent ni les mêmes idées ni les mêmes sentiments.

Les œuvres littéraires ne persistent dans la mémoire des hommes qu'adaptées à la sensibilité du moment.

D'après ce point de vue, les manières successives de comprendre une œuvre sont des manières successives de la déformer. Le critique d'aujourd'hui qui croit donner

l'exacte et définitive compréhension d'un livre fait montre d'une touchante ingénuité.

La critique de chaque siècle est une déformation et une sorte d'adaptation au moment.

Et cette constatation ne manque pas de justesse.

Mais il résulte de cette manière de voir une raison de hardiesse pour la critique d'aujourd'hui. Si toutes les manières successives de comprendre une œuvre sont des manières différentes de la déformer, chaque génération nouvelle n'a pas à se considérer comme liée par les jugements des générations devancières. Le critique, comme le poète, comme le romancier, est « un créateur de valeurs éphémères ». Que délivré du respect de Sainte-Beuve, de Taine et de Brunetière, il donne à son époque les jugements qui la reflètent et périront avec elle!

Il est bien rare que tout critique épris de son art ne révèle un homme curieux de psychologie. C'est le cas pour Jean de Gourmont. Il tend à considérer les œuvres comme des témoignages sur la vie et l'esprit de leur auteur. L'auteur lui-même l'intéresse peut-être plus que son œuvre. Il approuve donc toutes les recherches que notre époque a tentées avec tant de curiosité sur la vie intime et secrète des écrivains d'autrefois.

A notre époque, dit-il, il semble que les documents sur la vie réelle d'un auteur intéressent davantage que son œuvre elle-même.

Et voilà qui est juste et qui soulève cependant la discussion. Il est très louable de faire toutes sortes de recherches sur la vie et le caractère d'un écrivain. On a trop cru cependant que la critique littéraire devait se ramener à l'effort pour explorer ce qui est autour de l'œuvre. Croire qu'on pénètre mieux un livre par toutes sortes d'études sur l'auteur lui-même, est peut-être entaché de quelque erreur. Les *Méditations* de Lamartine nous donnent par elles-mêmes une qualité de plaisir

tout à fait indépendante de la solution qu'on peut nous apporter sur les vraies amours de Lamartine et d'Elvire. Toutes les patientes et ingénieuses recherches sur la vie de Stendhal nous ravissent. Elles n'ont modifié en rien notre connaissance et notre jouissance de l'œuvre stendhalienne. Le fait d'apprendre qu Stendhal n'eut pratiquement rien d'un Julien Sorel ne nous ôte pas la sensation de grandeur et d'effroi que nous imposa le héros de roman. Si la qualité héroïque de l'œuvre stendhalienne ne se révèle pas dans la vie de son auteur, que nous importe! Expressions de lui-même ou rêves de lui-même, Julien Sorel et Fabrice restent pour nous ce qu'ils sont par rapport à nous. L'intuitive révélation que nous eûmes d'eux-mêmes n'a rien à voir avec de nouvelles révélations sur l'auteur qui les enfanta. Nous dirions même qu'expliquer une œuvre par la connaissance qu'on a pu acquérir de la vie et du caractère de son auteur peut produire des mécomptes. Il se peut que le plus profond et le plus précieux d'un homme ne se livre ni dans ses conversations ni dans ses actes extérieurs. Il existe en chacun de nous des replis secrets que nous seuls contemplons dans le silence et le recueillement. Et c'est la justification suprême des œuvres littéraires de nous faire entrer par privilège dans le moi caché, dans le saint des saints d'une âme de haute qualité. Mais ce n'est pas par des recherches érudites, riches d'intérêt d'ailleurs, mais bien par la puissance de la grâce que certaines âmes sont aptes à pénétrer d'un bond intuitif dans le moi supérieur d'un écrivain.

Cette manière de voir ne nous empêche pas de garder notre ferveur à toutes les recherches sur la vie et le caractère d'un homme tel que Stendhal. Elles n'influent en rien sur notre vision de l'œuvre, mais elles affirment la vitalité d'un nouveau genre littéraire. Entre la critique et le roman s'est constitué sur la personne des grands écrivains une sorte de littérature à la fois romanesque

et érudite qui est une mine de renseignements précieux pour la connaissance de l'humanité.

Si la psychologie des écrivains intéresse Jean de Gourmont, la question qui requiert particulièrement son attention est d'ordre physiologique. Il n'est pas éloigné de croire que seule la physiologie pourrait donner une explication satisfaisante du fait artistique sous ses divers aspects. S'il écrivit *Les muses d'aujourd'hui* (6), ce fut en grande partie pour élucider le problème dans le cas particulier de la poésie. Il avança qu'il fallait soupçonner chez les poètes un véritable déséquilibre organique dû à l'hypertrophie de l'imagination et de la sensibilité. Ces facultés ne se trouvent plus alors en harmonie avec le milieu réel où le poète doit poursuivre sa quotidienne existence. Il est ainsi poussé à se constituer par la création poétique un milieu artificiel plus en rapport avec des facultés extraordinairement développées. La poésie naîtrait donc d'une impérieuse tendance de l'écrivain à rétablir son équilibre physiologique. Une telle vue est originale, elle est ingénieuse, peut-être profonde.

Dans le même ordre d'idées, Jean de Gourmont pense que bien des caractères originaux d'une œuvre s'expliquent par la physiologie de celui qui la composa. Ce ne serait pas une curiosité vaine qui pousserait les chercheurs à découvrir les particularités physiologiques qui distinguent un écrivain du type normal d'humanité. Il dit en propres termes : « Peut-être... faire de la critique littéraire, est-ce faire de la pathologie. » Jean de Gourmont tendrait donc à penser que beaucoup des plus belles œuvres sont le fruit de la maladie plutôt que de la santé. Question extrêmement complexe et qu'il faut se contenter de frôler! Il est bien évident que de hautes réalisations dans l'ordre de la pensée et dans l'ordre de l'art sont le fait de malades. Il s'agit de savoir

(6) *Muses d'aujourd'hui*, « Mercure de France ».

si la maladie est la cause réelle ou simplement la cause occasionnelle d'imposantes réussites de pensée et d'art. On pourrait dire que des génies de premier ordre n'ont jamais songé à exploiter leur génie, parce qu'ils étaient trop pleins de santé. L'homme bien portant n'a généralement pas besoin de l'art : la vie où il règne lui suffit. La maladie sépare; elle oblige à renoncer à de multiples activités et à entendre en soi des voix que le tumulte de la vie quotidienne étouffe. L'œuvre d'art naît souvent d'un besoin de consolation du malade, d'un désir d'exercer sa volonté de puissance sur des idées et des formes de rêve, faute de pouvoir l'exercer sur des réalités. Sans doute, la maladie ne fait pas le génie, mais lorsqu'elle se rencontre avec lui, elle l'oblige à la concentration. La grave maladie de Nietzsche, en rompant toutes ses attaches avec les autres hommes, lui apprit que, du temps où il était en parfaite santé, il était en réalité malade de la soumission à de nombreuses et impérieuses servitudes dont la maladie le délivra. C'est pourquoi on pourrait dire qu'en un sens, la maladie est une des choses normales de l'humanité et qu'elle est parfois condition favorable à l'expression du génie, même dans ce qu'il a de plus sain.

Sur cette question de la physiologie des écrivains Jean de Gourmont émet souvent de pénétrantes remarques. Il sent la valeur de la chasteté comme source de troubles physiologiques d'où peuvent naître de curieuses inspirations :

La sobriété, dit-il, n'a jamais été une source bien puissante d'inspiration, et la chasteté n'en est une que si elle demeure une tentation perpétuelle, une sorte de vice perpétuel. L'ascétisme est une débauche, tandis que la débauche excessive rejoint la chasteté, car elle tue le désir dans sa source.

Les plus beaux cris d'amour ont probablement été poussés par des mystiques qui refusaient de lui tout ce qu'il a de matériel et de terrestre. Et voici une consta-

tation de tout premier ordre émise à propos d'écrivains tels que Léon Bloy et Maeterlinck :

Par quelle mystérieuse réaction l'homme trop robuste doit-il s'imposer une faiblesse mystique et religieuse, se créer une inquiétude, en somme, tout à fait artificielle, artistique? Il faut vraiment être en parfaite santé pour aimer la douleur et cultiver en paix l'idée de la mort.

Et de fait, la nature humaine est si complexe qu'il ne faut pas s'étonner de voir des malades créer des œuvres riches de santé, et des esprits en bel équilibre pencher vers les œuvres morbides! Tant il est vrai qu'une œuvre exprime l'esprit d'un auteur et parfois aussi les éléments dont son être a besoin pour se compléter et dont il porte en son cœur la constante nostalgie.

Dans l'ensemble complexe de rapports qui lient une œuvre à la physiologie de son auteur, Jean de Gourmont attache un intérêt spécial à la sensibilité sexuelle. Il nous semble qu'il était pansexualiste bien avant que ce nouveau mot vînt donner jeunesse à une vieille intuition. Dans *l'Essai de physiologie poétique* qui sert d'introduction aux *Muses d'aujourd'hui*, il s'attachait à expliquer la poésie comme un phénomène d'ordre sexuel. Il voyait comme but secret à la poésie masculine « la conquête de la femme » et il sentait dans la poésie féminine vraiment sincère « le désir de la femme d'être saisie, emportée comme une proie ». Il faut d'ailleurs remarquer avec quel tact Jean de Gourmont a su appliquer de tels principes à l'étude des poèmes de Mme de Noailles ou de M. Henri de Régnier. Qui n'a remarqué chez la célèbre poétesse le désir que la caresse de ses vers fût longtemps respirée après elle par des jeunes hommes choisis?

Des êtres viendront après elle, nous dit Jean de Gourmont, qui aimeront sa poésie, l'aimeront elle-même dans l'œuvre qu'elle aura laissée. Ce n'est pas un désir de vanité, mais un besoin réel, physique de son organisme.

Discrète, l'explication physiologique est là tout de même. Dans l'étude consacrée à un poète aussi distant et aussi réservé que M. Henri de Régnier, l'aristocratique écrivain est montré lui aussi dans son rôle physiologique de poète venu au monde pour « ôter une à une les robes qui cachent la femme » et faire ainsi « la magie de sa nudité »(7).

Jean de Gourmont pense également que le caractère particulier des sentiments sexuels d'un écrivain détermine et colore toute la sensibilité et beaucoup de son intelligence. Toutes les recherches sur la vie amoureuse d'un écrivain seraient donc de première importance. Il serait tout à fait utile de savoir que Stendhal était amant malheureux, souvent même au sens physiologique de l'expression. Il y aurait intérêt à savoir que l'ardeur de George Sand était surtout cérébrale, puisqu'elle semblait présenter un cas réel d'anaphrodisie. Il ne serait pas négligeable de savoir que les amours de Chateaubriand étaient pour les femmes qui les partageaient... sans conséquence. Il faudrait mentionner que Chamfort, hélas! « blessé d'amour » au sens le plus fort du terme, avait par là quelques raisons d'être misanthrope et... misogyne, et que la même considération vaut pour Baudelaire. On s'explique alors par quel scrupule le grand poète refusa le don qu'une femme aimée voulait lui faire d'elle-même... Il ne faudrait pas oublier que le rêve secret et obsédant de Sainte-Beuve était d'être aimé d'une belle femme au même titre qu'un brillant officier de cavalerie. Peut-être y eut-il chez Sainte-Beuve un Don Juan qui dut le rester à l'état de rêve!... Et peut-être un je ne sais quoi de sa critique s'explique-t-il par là! Et il faut bien, hélas! prononcer parfois le mot d'inverti pour expliquer telles particularités d'une œuvre! Ceux qui ont suivi les chroniques de Jean de

(7) *Henri de Régnier et son œuvre* (*Les Hommes et les Idées*), « Mercure de France ».

Gourmont ont pu facilement remarquer combien son attention était attirée par de telles questions. Nous lui soupçonnons même une manière un peu mystique de penser sur la part capitale que jouent l'amour et la femme dans l'épanouissement d'une âme de philosophe et d'artiste. Il n'est pas loin d'avouer que la femme et l'amour font éclore les dons suprêmes de pensée et d'art dans une âme. A propos d'Auguste Comte, il écrit :

Ce n'est que par le sentiment que l'homme comprend la vie : il faut que son intelligence soit vivifiée par la femme et par l'amour.

A un écrivain d'aujourd'hui qui voulait chasser la femme de la vie du penseur, il répondait :

Sous le prétexte que la femme peut troubler nos méditations sur la mort, les plus belles et les plus profondes, paraît-il, il faut la chasser de notre vie. Pauvre philosophe! si tu chasses la femme de ta vie, ta méditation et ton œuvre seront aussi stériles que toi, car toute œuvre de pensée et de philosophie qui n'est pas fructifiée par l'odeur de la femme ne lève pas.

Evidemment, ce rôle de l'amour est capital dans la vie des penseurs et des artistes. Mais peut-être ne faut-il pas restreindre ce mot amour, au seul amour de l'homme pour la femme et de la femme pour l'homme. Cet amour-là n'est qu'une zone de l'immense amour qui, dans nos instants bienheureux, nous lie dans une adhésion plénière à l'ensemble des mondes. Il nous semble que l'amour de la femme tint assez peu de place dans l'âme de Spinoza. Et pourtant, celui qui, sous les lignes inertes, sait retrouver le chant des âmes, s'aperçoit vite que l'implacable et systématique sécheresse du grand philosophe masque une âme littéralement brûlée d'amour. Car, selon la belle expression de Schleiermacher, cette âme se mirait dans le monde éternel, et Novalis a bien senti que ce négateur des religions, du surnaturel et de la liberté humaine, était en réalité ivre de Dieu. Et puis, même

restreindrait-on l'amour au sentiment qui lie l'homme et la femme, il ne faut pas oublier l'immense place que tient l'amour rêvé à côté de l'amour réellement vécu. Qui sait même si le rêve de l'amour n'est pas le meilleur, le plus profond et le plus réel de l'amour?

§

Et maintenant, Jean de Gourmont n'est plus. Un soir, il s'est éteint sans souffrance. La vie qu'avec tant de ferveur il aima s'est retirée de lui en l'espace de quelques minutes et sans qu'il en eût conscience. Ceux qui l'ont connu peuvent dire qu'il fut bon et que son existence fut d'une dignité parfaite. L'ombre d'un illustre nom pesa sur lui. Au souvenir de son frère Remy, il se dévoua avec une tendresse passionnée et avec une modestie qui lui fit le plus grand honneur. Ce qui doit être dit, c'est que son œuvre de romancier et de critique a son intérêt propre. Les chroniques du *Mercure* fourmillent de remarques fines, ingénieuses, voire incisives. On y pourrait glaner la matière d'un ou deux volumes qui seraient particulièrement excitants pour l'esprit.

GABRIEL BRUNET.

RENAN A ISSY

PREMIER PAS HORS DE LA FOI[1]

—

I

La formation des clercs dans nos grands séminaires français dure cinq ans. Les deux premières années sont données à l'étude de la philosophie et de la physique. Les trois autres à l'étude de la théologie. Ce régime est ancien. C'était celui du séminaire d'Issy, quand Ernest Renan y entra au début de l'année scolaire 1841-1842.

Il se mit à l'étude de la philosophie avec la plus vive ardeur. Il s'était attendu à la trouver très pénible, toute hérissée d'abstractions rebutantes et de barbare langage. C'est le tableau que lui en avaient fait, nous dit-il, les «rhéteurs » du petit séminaire de Saint-Nicolas. Ce préjugé fut dissipé au premier contact. « Tant s'en faut, écrit-il à sa sœur, que je regrette d'avoir échangé la rhétorique pour la philosophie que, pour rien au monde, je ne voudrais revenir aux déclamations de rhétorique. C'est la science des mots opposée à la science des choses. » La philosophie est une discipline sévère qui ne met pas en œuvre l'imagination. «Mais assurément celui-là ne se connaît pas en jouissances de l'esprit qui préfère les plaisirs de l'imagination à ceux de la raison (2). » Si le jeune homme qui s'exprime ainsi recèle un grand imaginatif qui s'ignore encore, il n'exagère point, quant au présent, l'austérité de ses goûts. Pendant deux ans, il va s'appliquer de toute sa force

(1) Cette étude, ainsi que celle donnée dans le *Mercure* du 1er nov. 1927 sous le titre de *Christianisme et cartésianisme*, appartient à la suite d'un travail dont deux volumes ont déjà été publiés (*La jeunesse d'Ernest Renan. Histoire de la crise religieuse au XIXe siècle*) et dont il en reste deux à paraître.

(2) Lettres intimes, p. 86.

aux recherches philosophiques, s'y absorber tout entier, avide d'ajouter à la sèche substance du cours et du manuel, consciencieusement appris, mais trop facilement à ce qu'il lui semble, la moelle de quelques grands livres lus avec ferveur.

Les matières du cours de première année sont la logique et la théodicée, ou théologie naturelle. La seconde année est consacrée à la psychologie et à la morale. Le professeur de première année est M. Gottofrey. Celui de seconde année, M. Manier. Mais M. Gottofrey, Renan ne l'aura qu'au second semestre, à cause d'un accident de voiture qui lui est arrivé peu avant la rentrée des classes et l'a laissé trop malade pour remonter dans sa chaire avant Pâques. Il sera suppléé par un confrère moins préparé à sa fonction, dont la « simplicité », la « candeur » exercent un charme sur son élève, qui « l'aimerait extraordinairement ailleurs que dans sa chaire de philosophie ». Si mes recoupements sont exacts, cet intermédiaire, que Renan décrit sans le nommer dans une lettre à son ami Liart, fut M. Nercam, jeune sulpicien natif de Bordeaux, qui dut concevoir de ses aptitudes la même opinion que Renan; car il ne tarda pas à demander son envoi au Canada, comme catéchiste (3).

D'ailleurs, les élèves de première année n'étaient point livrés à sa seule direction ou à celle de M. Gottofrey. M. Manier, qui jouissait dans le milieu sulpicien d'une autorité justifiée, devait exercer son influence par les libres entretiens des récréations. C'est lui qui aimait tant les philosophes écossais. L'Ecosse rassérène, disait-il, et conduit au christianisme (4).

(3) L. Bertrand : *Bibliothèque sulpicienne*, t. II, notice sur M. Nercam.

(4) *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 247. — M. Manier fit paraître en 1846 un *Compendium philosophiæ* en trois volumes, qui était sans doute le résumé de son enseignement et qui demeura en usage jusqu'en 1875 environ.

II

Le cours de philosophie d'Issy, conformément à l'ordre suivi dans toutes les écoles ecclésiastiques, avait pour première partie la logique, et, dans la logique, la dialectique, autrement nommée logique formelle. « C'est bien sec, confie Renan à son ami Liart ; ce sont de vraies mathématiques (5). Cette assimilation n'est pas très satisfaisante. Il serait plus juste de rapprocher la logique de la grammaire, l'art de bien parler ne pouvant avoir plus proche voisin que l'art de bien raisonner. Comme la grammaire classe les divers genres de mots et les fonctions dont ils sont susceptibles dans le discours, ainsi la logique classe les divers genres d'idées et les divers modes rationnels de les enchaîner. Elle explique la « notion » et le « terme », l' « extension » et la « compréhension » des notions, la « proposition » et le « jugement », l' « inférence », immédiate ou médiate, «l'induction» et la «déduction».Notre clerc ne voit aucune difficulté à cette science, qui est, en effet, la moins litigieuse du monde, si ses préceptes ne font qu'énoncer l'ordre et l'économie nécessaires d'un discours intelligible et cohérent à lui-même. « C'est un vrai plaisir de faire sa philosophie, écrit-il encore à Liart, ce n'est pas vraiment difficile, *jusqu'ici du moins...* »

Restriction prudente ! L'encre dont il a tracé ces deux lignes n'a pas encore séché qu'il est déjà revenu de cet optimisme trop prompt. En marge de la lettre qui les contient se lit un *notâ bene* conçu en ces termes : « J'ai changé d'avis depuis le commencement de ma lettre. Depuis que nous sommes enfoncés dans la certitude, je trouve au contraire, que c'est fort difficile ». Le professeur, ayant fini la logique formelle, vient d'aborder la logique dogmatique, qui a pour objet principal le « problème de la certitude », et qui est appelée aussi « Traité de la certitude » C'est dans

(5) *Fragm. int. et rom.*, p. 179.

ce problème que le jeune clerc découvre soudain un monde de difficultés qui le frappent très vivement, et auxquelles son intelligence s'accroche aussitôt, les tournant, les retournant avec une liberté et une habileté d'analyse déjà remarquables, sans en être plus avancée. Ces difficultés, il est vrai, ne semblent guère inquiéter son maître ni l'auteur de son manuel. Non pas qu'elles leur échappent ; elles sont classiques, la philosophie en a toujours fait état. Mais, s'ils les exposent consciencieusement, ils se flattent de les pouvoir aplanir sans peine et résoudre, avec l'assentiment général, par le sens commun. Malheureusement, leurs solutions sont loin de contenter un élève difficile auquel elles paraissent glisser sur le fort et sur le vif de la question même, et qui en explique par là l'apparente et trompeuse facilité. Il ne dit pas qu'il n'y ait pas de solution possible. Il voit des arguments se dresser contre toutes celles qu'on lui propose, tant du côté sceptique que du côté dogmatique. L'esprit humain est-il capable de connaissance certaine ? Ou bien est-il réduit à se contenter du probable ? S'il est capable de connaissance certaine, à quel signe, à quelle marque le certain se distinguera-t-il pour lui du probable, du douteux, du faux ? Quel sera, autrement dit, le critérium de la certitude ? Ce critérium sera-t-il unique ? Y en aura-t-il plusieurs ? Et lui-même, destiné à tout garantir, qu'est-ce qui le garantira ? Ces questions touchent au fond des choses, aux rapports généraux de la pensée humaine avec la réalité. Les creuser est une opération moins tranquille que d'établir les règles et formes d'un syllogisme correct, quand on se désintéresse de l'exactitude ou de l'inexactitude de ses prémisses.

Voici en quels termes il communique à son ami Liart ses impressions décevantes :

Tout l'effet qu'a produit sur moi ce que nous avons vu jusqu'ici (j'excepte la dialectique, qui est tout à fait distincte du reste, et qui est une vraie géométrie) n'a été que de trouver des difficultés partout, là même où, auparavant, je n'en voyais

pas l'ombre : quant à leur solution, j'espère qu'elle viendra plus tard. Voilà ce que j'ai appris, c'est qu'il y a des objections et des difficultés en tout.

Ainsi, par exemple, la certitude du témoignage humain sur les faits contemporains, qu'est-ce qu'il y a de plus clair au monde ? J'aurais joliment ri au nez de celui qui eût prétendu qu'il ne faut pas se tenir pour *certain* d'un fait, sur la déposition de mille témoins ; eh bien ! maintenant, quoique je sois loin de soutenir le contraire, je vois en cela des difficultés insolubles, que tu sais mieux que moi. Pour le pyrrhonisme encore, autrefois j'en riais de tout mon cœur, je ne concevais pas qu'il y eût des hommes assez absurdes pour donner dans de pareilles idées, maintenant je n'en ris plus. Cela ne veut pas dire que je sois sceptique, mais enfin j'ai pris des exemples pour te dire combien j'avais encore peu profité en philosophie, puisque je n'ai appris qu'à voir des difficultés partout. Il faut avouer que nous serions bien malheureux s'il fallait rejeter tous les systèmes contre lesquels on peut faire des objections. Mais heureusement, nous avons appris le contraire en logique (6).

On se demande, à ces derniers mots, si le grand ironiste futur ne point pas déjà dans le petit abbé.

C'est là qu'il en est le 24 janvier 1842, quatre mois à peine après avoir revêtu l'habit de clerc. Une lettre à Henriette du 23 mars confirme cette confidence.

Le propre de la philosophie est moins de donner des notions bien assurées que de lever une foule de préjugés. On est tout étonné quand on commence à s'y adonner, de voir que jusque-là on a été le jouet de mille erreurs, enracinées par l'opinion, la coutume, l'éducation ; c'est la mort du beau idéal, on voit les choses telles qu'elles sont, et on est fort surpris de voir les jugements qui paraissaient les plus certains mis au rang de problèmes (7).

Il s'exprime avec négligence. Le « beau idéal » veut dire la confiance qu'on avait en des idées rassurantes, consolantes pour l'humanité.

(6) *Fragm. int et rom.*, p. 185.
(7) *Lettres intimes*, p. 87.

Il n'est pas jusqu'à sa naïve et maligne mère qu'il ne désire rendre témoin des gouffres de doute qui menacent toujours de s'ouvrir sous les pas téméraires du philosophe. Cette lettre se place par sa date entre les deux ci-dessus citées.

N'allez pas croire, ma chère mère, que nous soyons encore enfants comme à Saint-Nicolas. L'étude de la philosophie est très propre à mettre du sérieux dans l'esprit : c'est même là son propre caractère. On y traite des plus grandes questions, de Dieu, de l'âme humaine, de notre esprit, de nos sens, de la vérité, de la certitude, qui nous occupent actuellement, et où nous suivons les divers philosophes dans tous leurs systèmes. Figurez-vous, ma bonne mère, qu'on s'y demande sérieusement : est-il vrai que j'existe ! N'est-ce pas un rêve, une illusion ? Je crois voir ma chère maman s'indigner : certainement que mon Ernest existe ; je voudrais bien voir quelqu'un qui s'avisât de le nier. C'est que, voyez-vous, les philosophes sont les plus drôles de gens du monde : ils doutent de tout. Mais n'ayez pas peur, ma chère mère, je n'en suis pas encore là, et si jamais je devais douter de quelque chose, ce ne serait assurément pas de votre affection ni de la mienne (8).

III

On aura remarqué les « difficultés insolubles » que soulève particulièrement d'après lui la question de la certitude du témoignage humain sur les faits contemporains. Cette question devait, entre toutes celles qu'agite le Traité de la certitude, retenir l'attention d'un esprit qui avait pour la critique historique une vocation innée. Mais l'enseignement sulpicien, de son côté, la mettait intentionnellement en relief. Il bataillait en général contre les sceptiques. Et si, dans cette bataille, il y avait un point qu'il s'attachât à défendre plus soigneusement que d'autres contre leurs attaques, c'était la possibilité de témoignages humains ayant une valeur absolue, c'était l'absolue créance due à

(8) *Lettres du séminaire*, p. 175.

ce que des hommes attestent s'être passé sous leurs yeux ou sous les yeux de ceux qui le leur ont immédiatement rapporté, quand ils l'attestent dans certaines conditions et sous certaines garanties. La raison de cette insistance, Renan l'explique en ces termes :

Nous avons vu surtout avec beaucoup de soin un traité sur la certitude du témoignage humain et la certitude historique, à cause de l'importance de ces deux certitudes dans l'examen des preuves de la religion. Car c'est là le point de vue sous lequel d'ordinaire on nous fait envisager notre cours ; comme une introduction à la théologie et à l'histoire de la religion (9).

Ce sont les propres paroles de M. Manier dans son *Compendium* : « *Agemus specialiter de certitudine et critice historica, eo quod utraque sit gravissimi momenti ad christianæ religionis veritatem demonstrandam.* Nous traiterons spécialement de la certitude et de la critique historique parce que l'une et l'autre sont de la plus grande importance pour démontrer la vérité de la religion chrétienne » (10).

Le christianisme, tel que lui-même s'expose, est fondé, en effet, sur un ensemble de faits historiques surnaturels, qui sont principalement les actions merveilleuses de Jésus sur terre, et, entre toutes, sa résurrection. Ces faits nous sont-ils attestés sous des garanties qui ne nous permettent aucunement de les mettre en doute? Il appartient à un traité de philosophie de définir les garanties de vérité sous lesquelles le témoignage humain est absolument recevable en général. Ce sera affaire à l'historien des origines chrétiennes de voir si, en fait, les témoignages que nous avons des actes miraculeux de Jésus nous offrent ces garanties. Nous ne trouvons dans les lettres ni les notes inédites de Renan le détail formel de ce qui s'éleva dans sa tête contre la première partie de cette démonstration, contre l'existence de garanties décisives de certitude du témoignage des

(9) *Fragment int. et rom.*, p. 184.
(10) *Compendium*, t. I. p. 26.

hommes. Nous l'induisons à coup sûr des griefs qu'il a élevés généralement contre la manière de philosopher de ses maitres, contre l'enseignement philosophique des séminaires en ce temps-là. Nous n'avons qu'à en faire application à ce problème particulier.

Je relève dans la *Philosophie de Bayeux*, manuel qu'on suivait pour cette partie du cours, l'énumération des conditions sous lesquelles le témoignage des hommes en matière de fait peut être légitimement tenu pour certain. Ces conditions concernent les faits attestés, les témoins qui les attestent, les contemporains des témoins et des faits. Ce sont les suivantes (11).

Quant aux faits, qu'ils ne constituent pas une « impossibilité métaphysique », comme serait la prétendue existence d'un cercle carré ou d'un « bâton à un seul bout » ; qu'ils soient matériels, sensibles, publics, non insignifiants, mais d'importance et de conséquence pour la religion, pour la société, pour les intérêts des particuliers ; qu'ils aient une liaison avec d'autres faits particuliers et dont la certitude confirmera la leur propre. — Quant aux témoins, qu'ils soient sains d'esprit, qu'ils aient les organes des sens en bon état, qu'ils aient pu observer attentivement et longtemps les faits qu'ils relatent ; qu'il y ait tout lieu de les tenir pour honnêtes personnes, sincères et amies de la vérité, soit que leur conduite antérieure à l'événement en question ait montré en eux ces vertus, soit mieux encore qu'ils en aient fait preuve dans la conduite adoptée à partir de là ; qu'ils ne se contentent pas de témoigner en paroles de l'événement, mais qu'ils aillent, au besoin, jusqu'à démontrer par des actes l'intime persuasion qu'ils ont de sa réalité : ainsi, en l'affirmant sous serment, en changeant de mœurs ou de religion, s'il porte une leçon qui le leur conseille, en affrontant le martyre, et en faisant, si cela leur est donné, des miracles comme garantie de leur parole. Il

(11) Ce sont les mêmes que posent la *Philosophie de Lyon*, manuel plus ancien où étudiaient aussi les élèves, et le *Compendium* de M. Manier.

est bien entendu qu'un seul témoin ne suffit pas, qu'il en faut de nombreux, opposés d'intérêts, mais unanimes sur le point de fait. — Quant aux contemporains, il s'agit de savoir, l'événement étant supposé de taille et non sans portée, si le récit que l'on en colporte a ou n'a pas trouvé des négateurs parmi eux. S'il n'en a pas trouvé, c'est que tout le monde y a cru. Il sera plus probant encore que de nombreuses personnes aient formellement déclaré y croire et publiquement agi en vertu de cette croyance (12).

Réservons l'argument tiré des miracles qu'un témoin ferait pour procurer à ce qu'il affirme un irrésistible crédit, argument qui demande une appréciation à part. Tout le reste n'est-il pas plein de bon sens ? Que croire si l'on ne croit pas un fait attesté dans des conditions pareilles? Que peut bien couver là-contre l'indocile tête de ce Breton?

Ce sont ces conditions mêmes qui lui paraissent trompeuses. Il les trouve conçues sans critique, au gré d'une manière de raisonner toute abstraite et conventionnelle, qui ne se modèle sur la psychologie ni l'observation et n'a pas d'application aux cas concrets et réels, susceptibles de se présenter. Ainsi, pour ce qui est de la qualité intellectuelle des témoins, l'auteur du manuel s'enquiert simplement s'ils sont « sains d'esprit ». Cela le contente. C'est donc qu'il divise les gens en deux catégories : ceux qui sont sains d'esprit et ceux qui ne le sont pas. Quelle classification à coups de poing ! Est-ce qu'il n'y a pas entre les « sains d'esprit » des inégalités d'esprit qui sont de conséquence dans cette question ? Est-ce que des personnes à qui nul ne songerait à disputer ce gros et commun brevet de santé mentale ne se montrent pas singulièrement inégales les unes aux autres en sûreté de jugement, en discernement, en finesse, et, par suite, en autorité dans le témoignage, quand la matière du témoignage est délicate ?

S'il ne s'agit que de certifier un fait purement matériel, comme la chute d'une maison, ceux qui s'y sont trouvés

(12) *Institutiones philosophicae*, auctore A. Noget. Lecoudre, t. I, p. 226.

présents n'ayant qu'à s'en rapporter à leurs yeux et à leurs oreilles, leurs versions se ressembleront beaucoup, auront sensiblement même poids. Mais si ce qu'atteste un témoin implique de sa part une certaine interprétation des apparences sensibles, comme quand il atteste que l'homme qu'il a vu traverser la forêt à une courte distance, sans toutefois se trouver nez à nez avec lui, ni échanger avec lui de paroles, était bien Pierre ou était bien Paul, sa déposition vaudra ce qu'il vaut lui-même comme netteté habituelle des impressions, calme et prudence des appréciations, comparativement avec son voisin, qui, ayant vu passer l'homme dans des conditions semblables, soutient que ce n'est ni Pierre ni Paul, mais quelque sosie. Le témoignage a-t-il pour objet des actes humains ? La part d'interprétation devient ici plus considérable et controversable, si les mêmes actes extérieurs peuvent avoir été déterminés par des pensées différentes, et que, ces causes intérieures et psychologiques, il les faille inférer des formes d'exécution de l'acte lui-même. Il peut être fort litigieux de prononcer, d'après les gestes et expressions de visage d'un homme qui en a publiquement abattu un autre, s'il l'a fait par un réflexe d'affolement d'où résulte son irresponsabilité, ou avec une délibération suffisante pour être jugé responsable. Pour le physicien, pour le médecin, le fait brut du meurtre est tout le fait. Au regard de la justice, et au regard de l'histoire, s'il s'agit d'un meurtre qui ait eu des conséquences pour la cité, le fait, c'est l'indissoluble ensemble du meurtre et des pensées qui l'ont dicté. La relation des paroles prononcées, qui a souvent, en matière judiciaire, politique ou religieuse, une portée grave, est encore plus sujette à caution. Car c'est avec notre intelligence que nous les entendons, surtout quand elles sont chargées de sens, autant qu'avec nos oreilles... Et que n'y aurait-il pas à dire du cas de ces esprits qui, sains de jugement sur toutes choses, sont déséquilibrés sur un point et ont là-dessus des visions ? Ainsi de ceux-là qui, ayant perdu un être très cher, dont la mort a vidé leur

vie, ne peuvent se résoudre à le croire mort et se figurent le voir revenir, leur parler.

Moraliste déjà délié, Ernest Renan ne se contente pas de réciter son livre. Il se plaint que ces différences n'y soient pas faites. Il en réclame sûrement d'analogues en ce qui concerne la moralité des témoins et proteste contre l'arbitraire simplicité des termes auxquels cette question est également réduite par l'auteur de son manuel. Les témoins sont-ils sincères ? Sont-ils honnêtes ? Oui? Cela suffit. L'excellent homme ignore-t-il l'humanité au point de ne pas savoir qu'il y a beaucoup de personnes, spécialement parmi les personnes du sexe, qui, sincères et honnêtes dans leurs actions coutumières, et notamment désireuses de toujours dire la vérité, sont cependant incapables d'en faire l'exact rapport sur un fait qui ne leur est pas indifférent, à plus forte raison s'il les passionne. Elles exagèrent, brodent, colorent. Dans une affaire qui a du pathétique, elles ne savent rien voir à sa juste mesure. La discipline de l'esprit fait ici beaucoup, par l'habitude qu'elle donne de se recueillir, de s'interroger avant de parler. Les gens du peuple ont une tendance à dramatiser. Celle des Orientaux à grossir les proportions est proverbiale. Combien êtes-vous qui avez vu cela ? Cinq cents, dit l'un. — Cinquante, raille un second. — Cinq mille, s'écrie un troisième. Il en est du fanatisme et de l'esprit de parti ainsi que de la terreur. Ils sont merveilleux pour faire voir aux plus honnêtes gens ce qu'ils n'ont pas vu et les empêcher d'avoir vu ce qu'ils ont vu. Contrairement à ce que prétend la *Philosophie de Bayeux*, c'est quand les faits ont de l'importance au point de vue de la religion ou de l'Etat qu'il faut surtout se méfier.

Voilà les « difficultés » du séminariste. Il les représente à Liart comme « insolubles », et je ne vois pas qu'il en ait trouvé en ce temps même ou du moins formulé la solution. Mais comme il se défend, en thèse générale, du scepticisme, je conjecture qu'il n'aura pas mis longtemps à se rendre compte qu'il existe, pour nous en détourner en matière de

témoignages humains, des raisons meilleures que celles qu'il trouve dans la *Philosophie de Lyon* ou la *Philosophie de Bayeux*. A l'égard d'un certain ordre de gros faits, de faits énormes qu'une multitude de gens nous rapporte, il est évident que le témoignage fait foi par lui-même, et que nous pouvons, quoi qu'en prétende Voltaire, jouer tranquillement notre vie sur l'existence de la ville de Pékin, comme un Chinois pouvait jouer la sienne, en 1810, sur l'existence de Napoléon (13). Dès que les faits sont complexes, et pour autant qu'ils le sont, le témoignage ne fait pas foi par lui-même. Mais il vaut comme matière première d'un indispensable travail critique, qui ne sera pas toujours sans moyens d'en extraire ce qu'il a de vrai, cela en l'analysant méthodiquement, en le confrontant à toutes autres données utiles, à tels faits acquis qui ont un rapport avec les faits en question et qui les éclairent, à telles idées générales ou leçons d'expériences applicables en l'espèce. Ce sera l'œuvre d'un juge d'instruction, d'un enquêteur compétent. C'est au sortir de leurs manipulations, si elles sont expertes, que les dires des témoins rendront ce qu'ils ont de vérité. Si leurs conclusions sont certaines ou très approchantes de la certitude, ce n'est pas au témoignage brut que s'attachera celle-ci, mais au témoignage contrôlé et filtré, au résultat d'opérations rationnelles bien conduites à son sujet. Pour que nous soyons certains que les choses se sont passées de telle façon, il faut que nous voyions clairement, d'après un ensemble d'indices de fait, regardés à la lumière d'une bonne philosophie naturelle, qu'elles n'ont pas pu se passer d'une autre. Le témoignage des personnes qui ont vu est, dans certains cas simples, motif suffisant de certitude. Il ne l'est pas dans tous, comme on l'enseigne à Renan. Il ne l'est pas dans les plus intéressants, dans ceux qui ont le plus de conséquence. Il n'est en ceux-ci qu'un des éléments de la certitude.

Le fond à faire sur les témoignages contemporains qui

(13) Voltaire, *Dict. phil.*, art. *Certitude*.

nous restent, je dis les témoignages contemporains authentiques, concernant les événements d'une époque ou d'un lieu donné, est donc quelque chose de très variable. Dans un état de civilisation avancée, là où les faits publics sont régulièrement l'objet de constatations et consignations méthodiques par procès-verbaux, actes officiels, enquêtes administratives ou judiciaires, les récits qu'enfantent des imaginations passionnées, et qui pourraient avoir plus de chances que la vérité de plaire à la foule, ne tardent pas à subir dans l'opinion publique une mise au point. Des fables se voient les ailes coupées, qui, dans un état social moins organisé, prendraient un essor sans obstacle, trouveraient sans doute un scribe ingénu pour les transmettre telles quelles à la postérité. Au temps de l'ancienne Rome, des narrations valant celle du survol de Nuremberg en 1914 par les aviateurs français, ou celle des oreilles d'Allemands coupées et mises en chapelet par nos Marocains auraient été inscrites dans les annales. Aussi ne suffit-il pas à l'historien d'être assuré de l'authenticité des documents ; il lui faut encore savoir dans quelle mesure l'époque d'où ils viennent était outillée pour passer au crible tout ce qui s'y racontait, comme on dit, « de très bonne source », et pour retirer de la circulation les erreurs de fait qui s'y faisaient jour, touchant les questions d'intérêt commun. Considération capitale dont l'instinct d'historien de Renan a dû sentir avec malaise la totale absence dans ce qui lui est enseigné. On lui parle du témoignage comme on lui parlerait du carré, sans tenir compte de l'extrême variété des circonstances psychologiques et sociales dans lesquelles il peut se produire et qui en modifient la signification, la valeur. Ce tour d'abstraction sans contact avec l'objet réel et vivant, et qui l'éloigne même de la pensée, indispose un jeune étudiant qui se distingue déjà par une rare finesse dans la perception des réalités morales et de leurs nuances.

Il y a une question qui ne peut se poser encore pour lui, mais qui commence à se poser irrésistiblement au dehors

pour certains esprits avancés, et qui, si elle lui était mise sous les yeux, achèverait de lui faire comprendre ce qu'il trouve d'insuffisant et d'étranger à la vie dans cette doctrine. On lui explique dans quelles conditions le témoignage d'un homme sur les événements de sa propre époque doit se produire pour être certain, et on se propose de lui montrer que les témoignages évangéliques se sont produits précisément dans ces conditions. Mais les témoignages évangéliques sont-ils de la même époque que ce qu'ils attestent? Sont-ils des témoignages de contemporains? Cela, les professeurs de Renan ne se le demandent pas, ils n'ont jamais songé à se le demander. Pour eux, cela va de soi. Ils se représentent Jésus-Christ, pendant les trois années de sa « vie publique », allant et venant escorté de ses douze apôtres fidèles, comme on le voit aux porches de nos vieilles cathédrales, ou comme Charlemagne parmi ses pairs. Ses apôtres ont vu de leurs yeux tout ce qu'il a fait, entendu de leurs oreilles tout ce qu'il a dit, et les quatre plus habiles à s'exprimer en ont écrit pour la postérité le récit, sans s'être donné le mot, ce qui prête à leurs dires une autorité quatre fois auguste. Pieuse et magnanime conception, qui a été encore celle de Bossuet, et qui, traduite sous mille images par la littérature populaire et les arts, a enchanté pendant dix-huit siècles la foi des foules chrétiennes.

Or, cette conception, voici, en l'année 1842, cent cinquante ans, ou bien peu s'en faut, qu'une critique, timide et inquiète au début, mais qui a été gagnant de champ et d'audace, la prend à partie, l'assaille, lui inflige des brèches toujours plus larges qui n'en laissent qu'une faible portion debout. Il n'y a pas quatre narrations originales, mais trois narrations seulement, et puisées à une source commune dont nous n'avons que les traces les plus obscures et ignorons l'authenticité. Les auteurs sous les noms desquels elles se sont répandues n'en sont pas les réels auteurs. La rédaction en est postérieure d'au moins soixante ans, peut-être de quatre-vingts, peut-être de beaucoup plus à la date

qu'elles-mêmes attribuent aux faits relatés. La quatrième narration rédigée plus tard et dans un esprit spécial, bien plutôt dogmatique qu'historique, a moins de valeur historique encore. D'ailleurs beaucoup de leurs communes données ne doivent s'entendre que comme des mythes et des symboles. Le fond d'historicité en est très borné, très difficile à circonscrire. Voilà, approximativement et sommairement, les résultats où cette critique indépendante a la prétention d'être parvenue. Ils s'étalent, dans toute leur hardiesse et leur relief, avec la masse de leurs raisons, dans la *Vie de Jésus* de Strauss, que Littré a traduite en français en 1835, livre puissant et redoutable qui va faire époque. Le monde catholique français ne s'en doute guère. Il ne croit pas du moins cela important. Des publicistes bien pensants n'ont ils pas déclaré, sentence écrasante et sans appel, le livre de Strauss « mortellement ennuyeux » ? Trente ans plus tard, cependant, une autre *Vie de Jésus* paraîtra, en français celle-ci, en trop beau français, construite sur les positions mêmes de Strauss, et qui, tout au contraire, ne sera pas trouvée par les mêmes esprits assez ennuyeuse, puisqu'ils la taxeront de frivolité. Frivole ou non, elle sera le coup de tonnerre qui réveillera Saint-Sulpice lui-même de sa quiétude. Elle avertira l'Église romaine que l'exégèse et la critique biblique, l'histoire, non épique et mystique, mais érudite et scientifique, des premiers commencements chrétiens, forment désormais le champ de bataille pour lequel elle doit s'armer. Et l'Église mettra à grand profit l'avertissement. Celui de qui elle le recevra, c'est ce jeune clerc qui fatigue la classe de ses objections perpétuelles, et qui sent ou plutôt pressent, à l'impression de chose sans vie que cette apologétique lui donne, à quelle distance elle est de l'actuel et irrécusable état des problèmes.

PIERRE LASSERRE.

LA DANSEUSE PERSANE[1]

—

VII

DE LA JALOUSIE DE LA DANSEUSE PERSANE ET DE SON DÉPART IMPRÉVU

La belle saison s'achevait; dans les jardins du Château, les dernières roses laissaient choir leurs pétales comme les larmes de l'Eté qui s'en va; les arbres devenus fauves et dorés jetaient leurs somptueux manteaux dans l'étang et dans les allées du parc l'Automne s'avançait sans bruit sur les feuilles mortes.

Le son des cors chantait dans les horizons, des chasses seigneuriales passaient, rapides, et se perdaient dans les bois. La moisson et la vendange étaient faites, et il semblait que la nature lasse d'avoir nourri ses enfants s'en allait à son repos. Il planait dans l'air un silence annonciateur des tristesses.

Cette mélancolie que Tanlay rendait poétique et délicieuse en son parc et ses forêts, la petite ville de T*** la faisait pesante et lugubre. Toutes les fenêtres se ferment aux premières fraîcheurs, et les gens, retirés en leurs maisons, font un désert des rues et des places. Au soir, les lampes, vite allumées, attirent la nuit et la rendent menaçante. La province est alors vide et ses villes sont mortes. J'occupais mon temps auprès d'Armide à peindre des vues de Tanlay. Par cet automne, il y en avait d'admirables. Quant à elle, elle écrivait beaucoup et continuait ses broderies en tapisserie. Souvent elle

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 712 et 713.

souffrait de jalousie et me disait qu'il fallait que je retournasse à Paris. C'était mon dessein; je n'avais plus que quelques jours à rester à T***, lorsqu'il nous arriva la plus fâcheuse aventure.

Devant la fuite des derniers beaux jours, Angélique m'avait demandé à manger sur l'herbe avec nos enfants. Je le lui avais promis. Je n'en avertis point Armide; sa jalousie ne l'aurait pas supporté.

Nous partîmes dès le matin, ma femme, mes enfants et moi pour les bois de Quincy. Après une heureuse journée, illuminée par un des plus beaux soleils de l'arrière-saison, nous revenions, les enfants courant par les chemins, Angélique appuyée à mon bras, lorsqu'au détour d'une route Armide m'apparut, couchée dans l'ombre d'un arbre. Elle semblait absorbée en elle. J'étais si surpris de sa présence que j'en fus embarrassé. Nous passâmes, et je lui jetai un regard où elle put lire mon désespoir de ne lui point parler. Il m'était impossible de trahir à ma femme la présence d'Armide; je savais que cette dernière ne la voulait point connaître, et que de cette rencontre résulterait le plus grand des malheurs. Je ne pouvais pourtant me résigner à sembler un étranger vis-à-vis de celle que j'aimais. Je me retournai donc plusieurs fois, après m'être isolé d'Angélique. Elle remarqua mon trouble et me dit : « N'est-ce point là celle que tu aimes et pour qui tu viens si souvent à Tanlay? » Je ne savais que répondre, lorsque Armide, se levant de dessous l'arbre, se porta vers nous. Mû par tous les sentiments de mon cœur, je me précipitai au-devant d'elle. Angélique, après une hésitation, d'un généreux mouvement l'embrassa, et elles se mirent à se parler : « Je vous aimais déjà comme une sœur, Armide », lui dit ma femme. « Je suis heureuse que Dieu ait voulu que nous nous rencontrassions ». Armide lui répondit : « J'ai souvent pleuré en pensant à vos douleurs d'épouse, je vous demande pardon des peines involontaires que j'ai pu

vous causer. Sachez que jamais dans mon amour pour Jean-Paul il n'est entré de haine ou d'envie contre vous. Je l'aimais comme vous l'aimez, absolument! » Puis elle reprit : « Oui, toutes deux nous l'aimons; nous souffrons, comme tous ceux qui aiment. S'il faut accomplir des sacrifices, faisons-les avec joie, avec tendresse. »

Angélique et Armide marchaient ensemble dans le crépuscule; des étoiles naissaient dans le ciel au-dessus de leurs têtes. Je feignais de jouer avec mes enfants, afin de les laisser se confier. Je me sentais heureux de cet accord subit qui faisait tomber tous les obstacles. Toujours j'avais pensé qu'Angélique et Armide se comprendraient. N'avaient-elles pas des dons et des vertus égales? J'attribuais à leur éloignement et à leur ignorance l'une de l'autre leur rivalité; je désirais qu'elles s'estimassent, afin que rien n'obscurcît plus leur existence près de moi.

Armide, qui ne se pouvait séparer d'Angélique, nous vint conduire sur la route. Angélique, l'arrêtant, lui dit : « Je ne vous laisserai nous accompagner plus outre si vous ne consentez à pousser jusqu'à notre maison; vous y logerez cette nuit. Vous me donnerez ainsi la preuve de votre plus généreuse amitié. » Mais Armide insinua qu'on l'attendait et promit pour une autre fois; elle s'en retourna donc, après avoir fait à ma femme les plus tendres protestations et lui avoir demandé de lui écrire. Nous rentrâmes, ravis de ce bon accord, moi tout particulièrement, car je l'avais toujours souhaité. Ma femme me dit : « Je remercie Dieu que tout se soit terminé par cette harmonie. J'aurais fort souffert en songeant que ma présence t'obligeait à feindre. Je me repentirais avec chagrin de te conduire à de telles contraintes; ne considère qu'une amie dans ton Angélique, si tu crains d'y voir une épouse. »

Dès le lendemain, arrivait à Angélique un message de Tanlay; il était ainsi conçu :

Chère Angélique. Non! je ne ferai rien, je ne changerai rien

dans notre nouvelle vie, tant que vous ne le désirerez pas. Ce qui s'est produit entre nous me paraît si beau, si extraordinaire, que souvent j'ai peur que ce soit seulement un rêve, qui, à l'instant où je me réveillerai, disparaîtra. Il me semble que nous nous sommes rencontrées par le plus heureux des hazards (je dirais bien par la volonté de Dieu, si je l'osais).

Chère Angélique! Il me semble que vous êtes descendue du ciel pour me montrer le vivant exemple de ce qu'est la véritable femme; et c'est dans une admiration entière que je me laisse vous adorer. Dieu sait si je suis heureuse ou non!... Tout est changé depuis votre rencontre, tout chante autour de moi, et je me sens, grâce à vous, redevenir l'Armide de mes quinze ans, celle à qui la vie souriait. Je vous embrasse bien tendrement, je vous dis « à bientôt ». — Votre ARMIDE.

Ma femme lut cette lettre avec une joie non contenue, puis elle me l'apporta. Les traits de son visage étaient rassérénés. Quant à moi, j'étais fort surpris du ton de cet envoi, je le trouvais si amoureux que j'en eus quelque jalousie et je me dépitai de voir que mon seul amour ne suffisait point à Armide. Je pris surtout ombrage du passage où elle doutait que je la pusse comprendre aussi bien qu'Angélique. Néanmoins je crus au bon accord que présageait cette missive, les termes m'en paraissant des plus sincères.

Je fus à Tanlay ce jour même, et je feignis de n'avoir point lu la lettre mandée par ma maîtresse; elle m'en parla, me répétant fidèlement ce qu'elle contenait. « Ne t'étonne pas, me dit-elle, j'écrirai à Angélique tous les jours, ayant trouvé un moyen facile de lui faire parvenir mes messages. Je n'irai pas la voir pourtant. »

Nous avions l'apparence du bonheur : toute ombre avait quitté son esprit, elle ne me parlait plus que d'Angélique et ne tarissait point en éloges sur elle. Si je devais rester un jour sans la venir voir, elle s'empressait à dire : « Sois à elle; je ne t'en garderai point de rancune; mais songe aussi à moi. » Nous fûmes à de belles promenades alentour de Tanlay; puis je lui rapportai des livres

pour se distraire alors qu'il pleuvait, ce qui arriva souvent par cet automne. L'*histoire de Psyché*, de *Daphnis et Chloé*, de *Théagène et Chariclée*, le *roman de Tristan et Yseult*, l'*Astrée* de M. d'Urfé, *Roland l'amoureux*, l'*Amadis* d'Herberay des Essarts, *Esplandian*, *Lisuarte* et autres romans de chevalerie trempés d'espagnol, occupaient son esprit. Je lui donnais aussi des vers de Clément Marot, de Charles d'Orléans, de François Villon et de nos récents poètes.

Un jour elle m'aborda, dans le parc, en me récitant ces vers d'une chanson ancienne :

> Comment vous puis-je tant aimer
> Et mon Cœur si très fort haïr.

« Me haïr! m'écriai-je surpris, Armide me haïr! » et j'en fus si troublé que je me sentis comme traversé d'un fer. « Oui, répondit-elle, avec une sorte de frénésie, je te puis haïr et le jour que je le ferai, tu ne me reconnaîtras plus; apprends que ce qu'il y a de pire en moi, c'est ma haine, et que je ne puis moi-même m'en défendre. »

Je l'embrassai, et je me pris à sourire de cet enfantillage dont j'avais d'abord craint l'accent véritable.

Tristan et Yseult était notre roman de prédilection. N'est-il pas le bréviaire des Amants? Armide le lisait et le relisait, proclamant que c'était ce que notre littérature avait conçu de meilleur sur l'amour. Je lui répétais souvent la *fable de Psyché*, et je lui disais, devant ses doutes sur mon cœur : « Crains comme la curieuse Psyché de vouloir connaître les mystères de tes délectations; ce sont choses subtiles comme les ailes du papillon, lesquelles perdent leurs paradisiaques couleurs quand on y porte les doigts. »

Nous allions aux environs voir les ruines de quelque demeure féodale ou les sinuosités fécondes d'une vallée; de grandes étendues se découvraient parfois à nos yeux, avec des champs de maintes couleurs et des bois; les ho-

rizons prenaient le bleu de la mer, et nous crûmes souvent apercevoir l'océan et ses vagues dans des collines lointaines. La plus grande curiosité d'Armide se portait vers un vieux Château s'élevant dans un site d'abandon. Il est au centre de collines peuplées d'une multitude d'arbres qui lui font une garde puissante, et il règne sur une éminence, dominant l'alentour. Son aspect élégant et ruiné remplissait Armide de rêveries. Les murs de ce manoir sont revêtus de vieux troncs de lierre qui en retiennent les parties et les scellent les unes aux autres par de fortes attaches. Dépouillé de ses toits, il est de bonne conservation quant au reste, et ses arêtes sont aussi précises que si on le venait d'édifier; il y a çà et là des sculptures que l'on croirait récemment taillées. Quand on le regarde à contre-jour, ses pierres apparaissent dans la netteté de leur coupe, se posant les unes sur les autres, et semblant liées par des liserés de lumière, par l'effet du vent qui a mangé le ciment qui les rejoignait. Lorsque nous le vîmes pour la première fois surgissant à nos yeux sur son mamelon, se découpant fièrement sur un nuage de clarté, Armide s'écria : « C'est le château de Tristan et Yseult. » On ne le pouvait mieux définir.

Nous y arrivions le matin, après une course au long d'une rivière agrémentée de chutes d'eau et de retraits paisibles où se miraient purement les arbres. Nous traversions un village endormi sous le soleil, et parvenions à des bois de chênes et de châtaigniers. Je m'arrêtais lorsque Armide était lasse; et elle s'étendait sur la verdure, reposant sur moi sa tête. Alors je lui lisais quelque poème fait pour elle, puis nous nous remettions en chemin.

Parvenus près du vieux château, nous choisissions le point d'où il nous apparaissait le mieux dans son imposante grandeur, et nous restions couchés sur l'herbe et ne le quittant pas des yeux, à deviser de nous et de lui. Il réveillait les temps héroïques avec ses tours féodales, ses

clochetons qui ressemblent à ceux des églises, ses hautes cheminées où logent les corneilles; et nous rêvions de chevaliers, de damoiselles et de destriers. Parfois le cor d'une chasse cachée se faisait entendre : « C'est le Château qui raconte son passé », disait Armide. Je n'oublierai jamais l'effet profond que produisait sur mon imagination la voix du cor dans ces ruines et dans cette solitude.

L'intérieur du Château nous attirait. Nous montions les escaliers à demi-brisés de ses tours, et restions pensifs à regarder les horizons d'arbres qui l'entouraient d'une chaîne d'or; car l'automne leur mettait sa couronne. Quelques-uns se dénudaient déjà, et leurs grands bras s'agitaient désespérément dans cette mer de feuillage, comme ceux de géants qui se noieraient. Le crépuscule nous surprit souvent assis sur le tertre qui s'était formé au sommet de la tour principale, où un arbre avait poussé de forts rameaux et que l'herbe recouvrait. C'était comme un petit morceau du monde suspendu entre le ciel et la terre. Nous nous y complaisions et le nommions notre « isoloir ».

Je dessinais au vieux château abandonné; un soir d'orage, dans les ruines de la chapelle, je faillis être foudroyé; ce fut l'obstination d'Armide à m'appeler qui me sauva; car je m'étais à peine retiré de l'endroit où j'étais assis que la foudre y tomba. Parmi les lieux que nous aimions, les châteaux de Maulne, de Pacy et d'Ancy-le-Franc étaient de nos prédilections. J'aimais surtout celui d'Ancy parce qu'il offre toutes les beautés d'une œuvre d'art. M. le comte de Clermont, grand maître des eaux et forêts de la France, l'a fait dessiner et construire vers 1545 par le Primatice. Au dehors il est d'architecture fort simple, mais d'un bel ordre. J'en aimais beaucoup la cour; au dedans on y voit maintes riches décorations de sculpture et de peinture. Nous en admirions l'élégance et le goût. M. le Muet venait d'ajouter un fort

noble portique à sa principale entrée. Cependant, quelles que fussent nos curiosités, c'était toujours à notre donjon gothique et au château de Tanlay que nous donnions nos faveurs et que nous portions notre amour. Il semblait s'y trouver dans son naturel logis.

Déjà septembre s'achevait, et le frisson froid d'octobre courait sous les arbres. Angélique me pressait de décider Armide à venir à T***. Je lui avais fait part de cette invitation qu'elle avait mal reçue. Je ne sais quelles dispositions étranges travaillaient l'esprit de ma maîtresse. M. Tristan venait de lui écrire qu'il avait employé tout son crédit pour que l'Hôtel de Bourgogne ou le théâtre du Marais lui prêtassent leur salle, afin qu'elle y montrât ses inventions et les étrangetés de son pays. Ce projet s'était emparé d'elle avec tant d'ardeur qu'elle ne parlait plus que de repartir pour Paris, malgré les émotions profondes que lui donnaient ces contrées. Elle avait été dernièrement ravie d'apercevoir dans le parc de Tanlay la belle Marion de Lorme pour qui on avait décoré et augmenté si richement le château. Elle me dit que sa taille était fort élégante, son visage ravissant, que malgré qu'elle ne fût plus très jeune, puisque M. de Thou et le Cardinal avaient été ses amants en pied avant M. d'Hemery, elle offrait les marques de la plus grande beauté. Elle l'avait croisée dans une allée où elle se promenait avec quelques femmes en devisant. Armide me témoigna son regret de n'avoir su à qui s'adresser pour lui être présentée, n'ayant osé le faire elle-même; elle ajouta que Marion de Lorme l'avait regardée avec curiosité, comme pressentant qu'elle n'était point de France; ce qui était aisé à voir, tant dans son visage qu'en quelques particularités de son costume.

Armide me dit, comme je la voulais décider à venir visiter Angélique : « J'estimerai d'autant plus mon amour qu'il ne sera pas mêlé à la vie de ta femme; dis à Angélique que je l'aime et que je l'aimerai toujours, mais

que je ne puis aller à votre maison. Je ne veux pas aboutir à un ménage à la française! » Elle m'expliqua ce qu'elle entendait par là, et je compris que c'était la promiscuité de trois existences. Je me sentais si bien de son avis que je l'approuvai en la dissuadant de croire que ce pût être notre désir; enfin je la pressai tant qu'elle se plia et vint à T***. Elle y arriva dès un matin avec la condition qu'elle n'y coucherait pas; je devinai que la jalousie entrait dans ce refus. Elle se fit charmante, et Angélique et elle s'embrassèrent. Depuis quinze jours leurs lettres quotidiennes les avaient rapprochées. Armide parcourut la maison qu'elle trouva grande et triste; elle voulut voir l'endroit où je travaillais ma peinture et le cabinet où j'écrivais. Ma femme lui montra tout. Il n'y eut pas une chambre qu'elle ne visitât. Ensuite nous la conduisîmes dans le pays, à l'Hôpital fondé par Marguerite de Bourgogne, à l'église Notre-Dame, à la Porte Jean Garnier, à la fosse Dione où chante la nuit une Sirène, au monastère de Saint-Michel et à l'église de Saint-Pierre dans le Château-fort. Elle admira beaucoup la vue qui se découvre de ce point élevé. Je lui dis : « Lorsque je me sens trop seul, lorsque la pensée de mon amour pour toi me tourmente tant que je ne puis rien faire que lui céder, je monte sur cette terrasse, et je regarde obstinément cet horizon en me murmurant : « Armide est là! » et je lui désignai Tanlay. Elle comprit, se serra contre moi en me regardant avec passion, et dit doucement : « doudou! » C'était un de ses mots persans les plus tendres.

Cependant Angélique s'empressait, elle se tenait toujours à mon côté, me suivant des yeux lorsque je parlais. Si j'avais besoin de quelque service, elle s'avançait toujours la première en un mouvement si vif qu'elle semblait repousser Armide. Celle-ci le remarqua et en prit ombrage. Je la vis peu à peu devenir pensive, muette, sombre. Ses yeux se voilèrent, sa bouche se contracta,

elle parla peu ou par courtes phrases. S'approchant alors de moi, elle dit : « Je repartirai; il faut que je reparte bien vite! » Je voyais tous ces signes sans comprendre que c'était la jalousie qui lui venait, et je m'obstinais à la retenir. Elle cessa tout à fait de parler, nous regarda avec une singulière hostilité. Il semblait que nous étions devenus subitement ses plus féroces ennemis.

Comme après le repas j'avais l'habitude de la sieste, je me retirai en une chambre du haut de la maison, et je me disposai à dormir. La porte s'ouvrit, et Armide entra. « Il faut que je parte, me dit-elle avec autorité, au revoir. » Elle se pencha vers mon visage, m'embrassa froidement, puis s'en alla! J'essayai de retrouver le sommeil, mais une inquiétude m'en empêcha. Je me levai en hâte, je descendis, angoissé. Je trouvai Armide assise dans le salon avec Angélique; elle semblait furieuse, avait pris l'attitude d'une étrangère. « Je veux partir, répétait-elle impérativement. » Ma femme avait des larmes plein les yeux en la suppliant de rester; « ce serait si bien d'être ensemble, de vivre en amis, d'oublier toute les rancunes de l'égoïsme. » Armide n'écoutait plus rien, elle tenait sans doute pour tromperies les paroles d'Angélique; elle s'obstinait dans sa décision de partir. « Il le faut, disait-elle, c'est nécessaire pour vous et pour moi. » J'essayai de l'en dissuader, elle se refusa à m'entendre; si bien que, la raison ne faisant plus effet, je me mis en une colère telle que je ne m'en savais point capable, et l'appréhendai si fort qu'Angélique se jeta au-devant de moi pour me retenir. Je ne voulus point lui céder, et je me retirai furieux en tirant la porte de la maison si brusquement qu'elle résonna de tous ses bruits.

Lorsque je me trouvai dans la rue silencieuse et apaisée de la petite ville morte, avec le seul écho de mes pas, j'eus un grand repentir de ma conduite. Je montai jusqu'à la terrasse où est l'église de Saint-Pierre, et après avoir jeté un regard sur l'horizon de Tanlay, je fus dans

le lieu saint m'agenouiller et pleurer : là je dis à Dieu : « Seigneur, que ma destinée s'accomplisse selon vos desseins! »

Je restai longtemps prosterné; le lieu était désert, muet, frais et sombre. Mon cœur battait si vivement que je pouvais l'entendre; j'étais anxieux, plein de haine et plein d'amour. Quand je fus un peu calmé, je songeai à Armide, à son départ. Je courus à la maison, dont j'agitai le marteau; elle rendit le son d'un tombeau et personne ne vint l'ouvrir.

VIII

DE MA TRISTESSE LOIN DE LA DANSEUSE PERSANE

Je voulais laisser agir la destinée de mon amour, car je me perdais en conjectures en ces traverses; malgré cette résolution, je me dirigeai quand même vers le relais des carrosses publics. J'allais depuis peu dans cette direction, lorsque je rencontrai un mien ami que j'aimais fort et qui venait d'arriver. Je me portai vers lui comme lui vers moi. Nous restâmes à parler un long temps, ayant assez à nous dire. Il avait fait ses études à mes côtés, et nous étions unis depuis le collège par des soins et des affections semblables. J'allais le quitter lorsque ma femme accourut en larmes, me disant : « Je suis désolée, Armide est partie. Je ne sais ce que je lui ai fait. Elle ne m'a même pas embrassée et m'a regardée si méchamment que je crois qu'elle me tient maintenant pour son ennemie! » — « Où est-elle? fis-je, avec une inquiétude marquée. » — « Elle a pris le premier coche, me répondit tristement Angélique. » — « Et où allait ce coche? Etait-ce vers Tanlay? questionnai-je avec angoisse. » — « Vers Tanlay », me dit-elle. J'eus envie de partir de suite; mais mon ami attendait que je le rejoignisse et ma femme me pressait de rester auprès

d'elle pour la consoler. Toujours conduit par mon désir de laisser agir la Volonté Divine sur mon amour, je ne fis pas un effort pour me dégager et m'en aller de suite. Je me sentis même allégé de cette rencontre d'un ami que je n'avais point vu depuis longtemps, que la Providence semblait m'envoyer pour dissiper mes esprits tourmentés. Il arrivait par le coche qu'Armide avait repris, comme à propos. Je le priai de demeurer avec nous pour le dîner. Il accepta. Si bien que la journée se termina de la sorte.

Lorsqu'il se fut retiré, que je fus seul avec Angélique, je la questionnai à nouveau sur Armide, lui faisant raconter tous les détails de son départ. Devant mon inquiétude elle m'embrassa, me disant : « Ne sois point triste, tu la retrouveras demain et tu connaîtras les raisons de son changement. » Je ne dormis point. J'aurais voulu partir de suite. Mon cœur battait à se rompre, une inquiétude que je n'avais pas éprouvée jusqu'alors m'agitait et se tournait en angoisse. Il me paraissait que tout retardement à m'occuper d'Armide était un pas de plus vers sa perte. Le parti que j'avais pris de ne point agir me semblait déplorable et lâche. Je voulais réparer par une assiduité active ma négligence volontaire. Mon amour remuait des passions et des images, me la montrant séparée de moi pour toujours, activant mes regrets par le réveil de ce que j'avais aimé sans mesure. Je finis par accuser Angélique d'être la cause de cette rupture, et je me tournai contre elle, lui reprochant de s'être liée avec Armide malgré mes avertissements; puis je me jetai dans ce mutisme, ne lui parlant plus et soupirant sans cesse.

Le jour parut enfin, et avec le lever du soleil je repris espérance. La nuit, en augmentant nos angoisses de ses ombres épaisses, nous fait croire aux pires fatalités; la lumière, en déesse, rapporte avec ses rayons les douces

pensées. Je me levai aussitôt, et je partis à pied pour Tanlay.

En m'approchant de la maison qu'habitait Armide, j'éprouvai toutes les émotions de l'espoir et du découragement. Tantôt je me disais en passant près d'un lieu où elle s'était reposée avec moi : « Jamais plus ces chères joies ne reviendront! » Tantôt je m'avançais en murmurant : « Là, au détour de ce sentier, elle sera assise sur les fleurs, elle aura le soleil sur elle, elle sourira en me tendant les bras, comme une enfant prise de repentir. » Je marchais toujours sans que rien ne m'indiquât qu'Armide fût à Tanlay ou en fût partie. Je traversai le Parc dont la beauté m'enchanta; mais il ne me parut plus d'un sanctuaire vidé de son dieu. Je parvins enfin à la maison qu'habitait celle que j'aimais. En m'en approchant je crus défaillir : pas un bruit, pas un être; je n'entendais même plus le bêlement coutumier de la chèvre et le gloussement des poules. J'entrai et je dus appeler. En attendant qu'on me répondît, je crus me trouver mal; l'appréhension d'un malheur nous le fait éprouver par avance. J'avais regardé à la fenêtre de la chambre d'Armide, elle était ouverte; cependant rien ne s'y montrait; tous les matins c'était elle qui me saluait dès mon entrée dans la cour; ce silence, et l'incertitude qui s'en dégageait, me tuait. Enfin la paysanne qui tenait la maison parut. « Vous êtes venu à bien bonne heure », me dit-elle, surprise. A cette phrase, je repris espoir. Il était de fort bonne heure, en effet, et tout le monde dormait encore. Je crus qu'Armide reposait aussi; car nous nous raccrochons avec obstination aux dernières conjectures. Je dis à la paysanne : « Et mademoiselle?... » Mon cœur battait si fortement en prononçant ce mot, par lequel je la désignais habituellement dans cette maison, que je ne pus continuer. « Ah! fit la paysanne... Mais elle est partie hier au soir. Elle nous a laissé un mot de billet pour vous. » A ces paroles, je tombai sans force sur une chaise

et je réclamai la lettre laissée par Armide; mais cette vieille femme, qui semblait un démon envoyé pour me torturer, ne la trouva pas; et il fallut qu'elle allât réveiller sa fille, qui *savait lire*. Après un temps qui me parut infini, cette lettre me fut remise, et je sortis aussitôt pour la connaître à mon aise.

La voici :

Cher Jean-Paul. Ma décision est prise. Avant les lettres de M. Tristan l'Hermitte qui m'annoncent que je puis monter mes spectacles à Paris, j'avais pensé sérieusement à changer ma religion, pour me faire catholique et entrer dans un couvent. Cela sera toujours le seul abri pour moi et le moyen d'échapper à la folie et au désespoir de mon amour. Cela sera en même temps la seule façon de m'approcher de Celui qui est parfait et sans reproche (je parle de N. S. Jésus-Christ), car Son image a rempli mon enfance et c'est Lui qui me vient en aide. Mon premier amour m'avait éloignée de mon Dieu; mon second m'en rapproche; je te remercie infiniment pour cela qui est ton œuvre.

Jean-Paul, je te veux parler dans toute la liberté de mes sentiments. Voici : Je t'ai aimé du plus grand amour, d'un amour presque religieux. Faut-il te rappeler nos premiers six mois, les nuits où dans tes chers bras j'ai oublié tout ce qui existe et j'ai pleuré bien souvent. J'ai été heureuse absolument, et les tourments du partage qui empoisonnaient mon âme ne pouvaient vaincre mon adoration de toi. Je te trouvais parfait.

La vie vient éclairer les recoins cachés de celui qu'on aime; on se connait mieux par l'intimité et le temps. J'ai cru découvrir que chez toi les sens dominent sur l'amour et que tu ne peux m'appartenir entièrement parce que tes sens t'attachent ailleurs...

Si tu me connaissais mieux, hier, au lieu de me piétiner, tu m'aurais prise dans tes bras et tu aurais arrêté mes sentiments aveugles, mes passions qui ne veulent pas raisonner. Mon amour me tourmente, ma passion est devenue une fièvre qui me mange, une maladie qui m'use. Jean-Paul, que je suis malheureuse! Et tu doutes de moi puisque tu veux appartenir à une autre... Tu ne comprends rien à mon âme. Parce que tu as connu l'amour sous une seule forme, tu penses que les femmes du monde entier, quand elles

aiment, doivent toutes avoir la même façon d'aimer. Si cette forme d'amour qu'elles te donnent n'est pas tout à fait semblable, tu ne crois pas que ce soit le véritable amour; tu penses que c'est une comédie ou un calcul. Jean-Paul, que tu es loin de moi! Tu ne vois pas que je partage ma passion, moi qui suis par nature portée aux extrêmes. Je partage mon aimé parce que je suis venue trop tard dans sa vie et qu'il ne peut pas exister sans celle qu'il avait avant moi. Je partage, mais je supporte un atroce martyre, de toute heure, de tous instants; je n'ai pas assez de volonté pour gouverner mes sentiments. Ma raison me dit : « Il faut que le seul bien que tu aies, tu le donnes à une autre, tu en jouisses avec elle; voilà ce que me dit ma raison. Et tout mon être, âme, cœur, sentiments, passions, tout proteste sans cesse contre ce partage; et ma vie me devient insupportable. La folie m'aveugle, et je veux me détruire; car il faut que cela finisse, la force de supporter une pareille existence me quitte.

Je pars donc, et cela pour assurer ton repos et celui de celle à qui tu es lié pour toujours. Il n'est pas facile de briser son âme, d'arracher toutes les fibres de son cœur. Voici deux mois que près de toi je supporte cette agonie. Tout ce que j'ai souffert veut sortir; je ne peux plus me tenir de reproches et de larmes. Le doute m'est revenu et je ne crois plus à toi pour t'avoir vu hier près de ta femme. Je n'ai rien à te reprocher, et ce qui se produit en moi, je ne l'attribue qu'à moi seule; le doute m'est revenu, le doute qui a détruit ma vie, et je ne te vois plus comme je te voyais. Il n'est pas digne de toi et de moi que je souffre en t'apercevant dans un rôle que tu joues fort habilement vis-à-vis de nous deux. Je veux t'estimer et t'aimer. J'adore en toi un grand artiste, un homme qui a les plus nobles sentiments. J'aime en toi cet aspect, et je veux cesser de voir l'autre, celui qui m'est apparu hier.

Je te donne donc à celle qui t'aime et qui est la seule digne de toi. En te quittant je te dis : « Moi aussi, je suis une femme supérieure et les sens seuls, sans l'âme et sans l'amour, me sont une offense qui me révolte et que je ne supporterai pas. Si tu n'étais si faible des sens, si tu avais pu me sacrifier tes désirs charnels, je t'aurais aimé sans haine. » Te ressouviens-tu qu'un jour, dans une cathédrale magnifique, voyant ton chagrin d'être éloigné de Dieu par ton amour pour moi, je t'ai demandé de te vouer à Lui, et de ne plus approcher du lit de ta femme et du mien. Ah! si tu avais su

faire cela, tu m'eusses donné le bonheur et tu l'eusses assuré pour toujours à notre amour!...

Je pars, puisqu'il le faut. Je te quitte, te laissant librement à ton Angélique, qui sera heureuse de t'avoir entièrement, et moi je remercierai Dieu d'avoir eu la force d'accomplir un sacrifice qui me fera beaucoup souffrir, mais qui me sauvera de la folie où me conduit mon fatal amour. Ne cherche pas à me retrouver, je veux être seule. Sois heureux! — Ton ARMIDE.

Chaque phrase de cette lettre trouvait un écho en moi; j'étais agité de la plus fiévreuse angoisse. Il me semblait que ma vie était tout soudain suspendue. Armide, sans que rien ne me l'eût fait prévoir, venait de changer son amour en haine; elle me fuyait après m'avoir aimé plus que tout au monde. Je ne la reverrais plus sans doute, car elle m'avait averti que son ressentiment serait sans merci. Plus je réfléchissais, moins je découvrais les raisons qui avaient pu produire en elle ce mouvement violent. Je n'avais point manqué à son amour, et toutes les accusations de sa lettre me paraissaient aussi fausses que nouvelles. Je les lui pardonnai, les mettant sur sa jalousie qui les avait créées pour se donner carrière plus sûrement; mais je me désolai particulièrement à l'idée de ne la plus revoir. Elle me fuirait désormais sans doute, et mes efforts pour la retrouver ne l'engageraient qu'à s'éloigner davantage. Ce joli village de Tanlay tout plein d'elle me deviendrait un tombeau où son fantôme serait mon seul compagnon.

J'avais suivi, par habitude, le cours de la rivière. Combien de fois, séduits par ses saules et ses folles herbes, nous l'avions longé ensemble! J'apercevais au loin dans les épaisses volutes du parc, les tourelles du château levant leurs ardoises bleues vers le soleil qui en faisait briller les écailles comme un dos de poisson, et je songeais que c'était fini de nos rêveries sous les tilleuls, auprès des murs gris du vieux domaine. Alors je dus m'as-

seoir et pleurer les séductions évanouies qui venaient enguirlander cette solitude.

Lorsque j'eus bien vidé mon cœur de ses amertumes, je songeai aux possibilités de retrouver ma maîtresse : j'écrivis à M. Tristan, lui demandant de me donner de ses nouvelles et lui joignant un message pour Armide, que je le priai de rechercher à Paris; car je savais que pour ses représentations elle ne pourrait point faire sans le rencontrer. Je fus anxieux et impatient de sa réponse qui devenait ma dernière espérance. Durant ce temps-là, je menai une vie très retirée, malgré le voisinage de ma femme et celui de mes enfants. Je m'enfermai dans mon cabinet, écrivant heure par heure le journal de mes sentiments. J'avais résolu, puisque Armide n'était plus là pour recevoir mes aveux, de les coucher sur le papier, afin de les lui faire parvenir aussitôt que je saurais son refuge. Angélique souffrait beaucoup de voir mon chagrin et s'efforçait de le partager; mais loin de lui en savoir gré, je ne faisais que lui reprocher davantage et plus rudement le départ d'Armide. Je l'accusais d'avoir trouvé une secrète satisfaction à la conduire à la voiture qui la devait emporter loin de moi. Puis je lui demandais pardon de mes rudesses, je la consolais, je lui racontais ce qu'elle ignorait de ma vie à Paris. Je la suppliais de me redonner tout entier à celle que j'aimais, aussitôt que je l'aurais retrouvée. Angélique pleurait de me voir si étrange, elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour me calmer, m'assurant de son innocence et de son intention bien décidée de consentir à toutes mes volontés. « Je voudrais aller te la chercher moi-même, me disait-elle, pour te rendre la paix. Ainsi tu connaîtrais mon amour pour toi, tu saurais qu'il n'est qu'un sacrifice constant de moi-même. » J'embrassais ma femme avec reconnaissance, et je lui rendais ce que mon cœur lui retirait dans ses moments de dépit.

Lorsque j'eus écrit beaucoup de pages de mon Journal,

je cherchai un apaisement à mon ennui en allant à Tanlay. Je refaisais la promenade de tous les lieux qu'Armide et moi avions aimés. Je me plaisais à me donner l'illusion que je l'allais voir, et je reprenais le chemin de sa maison. Je regardais la fenêtre de sa chambre, j'attendais qu'elle apparût dans son cadre de pierre. D'autres fois j'allais dans le parc, en passant par la grande cour d'entrée, où les eaux qui se déversent dans les fossés font un bruit joyeux. J'admirais les nénuphars fleuris qui s'y étalent et qu'Armide se plaisait à regarder en me parlant de ceux de la Perse. Puis j'allais sous les grands arbres dépouillés, le long de la Perspective. Là je m'asseyais sur un banc de pierre fort mousseux où jamais nous ne manquions de nous arrêter, et je méditais sur nos jours évanouis.

J'étais anxieux de la réponse de M. Tristan; elle n'arrivait pas, et le temps écoulé me lassait. Il y avait presque une semaine que j'étais mis à la question dans la Chambre des Tortures de mon angoisse. Angélique s'employait en vain à me soulager. Ses tendresses, ses attentions me devenaient importunes. Je ne désirais qu'être seul au milieu de mes souvenirs et de mes regrets. Je me nourrissais avidement de mon désespoir. En écrivant dans mon cabinet, j'avais remarqué sur le secrétaire le nom d'ARMIDE, tracé à l'encre, en lettres hautes. Je crus qu'un de mes enfants s'était amusé à cette fantaisie, car ils y venaient parfois faire leurs devoirs d'école. Ce nom me parut peu à peu une présence; chacune de ses lettres me regardait comme des yeux, lorsque j'écrivais, et devenait semblable à un cri qui perçait mon cœur et augmentait mes regrets. Mes enfants qui me voyaient triste parlaient entre eux de la « Belle Dame »; c'est ainsi qu'ils avaient baptisé Armide.

Cependant mon Journal grossissait, et il avait maintenant tant de pages que je dus les numéroter pour en éviter la confusion. Ma femme me disait : « Ne me cache

rien, confie-toi à ton amie! » Elle pleurait et se mettait à mes genoux avec tant de soumission et de tendresse que j'essuyais ses larmes en me sentant plein de remords. Je ne cessais pourtant point de lui en vouloir, l'accusant toujours d'avoir rompu mon bonheur par sa curiosité. Je pus, durant cet atroce martyre, me persuader combien ma femme m'était dévouée. Elle tenta de me distraire en me conduisant à de longues promenades dans la campagne : nous partions par les chemins les moins frayés, et je marchais sans arrêt, parlant toujours de ma maîtresse. Angélique m'assurait qu'elle l'aimait, qu'il n'y avait eu de son côté aucune félonie, qu'elle était prête à me donner à elle et même à la rechercher pour moi. Je la sentais sincère, j'admirais les efforts de son amour à me démontrer son dévouement; malgré la douleur que j'éprouvais de lui être infidèle, je ne pouvais manquer d'admirer son âme et de me sentir le plus injuste des hommes. Telles sont les étranges traverses que nous font subir les passions! J'ai souvent pensé depuis aux souffrances que j'ai causées à cette admirable femme, en lui montrant mon attachement à celle qui me fuyait, en lui déclarant sans retenue l'ardeur dont mon amour débordait. Les sentiments puissants sont cruels sans le vouloir, ils courent droit au but de leur convoitise, renversant tout sur leur passage. Pourtant j'aimais Angélique et je n'eusse point supporté l'idée qu'elle disparaîtrait de ma vie. Lorsque je mettais en balance quel serait le meilleur sort pour moi, ou de garder ma femme ou de suivre Armide, je ne pouvais me prononcer. En réfléchissant profondément sur nous trois, j'étais arrivé à la persuasion que c'était Angélique qui possédait le plus noble amour. J'étais retenu par la grâce, la jeunesse, la beauté d'Armide, ma qualité de gentil esprit me vouait à ses attraits. En l'aimant je cédais aux séductions qu'elle puisait dans sa patrie lointaine. Il y avait dans mon lien à son être un attachement mystérieux à des charmes dont seule elle

avait reçu le pouvoir. Je souffrais du départ d'Armide en raison de la rareté que je lui savais. Il y avait en elle un écho de mes rêveries, une âme tournée vers la beauté dont je faisais mon œuvre; elle contenait ce que j'avais adoré secrètement en tous les temps, que je désirerais toujours, en ayant reçu la passion dès le berceau. J'avais pourtant remarqué, durant notre vie commune à Paris, qu'Armide, malgré qu'elle renonçât au théâtre pour mon amour, regrettait les galanteries et compliments qui vont avec lui. Il y a au fond de toute comédienne un vif attachement aux applaudissements et succès de la scène. Je redoutais que ce fût par cet entraînement que se terminât un jour son sentiment pour moi. Quoique je me fisse ces réflexions, quoique je visse le dévouement touchant de ma femme, je ne pouvais arriver à la résignation. La nuit me torturait de mille façons. Je ne dormais point, tant mon cœur s'agitait : j'avais la fièvre, je soupirais, je pleurais, je priais Dieu pour ma maîtresse; car l'inquiétude de son sort m'alarmait autant que l'abandon où j'étais d'elle. Je la savais peu pourvue d'argent et, par cette raison, exposée aux grossièretés. En me quittant si subitement elle s'était jetée dans l'aventure. Je comprenais par sa lettre qu'elle avait agi avec une précipitation dont les effets ramèneraient sa raison à des réflexions sur le sort qu'elle s'était fait. Pourrait-elle gagner Paris avec son peu de pécune? Où irait-elle se cacher pour me fuir? Il me venait soudain des suppositions jalouses; je m'imaginais quelque intelligence secrète qui l'avait poussée à cet acte; car nous avons toujours besoin de nous expliquer les choses par de l'inconnu.

J'en étais là de mon martyre, lorsque me parvint la réponse de M. Tristan. Je fus soulagé en la recevant, il me paraissait — comme elle était grosse — qu'elle allait me dire tout ce que j'attendais : qu'il avait vu Armide, qu'elle était à Paris, que je n'avais qu'à revenir pour qu'elle se jetât dans mes bras. Je lus la lettre de mon

ami avec une émotion croissante, enfin j'arrivai à sa dernière ligne; mais elle ne contenait rien de ce que j'espérais. Il n'avait aucun nouvelle de ma maîtresse, il s'inquiétait lui-même, parce que, disait-il, le théâtre était fort demandé. Je fus déçu et je retournai à mes anxiétés avec plus de chagrin. Désespérant de retrouver Armide par M. Tristan, je résolus de rentrer à Paris au plus vite afin de l'y chercher moi-même. Il se passa encore un jour qui fut le plus angoissé de ma vie. Enfin à l'instant où je closais mon coffre de voyage me parvint le billet suivant :

Mon Jean-Paul, mon pauvre Jean-Paul adoré, que cette lettre aille te dire que, malgré les tourments qu'elle a passés, ton Armide est encore vivante.

Je suis à Sens, où je pense à toi en regardant la cathédrale et les belles choses d'autrefois que tu aimes tant.

J'ai été prise comme de folie; il me fallait m'éloigner de vous deux pour retrouver ma paix et ma raison. La nature, le voyage m'ont montré des sentiments supérieurs à ceux qui usent ma vie. Je t'aime, je t'adore plus que jamais.

Si cette lettre arrive jusqu'à toi, je t'écrirai plus longuement.

Je suis installée dans une maison très modeste, chez de pauvres horlogers pleins de soins pour moi. Qu'il y a de bonnes gens dans le peuple!... Ils habitent tout près de la Maison-Dieu. Ecris-moi chez Mme Fleur, rue de la Cathédrale, à Sens.

Je t'embrasse de toute mon âme et je souhaite le bonheur à ceux qui t'entourent. Toujours à toi. — Ton ARMIDE.

Je tremblais en lisant cette lettre, qu'Angélique m'avait apportée, sans l'avoir ouverte, aussitôt reçue. Elle en avait reconnu de suite l'écriture. Mon trouble était si grand que je craignis de ne pas arriver à la lire en entier. Ma femme fut fort surprise, après la constante correspondance dont l'avait entretenue Armide, qu'il n'eût pas un seul mot pour elle; cela lui causa quelques larmes; elle se sentait méconnue. Sans doute ma maîtresse n'avait pu dominer sa jalousie qui s'enrageait

ainsi, injustement. Je résolus de partir sur l'heure, un coche devait bientôt passer et mes hardes étaient prêtes. On me fit manger, puis je courus à mon cabinet prendre le Journal que j'avais écrit. En recueillant ses pages sur le secrétaire, je revis le nom d'Armide qu'une main inconnue avait tracé comme une espérance; je le baisai pieusement.

IX

COMMENT JE RETROUVAI LA DANSEUSE PERSANE, ET DE SES SPECTACLES A PARIS

Je n'ai jamais fait un voyage qui me parût aussi long que celui que j'accomplis alors de T*** à Sens. J'étais si impatient de revoir Armide que j'aurais voulu être transporté près d'elle à l'instant; chaque tour de roue me semblait un mouvement de moi-même, et le coche ayant eu le malheur de verser, je crus que je me mettrais en route à pied, abandonnant mes bagages. Après trois jours qui furent pour moi trois siècles, nous entrâmes enfin dans la ville de mes espérances.

Je courus tout aussitôt à l'adresse que me donnait la lettre d'Armide.

La maison de Madame Fleur était de fort modeste apparence, mais très propre; on me fit monter à un étage, et on prévint ma maîtresse que quelqu'un la demandait. Elle ouvrit la porte de sa chambre qui était spacieuse, et je la vis en noir, les traits amaigris, semblable à une veuve.

Madame Fleur s'étant retirée, j'entrai et je me jetai aux pieds d'Armide, qui disait toujours, étrangement surprise : « C'est toi! c'est toi! Tu es venu! est-ce vrai! est-ce bien vrai? Tu m'aimes. » Elle était étendue sur son lit, et j'étais à terre, enlaçant son buste de mes bras et tenant son visage à la hauteur du mien. Elle continuait à me regarder interrogativement et obstinément, disant :

« Tu m'aimes? Oh! oui, tu m'aimes! » Alors elle se prit à pleurer et à m'embrasser fort tendrement. Nous restâmes longtemps dans cette étreinte, puis je lui remis le Journal de mes tourments. Avec curiosité elle l'ouvrit, et dit : « Je vais le lire tout de suite. Comme il est gros! Quoi! tu as tant pensé à ton Armide! » Je souffrais de la voir douter de mon amour, elle me parlait comme si je n'eusse toujours été pour elle qu'un trompeur. Ma maîtresse me conta ensuite qu'elle n'avait point dit à Madame Fleur sa profession de Danseuse afin d'en être bien traitée : elle s'était donnée comme une étrangère ayant perdu son mari et allant chercher son enfant chez des parentes. Cette feinte ne nous permettait pas de rester longuement ensemble. Je dus donc, pour ne point faire de honte à Armide, me retirer et me loger dans une hôtellerie voisine. Ma maîtresse fit ce qu'elle put pour adoucir la rigueur de cette séparation. Elle descendit m'accompagner à une promenade que je voulais faire dans la nuit. Malgré l'automne, l'air était fort tiède et la lune, dans son plein, éclairait les bords de l'Yonne, qui sont beaux à Sens. J'eus le bonheur de m'asseoir près de ma maîtresse, dans un lieu retiré, et de lui parler intimement. « As-tu vu mon nom tracé sur ton secrétaire? me demanda-t-elle; je l'y avais mis avant de quitter ta maison, et c'était mon adieu. T'a-t-il parlé de moi? Je voulais qu'il te rappelât celle qui te fuyait en t'aimant. » Elle s'abandonna sur mon cœur, me témoignant sa satisfaction de ma présence : « Je n'osais plus croire à ton amour, murmura-t-elle, j'étais arrivée au doute. Voyant Angélique si empressée auprès de toi, je me sentais inutile dans ta vie, aussi suis-je partie avec la certitude de faire votre bonheur à tous deux. » — « Quelle folie, Armide! Ne sais-tu que ta vie est la mienne! En agissant de la sorte, tu préparais le malheur de tous. » Elle me témoigna qu'elle était si heureuse de me voir l'aimer qu'elle obéirait à mes volontés; et comme je l'engageais à rentrer

tout de suite à Paris, en l'Isle Saint-Louis, elle décida que nous continuerions au plus tôt notre voyage.

Après quelques jours donnés à Sens, nous partîmes pour la capitale du royaume. Nous y parvînmes avec les premières brumes, heureux de nous retrouver dans mon laboratoire, auprès d'un feu pétillant et joyeux illuminant sa grande cheminée.

Cependant M. Tristan, qui s'était fort occupé des « Récréations Persanes » qu'Armide voulait monter à l'Hôtel de Bourgogne, et que ma lettre avait intrigué outre mesure, s'inquiétait chaque jour à l'Hôtel de M. Le Charron si l'on avait quelque nouvelle à lui apprendre. Aussitôt que nous fûmes arrivés, nous le vîmes entrer, il savait par ouï-dire que nous étions ensemble. « Je vous apporte les plus heureuses satisfactions, nous dit-il en nous saluant très amicalement, l'Hôtel de Bourgogne attend sa Danseuse. » Il resta muet sur notre aventure, que je lui avais écrite sous le sceau du secret; mais, me prenant à part, il témoigna combien il était ravi de notre accord. Je lui en contai le restant et comment j'avais retrouvé celle que j'aimais. « Cela ne vous attachera que davantage l'un à l'autre », me dit-il en souriant. C'était un fort bon ami, dont la sensibilité m'engageait à ne rien lui celer. Dès lors, Armide ne s'occupa plus que d'établir ses représentations. Elle fit ses exercices dans mon Laboratoire; ses Indiens revinrent, apportant leurs instruments étranges. Ils s'installaient à terre sur un grand tapis de Perse que j'avais acquis au grand Kaire, et la Danseuse étudiait les figures de ses pas sur le rythme de leurs airs. L'un d'eux tenait *celui qui prend le cœur*, un autre avait une sorte de guitare à tête de cygne qu'il frappait de la main en chantant, les autres battaient la mesure sur des tambours. Ils étaient six en tout, et le bruit qu'ils menaient attirait toujours les gens de M. Le Charron. Quelques-uns se cachaient dans le jardin dénudé ou feignaient d'y avoir affaire pour entendre ce qui pouvait leur en

parvenir au travers des fenêtres. Je conseillai à ma maîtresse de joindre à ces Indiens des chanteurs de son pays. J'en avais entendu un dont la belle voix secondait agréablement l'étrangeté de ses airs; elle suivit mon avis et l'étendit même jusqu'à un chœur qu'elle put former de quelques Arméniens découverts par les soins de ce chanteur. Ce chœur nous fournit de belles émotions par la nouveauté et la religieuse sobriété de son harmonie.

Nous étions là de notre préparation, lorsque M. Tristan nous assura que, pour faire le spectacle plus magnifique, il y fallait produire un fragment théâtral d'un auteur persan, joué en costume. Nous le remerciâmes d'avoir songé à donner tant de splendeur à cette représentation, dont on commença aussitôt d'étudier les rôles. Le chanteur arménien fut le principal comédien, nous choisîmes dans le chœur les plus aptes à nous seconder. On convint de jouer un fragment de Firdoussi, tiré du *Livre des Rois*. M. Tristan nous ayant représenté qu'il serait utile d'informer l'assistance du sujet de la pièce, Armide le pria de bien vouloir s'en charger; ce qu'il agréa complaisamment.

Nous étions prêts, et le Théâtre était dans l'attente de notre arrivée. On avait écrit quelques affiches, et la nouvelle s'était répandue, par la *Gazette* de M. Théophraste Renaudot, qu'une Danseuse venue de la Perse et qui avait déjà paru chez divers grands personnages, entre autres chez Monsieur, frère du Roy, devait montrer des merveilles à l'Hôtel de Bourgogne. M. Tristan, qui s'en occupait fort, nous informa que toutes les places étaient retenues et que la salle serait composée du plus raffiné de Paris. On avait obtenu que l'on ne mettrait point de banquettes sur la scène, chose toute nouvelle qu'Armide avait vivement demandée.

Nous donnâmes à nos chanteurs et à nos comédiens les dernières instructions, et partîmes en carrosses pour le Théâtre. Armide s'était habillée d'étoffes d'argent; elle

avait ondulé ses cheveux, qui pendaient comme des serpents noirs sur les côtés de son visage; elle portait sur la tête un petit voile scintillant et tenait dans sa main un éventail en plumes de paon. Elle était ravissante ainsi. Sa petite taille, ses membres minces lui donnaient l'air d'une enfant, et ses yeux, pleins d'étincelles, miroitaient étrangement aux flambeaux. Elle souriait, montrant ses dents, qui formaient le plus magnifique écrin de perles que j'eusse jamais vu. Dans le carrosse sombre nous étions seuls; elle n'avait pris que le grand tambourin à piécettes, apporté du Caucase, qu'elle ne quittait jamais quand elle allait se faire voir. Le restant de nos gens se distribuait dans les trois autres carrosses qui suivaient. Notre appareil avait attiré les curieux à la porte de l'Hôtel de M. Le Charron comme à celle du Théâtre. Malgré le train de certains grands seigneurs, le nôtre était une rareté. On se pressait surtout pour apercevoir Armide et ses Indiens. C'étaient eux qui s'imprimaient le plus dans les imaginations. Malgré ce que j'avais pris de soins pour éviter à ma maîtresse cette arrivée encombrée, nous fûmes assaillis par les badauds, et j'eus grand mal à la conduire. Plusieurs amis nous attendaient, désireux de se mettre à notre disposition; mais, dans la circonstance, ils étaient plutôt importuns. Je menai Armide à sa loge où je lui fis donner toutes les commodités, puis je me rendis sur les tréteaux où M. Tristan l'Hermitte m'avait précédé. On y clouait des tapis de la Perse pour servir de décor. Je les fis disposer le plus harmonieusement, tandis que M. Tristan, qui avait apporté des écritures, les mettait en ordre. La salle se remplissait déjà. Il en montait un bruit de conversations toujours grandissant. Je regardai par un trou du rideau, et j'aperçus les loges, garnies des plus nobles personnages. M. Le Charron était là avec tous les siens. J'eus un particulier plaisir à voir M. de Noyers avec M. Le Poussin, M. de Champaigne, M. Le Muet, M. François Mansard et M. Lemercier,

architectes du Louvre; dans un autre endroit de la salle, M. Vouet était au milieu de ses élèves et de ses amis. M. Tristan me dit : « Cela va très bien! Nous avons la plus belle société de Paris; votre nom a attiré les gens de la Peinture et le mien ceux des Lettres; en outre, votre Armide ayant dansé chez Monsieur, et ayant reçu les éloges du Cardinal, nous avons la Noblesse et la Cour. Ce sera, soyez-en sûr, un véritable triomphe. » Je retournai au trou du rideau et je découvris en effet : MM. Pierre Corneille, de Balzac, de Rotrou, Benserade, de Voiture, de Saint-Amant, M. de Scudéry et sa sœur, Cyrano de Bergerac et beaucoup d'autres de nos meilleurs prosateurs et poètes. Enfin j'aperçus encore M. le Chancelier Séguier, grand protecteur des arts, M. Guy Patin le médecin, M. de Chambray, M. Michel le Tellier et M. d'Hémery. L'Hôtel de Rambouillet était représenté, sous la présidence de Madame la Marquise, par Mesdames de Longueville, de Clermont, de Sablé et des Loges. On ne pouvait désirer une assemblée plus parfaite, et les « Récréations Persanes » s'annonçaient des mieux servies.

Après avoir mis en ordre les papiers qu'il voulait lire, M. Tristan l'Hermitte revêtit un manteau persan qu'Armide lui avait envoyé et m'en donna un autre, puis on ouvrit le rideau. Retiré derrière une tapisserie, je regardais la salle sans en être vu. Elle était resplendissante, car on avait augmenté le nombre de ses lustres, bien garnis de flambeaux. La nouvelle mode y étalait ses richesses. On ne voyait que drap d'or, dentelles, perles, rubans, habits à fleurs et à ramages; les couleurs les plus délicates telles que : zizolin, ventre de biche, amaranthe, nacarat, gris d'été, céladon, astrée, fleur de pêcher, vert naissant, aurore, temps perdu, espagnol, malade, baise-moi-ma-mignonne, désir amoureux, s'unissaient aux plus ardentes comme : lie de vin, turquoise, jaune serin, écarlate, sang de bœuf. Les femmes étaient coiffées à la Reine, de garcettes et de bouffons; les hommes couverts

de dentelles; leurs habits de tabit étaient moirés et de couleurs vives; ils avaient des ceinturons, des baudriers et des rapières. Le Roi venait de mettre à la mode la touffe de poils au menton, en sorte que l'on découvrait très peu de barbes. Les mouches abondaient sur les visages tant d'hommes que de femmes. La *passionnée* mise au coin de l'œil était la préférée du beau sexe, alors que la *majestueuse* qui se logeait au milieu du front ornait le visage des gentilshommes et des seigneurs. Les coquettes avaient la *galante* à la joue ou la *baiseuse* au coin de la bouche. Une capiteuse odeur de musc, de civette et d'ambre gris s'élevait des chevelures, couvertes de poudres parfumées qui donnaient une teinte chaude à toutes les têtes.

Le spectacle commença par la lecture des papiers de M. Tristan. Après s'être excusé d'avoir usurpé le vêtement oriental, il disserta sur le théâtre de la Perse, en expliqua la primitive simplicité, dit combien il ressemblait à celui de nos *Mystères;* puis il entretint de l'auteur dont on allait montrer l'œuvre, car il était fort inconnu de la plupart. Il raconta sa mésaventure avec le sultan Mahmoud, lequel, lui ayant promis autant de pièces d'or qu'il ferait de vers, fut entraîné par ses courtisans à ne le payer qu'en argent. Désolé de la mauvaise foi du souverain, le poète se retira dans sa ville natale et abandonna son ouvrage. Le sultan, comprenant alors ce qu'il perdait, envoya des chameaux avec les pièces promises; mais le jour où ils entraient par une des portes de la ville, le cadavre de Firdoussi sortait par une autre. M. Tristan fit de belles considérations à ce sujet et dit : « Voici bien l'Image de la Gloire tardive, qui ne consent à être généreuse que sur un tombeau! » Il parla ensuite de la comédie, qu'il raconta. En voici le sujet : Rostem, le grand héros persan, est à la chasse. Il s'égare et arrive au Palais de Samengham, où le Roi le reçoit avec honneur. Il donne un festin somptueux, fait venir des Danseuses,

verse le vin et produit toutes les délices de l'Orient. Rostem est ensuite conduit dans un lieu de repos et s'endort. La fille du Roi, Thamineh, qui a entendu parler fort avantageusement du Héros et de ses exploits, et qui l'aime sur sa réputation, s'introduit de nuit dans sa chambre, danse et lui découvre sa beauté; ensuite elle se retire.

Tel était le fragment qui devait être représenté. M. Tristan l'expliqua fort bien à l'assistance. Je faisais le régisseur. Selon l'habitude des comédies orientales, je figurais sur le tréteau et appelais chaque acteur à son rôle . Après donc que j'eus frappé trois fois de mon bâton, les comédiens se rangèrent sur un des côtés, et je fis signe au roi de Samengham de s'asseoir sur un trône que l'on avait disposé au milieu du théâtre, puis je lui envoyai Rostem. Tandis qu'ils se parlaient en psalmodiant leurs vers dans une langue que personne ne comprenait, mais dont on apprécia l'harmonie, je donnais des explications de ce qui se passait.

Ce fut le chanteur arménien qui fit Rostem, et il s'en acquitta fort bien. Lorsqu'il se fut endormi dans sa chambre, après le Festin, Armide, qui faisait Thamineh, entra avec une petite lanterne qu'elle déposa sur le tapis, et se prit à chanter doucement. Elle avait un gros turban de soie rose pâle, une blouse fermée de soie verte, une ceinture d'or, une pelisse de couleur rose fendue au devant; de sa main gauche, elle tenait une longue gaze semée de mouches d'or qu'elle avait acquise à Bagdad. Après qu'elle eut doucement chanté pour réveiller le Héros endormi, elle ouvrit son voile et dansa en se tenant cachée derrière. Comme il était transparent, Rostem l'apercevait à travers ce nuage d'étoiles.

On trouva cela du raffiné, car c'était tout neuf pour l'assemblée. Lorsqu'elle eut fini sa danse, elle laissa tomber ce nuage, et se montra comme une suave lune d'été. Rostem chanta de ravissement, puis voulut se lever

pour s'en saisir, mais elle se retira lentement et le Héros retomba dans son sommeil.

Lorsque le rideau se ferma, la salle entière frémissait d'applaudissements, et les conversations reprirent si fort que je dus cogner de mon bâton un assez long temps afin de permettre que l'on ouït les chœurs et la musique qui commençaient. J'avais fait relever le rideau sur la scène vide. On y voyait seulement les somptueux tapis de Kirman qui l'ornaient. La musique et les voix parvenaient de derrière eux, se mêlant à la féerie de leurs couleurs. On écouta avec beaucoup d'attention. On excusa l'uniformité de cette harmonie et on la redemanda plusieurs fois. Enfin Armide parut pour les « Récréations Persanes ». Elle avait composé pour chacune un petit poème que M. Tristan avait arrangé à la française et lisait avant son entrée. D'abord elle simula une esclave captive, ainsi qu'elle l'avait déjà fait à mon Laboratoire; puis elle représenta une ballerine persane vieillie et méprisée, qui se meurt d'abandon et de désespoir; elle balla ensuite ses autres inventions décrites dans la soirée qu'elle donna chez M. Le Charron et termina par une de ses imaginations récentes, qui signifiait le désespoir d'une âme captive de la vie réelle, qui veut poétiquement fuir vers un Paradis.

Une musique douce sortit d'abord des tapisseries. Armide s'avança ensuite, complètement couverte de voiles qu'elle retira peu à peu, en se mouvant lentement; des grelots frémissaient à ses pieds battant la mesure. Une mélodie des violons monta sur la monotonie sourde d'un tambour moresque, commençant le mouvement avec un balancement régulier. Droite sur ses orteils, Armide semblait se grandir pour sortir du monde et tendait les bras inlassablement vers le ciel. Ses cheveux dénoués flottaient sous le voile d'argent qui la couvrait de lumière. Eperdument elle continuait à chercher une fente au cachot de la vie, longeant les tapis, qui paraissaient véritablement

la somptueuse prison de son Désespoir. Il est difficile de peindre une danse d'Armide, parce qu'elle y apportait beaucoup d'imprévu, ce qui la rendait insaisissable. Elle se composait toujours d'une mimique rythmée où intervenait le sentiment le plus juste. L'enthousiasme en fut si grand parmi les spectateurs qu'elle fut acclamée avec chaleur et dut reparaître maintes fois sur le théâtre.

Dès que le spectacle se termina, une grande quantité de billets, de bouquets, de présents assaillit ma maîtresse. Sa loge en était pleine; elle ne put répondre qu'à quelques personnes de considération qui l'avaient honorée de leur visite; chacun emportait une vision enchanteresse de la soirée, et M. Le Charron se montrait dans une grande exaltation. Il me disait : « C'est une fée, une houri. Ah! que je suis heureux d'avoir son portrait chez moi et de savoir que vous nous conserverez quelque chose de ces raretés! » Il ne venait presque plus me voir, « parce que, disait-il, il ne voulait point troubler les amoureux ». Il m'assura de toute son amitié, me félicita d'avoir aidé à cette représentation, cependant il me gourmanda de m'être fait voir sur les planches au milieu des comédiens, non par préjugé, mais parce qu'il craignait que je n'en fusse dénigré dans les opinions jalouses de mes confrères. Je lui répondis : « Armide m'en priait, et vous savez que je n'agis que pour lui plaire. Je ne saurais m'arrêter à d'autres considérations. » Ce qu'avait dit M. Tristan avait été jugé fort bien et instructif. on l'avait pourtant trouvé long, parce qu'on était très impatient de voir la Danseuse. Quant à elle, elle triomphait vraiment, et les raffinés l'élisaient dans leurs prédilections; on annonçait même que les Dames subiraient bientôt dans leurs toilettes l'influence des costumes d'Armide.

Plusieurs écrivains de la *Gazette* et du *Mercure François* étaient venus saluer la Danseuse et lui demander

des anecdotes. Ils voulaient écrire longuement sur elle et sur cette représentation fort nouvelle.

Ce qui ennuya le plus ma maîtresse fut de n'avoir point été présentée à M. Pierre Corneille, dont elle venait de lire une pièce. Mais la modestie de cet auteur l'avait fait se retirer sans éclat. M. de Noyers était si ravi d'elle qu'il parla de la montrer au Roy et de la faire danser sur le théâtre du Cardinal, en son palais; il lui baisa plusieurs fois la main et la regarda sans pouvoir s'en détacher. Madame de Rambouillet et Mademoiselle de Scudéry la couvrirent de fleurs et d'éloges; elle reçut même de la Marquise, en témoignage de son bon plaisir, un fort beau collier de perles et une aigrette. Toutes deux la pressèrent de venir aux réunions que l'on donnait à l'Hôtel de Rambouillet chaque semaine, parmi les illustrations de l'Art et des Lettres. Armide embrassa la Marquise en reconnaissance et l'appela son amie.

Lorsque nous nous retirâmes, il était fort tard; il avait fallu attendre que tout le monde fût sorti. Quand nous fûmes bien seuls, sur le théâtre, Armide se jeta à mon cou et m'embrassa longuement; elle était folle de bonheur. Nous descendîmes dans le carrosse : des laquais nous tenaient les flambeaux. Armide, vêtue de sa robe d'argent, scintillait de mille étoiles. Lorsque nous montâmes sur le marchepied, plusieurs personnes nous saluèrent encore, et des curieux que l'heure n'avait pu disperser nous regardèrent attentivement.

Le carrosse, capitonné de soie rose, était plein des fleurs et des présents dont on avait couvert ma maîtresse, elle siégeait au milieu d'eux. On se mit en route. Quand nous fûmes dans l'obscurité des rues, Armide se jeta dans mes bras; et tandis que je couvrais son visage et ses cheveux de baisers, elle s'endormit dans une sorte de ravissement, en murmurant : « Doudou, djan balik! » C'étaient les plus tendres mots de son amour.

EMILE BERNARD.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Adolphe Boschot : *Entretiens sur la Beauté*, Libr. Plon. — Brantôme : *Recueil d'aulcunes Rymes de mes jeunes Amours*. Première édition intégrale augmentée des autres poésies de l'auteur. Publiée avec préface, dépouillement du manuscrit N. a. fr. 11688, notes, variantes et glossaire par Louis Perceau, Georges Briffaut. — Marcel Bouteron : *Danse et Musique romantiques*, Le Goupy. — Jules Bertaut : *Villégiatures romantiques*, Le Goupy. — Mémento.

A une époque où le matérialisme exerce une sorte de royauté, où l'art sous toutes ses formes, subissant un déséquilibre évident, accuse un goût singulier pour le laid et le morbide, il est réconfortant de lire les **Entretiens sur la Beauté** de M. Adolphe Boschot. Le savant biographe de Berlioz, à qui nous devons, en outre de ses pénétrantes analyses de la musique romantique, tant d'agréables volumes de musicographie et de littérature mêlées, prend un visible plaisir à proclamer son fervent idéalisme, son culte de l'esthétique riante et saine. Il lui déplaît que la France contemporaine, héritière de traditions de clarté, accueille avec faveur les concepts de métèques bruyants qui dissimulent leur impuissance sous des apparences de doctrines.

A ces propagateurs du difforme et du pestilent, il oppose, sans le dire spécifiquement dans son nouveau volume, les hommes d'autrefois et aussi d'un passé récent qui, d'un merveilleux élan, allaient vers la pureté de l'expression et du style et, par là, se montraient vraiment français. Ces hommes, sans le chercher sans doute et sans principes établis, enrichissant de nouvelles notions de beauté le patrimoine national, étaient de véritables « créateurs d'âmes », c'est-à-dire des éducateurs qui, par les impressions plastiques ou bien par les idées et sentiments qu'ils communiquaient à la masse, provoquaient son élévation morale.

M. Adolphe Boschot, dont le livre est écrit dans une langue

souple, limpide, légère, pleine de fraîcheur et de charme, après nous avoir donné une définition très personnelle de l'expression en matière d'art et fait assister à certaines transformations du goût public, nous conduit dans l'intimité de ses amis d'outre-tombe qui furent des initiateurs en même temps que des hommes pleins de conscience, soucieux d'élargir, d'aérer, de purifier le domaine de l'esthétique. Ainsi pénétrons-nous dans la maison d'Albert Dürer, sanctuaire où se prolonge l'influence d'un haut esprit. Ainsi M. Adolphe Boschot nous introduit-il auprès de Delacroix, d'Ingres, de Fantin-Latour, de Renoir, artistes spécialement attachés, à son avis, malgré les divergences de leurs caractères, au même culte de l'idéal et de la beauté. M. Adolphe Boschot trace de ces personnages d'élite des portraits d'une belle qualité psychologique. Il termine son volume par une lucide étude sur la critique de Sainte-Beuve, création personnelle, mélange, à doses égales, d'érudition, d'analyse et de poésie. Sainte-Beuve, au service de la vérité, dégageant de notre littérature les idées et les sentiments qui la dominent, dotant les gens de son époque d'une Histoire naturelle des esprits, rejoint, au dire de M. Boschot, sur les chemins de l'esthétique, les artistes qui œuvrèrent pour le perfectionnement de l'humanité. C'est l'intelligence qu'il cultiva et éleva, dans la mesure de ses moyens qui étaient grands.

§

Lorsque Ludovic Lalanne entreprit de publier les *Œuvres complètes* de Brantôme, il n'avait point à sa disposition le **Recueil d'aulcunes Rymes de mes jeunes Amours**, recueil où le subtil seigneur avait assemblé, avec quelques poèmes choisis d'écrivains de son temps, ses propres stances, sonnets et quatrains écrits en faveur de plusieurs dames, ses maîtresses ou ses inhumaines. Le manuscrit de ce Recueil appartenait au Dr Galy, lequel se chargea d'enrichir de son contenu ces *Œuvres complètes*. Ce Dr Galy, insuffisamment renseigné sur la poésie du XVIe siècle, et, au surplus, plein de pudibonderie, commit, dans sa publication, nombre de confusions, d'erreurs et d'omissions.

De sorte que, loin de servir la mémoire de Brantôme poète, il lui nuisit. A la mort du Dr Galy, le manuscrit susdit, après

maints séjours dans des bibliothèques particulières, finit par rejoindre, en 1923, la Bibliothèque nationale sur les rayons de laquelle il repose aujourd'hui. C'est là que M. Louis Perceau, docte historien de notre littérature du XVIe siècle et plus spécialement de notre poésie, l'est allé quérir pour en faire la publication nouvelle dont nous donnons ci-dessus le titre.

M. Louis Perceau, après avoir, en quelques pages, résumé la biographie de Brantôme, se livre à un examen attentif du manuscrit. Il précise que l'écriture du poète n'y figure qu'à deux reprises différentes et qu'en majorité les pièces furent probablement copiées par un secrétaire, le sieur Mathaud. Il établit quelle est la part véritable de Brantôme dans ce recueil et rend à d'autres poètes ce qui leur appartient. Il indique quelles, parmi ses œuvres, étaient déjà publiées et quelles autres sont restées inédites. Il donne la liste des jouvencelles et dames qui stimulèrent la verve poétique du seigneur de Bourdeille. Il croit pouvoir fixer à 1569 et 1584 les dates extrêmes où le dit seigneur, généralement fort vagabond, trouva le loisir de dresser cette sorte d'anthologie où il se réserva la plus belle place. Enfin, il nous fournit du manuscrit un dépouillement complet.

Rien n'est évidemment indifférent de ce qui regarde le chroniqueur le plus remarquable du XVIe siècle. Les poésies de Brantôme présentent le grand avantage de nous renseigner sur lui-même et spécialement sur sa sentimentalité d'ailleurs fort médiocre d'épicurien que les dames ne semblent pas avoir éperdument goûté. En fait, ces poésies n'ajouteront aucun éclat à sa réputation. Hors deux ou trois d'entre elles qui offrent quelque liberté d'allures, elles témoignent, comme le constate M. Louis Perceau, que leur auteur, si fertile dans sa prose en traits vifs et en peintures colorées, recevait son inspiration d'un assez fade platonisme. Elles sont néanmoins ponctuées, de-ci, de-là, par quelque bel alexandrin ou quelque heureuse image.

§

Le romantisme continue à fournir une abondante matière de livres nouveaux. Il semble cependant que les études biographiques laissent peu à peu la place aux études de mœurs, plus générales et, historiquement, d'un intérêt plus grand. Parmi les dernières qui nous sont parvenues, celles de M. Marcel Bouteron

et de M. Jules Bertaut nous paraissent mériter une attention spéciale.

M. Marcel Bouteron envisage la **Danse et la Musique romantiques**. Le titre peut paraître un peu frivole. Le sujet, traité dans son ensemble, est nouveau ou, tout au moins, nouveau dans plusieurs de ses parties. Sans doute sommes-nous déjà renseignés sur l'Opéra à l'époque de Louis-Philippe, savons-nous quels furent les prestiges et les succès de la Taglioni et de Fanny Elssler et quelles réussites obtint dans sa direction de ce théâtre le Dr Véron. Mais M. Marcel Bouteron ajoute, aux notions que nous avons déjà, grâce à sa merveilleuse information sur les mœurs de ce temps, des détails de tous genres, des précisions, des révélations.

Son livre est écrit avec finesse et bonne humeur. Le style s'y adapte au thème qui est gai. M. Marcel Bouteron nous introduit dans tous les coins d'un théâtre dont on connaissait surtout le foyer. Il nous trace aussi des portraits et, en particulier, le portrait d'Auguste, chef de claque, type singulier, fonctionnaire ayant une merveilleuse idée de sa fonction et qui se contentait pour tout paiement d'un paiement en billets, et qui, néanmoins, faisait si bien ses affaires qu'il mourut riche. Auguste possédait les mains de son emploi, des mains gigantesques et disposées pour obtenir en s'entre choquant un bruit de canonnade. Il savait à merveille simuler l'enthousiasme et, quand la pièce ou l'acteur lui plaisait, il ajoutait les clameurs aux bravos. Il savait aussi, quand on le payait suffisamment, faire « chuter » l'actrice dont quelque rivale souhaitait l'insuccès. On ne reverra plus des personnages de ce genre, exerçant leur métier avec tant de componction et agissant sur le public avec tant de certitude.

Il y a, dans le livre de M. Bouteron, de charmantes pages sur les bals de l'opéra et leur animateur, le fameux Musard, chef d'orchestre, sur les bals de la cour, sur ce ballet de Marie Stuart en particulier, que la duchesse de Berry conduisit et que les dames dansèrent en adaptant les manches à gigot au costume du XVIe siècle, sur les bals de la société et des établissements spéciaux, enfin sur les académies de danse, celle notamment où professait l'illustre Cellarius et où l'on apprenait, en la nuançant de toutes sortes de finesses, la valse chère à la Restauration.

L'ouvrage de M Jules Bertaut : **Villégiatures romanti-**

ques, est traité, comme celui de M. Marcel Bouteron, avec beaucoup d'entrain et un désir de nous restituer, par la vivacité du style, des images de vie. Il pullule de faits et ne laisse pas un instant l'attention en suspens.

M. Jules Bertaut a pensé, avec raison, qu'avant de nous fournir, sur les villégiatures du temps de Louis-Philippe, des renseignements circonstanciés, il était bon de nous dire comment on s'y rendait. C'est pourquoi il nous conduit tout d'abord rue Gît-le-Cœur à l'hôtel des Messageries Laffite et Caillard. Il nous fait une agréable peinture du départ d'une diligence, de cette diligence elle-même et du public si divers qui emplissait son coupé, sa rotonde et son intérieur. On fumait la pipe à l'intérieur, mais on y jouissait d'une honnête liberté. Dans le coupé au contraire, les gens de qualité ne fumaient point, mais s'ennuyaient ferme, n'apercevant pour tout horizon que la croupe des chevaux.

M. Jules Bertaut décrit les incidents de voyage de cette diligence. Ils étaient nombreux et le plus grave consistait, comme du temps de Mme de Sévigné, dans le renversement. On mettait trois jours pour aller de Paris à Dijon, six à Bade, huit aux Pyrénées, sept à Aix-les-Bains, vingt-huit à Rome. C'est pourquoi les gens opulents préféraient la berline au lourd véhicule public.

Bade évidemment fut de toutes les villégiatures celle que les romantiques préférèrent. Danseurs, mélomanes, joueurs trouvaient tous les plaisirs réunis dans son fameux Palais de la Conversation, dont parlent les chroniqueurs du temps. De Bade on pouvait rayonner au milieu de sites enchanteurs, cadres d'amour et de divertissements cynégétiques.

Les romantiques séjournaient aussi beaucoup à Mayence, Wiesbaden, Coblentz et sur les bords du Rhin. D'aucuns, attirés par Walter Scott, faisaient le pèlerinage d'Ecosse où l'illustre écrivain recevait avec beaucoup d'aménité ses admirateurs. En Angleterre également, la plage de Brighton était fort fréquentée, ainsi que la station thermale de Bath. De nombreux touristes se rendaient aussi, mus par leurs sentiments légitimistes, à Holy Rood où Charles X achevait sa pénible existence d'exilé.

M. Jules Bertaut nous entretient, en nous donnant beaucoup de détails curieux, des villégiatures à Aix-les-Bains et en Italie. Il ressort de son texte que la mer n'attirait guère les promeneurs.

La plage de Dieppe, mise à la mode par la duchesse de Berry, conserva seule la prédilection. Dumas père découvrit Trouville, mais ne réussit à y attirer qu'une colonie d'artistes.

Le volume de M. Jules Bertaut et celui de M. Marcel Bouteron sont illustrés de planches et de vignettes empruntées aux dessinateurs du temps. Bien adaptées au texte, ces planches et vignettes ajoutent à son agrément.

MÉMENTO. — Le n° 7 des *Cahiers Balzaciens* publiés par M. Marcel Bouteron contient la Lettre [inédite] de Balzac sur Kiew, extraite de la collection Lovenjoul. Des notes copieuses, un fac-similé d'autographe et de curieuses planches l'accompagnent. — *Revue d'histoire littéraire de la France, octobre-décembre 1927*. De M. Georges Mongredien une très intéressante bibliographie des *Poésies de Molière*, enlevant surtout au poète maintes des rimes que Paul Lacroix lui avait imprudemment attribuées et établissant une liste de celles qui lui appartiennent réellement.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Hélène Vacaresco : *Dans l'Or du Soir*, Bloud et Gay. — Jane Sandelion : *La Vie et moi*, Grolard, à Voiron. — Renée de Ruthène : *Les Ailes du Rêve*, « édition du Théâtre-Radiophonique ». — Jeanne Gaignière : *Par delà les Nues*, Eug. Figuière. — Valentine Brunet : *le Visage des Jours*, Messein. — Juliette Portron : *Les Heures multicolores*, « édité sous la direction de J.-L.-L. d'Artey ». — Simone Rhéa : *Dans l'Incantation des Cassolettes*, « éditions d'Art, Radot ». — Charles Albert Janot : *Des Fables*, « éditions Fantaisie-Succès ». — Barthélemy Taladoire : *Rires Brisés*, « éditions du Feu. »

... Et maintenant, à jamais déçue, désespérée, amère de ne sentir sur elle s'étendre que des ténèbres de solitude et d'indifférence, l'amante, l'éternelle amante se tourne vers la mort, et frissonnante lui adresse un appel éploré. Destinée sans changement, la femme se tend à l'amour, le désire, s'y livre toute, ou se lamente d'en avoir été incomprise ou délaissée ; pauvre sœur douloureuse et magnanime, ne te dresseras-tu jamais, dans ta superbe, plus haut que toi-même (et d'autant, par conséquent, plus haut que nous) par une souplesse, par un élan, par un élargissement de ton esprit? Sans doute, il n'est au monde que l'amour pour exalter nos sens, nous enchanter le cœur, nous guider, nous soutenir dans l'exercice de l'intelligence. Mais le monde ne se réduit pas, en définitive, à toi seul et à lui, dont l'image emplit, brûle ton cœur et occupe ensuite ta pensée. **Dans l'Or du Soir**, pour quicon-

que songe, assagi, à la fatalité humaine, certes c'est le hasard, la chance qui aura décidé : celui-ci tout jeune a été bien accueilli de la fortune et mène une vie paisible, satisfaite ; tel autre, à peine a-t-il touché au fruit d'alliciante promission, il se dessèche et fond en cendres ; celui-là aspirera en vain toujours à quelques minutes de félicité et n'y atteindra jamais ; heureux qui, tant de fois ballotté, tourmenté, harassé d'épreuves jusqu'au milieu de l'âge mûr, aura conquis, avant de s'éteindre dans la vieillesse, le domaine magnifique et pur de la confiance réciproque et de la sérénité.

Mme Hélène Vacaresco conserve de son éducation romantique la grâce singulière et à la longue torturante de ne se connaître qu'en soi, avec ses tritesses, ses regrets, ses passions sans cesse rebutées et que le temps a rendues vaines. Le souvenir intervient ; le rêve du passé à demi évanoui est le grand régulateur de sa pensée, encore palpitante et sensible. La résignation se fait en elle, elle accepte, mais quel désert elle aborde et ne vaut-il pas mieux qu'on meure ?

Je perçois dans les poèmes de ce livre un accent assez âpre de sincérité meurtrie, lasse, en dépit de ses reprises, de ses bonds, presque de révolte ou de rébellion secrète et intime. Quelque chose qui amène l'auteur à plus de discipline, de choix, de discrétion dans l'expression de ses sentiments, et c'est pourquoi de cette attardée des lyrismes désuets, romantiques, je le répète, dans le temps et dans l'espace, de Mme Hélène Vacaresco, ce livre, le plus réservé, le plus contenu d'entre tous, me paraît également, et de beaucoup, dans l'*Or du soir*, être le plus chaleureux, le meilleur.

Mais hélas ! que la désolée constatation du poète anglais est donc toujours justifiée, pauvres sœurs de lettres ou artistes (à part de si rares exceptions, enfin ! que je sais bien) : « le sens des femmes est encore tout mêlé de leurs sens » — et, de Meredith aussi, ce souhait, pour nous comme pour vous, — dont la réalisation tendrait à l'accomplissement de notre devoir suprême : « More brain, ô Lord, more brain ! »

Les femmes sont nombreuses qui écrivent en vers, et les lieux communs dont elles traitent ne se renouvellent guère. Certes oui, la poésie sentimentale, de joie, d'espoir, d'abandon même ou de désenchantement a eu son prix, et Mme Jane Sandelion n'a point tort de protester contre ce qu'elle croit — je ne sais pourquoi —

pouvoir considérer comme une proscription générale de la sensibilité au profit de l'esprit, au temps où nous sommes, parce que quelques bateleurs inconsidérés élèvent haut la voix en haine du romantisme qu'ils ne sauraient comprendre, ou parce qu'un troupeau haletant se joint aux admirateurs conscients du lucide et pur génie de Paul Valéry. S'il en était ainsi, se demande-t-elle, angoissée, « qu'adviendra-t-il de vous, mes sœurs, et même des plus grandes, de vous, Noailles et Valmore ? »

La Vie et Moi, sans cesse Mme Sandelion confronte aux choses de la nature sa personne ou son rêve, n'est pas ce banal enchaînement de désirs ou de sanglots dont se satisfait, pour l'ordinaire, le talent d'une femme. Parce qu'elle est vraie et pure, elle rencontre des cris, des aspirations, des sensations qui l'approchent des sœurs les plus grandes qu'elle a nommées. Toutefois, il y a sur elle l'empire d'une saine raison qui s'exerce, elle n'a pas, semble-t-il, été meurtrie par la violence d'un amour de haine ou de joie, elle n'a pas de fougue, ni de lamentations déchirantes, et souvent son art manque de sûreté, de contrôle sur soi, de grandeur méditée. Ce sont là peut-être des qualités qui s'acquièrent. Mais la femme, en art, connaît-elle le prix de la patience ?

Mme Renée de Ruthène, auteur de maintes pièces de théâtre et de comédies de salon, paraît-il, ne manque point de savoir prosodique ni d'une certaine maîtrise dans l'expression rythmée de sa pensée. **Les Ailes du Rêve**, recueil de poèmes assez frais, pimpants, souriants, parfois même badins, font une jolie lumière en l'air doux où elles s'éploient. Le livre se complète par une série de longs récits habilement déduits et se clôt sur des « paysanneries » de convention dont on se passerait bien, mais n'importe, il y a là du rêve vraiment, quoique un peu de tenue mondaine, mais enfin si les ailes sont courtes dans leur essor, elles frissonnent au ciel en agréables taches tantôt roses, tantôt bleues.

Dans le petit recueil de Mme Jeanne Gaignière, vers facilement fervents et de modulation un peu monotone, j'apprécie surtout la sage et charmante préface du beau poète Charles Le Goffic : « ce livre modeste, mais si émouvant par tout ce qu'on y sent à la fois de secrète souffrance, de déchirements intimes, est le récit d'une ascension », et encore — parlant du titre : **Par delà les Nuées** : « J'aimais mieux ce titre : je l'aimais mieux dès avant d'avoir ouvert le recueil et pour ce qu'il semblait annoncer

chez l'auteur d'affranchissement des liens et des désirs charnels...» C'est bien cela, au moins d'aspiration.

Le Visage des Jours, Valentine Brunet, des poèmes bien faits, des vers solides, un peu de pessimisme provenu de Leconte de Lisle ; souvent une pensée, des rythmes où Sully-Prudhomme se fût reconnu.

En ouvrant à sa première page le livre de Mme Juliette Portron, **les Heures Multicolores**, une surprise, un vers proclame :

Nous étions neuf sœurs dans notre maison...

Nous étions neuf sœurs, ô Poète !... Phoïbos-Apollon, dieu juste et bienfaisant, universel, aimé des hommes, voici que les Muses vont elles-mêmes se chanter, quels régals nous sont promis !.. Hélas ! déception : « Notre jeune mère au front souriant — D'un œil plein d'amour suivait sa couvée ». — Tous ces poèmes sont emplis de sentiments parfaits, honorables, louables, mais dans l'expression rien, sinon du trop entendu, du banal : de page en page, le front est souriant, l'œil est plein d'amour, il y a « la couvée », et, de-ci, de-là, un ciel pur, une Jeunesse en fleur, les cendres du passé... *Eheu, Castalides Musae* !

Plus avertie et défiante des redites, Mlle Simone Rhéa, présentée dans une brève et sympathique préface par M. Miguel Zamacoïs, **dans l'Incantation des Cassolettes** assiste au lever légendaire de figures hautaines ou de tendres Visages d'héroïnes. Salomé, Velléda, Omphale et Judith passent, chantent, dansent aux accords de ses rythmes classiques, sinon parnassiens, ou bien c'est Apollon, ou c'est le Christ, et tels paysages éloignés dans le temps ou dans l'espace. Le plus souvent, l'instrument est bien tendu, mais sujet à des défaillances, à des retours puérils de réflexion superflue. Dans un poème sur le retour d'Hélène, ne désigne-t-elle pas soudain la reine du nom de « femme coupable », ne regrette-t-elle ce qu'elle appelle « sa funeste erreur » ? Pourquoi « l'aventure » *prolonge*-t-elle à jamais les échos de son nom... « quand d'autres noms plus purs restent ensevelis dans un oubli funèbre » ?

Des Fables sont présentées par M. Charles-Albert Janot. Elles ne manquent ni d'esprit ni de sens, et sont enlevées dans un preste et aisé mouvement. Tristan Bernard a pu sincèrement complimenter l'auteur : « Merci de m'envoyer vos fables, qui sont charmantes, pleines de sens. D'autre part, un vieil amateur de

la Poésie, comme je me vante d'en être un, goûte beaucoup, je vous assure, le charme et l'ingéniosité de vos vers. »

Ce titre, **Rires Brisés**, rend bien le son des poèmes de M. Barthélemy Taladoire. Beaucoup de sentimentalité qu'une reprise d'insouciance juvénile voudrait renier ; griseries d'un jour qui s'enténèbrent de regrets ou de tristesse. Les vers, les images, frêles souvent, ne manquent ni de juste élan, ni de sincère émotion ; les poèmes en vers libres, si librement rythmés au surplus qu'on les prendrait aisément pour des poèmes en prose, suggèrent discrètement, ainsi qu'il convient.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS EXOTIQUES ET COLONIAUX (2e partie). François Robichon de la Guérinière: *La musicienne des chants défendus*, Henri Dauthon. — Louis Charbonneau : *Acizé*, J. Ferenczi et fils. — Louis Lecoq : *Soleil*, Editions Rieder. — François Bonjean : *Mansour*, Editions Rieder. — Emile Zavie : *La course aux rebelles*, Nouvelle Revue française. — Maurice Soulié : *L'équipage révolté*, Marpon et Cie. — Maurice Magre : *Le mystère du Tigre*, Albin Michel. — Jean Dorsenne: *Un fils de Cannibales*, Nouvelle Revue Critique. — Mémento.

M. François Robichon de la Guérinière, qui s'était retiré sous sa tente à la suite du scandale du Prix Flaubert, fait une rentrée discrète dans la littérature avec un roman : **La musicienne des chants défendus** (le joli titre !), dont l'action se passe en Perse au XVIIe siècle, sous le règne de Shah Abbas. D'accord en cela avec Elémir Bourges, qui tenait le talent de M. Robichon de la Guérinière en haute estime, j'avais trouvé dans son *Grand d'Espagne*, — et cela contre l'opinion presque générale, — de l'imagination, une verve antithétique parente de celle de Victor Hugo, et surtout de la couleur, un sens plastique qui me rappelait celui de Théophile Gautier, dont l'œuvre accomplit une véritable « transposition d'art ». On n'était en droit de lui reprocher que ses négligences de style, son dédain du métier de l'écrivain, c'est-à-dire sa trop complète confiance en la seule vertu de l'inspiration. Mais il semble qu'il a mis à profit la longue retraite qu'il a faite, puisque les tares que l'on pouvait relever dans ses précédents livres ne se retrouvent pas dans celui-ci, dont le ton est très heureusement adapté au sujet. Ce sujet, c'est l'amour d'Abbas le grand (qui sut montrer que la Perse de Darius et d'Ismaïl n'avait pas dégénéré) pour une musicienne ou pour la musique, incarnée

dans une femme. Administrateur éclairé et énergique, autant que guerrier valeureux, Abbas, qui descendait des Saints d'Ardebil, avait une âme pieuse, malgré sa cruauté, et M. Robichon de la Guérinière a très bien discerné ce qu'il entre de mysticisme dans son culte, à la fois voluptueux et artiste, pour Loulikaha, l'élève et l'amante de Bokhary, le joueur de kemantjeh. Il y a pour Abbas quelque chose de divin dans le don merveilleux de Loulikaha qui, lorsqu'elle chante, exprime « une promesse de miracle », et le respect que lui inspire cette femme, dont « un ange a épousé la voix », impose silence à sa sensualité. Un tel respect, jamais despote turc ou arabe ne l'eût ressenti. Mais c'est que le Persan est un Aryen, et qu'il vit sur un sol favorable à la vigne, cette plante bénie du ciel, dont la culture cesse là où la barbarie commence... Il est, d'ailleurs, beaucoup question de Chiraz dans le roman de M. Robichon de la Guérinière, dans son poème, plutôt, qui, profond par l'analyse — je dirai mieux : par la révélation des sentiments d'Abbas pour Loulikaha, est aussi pittoresque, et déroule une admirable variété de tableaux chatoyants et précieux comme des miniatures. M. Robichon de la Guérinière n'a pas brossé de la Perse un décor d'opéra-comique où s'agitent des fantoches. Son intuition lui a permis d'évoquer le pays et d'exprimer l'âme du pays au milieu duquel il nous reporte, à plus de trois siècles en arrière. C'est une pathétique et séduisante résurrection qu'il a réalisée.

M. Louis Charbonneau pourrait bien n'être que l'écrivain d'un seul livre, mais, ce livre, il le varie ou le renouvelle par sa façon charmante de le nuancer. C'est encore, comme dans *Mambu et son amour*, le portrait d'une femme noire qu'il fait dans **Azizé**, mais d'une noire de la brousse africaine, cette fois, appartenant, pour être précis, à la peuplade des Balinguis, reste d'une race jadis puissante et qui occupait la région située entre le Cameroun, le Congo français et l'Ivindo. De cette créature primitive, aux instincts enveloppés de séduction, M. Charbonneau nous révèle l'âme avec une subtilité d'autant plus remarquable qu'elle use des moyens en apparence les plus simples. M. Charbonneau, qui est infiniment sensible, ne monte jamais ses découvertes en épingles. Il évite de forcer le trait, en outre, et laisse autour de la vérité ce léger halo de mystère ou d'imprécision qui incite à la rêverie. Accessible à la tendresse du blanc qui « parle joli », « contente

dans tout son corps » quand elle découvre en lui la flamme spirituelle, étrangère aux hommes de sa race, Azizé n'en obéit pas moins, le moment venu, à l'appel de celle-ci. L'hérédité l'emporte en elle sur la sympathie, en quelque sorte désintéressée, que son époux d'un temps a su lui inspirer, et elle obéit à son destin. Elle vivra, petite animale soumise à la loi antique de la tribu, avec dans son cœur le souvenir de l'amour du blanc comme un bijou dont elle se parera aux heures de fête intime où une puissance inconnue l'élèvera plus haut qu'elle-même.

La nouvelle œuvre de M. Louis Lecoq, **Soleil**, et qui se compose de quatre contes nord-africains, me paraît en notable progrès sur celle (*Cinq dans ton œil*) que le jury du grand prix littéraire de l'Algérie avait couronnée. Ce roman, d'ailleurs original, manquait peut-être de simplicité. En effet, si quelque chose de sa singularité se retrouve encore dans les premières pages du présent recueil, c'est, bientôt, d'un mouvement allègre qu'emporté par la force de sa narration, M. Lecoq dépouille son style et se révèle excellent écrivain. On n'adopte pas une façon d'écrire sans être la dupe d'un procédé, j'entends sans se voir limité dans son expression même par le ton que l'on a pris. Cette fois, M. Lecoq a usé d'une langue qui lui a permis de donner objectivement à chacun de ses contes un accent particulier sans cesser pour cela d'être lui-même. L'âme du peuple africain nous apparaît dans ses contes sous des aspects divers, mais dans une rigoureuse unité, tantôt procédurière, tantôt superstitieuse, tantôt cruelle, tantôt luxurieuse. J'ai surtout goûté *La marque* et *Les deux paradis* qui, par leur intensité, justifient particulièrement le titre que M. Lecoq a choisi pour son volume.

M. François Bonjean poursuit seul l'histoire de l'Egyptien dont il avait narré l'enfance dans *Mansour*, en collaboration avec M. Ahmed Deif. Né à l'époque de l'occupation de la citadelle du Caire par les troupes anglaises, Mansour, fils et petit-fils de Saint, atteint l'âge de faire ses études vers 1900, c'est-à-dire lorsque les premières influences du « modernisme » se font sentir chez les Musulmans ; et nous le voyons entrer dans l'**El Azhar** — la vieille université-mosquée, fondée en 988 par El-Aziz — au début de ce nouveau volume. Mais ce qu'on lui enseigne ne le persuade pas. Il hésite entre le passé et l'avenir, le *gaidid* et le *qadîme*, et subit l'ascendant de la civilisation occi-

dentale malgré sa haine des « rouges », les dominateurs britanniques. Nul doute que M. Bonjean n'ait utilisé, pour écrire son livre, de très véridiques documents, et ce livre nous renseigne en détail sur la mentalité des habitants actuels de l'antique domaine des Pharaons. Que signifie, au juste, cependant, « l'Egypte aux Egyptiens », à présent qu'il ne reste plus trace, d'Alexandrie à Karthoum, du peuple qui vivait sur les bords du Nil à l'époque des dits Pharaons? Christianisée au IIe siècle, grâce aux Juifs qui y foisonnaient, l'Egypte n'est devenue musulmane qu'au VIIe siècle, quand les Arabes la conquirent. Ceux-ci, d'ailleurs, devaient être vaincus à leur tour par les Turcs, et définitivement réduits en vassaux de l'Empire Ottoman, au XVIe siècle par Sélim... Mais M. Bonjean ne s'est point proposé de répondre à une aussi indiscrète question. Il a fait œuvre objective, et ce faisant il a réussi à intéresser.

En de courts chapitres, presque tout entiers dialogués, et toujours très vivants, M. Emile Zavie nous initie dans **La Course aux rebelles** aux tourments d'un homme qui a fui sur la terre d'Afrique une femme trop chérie dont il se croyait dédaigné, et qui pourtant l'aimait... Il y a quelque chose de déchirant dans ce malentendu, et c'est avec art que M. Zavie a su nous rendre sensible la fièvre qui brûle le sang de son héros sous le soleil tunisien. Victime d'une obscure fatalité, ce héros appartient à la race des inquiets, de ces malheureux que les Anglais appellent *dissatisfied minds*, et dont Wagner disait, en se déclarant marqué de leur signe, qu'ils sont nés avec « l'esprit de mécontentement ». Une impression de réalité pathétique se dégage du récit de M. Zavie, évocateur avec un sobre pittoresque de l'existence de nos soldats d'outre-Méditerranée, et qui s'achève, si je puis dire, sur une note en l'air, dont la vibration se prolonge dans le souvenir...

M. Maurice Soulié, qui excelle à romancer la réalité, a choisi, cette fois, dans la petite histoire, un bien attrayant sujet. **L'équipage révolté** dont il nous raconte la merveilleuse odyssée, est celui de ce sloop, le *Bounty*, qui, en 1789, fut envoyé en mission par le gouvernement britannique dans les Iles de la Société pour y recueillir les fruits de l'arbre à pain. La rigueur de son commandant, le capitaine Bligh, qui abusait du *cat of nine tails* (le fouet armé de fer) poussa cet équipage aux déci-

sions extrêmes, au bout d'un voyage long et fatigant, et après qu'il eut goûté aux délices d'Otahiti. Quelle fut la destinée des mutins dans cette « nouvelle Cythère », et comment le capitaine Bligh, abandonné dans une barque ouverte de huit mètres de long, avec quelques fidèles, parvint à regagner l'Angleterre, voilà ce dont M. Soulié nous instruit avec verve et, quand il le faut, avec bonne humeur et fine ironie.

Un dompteur cruel, à la suite d'une déception sentimentale, se transforme si profondément qu'il éprouve une sorte d'amour mystique pour les bêtes qu'il avait jusqu'alors haïes. Cette conversion étonnante, c'est **Le Mystère du tigre**, de M. Maurice Magre. Il faut dire que nous sommes entre Singapour et Java, dans un monde où la religion bouddhique enseigne à l'homme le respect, sinon le culte de ses frères inférieurs. Avant de devenir le saint François de la jungle, le dompteur de M. Magre se livre à bien des actes d'une férocité perverse assez déplaisante. Il y a de bonnes descriptions dans le livre de M. Magre, qui est attachant, mais dont le pathétique et le miraculeux m'ont paru un peu artificiels.

Dans **Un fils de cannibales**, M. Jean Dorsenne, qui connaît à merveille Tahiti et le caractère et les mœurs de ses habitants, s'est fait le biographe de Teraupo, sorte de Vercingétorix ou de Toussaint-Louverture maori. Esprit souple et délié, « fertile en ruses », et d'une grande facilité d'élocution, Teraupo souleva contre nous les Tahitiens au moment où nous annexâmes les îles Sous-le-Vent et fut le héros d'une très pittoresque épopée. Peut-être M. Dorsenne a-t-il demandé à son imagination d'embellir ici la réalité, mais on ne saurait lui reprocher d'avoir fait œuvre de romancier plus que d'historien en nous entretenant d'un personnage dont les actes n'ont tout de même pas exercé une grande influence sur le développement de l'humanité.

Mémento. — Poursuivant « la geste » ou l'épopée que, sous ce titre général, « les Barbaresques », il a entrepris de consacrer aux musulmans de l'Afrique du Nord, M. Ferdinand Duchêne publie aujourd'hui *La Rek'ba* (Albin Michel), histoire d'une vendetta kabyle. Comme à son habitude, c'est d'un ensemble de documents rigoureusement contrôlés qu'il s'est inspiré, s'il a souligné « la vérité afin d'obliger à réfléchir », ainsi qu'il le déclare dans son avant-propos. Sans rien, cependant, de didactique, M. Duchêne a réussi à mettre en relief, dans une action mouvementée, le courage, la misogynie, le fatalisme et les haines fra-

tricides de ses héros, soumis à la loi sévère des montagnes. — M. Pierre Mille, dont « Les Arts et le Livre » éditent dans leur collection « Pour la joie de nos enfants » Un *Barnavaux, soldat de France*, publie d'autre part (à la Librairie Valois) un bien curieux et bien attrayant recueil de contes ou de nouvelles : *Le singe et la petite fille*. Les meilleures qualités de celui qu'on a appelé le Kipling français se retrouvent dans ce volume qui nous promène sous tous les climats et semble parfumé de toutes les odeurs de la terre. Je recommande, en particulier, *Hanoumane*, l'histoire d'une gamine qui se jette à la mer pour punir ses parents d'une injustice ; *Une petite feuille*, où il est tragiquement question de la sorcellerie africaine ; *Le sac*, où nous retrouvons notre ami Barnavaux, et *Celle qui ne put faire autrement*, qui rappelle un peu *Boule-de-Suif*. — A ceux qui mettraient en doute quelles ambitions patriotiques ou nationalistes inspire la fureur de prosélytisme des Soviets, je conseille de lire *Le chef de l'armée rouge* (Fasquelle), de M. Pierre Fervacque. Ce livre, d'impressions vécues, illustre la théorie de M. Ernest Seillière, relative au caractère impérialiste de toute mystique. Le portrait que trace M. Fervacque de Mikaïl Toukatchevski, le généralissime des forces communistes russes, est fort instructif. Il a de l'accent, en outre. — Une suite de bonnes nouvelles composent le recueil dû à la collaboration de M. G. et de Mlle J.-C. Saint-Yves, et intitulé *Contes cruels de la Steppe* (Flammarion). La réalité a inspiré ces nouvelles qui se passent en Russie d'Asie, au temps des Czars, et dont le fanatisme, l'ivrognerie, l'érotisme, l'ardeur guerrière et la cruauté sont tour à tour les thèmes. Une verve drue les anime et en rend agréable la lecture. — *Les esclaves de Mequinez* par Mme Nancy George (Editions du Monde Moderne) nous transportent dans l'Empire du Maroc à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe pour nous conter l'histoire d'une captive, bien entendu. Il y a du charme dans sa peinture de l'ancienne Méquinez.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Une lettre de M. André Gide. — *Œdipe et le Sphinx*; 3 actes de Joséphin Péladan, chez les Comédiens de la Croix-Nivert. — *En bordée* ; 3 actes de MM. Pierre Veber et André Heuzé, à la Scala.

A propos de certains des sujets que j'ai traités ici, **une lettre de M. André Gide** m'a apporté quelques remontrances. Remontrances fort cordiales et des plus intéressantes :

Mon cher vitrioleur, je voudrais pouvoir louer tous vos articles ; vous savez quelles amicales raisons m'en empêchent ; je voudrais qu'il n'y eût que celles-ci, mais il y en a d'autres. Laissons de côté vos atta-

ques contre Copeau et Valéry ; parlons de votre article sur *Hamlet*. J'ai traduit, vous le savez peut-être, le premier acte d'*Hamlet*. Ce seul acte m'a donné plus de mal que les cinq actes d'*Antoine et Cléopâtre*. Je suis extrêmement satisfait de ma traduction partielle, la considère immodestement comme excellente, la seule qui poétiquement ne trahisse pas un style atrocement difficile (la traduction de Schwob est un monstre ridicule), mais elle m'a tant pris de temps que j'ai renoncé à pousser plus loin. Je ne pouvais consentir à me laisser manger davantage ; mais ce n'est pas là la seule raison. L'autre raison, la vraie, c'est que mon admiration défaillait sans cesse (ce qui, pas un seul instant, n'advint avec *Antoine*). Plus j'étudiais le texte, plus il me paraissait inadmissible d'y voir partout uniquement le grand Will, plus j'y sentais les retouches, les rapiéçages.

Bref, l'impression que j'avais depuis longtemps se confirmait, que *Hamlet*, la plus surprenante et inquiétante, la plus moderne des pièces de Shakespeare, était loin d'être la plus parfaite, ni même une des plus belles et ne pouvait se ranger à côté d'*Othello*, d'*Antoine et Cléopâtre*, de *Macbeth*, etc. La découverte récente de manuscrits qui laissent entrevoir combien cette pièce, au cours des représentations, avait été remaniée, est venue justifier mes appréhensions. Comment voulez-vous, dès lors, que je vous approuve lorsque vous vous servez de deux vers, très probablement rajoutés pour autoriser la barbe d'un cabot poilu, de deux vers des plus médiocres, pour accabler un brave garçon (que vous me permettrez bien de défendre puisqu'il n'est pas de mes amis) qui n'a peut-être pas beaucoup de moyens, mais dont le zèle et la dévotion ne m'en paraissent que plus admirables. Novelli également nous présentait un *Hamlet* glabre, et bien d'autres, et Sarah Bernhardt... vous le savez. Il semble à vous lire que Pitoeff seul... Certes, il me plaît qu'aucun sentiment de pitié ne vous retienne ni n'incline votre jugement d'artiste extraordinairement perspicace (notre monde littéraire est tout pourri de complaisances), mais ici c'est le désir, le besoin de blesser qui vous emporte ; je vous consens cruel (il y a de la beauté dans votre atrocité sensible), mais je souffre parfois de votre hargne, autant par affection pour vous que pour celui que vous mordez.

. . . .

Pour ce qui est de Valéry, il va sans dire que vos flèches ne s'égarent pas, comme celles des autres. Vous êtes « dans la ligne » ; si vous manquez le but, c'est en le dépassant.

Apollinaire et Valéry sont aux deux extrémités de leur art ; le premier aussi musicien que l'autre théoricien, mathématicien ou astronome. Ce qui me déplaît (et le mot n'est pas assez fort) dans vos attaques, c'est qu'elles se donnent l'air de surprendre Valéry, qui jamais

n'a cherché à donner le change. Au contraire, Il a toujours affecté un grand dédain pour la littérature et même pour ses propres « exercices » qui n'avaient d'autre mission, à ses yeux, que de montrer l'inanité du travail *littéraire*. Ceci n'est pas une citation, mais une phrase que je prête à Valéry : « Je peux à volonté, sans être ému, vous émouvoir. J'ai mes *charmes* ».

Opposer à cette opération savante et concentrée les miracles ingénus d'Apollinaire, rien n'est plus légitime, et que de les préférer. Mais pourquoi crier au scandale lorsque l'auteur lui-même a pris soin de vous avertir ? J'imagine le spectateur, devant ce prestidigitateur ahurissant (l'avez-vous vu ?) qui d'une carafe emplie d'eau sort punch, liqueur ou champagne, j'imagine le spectateur (en l'espèce, c'est vous) s'élancer du fauteuil d'orchestre en criant : « Salaud, je t'ai vu ! Tu n'as mis que de l'eau dans ta carafe... »

— Mais, Monsieur, c'est précisément ce que je voulais démontrer.

Sur la question Jacques Copeau, que M. André Gide évoque en l'écartant pour les raisons les plus légitimes, il n'y a pas, en effet, à revenir. M. Copeau avait prié M. Lucien Dubech de prendre connaissance de ma chronique (*Mercure* du 15 septembre 1927). M. Dubech a pu se rendre compte facilement que ce que j'ai avancé est incontestable : que M. Copeau n'a fait que mettre en œuvre, dans *le Vieux-Colombier*, le plan de Golberg, en gardant le silence total sur cet initiateur, en affectant au contraire une paternité orgueilleuse et jalouse, et avec un sectarisme, une étroitesse de vue déplorables et fatals.

M. André Gide est un fidèle de Gœthe. Si Gœthe n'a pas réussi à le convaincre qu'*Hamlet* est un grand chef-d'œuvre, je n'essaierai pas. Quant à *Antoine et Cléopâtre*, par curiosité je l'ai relu : classer cela au premier rang des œuvre de Shakespeare, c'est pure extravagance. Quelques beaux passages, mais l'ensemble est un délayage historique, qui ennuie, et où même on se perd si l'on n'a plus son Plutarque et son histoire romaine dans la mémoire.

Je maintiens qu'Hamlet a de la barbe (*Mercure*, 15 juillet 1927). Les deux vers que M. Gide suppose interpolés par un acteur barbu (1) figurent dans les éditions les plus autorisées, notamment dans celle de Stratford-sur-Avon (1904-1907). Je ne

(1) Pourquoi un « acteur barbu » aurait-il eu besoin qu'une justification de sa barbe soit incluse dans un texte qui, en tout cas, ne portait aucune indication contraire ?

vois pas en quoi ils sont « des plus médiocres ». Ne disent-ils pas aussi bien que possible ce qu'ils veulent dire ? « *Suis-je un lâche ? — qui veut m'appeler un vilain ? qui veut me frapper au travers du visage ? qui veut m'arracher la barbe et me la jeter à la face ?* (2) »

Mais laissons la question de texte. Comment supposer, en ces temps héroïques, un prince, un guerrier, qui se serait fait la figure glabre d'un *clergyman* ? (Et, sans que je prétende à fixer exactement son âge, Hamlet a évidemment celui de la barbe ; ce n'est pas un adolescent, mais un jeune homme.) Etre privé de la barbe — apanage de la virilité, de la force — on a généralement considéré, jusqu'aux temps de décadence, que c'était efféminé, et même ignominieux. D'ailleurs, sans recherches érudites et en consultant tout bonnement une *Encyclopédie*, j'ai vu que les Germains du moyen âge, sans ignorer le rasoir, portaient tout au moins la barbe fourchue et les moustaches.

Sur la question Valéry, M. André Gide, qui est son grand ami, est qualifié mieux que quiconque pour nous informer. Comme il le fait est un délice. Il ne me paraît pas que l'on puisse mieux le peindre. Je ferai seulement cette légère réserve que M. André Gide est tout à fait mal venu à me comparer, lorsque j'examine M. Valéry, à un spectateur auquel il prête une attitude et un accent grossiers. Volontiers je lui rappellerai à ce propos ce qu'il m'écrivit après que j'eus publié mon étude sur lui-même :

L'écartement de la distance accentue les reliefs et les ombres ; et combien je vous sais gré aujourd'hui de cette brutalité, de cette absence de « ménagements » habituels, qui d'abord pouvait paraître presque blessante, mais qui fait la vraie valeur de votre étude et la mettra, ce me semble, à l'abri de la décomposition où sombreront les complaisances, les fadeurs déjà à demi pourries. Certainement vous m'avez aidé à prendre conscience de moi — ce qui, passé 55 ans, n'est plus dangereux, mais profitable.

L'énergie que j'ai employée pour décrire André Gide est la même qui m'a servi pour reconnaître Paul Valéry. Elle a trouvé et montré celui-là positif, celui-ci négatif : voilà tout.

En tout cas, tout ce dont M. Gide pare M. Valéry : *la mathématique, l'astronomie, la froideur voulue ou non*, n'est-ce

(2) Am I a coward ? Who calls me villain ? Breaks my pate across ? Plucks off my beard, and blows it in my face ?

pas la négation de toute poésie ? Au surplus, les mathématiques et l'astronomie ont la *précision*, une qualité que l'on ne peut certainement pas reconnaître à Valéry.

Gide fait allusion à un rapprochement que j'ai esquissé ailleurs entre Apollinaire et M. Valéry, pour la confusion du second. Même auprès de poètes encore vivants : Jammes, Vielé-Griffin, Paul Fort, que valent le nom et les pénibles exercices de M. Valéry ? Car enfin, nous sommes parfaitement d'accord, M. Gide et moi : ce que fait M. Valéry est une dérision, une turlupinade, une parodie, une mystification : avec les moyens éprouvés des poètes authentiques, lui veut, selon M. Gide, nous émouvoir en se sachant parfaitement aride. Et c'est à cela qu'il sue. S'il l'avoue, nous sommes d'accord. Mais si, comme l'affirme Gide, M. Valéry prétend dire : « Je peux à volonté, sans être ému, vous émouvoir, j'ai mes *charmes* », nous lui répondrons, nous lui avons répondu : Vous avez « vos charmes », mais ce sont charmes de maquillé. Quant à nous émouvoir ? Cela non. Et même les quelques feuilletonistes qui couronnent de roses votre narcissisme impuissant ne sauraient prétendre qu'ils l'auraient par vous jamais été. Il est certes louable d'avoir « pour mission » de montrer par son propre exemple « l'inanité du travail *littéraire* » ; mais si démonstratif en cela que soit M. Valéry, on peut bien dire, en vérité, que c'est là misérable « mission ». Quel poète authentique pourrait jamais consacrer sa vie à telle palinodie ? et sur la poésie même !

Allons, cet impudent coquet est manifestement surfait.

Ma petite notice du 15 août, je ne l'ai écrite, dans cette rubrique, qu'à cause de la *Comédie* que tout cela me paraissait être. J'y disais que M. Valéry est un acrobate de foire, soulevant avec effort des poids truqués. M. Gide le voit plutôt comme « un prestidigitateur ahurissant ». Disons, bonnement, que ce n'est pas le grand poète que la critique publicitaire a prétendu. Et que, par exemple, auprès d'Apollinaire, du « miracle d'Apollinaire », comme écrit Gide, il n'est qu'un nain.

§

Œdipe et le Sphinx. — Dans cette pièce, représentée au théâtre antique d'Orange en 1903, Péladan donne une sorte de prélude à l'*Œdipe Roi* de Sophocle. Zèle très superflu. Au *un*,

Œdipe tue Caïus dans une querelle ; il ne sait pas que c'est son père, — et nous ne le savons pas davantage si nous nous en tenons à Péladan. Au *trois*, il épouse une princesse d'âge mûr, Jocaste, en ignorant que c'est sa mère, ce dont rien ne nous informe non plus. Dès lors, quel intérêt pouvons-nous prendre à ces deux *sketches* ? Encore plus indifférents nous laisse le *deux*, où Œdipe, après une série de discussions et de *colles*, tue le Sphinx. L'œuvre se termine donc de longues années avant le moment où la légende devient tragique, et où la prend Sophocle : Œdipe, au sommet de sa puissance et de sa prospérité, faisant la terrible découverte (avec quelle poignante gradation !) qu'il est un fils parricide et incestueux, dont l'impunité attire sur son peuple le fléau céleste.

L'essai de Péladan (que lui-même déclare être resté incomplet) se défend par une assez haute tenue littéraire. La forme est solide, en vers blancs bien frappés. Beaucoup trop fécond (sans même parler de ses excentricités), Péladan était un bel et classique écrivain, quand il le voulait. La résurrection tentée par les comédiens de la Croix-Nivert est donc justifiable ; tout au moins elle témoigne de leur élan vers un art qui, pour n'être pas très original, n'en est pas moins relevé. Cette troupe tragique, dévouée à ses propres vues, a réussi, avec des moyens simples, une présentation excellente et aussi une interprétation remarquable.

§

En bordée n'est qu'une imitation très directe et assez pâle du *Train de 8 h. 47*. Sauf qu'il s'agit de mathurins au lieu de cavaliers. On est loin d'y trouver autant de drôlerie et de crédibilité que dans le Courteline. Et c'est plus enchevêtré de grosses ficelles, ce qui fait de la chose un bas vaudeville beaucoup plus qu'un tableau, même très chargé, de mœurs maritimes. Mais, en somme, si on abandonne toute coquetterie spirituelle, on se laisse gagner par la gaité du bon public de la Scala. L'interprétation, sans comprendre d'étoiles, est d'un ensemble très approprié au genre. On y voit M. Bossis dans un rôle à peu près calqué sur celui de l'inoubliable brigadier La Guillaumette, se montrer une excellente doublure de Marcel Simon ; M. Sinoël, un comique d'une certaine finesse, pour qui on a du chagrin de le voir voué à de vulgaires figures de Jocrisse. La principale femme,

Mme Mireille Perrey, n'a qu'un rôle assez secondaire. Elle est agréable, au dernier acte, dans un costume de moussaillon. Mais, ô déception, lorsqu'elle paraît déguisée en pirate chinoise (pour un film), elle n'exhibe pas son torse nu, contrairement aux promesses de l'affiche.

Autre *desideratum* : dans le tableau de la maison spéciale — aussi obligé à la Scala que le confident dans le théâtre classique — il manque l'intermède des chansons égrillardes qui était de droit avec Mlle Parysis.

Pas de chair sous nos yeux ; pas de polissonneries à nos oreilles : alors quoi ?

ANDRÉ ROUVEYRE.

HISTOIRE

Pierre Champion : *Louis XI*. Tome premier : Le Dauphin. Tome second Le Roi. Librairie ancienne Honoré Champion. — Louis XIV : *Mémoires de Louis XIV*, publiés avec une Introduction et des Notes par Jean Longnon. — Mémento.

Le bon Henri Martin, historien pondéré, mais généralisateur, se préoccupait beaucoup de la morale, souci louable. Ses pages sur Louis XI, entre autres, dans son *Histoire de France*, ont témoigné de cette sollicitude. C'est aussi une tendance abstraite, respectable, disons-nous, quelque incommode qu'elle puisse être parfois pour l'esprit d'observation, que M. Pierre Champion, dans l'Introduction à son **Louis XI**, se trouve avoir relevée chez les érudits que j'appellerais les « érudits à dossiers ». Ils ont des dossiers complets, dont maints éléments se sont bien souvent constitués postérieurement à l'existence du personnage étudié ; et, là-dessus, pouvant voir, eux, ce que ce personnage ne pouvait voir, lui, ils se prononcent sur sa conduite, — et ceux qui n'ont qu'à étudier à leur aise, toutes pièces en mains, jugent, par rapport à leurs conceptions théoriques, « celui qui agit » au jour le jour d'après des données et avec des moyens nécessairement confus et incomplets. Par exemple :

Il nous paraît qu'il a été absolument impossible au roi Louis, observe M. Pierre Champion, de prévoir qu'une certaine politique qu'il eut avec la Catalogne devait contribuer à rapprocher l'Aragon et la Castille et à fonder l'empire de Charles Quint. Il nous semble donc peu juste de dénoncer la politique qu'il eut avec la maison de Bourgogne, comme ayant suscité l'hostile maison d'Autriche et, par là, provoqué

des guerres qui ont désolé la France et l'Europe jusqu'au milieu du dix-septième siècle.

Voltaire fut, en ce qui concerne Louis XI, le plus injuste des historiens à « dossier ». Il avait, lui, un dossier gonflé d'anachronismes, le dossier de la « superstition », du « fanatisme », de la légende, du préjugé politique et de l'abstraction morale. Il juge Louis XI avec « une paire de lunettes anti-catholiques » et humanitaires. Il a l'optique du libéral, qui, appliquée au Passé, ne fait jamais voir que monstres et curiosités fantastiques. M. Champion a parfaitement montré comment Voltaire a préparé la conception romantique.

On comprend, là dessus, le goût que professe M. Pierre Champion pour le fin et sagace contemporain de Louis XI, le mémorialiste Commines ! « Je pense que c'est pour l'amour de Commynes, tout autant que de la vérité, que j'ai écrit ce livre. » Commines, qui n'a pas d'idées préconçues, qui a si bien démêlé les idées du roi Louis XI en le servant, si bien jugé les situations politiques, et qui n'a pas écrit sous les yeux du prince, Commines dont la finesse s'accorde avec l'intelligence pénétrante et souple de Louis XI, mais qui n'a subi aucune influence pouvant troubler la lucidité de son observation, — était le meilleur guide, ou plutôt le meilleur « conseil ».

M. Champion n'a pas cherché dans Commines une apologie qui n'y est guère. Commines s'est contenté de dire avec froideur que Louis XI « était, de tous les princes qu'il connaissait, celui qui avait le moins de vices ». D'autre part, M. Champion n'a point caché que quelques-unes des accusations portées contre Louis XI datent du temps même de ce roi (1). Enfin, dès la première page, il traite de « plus mauvais des fils » le révolté de la Praguerie.

Mais il sait aussi que ce roi a exercé mieux même que Louis XIV (qui ne vivait pas dans des temps aussi difficiles) son métier de roi. Voilà le fait qui domine tout. Et si ce qui peut rendre médiocrement sympathique le personnage de Louis XI, si ses mauvais côtés, —méfiance, ruse, absence de scrupules, dureté,

(1) En général, celles qui concernent ses actes — sinon son caractère — sont légendaires. Voir t. I, p. 40. M. Champion note, à propos du fameux Tristan l'Hermite, un exemple de ce qu'il faut penser. De même, légende, l'empoisonnement du frère de Louis XI, Charles de France. Légende, l'invention des cages. Elles faisaient partie de la dureté des temps.

etc., — sont justement, de la façon la plus curieuse et qui ne s'est guère vue aussi pleinement que dans le cas de Louis XI, dans l'exemple de cette « âme incisive », ce qui a donné tant d'âpre et insinuante force à son gouvernement, — qui donc voudrait protester, faire la petite bouche, quand c'est, en définitive, la France, — la France sauvée du partage, du dépècement entre une demi-douzaine de grands féodaux, — qui fut et reste la bénéficiaire ?

Du pittoresque de convention attribué au personnage de Louis XI, rien n'est vrai. Cette question est traitée tout au long dans l'Introduction, consacrée à l'étude critique des sources ; et nous pensons que l'auteur est trop pessimiste envers lui-même, lorsqu'il dit : « Nous n'avons aucune espérance qu'un ouvrage de la nature de celui que nous donnons aujourd'hui détruise ces légendes ; elles flattent trop notre imagination, et aussi nos passions démocratiques. »

Quoi qu'il en soit, l'important est que l'auteur nous ait montré, dans ce livre, « la physionomie d'un homme au travail, dans sa fonction de roi qu'il n'a pas choisie, et dans un temps donné ». (Un temps mal commode s'il en fut pour cette fonction !) Sous ce rapport, M. Champion a tiré grand parti des documents qui pouvaient nous renseigner le plus directement sur Louis XI, et qui sont la correspondance du roi, les instructions aux ambassadeurs et les préambules des ordonnances. Ces documents, et bien d'autres (voir l'Introduction), l'auteur les a étudiés sans esprit préconçu, à un point de vue simplement narratif, qui excluait tout dessein de démontrer quoi que ce fût. Hors le vrai dans la vie du Passé, si peu comprise il n'y a pas encore longtemps et de nos jours même encore, hors cela tel quel, c'est-à-dire ce qui était « nécessaire », oui, aussi nécessaire que, par exemple, la déclaration des droits de l'homme, le nouvel historien de Louis XI et de son temps n'a rien recherché, — et, certes, son sujet, ainsi compris, était grandement suffisant ! L'auteur est allé au plus pressé.

Dressant le sommaire des questions nouvelles que la profonde érudition des spécialistes a suscitées, M. Champion déclare qu'il s'abstiendra de reprendre à son tour ces questions. Certes, les jugements d'ensemble à porter, par exemple, sur la diplomatie du roi, sur les institutions de l'époque, sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat (à propos de la Pragmatique), sur la comparaison entre

Charles VII et Louis XI (il y eut, plus qu'on ne croit, permanence de faits dans les deux règnes), sur la politique avec les ducs de Bourgogne, les rapports avec la Catalogne, etc., ces jugements, disons-nous, pourraient être prétexte à belles généralisations. Mais l'auteur, s'estimant mal placé pour répondre « équitablement » sur ces questions, a senti ce que des généralisations auraient, dès lors, de factice, d'abstrait, et il a tout donné à l'effort qui rend de préférence sensible le concret, la vie telle quelle.

A cela, il excelle. Sa narration est rédigée d'habitude au présent, si je ne me trompe ; et effectivement, c'est la sensation même du présent que cette façon de présenter l'histoire peut le mieux produire. Du présent, de l'actuel d'une époque évoquée, avec ce qui le particularise, et le distingue, et le rend unique (1). L'érudition de M. Champion fait ici merveille. Elle est très fine, au milieu d'un « matériel » considérable. Elle distingue toujours ce qui est typique, et laisse pour la plus grande partie ce qui est doctrine. Aussi l'auteur a pu condenser en deux volumes un sujet des plus touffus. Deux volumes de faits et gestes, de figures et de caractères, et c'est suffisant. Ces faits et gestes, retracés par une science précise et délicate, par exemple l'entrevue de Péronne, terrible, mais ici naturelle dans le terrible, et sans ces lourdes accentuations mélodramatiques dont se compliquent d'autres versions, notamment en ce qui concerne l'attitude de Charles le Téméraire, apparaissent avec leur physionomie propre, leur marque. Ils sont ce qu'ils ont pu être dans les conditions d'une époque. Cela seul, sans nulle généralisation les banalisant. Ils sont *une fois* donnés pour l'éternité.

De la figure de Louis XI, je dirai qu'avec ce quelque chose que j'y sens ici comme caractéristique, ce quelque chose d'un homme tout cerveau et terriblement terre à terre en sa retorse puissance intellectuelle aux prises avec les inextricables difficultés terriennes d'une Féodalité qui jouait son va-tout, — elle se suggère unique dans ces pages, et telle probablement qu'elle a été, en effet. Marcel Schwob, sur qui M. Pierre Champion a donné de belles études, eut cette acuité de suggestion, dans ses « Vies imaginaires », par exemple. Cela s'appelle écrire l'histoire d'une façon colorée. Mais chez M. Pierre Champion la couleur

(1) Voir, par exemple, tome II, chap. XIX, le chapitre intitulé : *Une image de la France.*

historique, sans être plus saisissante, est plus certaine. Il est de profession historien. Et cette couleur, prise à même la vie d'une époque, par un exploit d'érudition, de finesse et de bon sens, cette couleur exacte comporte une leçon, qui est l'enseignement de l'œuvre : car il n'est rien de tel que le sentiment des réalités d'un temps, pour nous rendre circonspects dans nos exigences « morales » et abstraites touchant un grand roi qui mit aussi terriblement la main à la pâte que le fit Louis XI. C'est ce que M. Pierre Champion a excellemment vu.

L'édition nouvelle des **Mémoires de Louis XIV**, publiée par M. Jean Longnon, est la troisième parue à ce jour. Ces Mémoires furent publiés pour la première fois, en 1806, par Grouvelle (Ph.-Ant.), qui les comprit dans son édition en six volumes in-8° des « Œuvres de Louis XIV ». Grouvelle, qui recueillait ainsi les souvenirs de l'ancienne monarchie, était le même (mentionnons cette curieuse particularité que M. Longnon a cru devoir laisser de côté) qui, en sa qualité de secrétaire du Conseil exécutif après le 10 Août, lut à Louis XVI le décret de la Convention le condamnant à mort. L'ancien secrétaire, — un bon homme qui s'était acquitté plus mort que vif de sa formidable mission, — eut beau se ranger par la suite comme tout le monde, croire le Passé aboli (et jusqu'au point de publier les Mémoires de l'aïeul du roi auquel il avait notifié la mort), ce terrible souvenir le suivait. On le lui sortit dans les journaux quand il voulut se présenter à l'Institut. Cela le tua ; et, dernière coïncidence tragique, c'est, dit-on, à Varennes qu'il mourut, à Varennes, où avait commencé pour un autre, pour Drouet, l'homme de l'arrestation de Louis XVI, une Némésis dont ce Drouet ne connaissait pas encore, à ce moment, toute l'implacabilité (1).

Les six volumes de Grouvelle sont difficiles à atteindre, comme remarque M. Longnon ; et quant à l'édition de 1860, celle de Dreyss, elle « est pratiquement à peu près illisible, morcelée comme elle est par l'excès du souci critique de l'éditeur ». Souhaitons donc la bienvenue à l'édition Longnon, élégamment présentée par les Editions Tallandier, dans la Collection où avait précédemment paru une réimpression en deux volumes de la

(1) Maurice Barrès, dans *Les Déracinés*, je crois, a de saisissantes pages sur l'*après* de Drouet.

célèbre *Histoire de France* de M. Jacques Bainville. On sait que les Mémoires de Louis XIV sont inachevés. Ils sont divisés en deux parties, l'une comprenant les années 1661 et 1662, l'autre les années 1666, 1667 et 1668. Quel magnifique intérêt s'attache à cet écrit, dont une psychologie un peu retorse, sans doute, et au demeurant peu équitable, montrerait le majestueux égoïsme ! Dès le début, on est entraîné. Ces pages où Louis XIV parle de sa joie intime dans le travail, de son métier de roi, des raisons qui lui font choisir les hommes... Je serais bien, d'un trait, allé jusqu'au bout, si un chroniqueur n'était si borné dans le temps et dans l'espace.

Mémento. — *Revue Historique* (juillet-août 1927). L. Levillain : Essai sur les origines du Lendit. Très intéressant. Rectifie l'ouvrage de Lebœuf. D'ailleurs la question « demeure entière ». L'auteur place la première date de cette foire au 8 juin 1048. Quant au nom de Lendit, il se dérive de « indicere », annoncer l'institution d'une fête religieuse, d'où Indictum, en vieux français Endit, qui a donné Lendit, en passant de la fête religieuse à la foire, qui eut son origine dans cette fête). V. Boutenko : Un projet d'alliance franco-russe en 1856, d'après des documents inédits des archives russes. (Etude qui montre que les négociations, auxquelles participa Morny avec un zèle déjà connu, furent très poussées du côté russe.) Jacques Zeiller : Une ébauche de vicariat pontifical sous le pape Zosime. (Etude de cette création qui marqua le pontificat très court de Zosime. Il s'agissait du vicariat de Gaule, institué en faveur de l'évêque d'Arles Il paraît y avoir eu aussi un vicaire pour l'Illyricum oriental.) Albert Pingaud : Napoléon III et ses projets de Confédération italienne (on sait qu'il s'agissait d'une Confédération des Etats italiens — y compris l'Autriche — sous la domination nominale du pape. M. Pingaud dit que ce projet est curieux. Il n'est que chimérique. Il n'en sortit rien, naturellement. Mais son intérêt est d'être l'indice des embarras irrémédiables de Napoléon III en Italie. Cet article ajoute quelques détails curieux aux pages de M. Matter sur le même sujet.) Bulletin historique. Histoire économique et sociale, 1926-1927, par Henri Sée. Histoire de France. Le moyen âge jusqu'aux Valois, par Louis Halphen. Bibliographie des comptes rendus. — *Id.* (septembre-octobre 1927). R. Crozet : Le protestantisme et la Ligue à Vitry-le-François et en Perthois. (Etude pleine d'intérêt, qui fait comprendre comment, au xvie siècle, les rivalités locales ont précédé et pu fomenter les rivalités religieuses.) Albert Pingaud : La politique extérieure du Second Empire. (Bilan critique de nos connaissances actuelles sur la période du Second Empire. Voir, dans la même

Revue, mars 1921 : Joseph Reinach : Napoléon III et la paix.) Christine Thouzellier : La place du « De Periculis » de Guillaume de Saint-Amour dans les polémiques universitaires du xiiie siècle. (Le « De periculis » parut en 1256. Il fit événement parmi les polémiques et les troubles universitaires de cette période. Thomas d'Aquin l'a refusé, au point de vue doctrinal. On s'est surtout attaché, ici, à faire connaître l'intérêt historique du pamphlet.) Théodore Morison : Un Français à la cour du Grand Mogol : François Bernier. Bulletin historique. Histoire ecclésiastique du moyen âge par E. Jordan. Histoire de la guerre 1914-1918, par Pierre Renouvin. Dans les deux numéros : Comptes rendus critiques. Bibliographie.

Revue des Etudes Historiques (juillet-septembre 1927). J. Faurey : La carrière militaire du chevalier de Maison-Rouge (Gonsse de Rougeville). (En 1791, « le sieur de Rougeville » sollicite la croix de Saint-Louis en récompense de vingt-quatre années de service effectif, dont huit en Amérique. Entré au service à seize ans, il avait donc 40 ans en 1791, à peu près l'âge suggéré par A. Dumas dans son célèbre roman. Sa carrière, résumée ici par son arrière-neveu par alliance et que M. Lenôtre a reconstituée, fut loin d'être banale et bien faite pour inspirer un roman.) Capitaine de corvette Tranier : Le problème naval de l'expédition d'Egypte (1798). (L'échec final de l'expédition d'Égypte semble dû à une mauvaise préparation navale qui subordonna à l'excès l'amiral au général en chef D'ailleurs, Brueys était un indécis.) Edmond L'Hommedé : La législation des émigrés (1802-1816). S.-P. Koczorowski : Joachim Lelewel (Biographie de ce savant, patriote et démocrate polonais, qui fut célèbre en son temps). P. Rain Le vrai visage des Etats-Unis (« Lafayette, nous voici ! » Eh bien ! non, ce n'est pas du tout cela, pas du tout !) M. D. Constant : La prétendue comédie ecclésiastique du Père Labat. (L'auteur de cet article reproche à M. A. T'Serstevens d'avoir présenté d'une manière tendancieuse les relations de ce missionnaire, qui voyageait vers la fin du xviie siècle, et transformé, par exemple, en « Comédie Ecclésiastique » le « Voyage en Espagne et en Italie » du Père Labat, un excellent et très capable religieux, nous dit-on, mais loustic et mis en disgrâce au retour de ses missions. Peut-être prêtait-il le flanc aux futures entreprises de la verve éditoriale. — Mais M. Constant remet toutes choses au point.) Comptes rendus critiques. Chronique. Bibliographie.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Philosophie de la science. — Pierre Busco: *Les cosmogonies modernes et la théorie de la connaissance*, Paris, Alcan, 1924. — Daniel Essertier : *Les*

formes inférieures de l'explication, Ibid., 1927. — Hélène Metzger : *Les concepts scientifiques*, Ibid., 1926. — Dr Alberto Mochi : *La connaissance scientifique*, Ibid. 1927. — R. Poirier : *La Philosophie de la science* (Philosophes et savants français du xxe siècle, extraits et notices, II), Ibid. 1926.

Le problème qui domine les œuvres dont nous avons à rendre compte ici est celui de *l'explication* : à quelles conditions un fait devient-il intelligible ? Question à laquelle Bacon et Descartes ont répondu naguère, mais à laquelle pour notre temps a répondu M. Meyerson (*Identité et réalité* ; *De l'explication dans les sciences*).

S'il se peut concevoir une logique éternelle, c'est à titre d'idéal abstrait comme les mathématiques. En réalité, la conception des principes de l'intelligibilité a varié comme l'esprit lui-même, à travers les temps et les milieux. M. Lévy-Bruhl, par exemple, n'a-t-il pas montré que le sauvage juge selon d'autres postulats que nous ? Ch. Blondel, que le malade raisonne autrement que l'homme sain ? Durkheim, que les représentations collectives opèrent sur l'individu autrement que les sensations purement individuelles ? J. Piaget, que le rôle de l'idée de cause n'est pas le même chez l'enfant et chez l'adulte ? P. Busco et D. Essertier contribuent avec vigueur et originalité à cette démonstration multiple et diverse.

Un article de P. Busco, paru dans la *Revue Philosophique* en 1925 (mars-avril), expose en toute clarté la substance de sa thèse sur les **Cosmogonies modernes**. La façon dont nos savants se représentent le devenir du cosmos porte encore la marque des mythes par lesquels le folklore anonyme, les religions primitives ou exotiques, les physiologues présocratiques expliquaient la formation du monde. La déduction mathématique d'une part, et le recours à l'expérience d'autre part, ont immensément enrichi, précisé notre connaissance, mais nos hypothèses s'apparentent toujours, plus ou moins subrepticement, aux principes simplistes ou grossièrement anthropomorphiques des âges depuis longtemps révolus.

Citons les plus nets de ces principes : l'intelligibilité du devenir par analogie avec la génération sexuée ; avec l'évolution d'un organisme à partir de l'œuf ; avec la production d'idées par une pensée ; avec l'introduction d'un ordre dans du chaos par finalité. A peine nous avisons-nous de ceci, que ces principes ne valent que s'il est légitime de conclure de la vie et de l'action humaines

aux vicissitudes du réel. Pour nous limiter à un exemple, signalons que fonder la mécanique sur le choc, en éliminant les actions à distance, c'est prolonger dans la physique moderne le postulat des cosmogonies dualistes.

Les formes inférieures de l'explication : ce sujet est de ceux qui sont traités dans les trois derniers ouvrages parus de M. Lévy-Bruhl. Force était bien à M. Essertier de prendre pour base ces travaux. Il y adjoint un effort pour restituer, par delà les principes logiques des primitifs, leur psychologie. Ici l'objectivité est plus difficile encore ; comment n'y aurait il pas de l'arbitraire, autant qu'il y a de l'ingéniosité, dans le tableau qu'on nous fournit de l'imagination des sauvages ? Sans aucun doute, la notion de réalité n'a cessé d'évoluer depuis que des hommes agissent et pensent ; mais au temps même où elle se confondait avec de vives hallucinations, suscitées par des émotions intenses, certains principes tacitement admis par la collectivité instituaient déjà un ordre objectif. L'explication n'a jamais cessé d'être ce qu'elle était, selon M. Essertier, à ses origines : l'expression d'un besoin de se délivrer de l'inconnu.

L'opposition entre les « fausses sciences » d'avant Bacon et Descartes et la « vraie science », orgueil de l'Occident moderne, ne nous paraît pas aussi tranchée qu'à l'auteur. L'ouvrage de P. Busco est là pour en témoigner, puisque le nerf de nos hypothèses, le fil conducteur de nos synthèses se réduit souvent à quelque survivance de vieux postulats cosmogoniques, vraiment « primitifs ». D'autre part, nous saisissons toujours mieux, de nos jours, la continuité qui relie, par exemple, les cartésiens aux scolastiques. Enfin, on peut douter qu'il y ait jamais eu de disciplines absolument vaines ; la magie, entre autres, trouvera probablement, dans des faits quant à présent inexpliqués de métapsychie, une justification positive. Mais la connaissance de ces « fausses sciences » est une étude ressortissant à l'ordre de l'histoire, et qui se doit intercaler entre le stade des « primitifs » et l'âge moderne. Nous ne pouvons certes exiger de M. Essertier un historique de la notion d'intelligibilité ; ce qu'il nous a donné offre l'avantage de faire grandement réfléchir ; mais combien serions-nous plus instruits si le bagage de connaissances positives, chez l'auteur, était plus développé ! Souhaitons qu'il s'étende à quelques-uns des grands centres de culture asiatique,

voire à notre moyen âge. Avec plus d'information, seront sans doute évitées des coquilles aussi fâcheuses que *brahman* toujours écrit en deux mots ; et la thèse — une de celles qui méritaient le plus d'être écrites — prendra plus de force.

La pensée de Mme H. Metzger est remarquablement solide et vigoureuse ; foncièrement philosophique, elle se meut avec aisance dans les différents ordres de sciences. Ce livre, les **Concepts scientifiques**, est une enquête sur la « conceptualisation », c'est-à-dire sur le droit que s'arroge l'esprit de construire des concepts sur des analogies données ou éprouvées. En d'autres termes, une critique du rôle de l'analogie dans les sciences. Des subsomptions puériles ont pu amorcer des recherches fécondes — et ceci rejoint, une fois de plus, une idée de P. Busco, cette idée que nos sciences modernes renferment encore des axiomes archaïques très naïfs. L'analyse, la classification des types d'évolution sont un excellent travail de critique épistémologique. Souhaitons que l'auteur connaisse quelque jour le plus vigoureux effort qui a été fait avant le sien pour dresser le bilan de la logique de l'analogie ; elle en trouvera l'expression dans Mo-tseu.

Le Dr A. Mochi, médecin italien fixé en Egypte, se révèle épistémologiste. C'est un autodidacte, un véritable tempérament de philosophe, qui garde toujours de la pratique médicale un sens très aigu de la valeur critériologique de l'expérience. Il a des idées originales sur les rapports entre la théorie et la pratique, en particulier sur la notion de science « appliquée ». Il définit les sciences « des systèmes de connaissances coordonnées dans le seul but de connaître, exprimées logiquement par un langage univoque, universel et nécessaire ». Ce n'est là que le vestibule d'une œuvre dont la pensée française devra se tenir informée avec sympathie et curiosité : son auteur sera sans doute le Renouvier ou l'Hamelin de l'Italie.

Les extraits des **Philosophes scientifiques français** contemporains, publiés dans la collection « Philosophes et savants français du xxe siècle », seront précieux aux étudiants et au public désireux de mieux comprendre des pensées encore — sauf une — en cours d'évolution. D'excellentes notices de R. Poirier donnent la substance de ce qu'on doit savoir sur MM. Ed. Goblot, A. Rey, G. Milhaud, E. Meyerson, A. Lalande, L. Bruns-

chvicg, L. Weber, E. Le Roy. Nous regrettons qu'aucune mention n'ait été faite de l'œuvre abstruse et paradoxale, mais, au dire des quelques personnes qui l'approchèrent, géniale, de Charles Henry.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Maurice Vèzes : *Leçons de chimie physique*, Vuibert. — A. Berthoud : *Photochimie*, Doin. — Marcel Boll et Jacques Leroide : *Précis d'analyse chimique*, I. Principes généraux, tables numériques ; II. Recherche et dosage des cations, Dunod. — Arnold Lassieur : *Electroanalyse rapide*, Les presses universitaires de France. — Mémento.

On désigne sous le nom de « chimie physique » en France — et plus souvent, à l'étranger, par le terme de « chimie générale » — cette partie de la science qui se développa entre la physique théorique et la chimie purement descriptive dans la seconde moitié du XIXe siècle. La chimie physique fut accueillie avec scepticisme par les « vieux chimistes » ; on prétendait notamment que, si d'une part les physiciens font des mesures précises sur des corps impurs, si d'autre part les chimistes font des mesures imprécises sur des corps bien purifiés, les physicochimistes faisaient des mesures imprécises sur des corps impurs.

La chimie physique n'a plus, à l'heure présente, à se justifier d'insinuations aussi malveillantes : ses adversaires routiniers finissent par disparaître un à un. Il n'est plus guère contestable qu'elle est une étape vers la création d'une chimie scientifique, vers la transformation de la chimie-science naturelle (ou, comme on dit familièrement, de la « chimie-cuisine ») en chimie mathématique, en attendant que l'optique, qui, peu à peu, nous révèle les électrons qui gravitent à la surface de l'atome, nous permette de prévoir très exactement les déplacements d'électrons, auxquels se ramène essentiellement toute réaction chimique (1).

A la chimie physique se rattachent les relations entre les propriétés des corps et leur constitution, l'étude de l'affinité (ex-thermochimie), l'électrochimie et la photochimie. Nous avions jusqu'à présent quelques monographies particulières, dues notamment à Georges Urbain, à François Bourion, à René Audu-

(1) Je viens de développer ces idées sous une forme très élémentaire en conclusion de l'article : « Qu'est-ce qu'une réaction chimique ? » *La Science et la Vie*, février 1928, p. 101-112.

bert, mais les ouvrages généraux (Vigneron, J.-A. Muller, Chauvenet) que j'ai signalés en leur temps, n'étaient que des tentatives plus ou moins malheureuses, et nous devions recourir aux traductions des traités allemands où anglais, écrits per J.-H. van't Hoff, Walther Nernst et Washburn.

Les **Leçons de chimie physique** de Maurice Vèzes, qui fut longtemps professeur à la Faculté des Sciences de Bordeaux, peuvent soutenir la comparaison avec les trois ouvrages précédents : elles représentent un très louable effort d'adaptation, de la part d'un savant, déjà âgé, qui fut élevé dans des idées aujourd'hui désuètes. Délibérément, l'auteur a laissé de côté la photochimie et les relations entre les propriétés et la constitution des molécules. Je ferai quelques réserves sur les endroits où sont traitées l'énergétique, la thermodynamique et la calorimétrie (1) ; mais beaucoup de chapitres sont bien venus, en particulier celui qui s'occupe des forces électromotrices et que les praticiens de l'analyse chimique auraient intérêt à lire et à méditer.

Une des branches de la chimie physique, dont Vèzes ne s'est pas occupé, la **Photochimie**, vient d'être traitée — et remarquablement traitée — par A. Berthoud, professeur à l'Université de Neufchâtel, dans la « Collection de Physique et Chimie », que dirigent Paul Langevin, Jean Perrin et Georges Urbain. Les généralités sur l'énergie rayonnante, la théorie des quanta et la cinétique chimique sont rappelées avec une grande concision, qui ne nuit nullement à la clarté. L'auteur a plus en vue l'étude des lois générales que la description des faits, et son exposé possède par cela même une grande valeur scientifique : il attache une importance prépondérante aux réactions qui ont pu être connues quantitativement et insiste sur les différents facteurs déterminants : concentration, puissance rayonnante incidente, temps, longueur d'onde, température (2). La loi de l'équivalence photo-

(1) Et aussi sur quelques points de détail : dénominations incorrectes, confusion entre corps simple et élément, maintien de l'ancienne théorie des *indicateurs colorés* ; gramme s'écrit g. et non gr.

(2) C'est ainsi qu'il résume très clairement (p. 120-121) les recherches que j'ai moi-même publiées, en collaboration avec Paul Job, sur les composés du platine ; mais deux détails importants lui ont échappé : 1° page 99, j'ai étudié l'action comparative des diverses radiations (*Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 23 juin 1913) ; 2° page 142, je me suis occupé aussi d'étudier simultanément la réaction à la lumière et à l'obscurité pour diverses températures (*Ibid.*, 2 juin 1919).

chimique, proposée par Einstein en 1912, reste notre guide le plus sûr, et l'ouvrage s'applique à élucider les causes qui, souvent, la mettent en défaut. Puis il s'occupe de phénomènes complexes qui longtemps étaient restés mystérieux, comme l'induction photochimique, les effets postphotochimiques et la sensibilisation optique. La fin est consacrée aux principales applications de la photochimie, c'est-à-dire l'assimilation chlorophyllienne, sur laquelle René Wurmser a récemment apporté d'intéressantes précisions, et la théorie de la photographie.

L'impression que l'on doit conserver de cette branche des sciences physiques, c'est que la photochimie est un sujet très difficile, tout à fait à l'ordre du jour ; qu'elle commence à devenir scientifique et qu'elle est grosse de promesses pour notre connaissance des relations entre la matière et le rayonnement.

§

L'auteur de cette chronique a publié en 1920 une adaptation française du *Manuel de Chimie analytique* de Treadwell, l'un des maîtres de cette technique, professeur à l'Université de Zurich et aujourd'hui décédé. Cette adaptation n'eut pas moins de quatre éditions jusqu'à ce jour ; mais elle présentait néanmoins, au point de vue théorique, le défaut de n'être pas suffisamment systématique et de laisser souvent de nombreux points dans l'ombre.

Un second remaniement, destiné à combler ces lacunes et à introduire les théories et les méthodes nouvelles, aurait bouleversé complètement l'ouvrage ; j'ai préféré faire appel à la compétence de Jacques Leroide, qui dirige le laboratoire de chimie analytique de l'Ecole de Physique et de Chimie de Paris, et nous avons composé un nouveau **Précis d'analyse chimique**, où nous ne séparons plus, comme on l'avait fait toujours jusqu'à ce jour, l'identification des corps et leur dosage, l'analyse qualitative et l'analyse quantitative. Ce précis sera complet en trois tomes ; les deux premiers viennent de paraître. L'un est consacré aux *principes généraux* et aux *tables numériques ;* nous avons traité longuement de la théorie des ions (simples et complexes), de l'hydrolyse et de la concentration des cations hydrogène (p_H), de l'électrovolumétrie et de l'électroanalyse. Le second s'occupe *de la recherche et du dosage des cations* (1), c'est-à-dire des mé-

(1) Le troisième tome (en préparation) traitera des *anions* (métalloïdes).

taux (y compris l'hydrogène). Chaque corps est étudié dans l'ordre suivant : état naturel, propriétés du corps simple, mise en solution, action des réactifs généraux, caractères particuliers, voie sèche, modes de dosage. A propos de chaque famille, nous donnons une méthode éprouvée d'identification qualitative et un choix de techniques permettant la séparation quantitative. Tout ce qui concerne un corps donné est ainsi groupé à la même place : par exemple, on trouvera à l'argent les dosages volumétriques et électrolytiques, en même temps que l'analyse par pesée et les caractères qualitatifs. Un simple coup d'œil à la table des matières permet de trouver immédiatement les résultats désirés, sans qu'il ait été nécessaire de dresser un index alphabétique.

§

Il est bon que les praticiens racontent les tours de main que de patients essais leur ont appris ; c'est le but que s'est proposé Arnold Lassieur, du Laboratoire municipal, en décrivant les recettes qu'il affectionne pour analyser par le courant les solutions des sels métalliques. Les détails techniques. qui abondent dans **Electroanalyse rapide**, voisinent avec des « conceptions personnelles », si l'on en croit son chef hiérarchique, André Kling (p. VI). A sa place, j'aurais sans doute remplacé « personnelles » par *fantaisistes*, en songeant aux hérésies dont l'auteur se rend coupable en ce qui concerne les équilibres métastables, les ions complexes, les électrolytes forts et les forces électromotrices (1). On peut en outre regretter qu'il n'ait pas lu avec assez d'attention les travaux originaux de ses devanciers (tels que Hollard et Bertiaux) et qu'il se soit borné à consulter les manuels, sans s'apercevoir (p. 134) des fautes d'impression qui s'y sont glissées.

Mémento. — On a récemment signalé (2) la fondation de la nouvelle revue, l'*Enseignement scientifique*. Dans le numéro de décembre 1927, le « littéraire » Ferdinand Brunot (de la Sorbonne et de l'Institut) parle des *Humanités modernes* :

« Si depuis le XVIII[e] siècle les sciences ont immensément étendu leur domaine, si, pour les neuf dixièmes des hommes cultivés, elles sont l'aliment essentiel de la pensée et l'instrument du travail quotidien,

(1) Voir ci-dessus l'analyse de l'ouvrage de Vèzes.
(2) *Mercure de France*, 1[er] février 1928, p. 697-700.

personne ne soutiendrait ce paradoxe qu'elles ont perdu par là le droit d'être intégrées dans l'ensemble des programmes scolaires. Il semble même qu'elles aient conquis un droit mille fois supérieur à y avoir la prééminence ».

Dans le même numéro, Emanaud, chef des travaux graphiques à Polytechnique, s'occupe de *ce que les ingénieurs demandent à l'enseignement*, article fort sensé, où les extraits suivants me semblent avoir un intérêt général :

« La mémoire a son importance, puisqu'elle est nécessaire au raisonnement, mais il n'est pas utile de lui faire enregistrer une foule de faits qu'il suffit de savoir retrouver en cas de besoin, par le raisonnement ou même dans les documents dont on dispose toujours... Nous définirons l'ingénieur *un scientifique qui réalise*... Il se peut que l'amélioration de tel mécanisme compliqué d'une machine opératrice soit à la portée de l'ouvrier qui s'en sert et qui est bien placé pour voir ses défauts et y remédier, mais les grands progrès de la machine à vapeur et du moteur à explosion, qui supposent la connaissance de la thermodynamique, ne sont pas du ressort du contremaître... On oppose à tort la théorie à la pratique. Il y a, il est vrai, des théoriciens et des praticiens, qui, à des titres divers, sont des incomplets : les seconds sont insuffisamment instruits, les premiers ne comprennent pas les réalités. Mais il n'existe pas, opposées l'une à l'autre, la *théorie* et la *pratique* ».

Comœdia (nouvelle page scientifique). — Alors que des publications comme la précédente s'attachent à préciser et à diffuser l'esprit de la science, le grand quotidien du théâtre a voulu, lui aussi, faire son petit effort, « donner son grain de sel » dans ce sens. Il est vrai que son but réel fut modeste : *avoir l'air* de s'intéresser à toutes les productions du cerveau humain. Puisqu'il suffisait « d'avoir l'air » (avec le minimum de débours), le mieux était de recourir à une demi-douzaine de grimauds, qui ne comprissent rien à rien, qui parlassent de n'importe quoi (par exemple du docteur Gustave Le Bon) et qui fissent reproduire n'importe quelles « bonnes feuilles ». Et c'est ce qu'on a fait.

Les Nouvelles littéraires. Parmi les questions scientifiques traitées dans les derniers numéros, signalons (31 déc. 1927) l'analyse du livre d'Emile Borel, *Le Hasard*, dont une nouvelle édition vient de paraître chez Alcan et (3 mars 1928) le compte rendu de l'ouvrage de Jules Sageret, *Le hasard et la destinée* (Payot).

La Science et la Vie (février 1928). En plus de l'article auquel il est fait allusion plus haut, indiquons une étude sur les « journaux lumineux », comme celui de la Place de l'Opéra, et une autre sur le procédé

Theremin, pour produire des sons en remuant ses mains à quelques centimètres de tiges métalliques.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Gustave Le Bon : *L'Evolution actuelle du monde : illusions et réalités*, Flammarion. — Henri Sée : *Matérialisme historique et interprétation économique de l'histoire*, Marcel Giard. — Boukharine: *La théorie du matérialisme historique, manuel populaire de Sociologie marxiste* : Éditions sociales internationales, 3, rue Valette. — Mémento.

Personne n'ignore la place importante que tient M. Gustave Le Bon dans le monde intellectuel : explorateur, inventeur, physicien, anthropologue, psychologue, sociologue, etc., il constitue un des types les plus complets de l'humanité pensante à l'heure actuelle. Tout livre de lui mérite attention, et on comprendra donc que je parle un peu longuement de son dernier, **L'Evolution actuelle du monde : Illusions et réalités**.

Depuis longtemps, exactement depuis la publication de sa *Psychologie des foules* et de ses *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, qui, il y a une trentaine d'années, assirent sa réputation de psycho-sociologue, M. Gustave Le Bon s'est consacré à l'étude des sociétés humaines, et maintenant que le grand Gabriel Tarde n'est plus là, il peut être considéré comme le maître de ce domaine.

On ne saurait qu'approuver son idée centrale, que le sort de la civilisation dépend de l'issue du conflit des forces créatrices et des forces destructrices qui s'affrontent toujours, et aujourd'hui plus que jamais, les premières naissant chaque jour dans les usines et les laboratoires, les secondes produites par les ambitions des souverains, les rivalités des peuples et les mécontentements des multitudes. A cette couple de forces il ajoute, il est vrai, les forces conservatrices, mais alors il aurait dû nommer aussi les forces novatrices, nouveau duel qui n'éclaircit rien d'ailleurs, car les unes et les autres peuvent être tantôt destructrices (il y a des conservateurs si routiniers qu'ils en deviennent asphyxiants), tantôt créatrices, car quoi de plus créateur que le christianisme et le progressisme moderne ? Le conflit peut donc bien être ramené aux deux termes : création et destruction.

De toutes les forces destructrices, il n'en est pas de plus dange-

reuse, maintenant que les kaiserismes ont été brisés, que cet esprit de révolte, de pillage et d'asservissement qu'on appelle le bolchévisme, et qu'on ferait mieux d'appeler le socialisme, car il n'y a aucune différence entre le bolchévisme communiste et le socialisme marxiste. Il y a longtemps que Gustave Le Bon a signalé le caractère dangereux de celui-ci. Dans sa *Psychologie du socialisme*, il a dressé contre lui le plus terrible réquisitoire, contre lequel on a essayé de faire la conspiration du silence, mais qui n'en garde pas moins, à vingt ans de distance, toute sa valeur. Le socialisme, même sous sa forme édulcorée Benoît Malon et Fourrière, est le grand toxique pour la civilisation moderne ; d'une part, il paralyse la production et favorise la paresse, et d'autre part il décourage l'initiative privée et organise l'esclavage public. Pis encore, il est sa propre négation, car enfin, que veut dire socialisme, sinon prédominance de l'intérêt social sur les intérêts individuels ? Or, le socialisme, tel qu'il a été accaparé par les politiciens qui ont volé son nom, ne se préoccupe que des intérêts individuels ; dès qu'il y a souci d'avenir et flamme d'altruisme, il ricane ou s'insurge : famille, patrie, liberté, progrès, religion, civilisation, tout cela ne provoque que sa haine ou son mépris.

A ce propos, on pourrait chicaner un peu M. Le Bon sur l'expression « religion socialiste » qu'il affectionne. Le socialisme n'est pas une religion, c'est un fanatisme, ce qui n'est pas la même chose. Sans doute, il y a des fanatismes religieux, car l'esprit humain peut se pervertir dans tous les domaines, mais même ce fanatisme-là n'est pas destructeur de la société et de la civilisation, comme l'est le fanatisme socialiste. Et quant au caractère irrationnel des deux, on comprend que la religion aille au delà de l'expérience, puisqu'elle vit dans la métaphysique, tandis que toute sociologie, vivant dans la réalité, n'a pas le droit d'être supra-rationnelle, et à plus forte raison contra-rationnelle. M. Le Bon a raison d'expliquer les progrès ou regrès du socialisme par la division entre peuples étatistes et peuples individualistes. Henri de Tourville, ainsi que toute l'école dite de la *Science sociale*, avait bien mis ce point en lumière. Il y a des peuples composés d'individus énergiques aimant le travail et la liberté, et d'autres composés d'individus paresseux et envieux, qui voudraient vivre aux dépens des autres, et c'est dans ces

milieux-là que le socialisme produit ses ravages ; partout où il domine, on constate les mêmes résultats : affaiblissement de la production, augmentation de la misère, et baisse du niveau moral et intellectuel. Le socialiste est toujours un ignorant, car il méconnaît les conditions essentielles du progrès humain et les insuccès plus ou moins catastrophiques de tous ses devanciers, et presque toujours un charlatan, car il n'est pas dupe de ses boniments propagateurs de haine ; heureux quand il n'est pas un instrument conscient et criminel de ces forces destructrices dont parle Gustave Le Bon !

De là la gravité de la situation actuelle. Le triomphe du bolchévisme en Russie, qui ne s'explique d'ailleurs que par des causes tout à fait accidentelles (bouleversement de la guerre mondiale, incapacité ou folie du tsar et de la tsarine, trahison de certains Russes, incompréhension de certains étrangers, Lloyd George en tête) a vraiment détraqué les cervelles dans les bas-fonds révolutionnaires mondiaux. Cette civilisation, dont nous sommes si fiers et que nous croirions volontiers à l'abri de toute invasion de barbares, est guettée par d'innombrables bandes de destructeurs pires que les Huns et les Vandales, et qui d'ailleurs s'attaqueraient aussi bien aux Etats socialistes qu'aux Etats capitalistes, on l'a vu, il y a quelques mois, à Vienne. Les peuples les plus menacés : Italie, Espagne, Allemagne, ont recouru à la dictature, et ont eu raison de le faire, encore que la dictature, en se prolongeant, puisse devenir, elle aussi, nocive ; d'autres, ayant plus de ressort, France et Angleterre, se sauvent eux-mêmes sans abandonner les principes de liberté et de concorde ; d'autres enfin, comme les Etats-Unis, semblent à l'abri du poison, mais le seront-ils toujours ?

L'exemple de la prospérité américaine, joint à celui de la misère russe, ne seront pas d'ailleurs suffisants pour nous défendre contre les barbares ; comme le dit Gustave Le Bon, les ennemis du dehors sont moins à craindre que ceux du dedans ; aussi le devoir des pays civilisés est-il d'organiser leur défense contre ceux-ci au moins autant que contre ceux-là. Heureusement, cette organisation est assez facile en temps normal, et n'exige pas les violences auxquelles on serait tenté parfois d'avoir recours ; non seulement les exploits des fascistes et des camelots du roi sont à déconseiller, mais même un certain doigté devrait être recom-

mandé à la police ; les brutalités des agents font plus de mal que de bien. D'autant que, dans les forces révolutionnaires, il y a beaucoup de bons chiens de garde dévoyés qui se transformeraient vite à l'occasion en forces contre-révolutionnaires, on l'a vu en Italie (de même que par contre, en Russie, les policiers tsaristes sont devenus policiers tchekistes). Ceux qui sont sans excuses, ce sont les mauvais bergers, nos quelques centaines de journalistes et de représentants socialistes et socialisants ; mais où trouvera-t-on la poudre insecticide à nettoyer certaines âmes et certains cerveaux ?

§

La matière que traite M. Henri Sée, **Matérialisme historique et interprétation économique de l'histoire**, n'appartient pas au marxisme, comme les marxistes voudraient le faire croire. Karl Marx a, sans doute, appuyé sur cette interprétation, mais il ne l'a certainement pas inventée, et on peut regretter que M. Henri Sée n'ait pas précisé ce point dans son substantiel et intéressant petit livre. A le lire, on pourrait croire que personne avant Karl Marx ne s'était avisé que les grands événements de l'histoire pouvaient être expliqués par des facteurs économiques, très matériels, de nourriture ou de salaire, et que personne après lui n'est digne d'être nommé dans cet ordre de recherches. En réalité, dès le début, avant même Xénophon, on a connu ce qu'on a plus tard appelé un peu pédantesquement le matérialisme historique, et aucun sociologue digne de ce nom n'a nié l'importance des facteurs telluriques ou physiologiques. D'autre part, Karl Marx et ses disciples sont loin d'avoir apporté dans l'étude de l'interprétation économique de l'histoire les mérites d'ingéniosité et de solidité d'Henri de Tourville et de ses disciples. Qu'on compare par exemple le gros ouvrage verbeux et bourbeux du camarade Boukharine, **La théorie du matérialisme historique**, que vient de publier presque luxueusement la *Bibliothèque marxiste* de la rue Valette (où diable trouve-t-on l'argent pour publier de tels métafouillis ?) avec les ouvrages de vulgarisation savante d'Edmond Desmolins : *Comment la route crée le type social*. Quelques détails excessifs mis à part, le type social norvégien par exemple, expliqué par la pêche du saumon, on peut dire qu'il y a cent fois plus de

science et d'intelligence dans les œuvres de ce groupe de sociologues français qui s'appelait et s'appelle encore avec quelque crânerie « école de la science sociale », que dans tout le fatras de Karl Marx et des marxistes.

On s'en rendra compte en lisant l'ouvrage de M. Henri Sée, lequel, tout en couvrant de fleurs le marxisme, que l'Université depuis Jaurès a adopté, explique très judicieusement combien cette doctrine du matérialisme historique est une conception a priori, sans caractère scientifique et se heurtant à tous les démentis de fait de la réalité. En outre, et même en admettant la légitimité de l'interprétation économique de l'histoire, il ne faut pas oublier qu'il y a d'autres interprétations encore et aussi légitimes que l'économique ; l'idéalisme historique est aussi vrai que le matérialisme historique, en ce sens que beaucoup d'événements comme les Croisades, les guerres de religion, les révolutions démocratiques, les guerres anti-esclavagistes ou même simplement les guerres de délivrance ou d'indépendance nationales, s'expliquent par des motifs idéalistes et non par des motifs matérialistes. Ceci est l'évidence même, et si les marxistes le contestaient, ils se montreraient dénués de tout bon sens.

Mémento. — César Ancey : *Une politique des Crédits commerciaux*, Pichon et Durand-Auzias. Les risques du crédit sont plus graves encore pour le commerce extérieur que pour le commerce intérieur, et notre exportation aurait besoin pour se développer d'un organisme le couvrant de ses risques; c'est ce que se propose de faire la « Compagnie nationale d'assurances de crédits », sur laquelle l'auteur donne de très intéressants renseignements. — Jollivet-Castelot : *Principes d'économie sociale non matérialiste*, Marcel Giard. L'auteur explique dans une préface savoureuse qu'il a été expulsé du parti communiste et que l'*Humanité* du 23 mai 1926 a prononcé contre lui l'excommunication majeure: sous le titre Mise en garde. « Nos camarades doivent s'abstenir d'acheter des brochures de M. Jollivet-Castelot ». Celui-ci prétend d'ailleurs rester à la fois communiste et spiritualiste, et assurément c'est son droit, mais raisonne-t-on avec les Inquisiteurs d'État ? — Maurice Peysson : *Une œuvre et un homme de demain : L. Barbedette, théoricien de la Fraternité*, La Griffe. M. Barbedette, qui est professeur de philosophie dans un collège de la Haute-Saône, s'oppose à Nietzsche et prône l'amour universel, ce qui est un très noble et très louable idéal ; il a publié trois plaquettes, *La Cité fraternelle*, *Métrique morale* et *L'Ere du cœur*, que je ne connais pas, mais que j'approuve d'avance. — Dans la *Revue politique et parlementaire*, M. Geor-

ges Alix montre qu'il y a *Une période critique pour les chemins de fer*. Pendant cinq ans, l'exploitation de nos réseaux a été en déficit : 2 milliards en 1921, 1 milliard en 1922 et 1923, un demi-milliard en 1924 et 1925 : pour la première fois en 1926 a apparu un excédent d'un peu plus d'un demi-milliard ; mais en 1927 on se trouvera en face d'un déficit de l'ordre d'un milliard; ce déficit est dû à l'application de la loi de 8 heures, qui a coûté aux divers réseaux 1.300 millions; donc, sans cette loi, ou plutôt sans la mauvaise interprétation de cette loi, qui a consisté à assimiler les heures de présence aux heures de travail, les réseaux ne seraient pas en déficit et le contribuable n'aurait pas à sortir 1 milliard de sa poche. Ajoutons que, sans la même loi, le déficit aurait été faible en 1922, insignifiant en 1923, et les excédents se seraient ensuite succédé, en sorte que ces six années, au lieu de laisser un trou de 4 830 millions, auraient produit un bénéfice de 2.173 millions. — *L'Ordre démocratique*, journal d'idées du docteur Pineau, vient de reprendre sa publication hebdomadaire à La Rochelle. — *L'Animateur des temps nouveaux* poursuit la sienne à Paris, 131, boulevard Saint-Michel. Ah ! si ce journal pouvait nous débarrasser de l'engeance politicienne ! La façon dont un grand et intelligent pays comme le nôtre se sera laissé manger par cette vermine pendant tant de lustres stupéfiera les temps futurs ! — *L'Economiste français*, *l'Economiste européen* et tous les journaux d'économie politique en général ont consacré, à l'occasion du 31 décembre 1927, d'intéressants articles à cette défunte année. En somme, notre situation économique et financière est excellente et l'on reste plein d'admiration pour l'œuvre de redressement opérée depuis 18 mois. Un seul point, sinon noir, du moins gris : l'augmentation de la circulation fiduciaire, qui a passé, cette année 1927, de 53 milliards à 58 et demi. Cette inflation de 5 milliards et demi est, il est vrai, compensée par le stock de devises or achetées par la Banque de France et qui s'élève peut-être à 27 milliards (poste Comptes divers du dernier bilan), elle n'en est pas moins regrettable et explique la petite hausse de la cherté de vie en ce moment ; l'indice des prix, qui était tombé peu à peu de 628 (septembre 1926) à 500 (novembre 1927), est remonté à 523 ce mois de décembre. Elle est également et surtout regrettable parce qu'elle fait craindre, à ce désir opiniâtre du Gouvernement de maintenir la vie chère et le franc à 20 centimes, que l'on prépare la stabilisation sur le taux du dollar à 25 francs. Ce serait une faillite des quatre cinquièmes, et je ne puis croire, en vérité, que notre Cabinet d'union nationale couronne son merveilleux travail par un jeu de finances que l'article 402 du Code pénal punit, entre particuliers, des travaux forcés. Et je sais bien qu'une grande partie de la presse prône cette banqueroute sous le nom de stabilisation, et que même des journaux honnêtes comme les *Débats* semblent approuver cette malhonné-

tété. Du moins le *Mercure* se sera-t-il honoré, sous la signature de son chroniqueur de science sociale, d'avoir toujours défendu la cause de la probité et de la sagesse, qui veut non pas la stabilisation dévaluée, mais la revalorisation progressive et complète.

HENRI MAZEL.

VOYAGES

Georges-G. Toudouze : *La Sicile, Ile d'or, Ile de feu*, Berger-Levrault. — Emmanuel Bove : *Bécon-les-Bruyères*, Emile-Paul, frères.

C'est un très intéressant récit que nous donne M. Georges-G. Toudouze dans son livre enthousiaste sur **la Sicile, Ile d'or, Ile de feu**.

M. Georges-G. Toudouze, qui a déjà une connaissance nombreuse du pays, de son histoire, de sa physionomie et de ses légendes, s'y arrête longuement ; son ouvrage est abondant et même prolixe, tant l'auteur cherche à rendre avec force ses impressions.

Il débarque à Palerme, la vieille capitale des Normands et des rois angevins.

De suite, il se rend à la cathédrale, vieil édifice encore crénelé, qu'abîmèrent à loisir les architectes modernes. La construction date du douzième siècle et contient les tombeaux de Roger le Normand et de l'empereur Frédéric II, qui jouèrent un si grand rôle dans l'histoire du pays. Tout près se trouve le palais bâti par le roi Roger et qui renferme la chapelle Palatine, merveille de goût et de splendeur, dont la décoration n'a jamais été surpassée. Dans l'abside règne un Christ de physionomie plutôt sévère et qui ne sera probablement pas tendre au jour du Jugement.

Puis c'est Saint-Jean-des-Ermites, la plus ancienne des églises normandes, église en forme de croix égyptienne à trois absides ; c'est encore une construction du roi Roger et qui aurait remplacé une mosquée dont elle a gardé les bas murs.

On rencontre ensuite *la Martorana* ou Sainte-Marie-des Miracles, aux mosaïques étincelantes ; San Cataldo, arabe de silhouette extérieure et croix grecque au dedans ; Saint-François d'Assise, encore une ancienne mosquée dont les colonnes à l'entrée gardent le caractère arabe ; la Siza, la Cuba, deux masses carrées ; la Cubola avec son allure de tombeau mycénien à coupole, etc...

On passe à Monreale et c'est encore une basilique, due à Guillaume II le Bon, qui l'éleva en six années, avec ses deux tours carrées, une abside à trois accolades et arceaux entre-croisés, édifice long de cent mètres sur quarante de large, où l'on voit encore, décorant l'abside, un Christ aux allures terribles de justicier. A côté de l'église se trouve un très joli cloître aux fines colonnettes couplées, rappelant celui de Saint-Trophime d'Arles.

Plus loin, c'est Céfalù, chef de Sicile avec sa cathédrale viking, fondée par le roi Roger après le vœu fait pendant une tempête qui le mit en péril sur la côte. Elle a un large portail à trois baies et deux tours crénelées. La ville s'étend au pied de l'église, et l'église est adossée à une montagne que domine un donjon.

L'auteur retourne à Palerme et visite le musée installé dans une ancienne maison religieuse dont les cloîtres sont des merveilles. On y a hospitalisé des sculptures provenant des divers temples grecs de la région et dont certains motifs sont, paraît-il, superbes. Parmi les métopes provenant d'un des temples de Sélinonte, se trouve surtout le groupe représentant Hercule terrassant une amazone, d'un mouvement et d'une précision admirables.

M. Toudouze s'éloigne enfin de Palerme et passe à Castellamarre, Trapani et Marsala. Marsala fut un ancien repaire des Sarrazins. Au seizième siècle, Charles-Quint vint y assiéger les Barbaresques et les y bloqua en coulant des pierres dans le chenal. La ville aujourd'hui n'est plus renommée qu'à cause du vin qui porte son nom.

On parvient bientôt à Alcano, vieille cité sarrazine aux bâtiments de briques rouges, aux portes mauresques, aux murailles blanches et dont les couvents et les églises présentent le plus étonnant aspect musulman.

On se dirige vers Segeste, ancienne ville thermale aux eaux sulfureuses, qui n'a conservé que la ruine superbe de son temple.

Sélinonte, que l'on gagne par Calafatini et Castelvetrano, est encore une ancienne ville grecque, dont il reste des ruines. Il y avait là sept temples, une acropole en citadelle ; il en reste un entassement de décombres.

Sciacca est sur la côte sud, en face de la Libye. C'est une ville qui semble conservée intacte depuis le plus haut moyen âge : des

remparts, des rues étroites et sévères, des églises, des couvents, quelques jardins en pente raide descendant vers la mer. La cité a gardé son aspect de forteresse guettant les voiles suspectes lâchées par les ports africains. Au pied d'une montagne qui domine toute la région se trouve une caverne en communication avec des sources sulfureuses encore utilisées aujourd'hui.

Le voyageur gagne Girgenti, qui conserve au bas de ses remparts une forêt de colonnes ravinées comme des troncs d'arbre. La cathédrale possède une lettre attribuée au Diable et le sarcophage de Phèdre, qui sert de baptistère. C'est une belle cuve antique ornée de sculptures retraçant l'histoire de la fille de Minos et de Pasiphaé dont Jean Racine nous chanta les aventures. Quant à la lettre du Diable, — une lettre d'amour — elle est considérée comme authentique, mais nous ne sommes pas forcés d'y aller voir.

On s'aperçoit d'ailleurs bientôt que Girgenti se compose de trois villes : Akragas, qui fut la cité primitive, devenue l'acropole; Agrigente qui se déploie en éventail vers la plaine maritime, tandis que Girgenti, la plus moderne, s'est logée dans et par-dessus Akragas. Akragas est en dessous de Girgenti, et Agrigente autour de Girgenti-Akragas. La principale industrie du pays est là récolte du soufre, dont on charge de nombreux navires amarrés dans le port. Dans la région, on trouve également de curieux volcans de boue froide, dans un décor de désolation infinie.

En passant par Castrogiovanni, on arrive à la région de l'Etna, qui règne despotiquement de toute sa masse, haute de trois mille mètres, sur l'étendue de la Sicile. Autour du cône central du volcan se trouvent des centaines de cratères secondaires, toute une floraison de gueules fumantes, qui donne, à la gueule centrale l'air de soupapes auxiliaires, sans cesse chargées à pleine pression intérieure. L'auteur nous parle longuement de cette montagne fantastique, ainsi que des paysages ravagés qui l'environnent et de diverses villes lui constituant un cortège.

Puis, c'est Catane avec sa région florissante. La ville elle-même n'a pas grand intérêt, étant de reconstruction moderne, tout ce qui était ancien ayant été détruit par différentes éruptions. Des traces de l'occupation espagnole y sont restées très visibles, tant dans la physionomie des habitants que dans celle des édifices qui ont été retapés à plaisir. On y retrouve également de nombreux vestiges

de l'époque romaine : un odéon, des bains, un amphithéâtre, une nécropole, etc..., qui ont servi du reste de carrières aux reconstructeurs espagnols.

C'est d'ailleurs de là qu'on gagne Syracuse, immense désert, entassement de pierres taillées, tout ce qui subsiste de la Syracuse ancienne. Seul un îlot de constructions, au bord de la mer, est demeuré debout, le plus petit des cinq quartiers de la ville antique et où coule toujours la fontaine Aréthuse. Il y a un palais datant de 1397, dont les fenêtres à colonnettes sont exquises ; le château Maniakès, qui a un portail sans portes, mais avec des voussures ; puis, aussi l'église Saint-Jean des Catacombes, dont les trois porches à pleins cintres romans conduisent à une entrée qu'encadrent de délicieuses sculptures. Installée dans un ancien temple de Minerve qui lui sert de nef, c'est enfin la cathédrale, curieux édifice du XVIIIe siècle, tout tarabiscoté, gainé de pilastres, paré de volutes débordantes ou de statues qui gesticulent, le tout d'un goût exécrable.

Une ruine qui a été ruinée, c'est Syracuse ; une ruine sur laquelle le temps et les hommes, les pluies, les vents, les soleils, les brumes, les sables errants ont passé la pouce pendant des siècles entiers ; une ruine dans laquelle les carriers ont fait à loisir, vingt siècles durant, choix de morceaux et débits de cailloux.

L'ensemble des ruines a vingt-huit kilomètres de tour.

Le volume de M. G. Toudouze parle encore de bien d'autres endroits dans le pays, comme il s'attarde à raconter l'épopée normande dont le souvenir s'y retrouve à chaque pas et compose nombre de ses meilleures pages.

L'ouvrage, accompagné de nombreuses photographies qui sont agréablement reproduites, est en somme très heureusement présenté par la librairie Berger-Levrault.

§

On trouvera peut-être extraordinaire de rencontrer dans la collection dite « Portrait de la France » un petit volume de M. Emmanuel Bove, sur **Bécon-les-Bruyères**. Il semble bien en effet qu'il y ait là une gageure, car l'endroit n'a aucun intérêt ni au point de vue historique, ni au point de vue pittoresque, si l'on s'en rapporte du moins au texte de l'auteur. C'est une

localité quelconque des environs de Paris, où il y a des rues, des maisons, et c'est tout.

Il n'y a à Bécon

que poussière et boue. Les terrasses sont trop étroites pour que l'on s'y sente à l'abri. Les rues, trop longues et désertes, mènent vers d'autres rues aussi longues et aussi désertes, bordées de pavillons de maisons en construction, de terrains à vendre.

Bécon-les-Bruyères n'a même pas d'environs. A l'endroit où ils devraient commencer, on se trouve dans une commune semblable à celle que l'on quitte.

Dans une île, en face de l'usine à gaz, se trouve le cimetière aux chiens qui, avec la traversée de Paris à la nage et l'affluence des gares, sert à alimenter les journaux en été.

Ecrire même une simple plaquette sur un sujet aussi insignifiant est un véritable tour de force, et nous trouvons que M. Emmanuel Bove s'en est très agréablement tiré.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Revue des Indépendants : Louis Sonolet, par M. Joseph Blache. — *Poésie* : un poème de M. Apostole Maméli. — *Revue fédéraliste* : M. H. Charpentier : la langue poétique ; l'avancement à l'ancienneté pour les écrivains. — *Europe* : M. André Spire, sur le rôle des juifs dans la révolution russe ; M. Romain Rolland et l'U. R. S. S. — Mémento.

La Revue des Indépendants (février) publiait un portrait fort beau de « Louis Sonolet » par M. Joseph Blache, tandis que s'éteignait l'auteur de *Madame Tallien*, délivré des longues et terribles souffrances dont le tourmentaient ses blessures de guerre. Nous voyions en lui un des plus affreux témoignages du maudit cataclysme. Sonolet a supporté ses douleurs, aggravées par l'ingratitude du pays, avec une noblesse qui fut un exemple et le demeurera. A peine s'il pouvait encore travailler. Il s'y efforçait au prix d'une volonté véritablement héroïque. Elle lui a valu de solides amitiés qui lui donnèrent ses dernières joies. Nous avons eu le déchirant spectacle de ce grand mutilé que ses maux ramenaient sur la table de chirurgie. M. Blache l'évoque en sa jeunesse, tel que lui-même pouvait se revoir, et l'on imagine avec quels regrets! Car, s'étant sacrifié, il était de ceux-là qui s'écrient avec M. Joseph Blache : « et tout ce bilan de sacrifices pour un résultat si douteux et si incomplet ! »

J'ai rencontré, voici bientôt une vingtaine d'années, écrit M. Blache sous les tropiques, un homme possédant une vertu aussi curieuse que rare.

Dès qu'il pénétrait quelque part, entrait vraiment avec lui un rayon de soleil. Et, détail bizarre, dans ce pays où l'on tenait en méfiance et à distance prudente les irradiations solaires, le rayon introduit par cet homme était cependant toujours accueilli avec grand enthousiasme.

Dès le contact établi, les gens présents s'animaient et de chacun d'eux émanait aussitôt la gaieté la plus franche, la plus précieuse et la plus communicative.

Cet homme, âgé d'une trentaine d'années, en paraissait vingt-cinq; taille moyenne ; il soignait une moustache blonde, à la française.

Il était toute vivacité et tout entrain, et surtout il possédait une mine inépuisable d'anecdotes et d'observations fines, d'à-propos imprévus, qui fusaient, éclataient, pétaradaient interminablement, pour peu qu'on l'encourageât, en véritables feux d'artifice. Cet homme séduisant, c'était Louis Sonolet.

Je le rencontrai donc dans cette Afrique si capricieuse, au lendemain d'une terrible épidémie de fièvre jaune qui venait de vider presque complètement la Côte d'Ivoire de ses habitants.

Louis Sonolet faisait partie de la mission de ce grand Africain, grand explorateur et incomparable gouverneur que fut William Merland Ponty. Cette mission se proposait sans doute de rétablir le moral de ceux qui, après la période de terreur, s'étaient remis courageusement à leur tâche.

Peut-être était-ce superflu, les coloniaux n'ayant jamais manqué de « cran » dans les passes difficiles.

N'importe ! On peut concevoir ce que l'esprit frais et sain, ainsi que la jeune exubérance d'un Louis Sonolet, pouvaient être appréciés à une minute semblable et dans un tel lieu.

Tel était Sonolet jeune. Tel il revint des tranchées :

Plusieurs séries de projectiles dans le corps, trois années d'atroces souffrances sur un lit d'hôpital, puis, cinq ans plus tard, amputation d'une jambe, et peu après, seconde opération suivant la première.

Ne possédant plus — après ces saignées successives — qu'une bien faible pinte de sang dans les veines, voilà en quel état je retrouvai à l'hôpital Péan Louis Sonolet, après nos années de séparation...

Eh bien ! je le retrouvai, néanmoins, aussi souriant, l'esprit aussi clair, et autant qu'autrefois animé d'un courage et d'un optimisme qu'on peut aisément qualifier de miraculeux.

Tout Louis Sonolet est là.

Il m'en voudrait d'omettre de rappeler que, près de lui, et ne le

quittant jamais durant ce rude calvaire, veilla la plus gracieuse des Antigone, son admirable et non moins courageuse sœur, que je suis heureux de pouvoir saluer ici.

§

Poésie (janvier) achève un brillant numéro par ce poème de M. Apostole Maméli. Une note nous apprend que l'auteur, « aveugle, exerce à Athènes la profession de médecin » et que « sa science médicale est très appréciée, tout comme son talent de poète ».

CRUCIFIÉ

On parle souvent du Golgotha
Et des souffrances d'un Christ,
Qui se révéla en geignant et s'évanouit
Tel un météore mystérieux,
Tombé de la voûte des cieux.
Or, moi, le crucifié de chaque jour, hélas !
Quand mon âme s'en va et que mon être se meurtrit,
Du haut de ma croix je clame : c'était écrit,
Sans jamais verser un pleur
Et sans même t'avouer, ô Christ, ma douleur...

Cette traduction du grec moderne est de M. A.-R. d'Yvermont.

§

La Revue fédéraliste (janvier) publie « Cires perdues », de M. Henry Charpentier. Ce sont des fragments sur la littérature, des notes d'un philosophe.

Ici, l'écrivain se range parmi les partisans de la « poésie pure » selon M. l'abbé Henri Bremond :

Dans certaines tribus océaniennes, la langue religieuse est la langue d'une tribu voisine, connue des prêtres et mal connue des fidèles.

Comme, ici, le latin remplace le français.

La langue courante ayant perdu le sens profond des mots, on recourt à une langue inhabituelle, difficile — magique — qui oblige à rechercher l'expression, le mot, à recréer la pensée.

Ainsi la langue poétique doit être différente du langage parlé pour que la poésie conserve sa vertu essentielle.

C'est lorsqu'elle dégénère en prose, prose rythmée, vers libre, etc..., qu'il faut qu'elle recherche pour survivre (et faiblement) l'emphase, le procédé, le mensonge.

Sur les avantages sociaux que peut obtenir un écrivain, M. Charpentier observe, désabusé :

Il faut se pénétrer de cette vérité que, dans la littérature, comme dans les bureaux, on avance par l'âge bien plus que par le mérite.

Les belles œuvres de la jeunesse ou de la maturité ne procurent estime et renommée que lorsque, vieillard, on est incapable de les refaire. Ce n'est pas l'auteur qui est récompensé : c'est son cadavre presque glacé.

Pour que le contraire fût possible, il faudrait supposer l'admiration, la gloire données par des contemporains, rivaux dans une âpre lutte : on ne peut raisonnablement demander à un homme (de lettres) de se faire souffrir à ce point.

Chez les religieux eux-mêmes, la sainteté n'est guère tolérée que posthume.

Mallarmé écrit : « Qui scrute le mirage de l'Immortalité sait bien qu'elle consiste, outre le salut indifférent de la foule future, dans le culte renouvelé par quelques jeunes gens, au début de la vie. »

Il existe pourtant nombre de jeunes gloires, aujourd'hui ! Un Joseph Kessel par exemple, magnifique et puissant, jouit avant la trentaine d'une juste célébrité bien acquise !

§

Un essai de M. André Spire sur « Les dernières années d'Israël Zangwill » — **Europe** (15 février) — l'amène à traiter du rôle des Juifs dans la Révolution russe. Au contraire de ce que l'on a souvent écrit, la plupart ont combattu ou tenté de combattre le bolchevisme :

Ecartés, par l'ancien régime, de la possession de la terre et de la plupart des professions libérales, — écrit M. A. Spire — les Juifs étaient devenus des commerçants, petits ou grands, et des artisans. Le Bolchevisme a détruit systématiquement l'artisanat et le commerce. La grande bourgeoisie juive émigra comme l'aristocratie et la grande bourgeoisie russe. Les masses, qui ne purent trouver leur salut dans l'émigration, tombèrent dans une affreuse misère, et ne vivotent qu'en acceptant, de bon cœur ou en apparence, de s'adapter au régime nouveau qui, du moins, n'admet pas, comme les régimes autoritaires d'avant 1917, que le fait d'être Juif soit la cause d'inégalités politiques ou économiques. Pourquoi donc s'étonner que beaucoup de Juifs, comme tant de Russes orthodoxes ou allogènes, acceptent le Bolchevisme dont l'oppression, matérielle et morale, n'est peut-être pas, après tout, plus insupportable que l'insolence et les soufflets des aristocrates,

les rapines, les pogromes des tchinovniks et des popes de l'ancien régime ?

Il y a donc des Juifs — *Trotzsky, Komeneff, Zinovieff, Ioffe* et *Litvinoff* — parmi les dirigeants du Bolchevisme. Mais pourquoi ? C'est parce que dans un pays dont les masses sont illettrées, seuls les prolétaires juifs, au moment où éclata la Révolution bolchevique, étaient préparés, par la vieille culture de leur race, à prendre en mains les affaires russes abandonnées par les classes cultivées qui s'étaient évaporées dans l'émigration. Mais *Dora Kaplan*, qui essaya de tuer Lénine, et *Kannengiesser*, qui tua Ouritzky, étaient Juifs. Dans un groupe ethnique de plusieurs millions d'hommes, il y a des intérêts, des tendances, des natures d'esprit de toutes sortes : des modérés, des passionnés, des autoritaires, des patriotes, des internationalistes, des constructeurs, des destructeurs.

Le même numéro d'*Europe* contient une « Réponse à Constantin Balmont et à Ivan Bounine », de M. Romain Rolland, qui comptera au nombre des pages les plus nobles de ce grand Français. Il se justifie, devant ces deux écrivains russes, d'avoir publiquement salué le X[e] anniversaire de la fondation de la République des Soviets. La lettre entière serait à citer. Elle émane d'un esprit équitable et d'un cœur généreux :

Quel que soit l'idéal de noblesse humaine que puisse représenter une élite d'émigrés russes, dont vous êtes, Balmont, Bounine, les plus grandes voix — vous le savez bien ! ô hommes aux yeux lucides, — recrus de désillusions, — ce n'est pas cet idéal qui vous a, en Europe, attiré des alliés ! Vos alliés se recrutent dans la pire réaction d' « ordre moral » bourgeois et d'impérialisme d'affaires. Vous n'êtes dans leurs mains que des instruments. Et cette Russie que vous aimez, vous le savez bien qu'ils ne pensent à elle qu'afin de la remettre sous leur tutelle et de l'exploiter, ainsi qu'ils font de tous les peuples de la terre, trop faibles pour s'y opposer ! Nous voyons clair, vous et nous, sur les mobiles de l'idéalisme, dont nous gavent les pickpockets de la politique de l'Ancien Continent et du Nouveau, qui se partagent ou se disputent, en conférences internationales ou en traités secrets, les dépouilles du monde, — bien entendu ! au nom des *Immortels Principes*, ou du Dieu « sec » (*Dry god*), qui ingurgite le Nicaragua !

En face d'eux, je vois en Russie un peuple qui tâche, au prix de souffrances sans nom, d'enfanter un ordre nouveau. Cet ordre nouveau est tout sanglant, est tout souillé, ainsi que sont les fruits humains qu'on vient d'arracher au ventre de la mère. Malgré le dégoût, malgré l'horreur, malgré les erreurs féroces et les crimes, je vais à l'enfant, je prends le nouveau-né : il est l'espoir, l'espoir misérable de l'avenir

humain ! Il est le vôtre, malgré vous, il est votre sang. Bouaine, Balmont ! Vous avez beau le rejeter. Un jour viendra où l'enfant grandi vous reconnaîtra en lui !

L'auteur de *Jean Christophe* termine sur ces mots, d'un prophète :

Le progrès humain, qu'affirmait, avec une intrépide sérénité, Condorcet, proscrit, avant de se tuer, s'achète au prix de millions de sacrifices. Et ceux qui devraient y coopérer, par un tragique aveuglement s'outragent et s'égorgent mutuellement...

E pur si muove
Et pourtant, l'humanité marche...
Elle marche aujourd'hui.
Sur vous. Sur nous.

§

Mémento. — *Point et virgule* (février) : « La sensibilité dans *Les Trophées* », par M. A. Lauris.—« Nocturne », par M. R. Raynaud.

Revue des Deux Mondes (15 février) : Le baron Beyens : « Deux années à Berlin (1912-1914) ». — « L'élève Victor Hugo », par M. P. Berret. — « Réflexions sur l'élite », par M. E. Mercier.

La Revue de Paris (15 février) : « Le Thibet mystique », par Mme A. David-Neel.

Revue hebdomadaire (18 février) : M. Tristan Derême : « La poésie à l'ombre de la Tour Eiffel ». — « Le Transsaharien », par M. Gaston Pastre.

Revue de Littérature comparée (janvier-mars) : « Franklin et Mirabeau collaborateurs », par M. B. Fay. — De M. P. Hazard : « Chateaubriand et la Littérature des Etats-Unis ». — « L'initiation américaine de G. Clemenceau », par M. F. Baldensperger. — « Histoire d'un projet d'ode canadienne de Le Brun », par M. Paul Dimoff. — « Collaboration de Sainte-Beuve à l'*Evening Post* », par M. F. Baldensperger.

L'Europe nouvelle (11 février) : « Examen de conscience » de M. J.-J. Brousson, à propos de ses ouvrages concernant Anatole France. M. Brousson termine sur cette pirouette son examen :

« J'ai voulu me libérer et libérer ma génération, désencombrer le chemin d'une statue faite des plus précieux marbres antiques, mais qui n'est qu'une antiquaille. « Il s'agit bien de savoir si nous écrivons purement ou mal ! Ce n'est pas notre affaire : c'est l'affaire de la postérité ! Et la postérité, c'est le marmot qui tette sa mère ; c'est le gosse qui joue aux billes... Eux pourront comparer. Si ignorants soient-ils, ils sauront ce que nous ne savons pas. Certes ! Anatole France était

beaucoup plus érudit que moi. Mais il y a une chose que je sais et qu'il ignore : il est mort ».

On reconnaîtra, dans ce trait final, de l'Anatole France et du meilleur.

L'Europe nouvelle (15 février) : « L'exploitation de l'air », par M. de Launay. — « Une précieuse : Mme du Vigean », par M. G. Mongrédien. — « Pèlerinages autrichiens », par M. René Bizet. — « Flamma Vestalis », poème de M. René Berthelot.

Revue Universelle (15 février) : « Sur la terre bédouine », par M. R. Dorgelès. — Suite du « Janot-poète », de M. F. Jammes. — De XXX : « La nouvelle armée allemande ».

Marsyas (février) : « Le rappel des oiseaux », poème de Mme A. Nusbcorme. — « Alain », par M. Denis Saurat. — « Qu'il existe une poésie française », par M. G. Lafourcade. En supplément : « Besoin de Pain et de Dieu », par M. Florian Delhorbe.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Jean de Gourmont (*Le Journal*, 23 février). — Mosaïque italienne (*Candide*, 23 février). — Anniversaires normaliens (*Nouvelles Littéraires*, 25 février). — A propos de Sapho (*Action Française*, 25 février). — Le Vagabond des Etoiles (*Radio-Magazine*, 19 février). — Un quart d'heure avec M. Thomas Raucat (*Candide*, 23 février). — Mémento.

La rubrique *les Journaux*, du *Mercure de France*, a paru depuis l'origine sous la signature de R. de Bury, pseudonyme de Remy de Gourmont d'abord, repris après sa mort par son frère, Jean de Gourmont, qui vient d'être enlevé prématurément, à l'âge de 51 ans, à l'amour des siens et à l'affection de ses amis. Dans la page littéraire du **Journal**, Georges Le Cardonnel consacre à notre ami disparu un excellent et très juste article que je regrette, faute de place, de ne pouvoir citer ici dans son entier :

Jean de Gourmont, qui vient de mourir, était le frère de Remy de Gourmont. Il est né en 1877 au Mesnil-Villeman (Manche). Son premier ouvrage fut une étude sur Jean Moréas, qui parut en 1905 dans la collection *les Célébrités d'aujourd'hui*. Il la terminait par ces mots : « Jean Moréas est un sage ; il est celui qui, n'attendant rien de personne, ne cherche son bonheur qu'en lui-même. » Ce jugement pourrait s'appliquer, sans y changer un mot, à Jean de Gourmont, dont la vie trop courte fut tout entière remplie par un amour sincère et désintéressé des lettres.

Après avoir passé en revue les divers ouvrages de Jean de Gourmont, M. G. Le Cardonnel poursuit :

Mais c'est dans sa collaboration de plus de vingt années au *Mercure de France* qu'il donna le principal de son effort, en tenant régulièrement la rubrique *Littérature*, dans laquelle il étudiait tous les ouvrages, à proprement parler littéraires, qui n'étaient ni des recueils de poèmes, ni des romans : œuvre critique où s'affirmait un esprit ingénieux, compréhensif, où se reconnaissait un disciple immédiat de Remy de Gourmont. Jean de Gourmont, dont l'admiration pour son aîné ne se démentit jamais, fut à la fois, si l'on peut dire, le frère et le fils de son esprit. Personne, depuis la mort de Remy de Gourmont, ne servit mieux sa gloire.

§

Un des vrais écrivains de ce temps, qui n'en n'est point si riche, quoique tentent parfois de le faire croire les rédacteurs de certaines gazettes littéraires, M. Jacques de Lacretelle, publie dans **Candide**, sous le titre *Mosaïque italienne*, un très intéressant « récit » plein de souvenirs précieux et d'impressions saisissantes. De ces quelques centaines de lignes, tout est à lire ; je me contenterai de citer ici quelques fragments du petit chapitre intitulé : *Le Vésuve*, et qui débute ainsi :

Le 5 janvier 1804, Chateaubriand partit de Naples à 7 heures du matin pour faire l'ascension du Vésuve.

Suit, d'après Chateaubriand, une description des lieux et des incidents de la course. L'illustre voyageur fait halte à certain ermitage et loue la bonne mine et la physionomie ouverte de l'ermite. Ce dernier lui présente le livre où les voyageurs ont coutume de noter quelque chose.

Dans ce livre aucune pensée qui méritât d'être retenue. Toutefois, Chateaubriand ajoute que « les Français, avec ce bon goût naturel à leur nation, se sont contentés de mettre la date de leur passage, ou de faire l'éloge de l'ermite ».

Chateaubriand reprend sa course et s'extasie sur la splendeur du paysage ; enfin, parvenu au sommet, il décide de descendre dans le cratère :

Là, Chateaubriand médite. Il songe qu'à quelques toises de profondeur, il a un gouffre de feu sous ses pieds ; il songe que le volcan pourrait s'ouvrir, et le « lancer en l'air avec ces quartiers de marbre fracassés ». Ces réflexions lui font prendre en pitié les choses humaines. « Qu'est ce que ces révolutions si fameuses des empires, auprès de ces accidents de la nature qui changent la face de la terre et des mers ? »

Et lui-même, qu'est-il ? Quelle Providence l'a conduit dans ce lieu, après l'avoir envoyé dans les forêts de l'Amérique ? Il fait un retour sur les agitations de la vie. Il cite Saint-Augustin : « Les choses sont pleines de misères et l'espérance vide de bonheur ». Enfin, il songe à la Bretagne où il est né et aspire au repos, sinon à la mort.

Le 5 mars 1817, Stendhal écrit : « Je suis monté hier au Vésuve : c'est la plus grande fatigue que j'aie éprouvée de ma vie. Le diabolique, c'est de gravir le cône de cendre. Peut-être tout cela sera-t-il changé dans un mois. Le prétendu ermite est souvent un voleur converti ou non : bonne platitude écrite dans son livre et signée Bigot de Préameneu. Il faudrait dix pages et le talent de Mme Radcliffe pour décrire la vue dont on jouit en mangeant l'omelette apprêtée par l'ermite ».

En rapprochant ces deux textes, on ne confronte pas seulement deux écoles littéraires, mais deux morales. Chez l'un, l'inspiration, le souffle venu du dehors, emporte tout, balaie le sens critique et la finesse. Il se donne entièrement à cette inspiration, et comme tout être qui se donne, il est généreux et d'une crédulité magnifique. L'autre, tout en jouissant des choses, est littéralement l'esclave du sens critique. Un petit singe, juché sur son épaule et qu'il ne cesse d'entendre, lui défend de croire, lui conseille de se méfier. A mi-côte, Chateaubriand, exalté par la course, crie « Vive la France », devant le livre de l'ermite, Stendhal feuillette aussi ce livre, mais par peur d'être dupe d'un sentiment outré ou convenu, il s'empresse de relever une sottise écrite par un compatriote. Il est vrai que ce Français s'appelle Bigot et que ce hasard doit l'enchanter. Quant à la description du Vésuve, il voit tout de suite à quel excès elle l'entraînerait, il sait que le trop grand ne prête à rien de judicieux ; et il y renonce.

Assurément si l'intelligence est, avant tout, esprit d'analyse et sens critique, Stendhal, avec ses dix petites lignes, se montre bien plus intelligent que Chateaubriand. On peut dire, d'ailleurs, que, dans bien des cas, celui qui se refuse est plus intelligent que celui qui se donne, car on se refuse par un jugement alors qu'on se donne souvent sans juger. La perfection serait de posséder en même temps les libres courants de l'enthousiasme et l'attache constante du jugement. Mais où cet esprit, où cet artiste ? Renan, peut-être...

La mode des centenaires qui continue à sévir offre une abondante matière au chroniqueur et au journaliste. M. Albert Thibaudet, saisissant le prétexte que cette année 1928 est celle des centenaires de la naissance de Taine, d'Edmond About et de Sarcey, tous anciens normaliens, en profite pour gloser sur ces *Anniversaires Normaliens*, dans les **Nouvelles Littéraires** :

Ce n'est pas tout à fait le centenaire de la naissance d'About, Sarcey et Taine qui nous intéresse ces semaines, c'est le quatre-vingtième anniversaire de leurs vingt ans, de leur entrée à l'École Normale, de ce qu'on appelle la grande promotion. Avec cette promotion de 1848, l'Ecole Normale supérieure, jusqu'alors séminaire pédagogique, devient une des têtes, une des sources de la littérature et du journalisme.

Par la suite, l'Ecole Normale, ainsi que le note M. Thibaudet, deviendra une pépinière de politiciens. L'auteur s'efforce ensuite de déterminer ce qui caractérise « l'esprit normalien ».

Il y a un esprit normalien en littérature, qui n'est pas, comme le pensait l'orfèvre Lemaître, l'esprit tout court, mais qui est un esprit, bien intéressant, et dont je crois fâcheux qu'il commence, ou plutôt continue, à se perdre ou à se troubler.

De l'entrée — ou de la sortie — de la grande promotion, à la fin du XIXe siècle, il y a cinquante ans, où non seulement l'Ecole Normale produit une abondance honorable d'écrivains, mais où ces écrivains, sous leurs différences, représentent bien un même esprit : culture solide, goût classique, défense ironique contre le romantisme, libéralisme. Un normalien n'est pas seulement un professeur qui sait faire un cours, un auteur qui sait bâtir un livre, c'est aussi un journaliste qui sait fabriquer un article. Sarcey a voulu qu'on mît sur sa tombe ces deux titres seulement : professeur et journaliste. Il exprimait là l'ambition — réalisée — de sa génération normalienne. About et Prévost-Paradol ont été les maîtres de toute une école de journalistes.

Les temps ont changé, il est intervenu cette « révolution dreyfusienne » à l'étude de laquelle Georges Sorel consacra naguère un petit livre significatif et profond. Mais rendons la parole à M. Thibaudet :

Ici, comme ailleurs, la grande coupure est celle des années 1898 à 1902 : affaire Dreyfus, programme de 1902, réforme de l'Ecole Normale, versée dans la Sorbonne, et qui n'est plus à présent que la première pension de famille de France (*Réclamations sur un grand nombre de bancs, les bancs du réfectoire*).

Une harmonie de la destinée a voulu qu'à ce moment, pour la première fois, sortît de l'Ecole un écrivain français, singulièrement original, qui n'emportât rien de sa culture classique et traditionnelle, et qui, venu paysan, en sortit paysan.

Que Péguy ait fait de bonnes études, c'est certain, et surtout, en vrai fils de l'Ecole primaire (cela ne veut pas dire en primaire), des études positives, techniques, matérielles, de grand ouvrier ; il respectait la grammaire aussi purement que la typographie. Mais quoi de

plus antinormalien que ces enchevêtrements et ces redondances ? Quoi de plus peuple que le développement par répétition ? Péguy n'était pas incapable de composition et de choix, mais il les a refusés de toute la violence de son beau génie têtu.

... Après Péguy, on a vu sortir de l'Ecole des écrivains normaliens qui ne répondaient plus du tout à la formule, et qui nous obligent peu à peu à ne croire que faiblement à l'esprit normalien. Ceux qui écriront, lors de son deuxième centenaire, l'histoire littéraire de l'Ecole, seront obligés de la diviser en ces deux parties : Avant Péguy et la réforme — Après Péguy et la réforme. Et, comme Péguy et la réforme sont des suites de l'Affaire Dreyfus : Avant l'Affaire. — Après l'Affaire.

§

Ce n'est point d'un centenaire, mais d'une reprise de *Sapho* à la Comédie-Française que M. Léon Daudet prend prétexte pour rappeler quelques-uns de ses souvenirs dans l'**Action Française** :

La reprise de *Sapho* à la Comédie-Française réveille en moi un monde de souvenirs. Quand cet ouvrage célèbre fut composé, j'étais déjà élève de rhétorique à Louis-le Grand et je vivais, avec mon père et ma mère, dans une intimité intellectuelle qui ne s'est jamais démentie. J'ai raconté ailleurs comment la fin beethovenienne de ce livre frémissant — et que je mets au-dessus de *Manon Lescault* — était venue à mon père un jour d'automne, dans la mouillure du bois de Ville-d'Avray, devant l'écriteau, balancé par le vent, d'une villa à louer. Alphonse Daudet hésita longtemps entre plusieurs titres et il les essayait en les écrivant à la page de garde d'un de ses fameux petits cahiers. Très improvisateur, possédant sa langue comme pas un, il appartenait à cette génération flaubertienne où l'on croyait que le premier jet est toujours défectueux. J'estime, au contraire, que la force de l'expression réside dans la spontanéité. J'avais hâte de lire le premier chapitre du nouveau roman, mais ce fut mon père lui-même qui me le lut, par une belle matinée de dimanche parisien, que je vois encore ; et la lumière du soleil sur les arbres du Luxembourg éclairait l'escalier inoubliable où Jean Gaussin emporte amoureusement la belle, mais lourde, Fanny Legrand.

Le succès du livre fut explosif. Dans notre classe de philosophie, dans les classes voisines, en étude, en récréation, tout le monde — élèves et maitres — lisait *Sapho*. On ne m'appelait plus autrement que « le fils de l'auteur de *Sapho* », et Alphonse Daudet était devenu « le père du fils de l'auteur de *Sapho* ». Au quartier Latin, étudiants et

« étudiantes » dévoraient le livre à couverture jaune. Les bancs du Luxembourg étaient occupés par des lecteurs et lectrices, immobiles et attentifs, de *Sapho*. C'était plus qu'une réussite de librairie. Ce récit passionné, voluptueux et douloureux, comportant une moralité amère et saine, était entré d'emblée dans le sang et les moelles de toute une génération. La fatalité physique, l'attraction irrésistible de l'amour, est aussi vieille que l'humanité et durera autant qu'elle. Alphonse Daudet y avait ajouté cette dorure latine, provençale, qui le situe à part dans la cohorte des littérateurs de l'époque, aussi loin de Goncourt que de Flaubert ; et je ne parle pas de Zola, morne excrément dans les ténèbres. La langue de *Sapho*, comme celle de l'*Immortel*, marque une étape très différente de celle des *Contes du Lundi* ou de *Fromont*, voire du *Nabab* et des *Rois en exil*. Elle est, comme dit l'Espagnol, « *abreviado* », d'un rythme auditif et lumineux à la fois, palpitante comme le pouls avant la fièvre.

§

Dans le **Radio-Magazine**, M. Jacques Faucillon nous donne en quelques lignes, d'une psychologie très fine, le portrait du « vrai sans-filiste » : ce vagabond des étoiles :

Le vrai sans-filiste est las de vivre entre des murs, borné, ficelé, empêtré... Il est las d'être rivé à la quotidienne petite vie... Alors il tourne ses boutons, et le voilà parti !

... Il tourne les boutons pour partir... Il part ! Il a la bougeote, cet homme !... Il file sur Stamboul, où on joue du Saint-Saëns et du Pierné, sur Milan où on joue du Dukas, Vienne, où on joue du Debussy, Kalundborg, où on joue de l'Olivier Métra... Et ce qu'il cherche, ce n'est pas Olivier Métra, que les orgues de barbarie, au coin des rues, jouent certainement aussi bien et peut-être avec plus de sentiment que les orchestres kalundborgiens... Ce n'est pas Pierné, Dukas, Debussy, etc... C'est Vienne, Milan, Stamboul, Kalundborg !... C'est ce qui est lointain, ce qui, par conséquent, l'emporte, le transporte et l'affranchit...

Alors, cet homme-là, qui est le vrai sans-filiste, regardez-le ; il ne reste pas trois minutes sur un poste... Il fouille l'espace... Il vagabonde d'étoile en étoile... Il va !... va !... Il est pris corps et âme par cette lutte du ciel et des ondes, qui est si belle !... et qui fait, voyez vous, que les vrais sans-filistes sont des idéalistes et des passionnés...

Ils ne demandent pas à la T. S. F. des sons... Ils lui demandent des ailes !

§

S'il n'est un « vagabond des étoiles », M. Thomas Raucat est du moins un vagabond de la terre. Durant le *Quart d'heure* qu'il

a passé avec M. André Rousseau, rédacteur à **Candide**, M. Raucat a tenu des propos d'une ironie délicate et souvent profonde. Je voudrais en retenir quelques phrases où sont jugées en passant — avec quel air de nonchalance! — deux civilisations qui s'opposent, celle des Etats-Unis et celle du Japon :

— Vous êtes resté longtemps aux Etats-Unis ?

— Trois semaines. Une des soirées que j'y ai vécues suffirait à m'avoir donné une vision de l'Amérique. C'est une panne d'ascenseur et d'électricité, pendant un dîner au quarantième étage d'un gratte-ciel. Ma chambre était au seizième étage du même immeuble. Je n'ai pu la regagner que par un escalier de service sordide — le seul de toute la maison — en grattant des allumettes. Je vous épargne l'antithèse facile entre cet escalier et le luxe du restaurant où j'avais dîné, ainsi que le couplet poétique sur la fragilité de cette monstrueuse civilisation, à la merci d'un court-circuit.

. . . .

J'ai connu là-bas des camarades qui sont perdus pour l'Occident ; ils n'y reviendront jamais. Même ceux qui reviennent ont souvent du mal à se dégager du charme de l'Orient.

La vie est si simple, si unie, si paisible dans ce monde qui a abdiqué devant les forces de la nature ; ce monde où les hommes, pas plus que les choses, ne luttent contre le temps, et acceptent d'être, comme elles, en perpétuelle métamorphose.

... L'homme, au lieu de résister, se mêle d'un cœur docile au grand courant qui passe et emporte tout.

Mémento. — *Le Figaro*, 25 février, dans son *Supplément Littéraire*, publie la première version de deux poèmes de Leconte de Lisle: *Les Etoiles mortelles* et *La Sieste*. Dans ce même numéro M. Jacques Patin consacre une étude aux *Premières versions de Leconte de Lisle*.

Dans le *Journal des Débats*, 26 février, M. Daniel Halévy signale un Centenaire oublié, celui de J.-J. Weiss, né à Bayonne en 1827, normalien lui aussi, ami de Taine et de Prévost-Paradol.

GEORGES BATAULT.

MUSÉES ET COLLECTIONS

La nouvelle exposition du Musée des Arts décoratifs. — Au Musée de la Manufacture de Sèvres : exposition de céramiques marocaines. — Un nouveau Vermeer. — Mémento.

A la brève exposition de l'œuvre de peintre, d'illustrateur et de céramiste du regretté Etienne Moreau-Nélaton a succédé au

Musée des Arts décoratifs une nouvelle exposition (1) où l'Union centrale des Arts décoratifs montre les résultats d'un concours qu'elle avait organisé l'an dernier et dont le sujet était l'exécution d'un bureau de dame avec son siège, — corollaire du concours précédent qui avait eu pour thème un cabinet de travail masculin, — puis un ensemble d'illustrations de livres modernes, et, enfin, une réunion des œuvres du sculpteur espagnol contemporain Mateo Hernandez.

Sur quatre-vingt-deux projets envoyés au concours pour le bureau de dame, six seulement, dus à des jeunes gens de vingt à vingt cinq ans, ont été primés, et ce sont ceux-là qu'on met sous nos yeux avec dix-huit autres meubles dus à des artistes déjà connus : Eric Bagge, Maurice Dufrêne, André Groult, Ruhlmann, Sue et Mare, Mme Lucie Renaudot, etc. La prédilection pour les lignes et les angles droits, où la sécheresse remplace trop souvent la grâce qu'on attendait ; le goût des matières rares et des bois précieux, tout à fait de mise, au contraire, dans des meubles féminins destinés à d'élégants boudoirs ; la recherche du nouveau à tout prix — qui ne s'accorde pas toujours avec le bon goût et aboutit parfois à des résultats peu heureux, comme, dans un de ces meubles, l'adjonction de pieds de fer au bureau et au siège, — caractérisent tous ces meubles dont aucun, à parler franc, ne nous satisfait pleinement. En vérité, ce qui leur fait le plus défaut, c'est le sens de la mesure, la simplicité dans la logique, et par là ils méritent bien de prendre place dans le décor de notre vie désaxée.

On trouvera plus de charme à examiner dans les salles latérales la collection d'illustrations de livres modernes destinées aux innombrables éditions de luxe qui ont surgi de tous côtés depuis quelques années, et où, pour la plupart, des peintres représentatifs des tendances modernes, au lieu des illustrateurs professionnels d'autrefois, ont rivalisé d'ingéniosité, de verve, de sens décoratif. C'est ainsi qu'à côté de la somptueuse édition du *Livre de la jungle*, due à MM. Jouve et Schmied, on admirera les livres, non moins beaux, où notamment Maurice Denis, Jacques Beltrand, Brangwyn, Paul-Emile Colin, Bonnard, Daragnès, Desvallières, Dethomas, Dunoyer de Segonzac, Jean Marchand et Mme Sonia Lewitzka, Picasso, Siméon, Bernard Naudin, la

(1) Ouverte jusqu'à Pâques.

charmante Mme Marie Laurencin et Louis Jou, remarquable entre tous, ont prodigué leurs inventions tour à tour graves ou plaisantes, nobles ou fantaisistes, et réalisé souvent des pages de la plus belle ordonnance devant lesquelles s'extasiera tout bibliophile.

Et l'on admirera non moins, à l'entrée du grand hall, la réunion des sculptures — portraits, nus, ou animaux — taillés directement d'après nature dans le bois ou les matières les plus dures — granit, diorite, porphyre — par M. Mateo Hernandez. La plupart de ces œuvres, dont la puissance et la grandeur de style jointes à la plus sobre technique — commandée d'ailleurs par la dureté de la matière — font songer aux créations de l'ancienne Egypte, nous avaient été montrées successivement depuis quelques années à divers Salons : la *Panthère noire*, l'*Otarie*, la *Biche*, l'*Hippopotame*, le *Chien de berger allemand* et divers bustes d'hommes. On a plaisir à trouver réunies toutes ces sculptures, notamment celles d'animaux, qui ont déjà classé leur auteur parmi les maîtres du genre.

§

Le 14 décembre s'est ouverte, pour durer jusqu'au mois de juin, une exposition de céramiques marocaines organisée sous le patronage du Sultan et du gouvernement français pour faire connaître cette branche de l'industrie du Maghreb et les efforts réalisés par le Service des arts indigènes créé par l'heureuse initiative du maréchal Lyautey. Elle mérite l'attention non seulement des amateurs, mais encore du grand public : on y verra près de trois cents pièces tant anciennes que modernes montrant les principaux types de cette céramique : poteries berbères, simplement modelées à la main, décorées après dessication en brun ou en rouge de motifs surtout linéaires et géométriques qui offrent une parenté frappante avec la technique et l'ornementation des céramiques prémycéniennes, puis cuites sur une aire plane, — et des poteries citadines (de Fès, de Meknès, de Rabat, de Marrakech, etc.) dues à une main-d'œuvre masculine et à des procédés plus perfectionnés (façonnage au tour, cuisson au four, application de vernis vitrifiables), qui se distinguent elles-mêmes en poteries brutes et en poteries vernissées soit à l'intérieur, soit à l'extérieur et qui sont décorées de

rinceaux, de bouquets ou de motifs géométriques. Dans la préface de l'excellent catalogue de l'exposition, M. Prosper Ricard, chef du Service des arts indigènes du Maroc dont nous parlons plus haut, donne les renseignements les plus détaillés (que complètent des reproductions de nombreuses pièces exposées) sur ces diverses sortes de céramiques et leurs différents genres de décor dont il fait goûter le caractère original et la saveur. Le service placé sous sa direction s'efforce de continuer cette esthétique du passé, et cette œuvre de traditionnalisme, dont les productions se distinguent heureusement des objets de bazar qui visent surtout à tirer l'œil, mérite d'être encouragée efficacement par tous ceux qui s'intéressent au maintien des arts indigènes.

§

Nous rappelions naguère ici (1) la rareté des œuvres de Vermeer de Delft. L'excellent critique Thoré-Bürger, qui, le premier chez nous, en dressa la liste en 1866 dans la *Gazette des Beaux-Arts,* était arrivé à un total d'une soixantaine de pièces dont peu à peu les historiens, mieux renseignés par les découvertes de la critique, ne laissèrent plus subsister qu'une quarantaine. En 1925 et 1926, coup sur coup, deux autres peintures revenaient à la lumière : une *Jeune femme au chapeau rouge* de la collection Atthalin, de Colmar (publiée en mai 1925 dans la *Revue de l'art ancien et moderne*), qui, malheureusement, échappa au Louvre pour passer en Amérique, et une *Tête de jeune fille riant* (publiée en octobre 1926 dans *L'Art et les Artistes*) acquise par Sir Joseph Duveen (2). Voici que maintenant M. Seymour de Ricci, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (3), nous apporte la bonne nouvelle de la découverte par ce même amateur d'un **nouveau Vermeer** : c'est une *Dentellière* (la même jeune fille, semble-t il, dont Sir Duveen avait acheté précédemment la tête, émigrée depuis, elle aussi, aux Etats Unis) ; assise de côté, elle tourne de face vers le spectateur sa tête souriante aux grands yeux. C'est une figure délicieuse qu'on souhaiterait ardemment voir rejoindre au Louvre sa sœur aînée.

(1) V. *Mercure de France,* 1er mai 1926, p. 724.
(2) V. *Mercure de France,* 15 novembre 1926, p. 223-224.
(3) Numéro de décembre 1927, pp. 305 et suiv.

Mémento. — La « Bibliothèque d'histoire de l'art » créée par l'éditeur Van Oest vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes où s'atteste, comme dans les précédents, le souci d'offrir au grand public des ouvrages de vulgarisation modèles tant par la valeur des textes, confiés aux meilleurs spécialistes, que par le choix et l'excellence des planches qui les accompagnent (in-8, 60 p. avec 64 pl.; 36 fr.). Le premier de ces volumes, dû à un savant dont les lecteurs du *Mercure* connaissent et apprécient la sûre érudition, M. le Dr G. Contenau, conservateur adjoint du département des antiquités orientales au Musée du Louvre, nous transporte au berceau de la plus ancienne civilisation : cette Asie occidentale qui comprend aujourd'hui l'Asie Mineure, la Syrie, la Palestine et la Perse, et où se succédèrent jadis, depuis l'an 4000 avant notre ère, les Élamites, les Sumériens ou Chaldéens, les Syro-Hittites, les Babyloniens, les Assyriens, les Perses, enfin les conquérants romains. Des apports artistiques de ces diverses civilisations M. Georges Contenau a su, avec une clarté parfaite, montrer le développement chronologique tour à tour en architecture, depuis le palais de Goudéa, contemporain d'Abraham, à Tello, jusqu'aux édifices de Balbeck et de Palmyre ; en sculpture, depuis la farouche *Stèle des Vautours*, jusqu'aux délicats sarcophages « des Pleureuses » et « d'Alexandre » au ve siècle ; dans la décoration et les arts industriels, depuis les céramiques proto-élamites au décor ultra-stylisé et le vase d'argent du roi Entéména (3000 ans avant J.-C) jusqu'aux fresques gréco-romaines découvertes à Salihiyeh. Comme dans les volumes précédents, 64 planches, comprenant 82 sujets, reproduisent tous les monuments importants de ces diverses civilisations : outre les œuvres que nous venons de citer, la stèle de Naramsin, les diverses effigies de Goudéa, le célèbre Code de Hammourabi, la statue de la reine Napir-Asou, les *Taureaux ailés* de Khorsabad, la *Frise des archers* du palais de Darius, du Musée du Louvre, la *Lionne blessée* et le *Lion sortant de sa cage*, du British Museum, où les Assyriens ont montré leur incomparable maîtrise comme animaliers, etc., et plusieurs œuvres jusqu'ici inédites ou peu connues, comme le sarcophage d'Ahiram découvert il y a quelques années et qui, par son inscription, a détrôné la stèle du roi Mésa du rang de premier texte phénicien connu.

Dans l'autre volume, consacré à *L'Art chrétien primitif et l'art byzantin*, l'éminent historien de cette époque, M. Charles Diehl, de l'Institut, a tracé le tableau des débuts de l'art chrétien à Rome, puis de son développement sous les empereurs d'Occident, du ve au xve siècle, dans leurs capitales de Byzance et de Ravenne et les pays soumis à leur sceptre. Il nous le montre naissant dans l'obscurité des Catacombes, décorant des symboles de sa foi les parois des cimetières souterrains, puis, après le triomphe de l'Église au ive siècle, s'épanouissant

au grand jour dans de magnifiques basiliques ornées de mosaïques et sur les sarcophages, où des motifs empruntés à l'Orient se mêlent aux figures de style classique. Ces influences orientales, venues de Syrie, d'Asie Mineure et d'Égypte vont s'amalgamer avec celles de la vieille culture hellénique pour composer ce qu'on a appelé l'art byzantin et que M. Diehl proposerait de dénommer plus justement l'art chrétien d'Orient. Il en retrace l'histoire en détail, étudiant successivement son premier âge d'or au ve et au vi^e siècle, marqué par les magnifiques constructions que sont Sainte-Sophie de Constantinople, Saint-Démétrius de Salonique, les églises de Ravenne, la basilique de Parenzo, etc., édifices revêtus de mosaïques étincelantes (forme de décoration qui a été un des moyens d'expression les plus caractéristiques de l'art byzantin), par des miniatures illustrant les manuscrits grecs des livres sacrés, par des ivoires, parfois d'une importance considérable comme la chaire de l'évêque Maximien à Ravenne, par des tissus somptueux et par des merveilles d'orfèvrerie ; — puis, au xie siècle, après la crise des Iconoclastes, un second âge d'or dont les monuments les plus beaux sont Saint-Marc de Venise, les églises de Daphni, de Monreale et de Palerme avec leur riche parure de mosaïques, et nombre d'objets d'art, entre lesquels nous citerons seulement la célèbre *pala d'oro* de Saint-Marc ; — enfin, au xive siècle, une dernière renaissance, caractérisée par les églises du Mont-Athos, de Mistra, de Serbie, de Valachie, de Bulgarie, de Russie, et encore par des mosaïques, des fresques, des icones et une abondante floraison de miniatures, de tissus et de pièces d'orfèvrerie. Tous les chefs-d'œuvre créés ainsi au cours de dix siècles, et qui montrent combien brillant et, en dépit de ses formules traditionnelles, combien vivant fut l'art byzantin, sont reproduits à la fin du volume en de belles héliogravures dont l'ensemble constitue un résumé parfait de cette période de l'histoire de l'art.

Sur ce même sujet *L'Art byzantin*, un autre éminent spécialiste, M. Louis Bréhier, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand et correspondant de l'Institut, avait publié précédemment dans la collection « Les Patries de l'art » un autre ouvrage non moins excellent (Paris, H. Laurens ; in-8, 204 p. av. 106 fig. ; 20 fr.) qui offre la sûreté d'érudition et l'agrément de forme qu'ont goûtés tous les lecteurs de son admirable histoire de *L'Art chrétien* publiée à la même librairie. Cette substantielle monographie, abondamment illustrée, est complétée par quatre résumés très utiles donnant les dates essentielles de l'art byzantin, le tableau de son développement historique, les noms des principaux artistes et la nomenclature des centres d'art byzantin : Constantinople, Salonique, Mont Athos, Grèce, Syrie, Istrie-Dalmatie, Ravenne, Venise, etc., avec l'indication des œuvres restées en place, puis de celles conservées dans les musées, trésors d'églises et collections.

Ceux qui désireraient compléter par des renseignements plus abondants et plus détaillés l'enseignement succinct fourni par les trois volumes que nous venons de louer les trouveront dans deux ouvrages parus récemment à la librairie Auguste Picard dans la collection : « Manuels d'histoire de l'art et d'archéologie » et dus aux deux auteurs que nous avons cités en premier lieu : M. Charles Diehl pour l'art byzantin (2e édition ; 2 vol. in-8, xv-946 p. av. 418 fig. ; 100 fr.) ; M. le Dr Contenau pour l'archéologie orientale (1er vol. : in-8, 545 p. av. 357 fig. ; 50 fr.). Ce sont ici des ouvrages d'érudition, où l'évolution de chaque art est exposée dans ses moindres détails, où tous les monuments (dont la plupart sont reproduits) sont étudiés à fond à la lumière des textes, où, en un mot, les derniers résultats de la science sont utilisés (dans le domaine de l'archéologie orientale en particulier, ceux-ci ont été en ces derniers temps singulièrement abondants et féconds (1), et ce n'est pas un des moindres mérites de M. Contenau que d'avoir su, en utilisant ces données nouvelles, débrouiller l'histoire si enchevêtrée des diverses civilisations qui se sont heurtées et mélangées en cette Asie orientale peuplée de races si différentes — Sumériens et Sémites, Hittites, Syriens, Egéens, etc. — dont il a montré, en un chapitre tout à fait neuf, illustré de curieuses figurations empruntées aux monuments, les divers types ethniques). A ce titre, ces manuels, dont la publication et la série déjà importante sont l'honneur de la science française, sont indispensables à tous les travailleurs.

AUGUSTE MARGUILLIER.

PUBLICATIONS D'ART

S. Rocheblave : *Louis de Fourcaud et le Mouvement artistique en France de 1875 à 1914*, « les Belles-Lettres ». — Ed. Sarradin : *Carpeaux*, Rieder. — P. de Lapparent : *Toulouse-Lautrec*, Rieder. — Gustave Geffroy : *Sisley*, Crès. — François Fosca : *Claude Monet*, « Cahiers de la Quinzaine ». — Pierre Courthion : *Panorama de la peinture française contemporaine*, Kra. — Adolphe Basler : *Henri Rousseau*, Librairie de France. — E. des Courrières : *Chana Orloff*, « Nouvelle Revue Française ». — Charles Fegdal : *Essais critiques sur l'art moderne*, Stock. — J.-G. Goulinat : *La Technique des peintres*, Payot. — Mémento.

La réputation d'un écrivain ne se mesure pas toujours à l'importance de sa production. On dirait même que, pour certains, d'avoir beaucoup écrit, d'avoir jeté comme à la volée leurs articles dans la presse, a empêché qu'on ne leur rende pleine justice.

(1) Les lecteurs du *Mercure* n'ont certainement pas oublié le remarquable article (1er mars 1922, p. 379) où, l'un des premiers, M. le Dr Contenau donna une étude d'ensemble de la civilisation et de l'art hittites, révélés par de récentes découvertes.

Leurs travaux sont enfouis dans les collections de journaux où quelques chercheurs, en les parcourant, sont surpris d'y remarquer tant d'abondance dans les idées, d'agrément dans le style, de netteté dans le jugement.

M. Rocheblave, professeur à l'Université de Strasbourg, dans son livre sur **Louis de Fourcaud et le Mouvement artistique en France de 1875 à 1914**, a voulu faire revivre le souvenir d'un de ces écrivains. Louis de Fourcaud (1851-1914), qui collabora assidûment au *Gaulois* pendant quarante ans, fut tour à tour critique et historien d'art, critique littéraire, critique musical, et succéda à Taine en 1893 comme professeur d'esthétique et d'histoire de l'art à l'Ecole des Beaux-Arts. Son enseignement, comme ses articles, fut nourri de faits et d'idées. Il avait le goût de la culture générale, une grande érudition, une manière à la fois lucide et passionnée de défendre ses opinions. Epris des maîtres anciens, il sut pourtant faire sa part à la nouveauté dans l'art, apprécier avec un esprit ouvert, libéral, les musiciens, les artistes nouveaux contestés par la critique officielle.

Dans la multitude des ouvrages qui se publient de nos jours, les plus susceptibles de durer, les plus représentatifs de l'époque seraient peut-être ceux qui, dans un seul volume assez dense, réuniraient les meilleures pages d'un écrivain. Bien des lecteurs disent n'aimer pas les anthologies. Pourtant elles complètent, elles illustrent l'histoire littéraire. C'est par des recueils de morceaux choisis qu'on prend contact avec les poètes, les prosateurs d'autrefois. Les choix de pages permettent de parcourir l'œuvre entière d'un Renan, d'un Stendhal, dont sans cela on ne connaîtrait que deux ou trois livres, ou de conserver une place à des écrivains d'un moindre rang qui méritent de ne pas être oubliés aussitôt qu'ils ont disparu. Parmi ces derniers, plus d'un est digne de reprendre au milieu de ses contemporains une place bien supérieure à celle qu'on voudrait lui accorder. C'est le cas de Louis de Fourcaud, à la mémoire duquel M. Rocheblave a rendu un juste hommage. Les citations qu'il donne font penser qu'on lirait avec plaisir une suite d'extraits de cet auteur que seuls se rappellent encore les spécialistes des questions d'art.

Malgré les tendances extrémistes de notre époque, le public continue à s'intéresser aux maîtres d'hier et les éditeurs qui

offrent des études sur eux accompagnées de reproductions convenables. Voici un **Carpeaux**, de M. Ed. Sarradin, et un **Toulouse-Lautrec**, de M. P. de Lapparent, dans la collection des « Maîtres de l'art moderne », un **Sisley**, de Gustave Geffroy, un **Claude Monet**, de M. François Fosca.

Carpeaux fut un modeleur merveilleusement habile à rendre la mobilité des physionomies, la souple harmonie des corps féminins. Il a traduit la « volupté des chairs » et, comme il l'a dit lui-même, il a « exprimé la forme et le mouvement avec plus de frémissement qu'on ne voit d'ordinaire ». Sa manière ne correspond pas à la mode du jour, qui s'attache aux tailleurs de pierre et dédaigne le modelage. La plupart des gens ne prétendent aimer un genre d'art que pour avoir le droit de haïr tous les autres.

Toulouse-Lautrec, s'il avait toujours peint avec les procédés en usage dans les ateliers, serait déjà oublié. C'est dans le dessin, dans l'affiche, dans la lithographie, comme dans ceux de ses tableaux qu'il a traités avec des moyens à lui, accentuant le trait et la fantaisie de la composition, qu'il a révélé son génie. M. de Lapparent rappelle qu'il existe un ensemble important de ses œuvres au musée d'Albi, qui doit devenir un lieu de pèlerinage pour les amateurs en déplacement dans le Midi.

Sisley fut un peintre de ciels et ses bons paysages séduisent par l'exécution et par le charme poétique. Quant à Monet, il a eu une influence énorme sur le développement de la peinture moderne. Autant il nous plaît dans ses meilleures toiles, autant il nous laisse indifférents dans ses séries sur les cathédrales, sur Venise, sur les Nymphéas. Il lui est arrivé, comme à beaucoup de ses confrères, qu'après la cinquantaine il s'est livré au plaisir de peindre sans éprouver le besoin d'y mettre cette passion intérieure qui vivifie le sujet le plus banal.

Les études sur l'art moderne les plus précises, les plus significatives qu'on ait écrites depuis vingt ans me paraissent être celles de Pierre Godet et de François Fosca, qui tous deux sont venus des rives du Léman à Paris pour représenter avec distinction l'esprit français. Comme eux, M. Pierre Courthion a été peintre, comme eux, il est originaire de la Suisse française. Aussi s'attendait-on à trouver dans son **Panorama de la peinture française contemporaine** une sévère analyse des œuvres

et des talents. Or, si son livre est clair et agréable à lire, ses jugements ne tranchent guère sur l'opinion courante. Il faudrait aujourd'hui, avant de se prononcer sur les peintres, bien se rappeler que les méthodes de l'américanisme ont envahi dès longtemps (on fixerait la date à 1906 environ) le monde de la peinture. Depuis ce moment, l'art, avec l'apparence d'un changement continuel, s'est à peine renouvelé. En outre, pour donner sa juste place à un peintre, il faudrait le juger non sur le plaisir du moment, mais sur la durée du plaisir qu'on tirera de ses œuvres. Qu'on suppose un amateur qui, pour ne pas avoir sous les yeux toujours les mêmes tableaux, placerait dans des cadres à double face un Laprade et un Vlaminck, un Vuillard et un Picasso, un Marquet et un Lhote : on peut être sûr que ce n'est pas Laprade, ni Vuillard, ni Marquet, qui seraient le plus souvent retournés contre le mur.

Ce système, appliqué à **Henri Rousseau**, ne lui serait pas défavorable. On peut maintenir le jugement qu'on portait généralement sur « le douanier » il y a vingt-cinq ans. Avec une simplicité d'esprit désarmante, il a des dons naturels évidents. M. Adolphe Basler, qui n'est pas facilement dupe et qui crie volontiers avec force les vérités que les bons amateurs redisent entre eux, lui fait la part belle en proclamant que « ses créations naïves et imparfaites sont plus cohérentes et plus impressionnantes, par la spiritualité qui les ordonne, que maintes œuvres à la perfection automatique et toute matérielle réalisées par de savantes disciplines ». Quant à mettre « le niais divin que fut le bonhomme de Plaisance » au-dessus ou à côté de Delacroix, c'est une autre affaire. L'aveuglement des esthéticiens et des spéculateurs explique seul les formidables enchères qui ont été portées sur la *Bohémienne endormie*.

Des artistes, des poètes d'origine étrangère se sont mêlés, jusqu'à se confondre avec eux, aux artistes, aux poètes de race française : Pissarro, Sisley, Van Gogh ou Stuart Merrill, Vielé-Griffin, Moréas. Les peintres, les amateurs américains ou septentrionaux ont conservé une influence sur le marché parisien et sur l'orientation de la peinture française, mais c'est l'Europe centrale, toute pénétrée des modes du proche Orient, qui pèse le plus sur nous. L'histoire de notre art, depuis les Fauves, se caractérise par la lutte entre l'expression décorative et l'expres-

sion psychologique. L'Orient nous apporte le goût des belles surfaces, des arabesques, des couleurs chaudes, tapis, mosaïques, et nous répondons par la réaction de l'esprit qui oppose sa passion intérieure à cet épanouissement de l'instinct. Si les tendances orientales triomphent ici, les artistes venus d'Orient adoptent une partie de nos manières d'être. **Chana Orloff** est partie de l'Ukraine pour apprendre le dessin et la sculpture à Paris, et voilà qu'elle prend place parmi les « sculpteurs français nouveaux ». Elle y tient un rang honorable sans démentir son origine.

Les exposés, les discussions sur l'actualité artistique correspondent toujours aux préoccupations du public et M. Charles Fegdal a eu l'heureuse idée de réunir en volume ses **Essais critiques sur l'art moderne**, pleins d'informations et qui touchent à nombre de sujets intéressants. Mais à quelle inspiration peut obéir un éditeur qui habille un livre de ce genre d'une couverture dont la couleur et la composition sont en total désaccord avec l'esthétique que prône l'auteur ?

Nous nous demandons souvent si les défenseurs de l'art moderne n'ont pas beaucoup à apprendre. Ils feront bien de lire avec soin **La Technique des Peintres**, de M. Goulinat, qui renferme beaucoup de notions précises et de vérités essentielles sur la pratique et la mise en œuvre du métier de peintre.

Mémento. — Léo Bronstein : *Lutte et Réconciliation*, Alcan. Deux tendances esthétiques possibles : l'expressionnisme et l'impressionnisme ; l'histoire de l'évolution esthétique se déroule autour de ces deux tendances et de leur réconciliation. — Léon de Saint-Valéry : *Tendances d'art*, Perrin. Suite de notes sur l'art et les artistes, prises par un auteur qui ne formule pas de théories et qui s'intéresse aux peintres sans parti pris d'école. — René Boylesve : *Le confort moderne*, « les Cahiers libres ». D'après l'aspect et le titre de ce petit livre, écrit en 1903, on s'attend à un exposé, voire à un panégyrique. Mais non, c'est une satire, et fort juste : rien de plus sot que de mettre son idéal dans le développement de la mécanique et du progrès matériel.

MICHEL PUY.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Perquisition judiciaire chez les Fradin. — Le procès Dussaud-Fradin. — Nouvelles découvertes du Dr Morlet. — L'analyse d'Oslo.

Perquisition judiciaire chez les Fradin. — Pré-

férant ne pas attendre l'enquête judiciaire entourée de toutes les garanties scientifiques demandée par Me José Théry dans les conclusions qu'il devait déposer à la première audience du procès Fradin-Dussaud et que nous avons publiées dans notre dernier numéro, la Société préhistorique française, par le truchement de son président, le Dr Félix Regnault, a voulu prendre les devants et faire opérer une perquisition non pas sur le terrain, comme le demandait Me Théry, avocat du *Matin*, mais dans la ferme même des Fradin. Sur une plainte en escroquerie contre inconnu déposée, le 24 février, par le Dr Félix Regnault au parquet de Moulins, une perquisition a été ordonnée et faite dès le lendemain par la brigade mobile de gendarmerie de Clermont-Ferrand, sous les ordres du commissaire Hennet, et cela dans des conditions de rapidité surprenantes, ainsi définies par le *Matin* :

Nous avons demandé à un maître du barreau de nous préciser si cette précipitation constituait une exception.

— Lorsqu'une personne prétend être victime d'un délit, nous a déclaré l'éminent avocat, elle dépose une plainte chez le juge d'instruction. Celui-ci l'examine attentivement, puis demande au procureur de la République de signer un réquisitoire introductif.

Ceci fait, le juge convoque le plaignant, lui fait confirmer sa plainte et reçoit sa constitution de partie civile. Le plaignant se rend alors au greffe et verse la caution fixée par le magistrat instructeur.

Tout cela demande d'ordinaire plusieurs jours.

Or, que s'est-il passé à Moulins ?

Le plaignant, le président d'une société savante, arrive *à la fin de l'après-midi, vendredi*.

Il est reçu immédiatement par le procureur antiglozélien militant, et qui se trouve là, à point pour le recevoir. Le procureur, par souci d'impartialité, dit-il, passe l'affaire à son substitut, tout prêt à recevoir cette mission.

Le substitut, sans désemparer, signe un réquisitoire d'ouverture d'instruction.

Le juge d'instruction (comme tout va vite au palais de justice de Moulins !) est justement à côté et libre de son temps. Un trait de plume et l'instruction est ouverte.

Le plaignant reçoit son bulletin et court au greffe qui — chance parfaite — n'est pas fermé ; il consigne et tout est en règle. Maintenant, on peut agir et l'on décide que, *dès le lendemain matin*, la police tombera sur les Fradin à Glozel.

Tout cela est déjà troublant. Mais voilà qui l'est davantage.

La perquisition sera faite par le commissaire de Clermont-Ferrand, avec six policiers.

La brigade de Clermont-Ferrand se trouve le lendemain matin, à la première heure, à Moulins, à la disposition du juge d'instruction et du plaignant.

Mais quand donc avait-elle été alertée **? Elle a quitté Moulins samedi au début de la matinée et serait arrivée à Glozel avant midi, si un accident d'automobile ne l'avait retardée.**

Alors une question se pose : ***L'opération n'était-elle pas décidée avant même qu'une plainte ait été déposée ?***

Ce serait particulièrement grave.

Le procureur de la République, M. Viple, est, en effet, un antiglozélien fervent et de la première heure, comme en témoigne la lettre de lui que le *Mercure* a publiée dans son numéro du 1er août 1926. A son titre de magistrat il joint ceux de membre correspondant de la Commission des Monuments historiques, de président de la Société bourbonnaise des Études locales, enfin de membre de la Société d'Émulation du Bourbonnais, qui a joué un rôle si piteux dans l'affaire de Glozel. Autant de motifs qui rendent le procureur de la République de Moulins à la fois juge et partie.

Aussi le Dr Morlet a-t-il adressé au ministre de la Justice la lettre suivante :

Monsieur le ministre,

Comme directeur des fouilles de Glozel, auxquelles ont assisté les premiers savants de France et de l'étranger, qui ont ensuite témoigné de leur authenticité, je me permets de vous demander :

1° Si un procureur de la République comme M. Viple, qui a pris violemment parti contre Glozel en de nombreux écrits, peut ensuite agir en toute conscience en ordonnant comme chef du parquet une enquête judiciaire dans un musée qu'il s'est efforcé de toute façon d'anéantir :

2° S'il est légal que ce soit le plaignant, comme l'a fait M. Regnault, qui assume ouvertement la direction de la perquisition, détruisant tous les objets que tant de savants ont dit précieux pour la science. Ainsi une tablette entière et une idole ont été par lui réduites en miettes et cachées sous la table, où elles ont été retrouvées ce matin seulement.

D'autre part, les huit personnes qui se sont présentées à Glozel au nom de la justice ont fait preuve d'une brutalité telle auprès des membres de la famille Fradin, qu'on ne peut s'empêcher de se demander si la légalité de leur mission ne masquait pas simplement la rage aveugle

et jalouse d'une société bien connue pour sa haine de tout ce qu'elle n'a point fait. Cette brutalité était d'autant plus inutile que MM. Fradin étaient allés au-devant de l'expertise, comme en témoignent leurs lettres adressées au *Matin* et publiées dans ce journal le 23 février. S'ils avaient eu à redouter quoi que ce soit, ils n'auraient pas appelé eux-mêmes des juges : mais ils ignoraient à ce moment-là que des personnes intéressées à naufrager Glozel avaient « truffé » leur grange de ce qu'elles désiraient que les policiers y trouvent.

Il est vraiment étrange, monsieur le ministre, que plusieurs enquêteurs se soient dirigés immédiatement vers la grange et aient traîné une caisse pour s'en servir d'escabeau et tendu avec précision la main dans un trou minuscule où ils saisirent des galets complètement inconnus de la famille Fradin.

Une autre personne, dont j'ignore le nom (mais que M. Peyrony pourra vous nommer puisqu'il m'avoue dans une lettre avoir reçu ce galet), s'était déjà introduite clandestinement dans cette grange pour y dérober un galet provenant de la deuxième tombe et que j'avais fait déposer là par Emile Fradin.

D'ailleurs le même Peyrony, revenu à Glozel quelque temps après les fouilles de la commission, montrait à M. Emile Fradin et remettait immédiatement dans sa poche une fausse gravure à la ressemblance de la représentation animale mise au jour par la commission.

Je sais que la vérité, comme l'a écrit M. le professeur Mendès Corréa, malgré tout, malgré tous, arrive toujours à triompher ; mais c'est à vous, monsieur le ministre, qu'il appartient de faire respecter la justice en veillant à ce que vos subordonnés se rappellent que, si la justice a ses droits, elle a aussi ses devoirs, sans lesquels elle ne serait plus la justice.

Docteur Morlet.

En fait, la présence du plaignant à une perquisition judiciaire est légale, bien qu'elle ne soit pas dans les usages. Ce qui l'est moins, c'est la participation active du plaignant aux opérations de justice, participation qui aurait été, selon certains récits des journaux, jusqu'à s'être isolé dans la chambre du musée pour procéder lui-même à la saisie des objets exposés.

M. Massabuau, sénateur de l'Aveyron, a déposé sur le bureau du Sénat une demande d'interpellation au garde des sceaux sur ces faits. Pour répondre à cette interpellation, M. Barthou, ministre de la Justice, a demandé au procureur général de Riom, dont dépend le parquet de Moulins, un rapport circonstancié sur les conditions dans lesquelles la perquisition a été ordonnée et opérée.

Quant aux résultats matériels de la perquisition, on ne saurait, au moment où nous écrivons, les rapporter exactement. On ne les connaîtra que quand les scellés auront été levés et l'inventaire établi. D'après certains récits, on aurait trouvé dans l'étable trois galets et un morceau de schiste que les Fradin ne connaissaient pas et qui auraient été déposés là par des inconnus, trois limes, une boîte de peinture, des outils à travailler le bois, quelques débris sans intérêt provenant de la 2e tombe, et, dans le grenier, une casserole contenant de la terre, des pierres de démolition et une dent de herse, plus, bien entendu, les pièces du musée, dont le Dr Regnault se serait emparé, non sans en avoir détérioré et cassé plusieurs. D'après Me Maurice Garçon, qui a conduit le Dr Regnault jusqu'à l'entrée de Glozel, « ce ne sont pas quelques galets fraîchement gravés, ce ne sont pas des outils ordinaires qui ont été trouvés, mais tout un ensemble de pièces et d'instruments qui ne peuvent laisser aucun doute sur leur destination ». D'après le *Journal* (2 mars, article de Paul Bringuier), on aurait trouvé une vingtaine de galets de même apparence, de même style que les galets du musée, mais inachevés, sans patine, même artificielle; des fragments de galets, des cupules imparfaites, et des briques cassées ; une brique entière sans caractères et limée sur ses bords, visiblement des objets ratés ; des limes dans les rainures desquelles serait restée de la poussière d'argile ; des outils en porcelaine très effilés et en verre, taillés en biseau; enfin, dans la chambre d'Emile Fradin, derrière les livres de la bibliothèque, des galets fraîchement gravés.

Le Dr Regnault prétend que la perquisition a été opérée dans toutes les formes légales et avec une correction parfaite. Ce n'est pas ce qui semble ressortir des faits.

— J'oppose à ses dires le démenti le plus formel, déclare le Dr Morlet interviewé par *L'Echo de Paris* (29 février). Et je vous serais obligé de publier, en m'en laissant toute la responsabilité, que les policiers et le Dr Regnault, qui les accompagnait et les dirigeait, ont agi d'une façon qui touche au scandale...

— Cependant M. Hennet, chef de la brigade mobile, et le docteur Regnault...

— ... disent ce qu'ils veulent. Et moi, ce que je sais et ce que j'affirme et affirmerai sous la foi du serment. D'ailleurs voici des faits précis : le Dr Regnault a tenu à rester absolument seul dans la salle du musée, absolument seul. Et lorsqu'un des Fradin faisait mine de

vouloir y entrer, tout de suite les policiers l'appelaient et le dirigeaient vers une autre pièce, la cuisine. Le Dr Regnault a même brusqué le grand-père qui s'obstinait et voulait voir pour quelle étrange besogne le président de la Société préhistorique tenait à n'être vu de personne. « Allez-vous-en, lui dit-il brusquement, vous n'avez rien à faire ici ! »

— Alors, docteur, que soupçonnez-vous ?

— Je ne puis encore rien affirmer, rien préciser. Mais vous me permettrez de trouver étrange que M. Regnault, qui avait tellement tenu à rester seul, soit ensuite passé dans la cuisine, les mains chargées de paquets qu'il a placés lui-même dans les caisses que l'on a ensuite emportées. Ce sont ces deux caisses qui figureront au procès comme contenant les objets saisis au cours de la perquisition.

— Mais pourtant...

— Eh bien ! je suis en droit de dire que le Dr Regnault a pu fourrer dans ces caisses ce qu'il a voulu... Ne savez-vous pas que les policiers ont saisi à la ferme des galets que nous n'y avions jamais vus. Et qu'hier matin encore j'ai découvert moi-même dans la grange deux galets ronds et noirs sur lesquels étaient gravés avec une pointe des dessins de quadrupède et des signes et qui m'étaient totalement inconnus?

Ces objets, d'un dessin assez grossier, et qui dénotent peu d'habileté de la part de leurs auteurs et qui tranchent singulièrement sur ceux découverts au début des fouilles, n'ont-ils pas été placés là intentionnellement pour « empoisonner » toutes nos découvertes ? Je vous l'assure, je m'attends à tout... Mais qu'on sache bien que, fort de mon bon droit, de ma probité, de ma conviction inébranlable dans l'authenticité du gisement de Glozel, je lutterai de toutes mes forces et jusqu'au bout !

Cette interview est signée P. D. Dans le même journal, M. Jean Clair-Guyot, qui se livre à une enquête impartiale à Glozel, écrit (*Echo de Paris* du 3 mars) :

Ni glozélien ni antiglozélien, mais désireux d'être de bonne foi, j'avais décidé de ne rien publier de mon enquête avant la fin de mes observations objectives. Ce soir, après la lecture des journaux de Paris, qui n'arrivent ici qu'à la fin de l'après-midi, j'en décide autrement, non pas que je veuille polémiquer, mais seulement pour montrer jusqu'où peuvent s'égarer ceux que le parti pris domine.

Je fais allusion à un fanfaronnant article publié ce matin vendredi, 2 mars, par un de nos grands confrères parisiens [il s'agit de l'article de M. Paul Bringuier dans le *Journal*] pour relater et révéler les péri-

péties de la perquisition opérée à Glozel à la suite de la plainte déposée par M. Regnault, président de la Société préhistorique française.

Véritablement, rien ne peut mieux prouver la passion que déchaîne dans les esprits la lutte entre glozéliens et antiglozéliens, car s'il est dans cette affaire une vilaine chose qu'on aurait dû laisser dans le silence, c'est bien cette perquisition, à cause des révoltantes conditions dans lesquelles elle fut opérée.

Que les pièces du musée de Glozel soient vraies ou fausses, que le Dr Morlet soit dans la vérité ou dans l'erreur, que les Fradin soient de braves gens ou des faussaires, peu importe pour le moment. La perquisition à Glozel a été scandaleuse et c'est parce que le hasard me faisait revenir à Glozel, au moment où j'ai reçu l'article fanfaronnant, que je me permets d'affirmer ce qui précède, fort des exemples de perquisitions vues au cours de trente ans de journalisme.

L'article fanfaronnant annonce que le plaignant avait tenu à assister à la perquisition. C'est assez inédit, je crois, comme prétention.

Avec le commissaire Hennet, en leggins et en casquette, et qui ajouta à son peu officiel équipement une écharpe tricolore, tous deux arrivèrent sur les lieux de la perquisition avec encore cinq agents.

Et « la police entre chez les Fradin », oh ! pas très doucement ! Un des cinq policiers menace Emile Fradin de lui f... une gifle parce qu'il proteste contre des manières trop cavalières. Puis un autre dit au grand-père, qui prétend voir ce qui se passe dans le musée : « Vous, le vieux, laissez-nous tranquilles », et il l'expulse. Car, je le répète, le plaignant assista à la perquisition, mais ceux chez lesquels on vient perquisitionner, on les tient à l'écart.

L'article fanfaronnant dit encore : « M. Regnault, un peu ému, s'avance maintenant dans l'antre de l'Esprit, dans les lieux damnés, dans le musée. Il se penche vers une vitrine, fait un geste d'indignation, se retourne vers le commissaire : « Oh ! emportez tout ça ». Puis vers un autre : « Et ça aussi. » Son indignation devient de l'horreur. M. Regnault balaie d'un geste les alignements de harpons, d'anneaux, de galets, idoles néolithiques monstrueuses et provocantes. « Et ça aussi, et tout ça ! »

Où a-t on vu en pareille circonstance le plaignant balayer d'un geste les pièces qui peuvent être l'objet de la perquisition ? Et c'est sans doute parce que ce geste a été trop passionnément tracé qu'après la déclaration du commissaire et de ceux qui l'accompagnaient, on a trouvé, dissimulés sous une table, les morceaux d'une tablette glozélienne et ceux d'une idole en terre brisée dans des chutes sur le sol.

Je le répète : Que les pièces du musée de Glozel soient vraies ou fausses, on n'avait pas à agir ainsi, pas plus qu'à briser les glaces de certaines vitrines, comme j'ai pu m'en rendre compte cet après-midi.

Quant aux éclatantes déclarations de l'article fanfaronnant annonçant que des outils ont été découverts : les morceaux d'assiettes en porcelaine et les éclats de verre en biseau, c'est à mourir de rire !

Quand les galets de Glozel ont été gravés, il y a quelques siècles ou quelques mois, ce n'est certainement pas avec de pareils outils qui se seraient écrasés ou pulvérisés sur eux. Ce qui précède, c'est ce que ma conscience me pousse à dire. A cela j'ajoute une seconde partie : la déclaration du Dr Morlet, auquel je me suis empressé d'aller demander tout à l'heure l'impression que lui avait causée l'article fanfaronnant. Voici ce qu'il m'a demandé de dire :

— Si j'avais voulu assister à la perquisition, rien de plus facile, car le mystère dont croyaient s'entourer le commissaire et ceux qui l'accompagnaient était vain. En effet, j'avais été averti par un coup de téléphone venu de Paris à 3 heures de l'après-midi que les policiers allaient perquisitionner à Glozel. « J'en suis enchanté, répondis-je à ceux qui me téléphonaient. C'est ce que nous avions demandé par lettre ouverte, publiée récemment. » Si j'avais eu la moindre crainte, je serais arrivé à Glozel à peu près en même temps que le commissaire.

» Notez que, dès le 11 février dernier, les Fradin avaient demandé une expertise judiciaire complète. Quant aux galets sans gravure saisis, je sais bien qu'ils étaient sur la fenêtre de l'étable. C'étaient ceux trouvés également dans les tombes, mais négligés et pas placés dans le musée, parce que sans aucun dessin ni signe glozélien. Le lundi matin, après la perquisition, toujours hanté par ce fait qu'on avait saisi des pièces que nous ne connaissions pas et convaincu que ces pièces avaient été apportées par un adversaire de Glozel, j'ai trouvé sur une poutre du plafond de l'étable deux galets gravés, dont l'un était la copie maladroite de la figure 47 du fascicule 4 de la « nouvelle station néolitique », et l'autre ne portant que des signes qui ne rappellent que vaguement les signes glozéliens.

» Il faut de plus préciser que figures et signes sont superficiellement tracés dans la pierre. De plus, ces galets, à l'encontre de ceux qu'on a trouvés dans les fouilles, présentent sur une surface plus blanche que l'autre les traces du frottement encore récent dans le lit caillouteux de la rivière où ils ont été ramassés depuis peu. »

Sans doute, ici, nous rentrons dans la polémique : c'est pourquoi je ne prolonge pas le débat.

Encore une fois, je ne me sens animé de la moindre passion glozélienne ou antiglozélienne ; que les pièces soient vraies ou fausses, peu m'importe. Mais, pour Dieu, qu'on ne chante pas victoire après la scandaleuse perquisition de samedi dernier.

On voit que M. le sénateur Massabuau a de quoi alimenter son interpellation !

§

Le procès Dussaud-Fradin. — Il est venu le 29 février devant la 12e chambre correctionnelle. Mais ce n'a été qu'une escarmouche avant la grande bataille qui viendra sans doute en mai. Il a porté uniquement sur la demande d'expertise totale demandée par Me José Théry au nom du *Matin*, expertise refusée par M. Dussaud et acceptée par les Fradin. Il a surtout été question, entre les avocats, de l'extraordinaire perquisition ordonnée par le parquet de Moulins. Le tribunal a remis son jugement à huitaine.

§

Nouvelles découvertes du Dr Morlet. — Elles sont d'ordres divers. Outre sa découverte dans l'étable des Fradin, le surlendemain de la perquisition, de deux galets faux oubliés par les policiers, et dont il a été question plus haut, le Dr Morlet en a fait une autre, quelques jours auparavant, dont il rend compte au *Matin* (28 février) en ces termes :

Nous avons repris nos fouilles à Glozel et avons trouvé différentes pièces rentrant dans le cadre ordinaire.

Mais nous avons trouvé une chose formidable : à 20 centimètres environ du front de taille, par conséquent dans une zone non fouillée, derrière de la terre bien tassée, nous avons trouvé, soigneusement enterrés, les sept tire-bouchons que la commission avait emportés dans ses paniers-repas. La commission demandait qu'on la laissât seule sur le champ de fouilles. Nous avions confiance, et voilà à quel jeu elle se livrait. C'est inouï ! Les tire-bouchons étaient déjà oxydés ; dans un an, comme ils sont en fer très oxydable, ils auraient été méconnaissables... *et ainsi on aurait trouvé du fer à Glozel*, si on n'avait pas repris les fouilles à cet endroit-là.

Pour être sûr qu'il s'agissait bien des tire-bouchons de la commission, je suis allé à l'hôtel où les membres avaient pris leurs paniers-repas. Je me suis fait remettre un des tire-bouchons qu'on ajoute à ces paniers : c'est exactement le même.

Que dites-vous de ce procédé très scientifique ?

Par contre, et pour rentrer dans le domaine scientifique, le Dr Morlet, au cours d'une exploration de la grotte de Serbannes, sur la rive gauche de l'Allier, à 40 kilomètres de Glozel, a mis au jour, en compagnie du maire de Serbannes et de son adjoint, un grand vase cylindrique en céramique, légèrement annelé, d'une hauteur de 40 centimètres.

§

L'analyse d'Oslo. — On sait qu'un certain nombre d'objets en os (« suant encore la graisse », comme dit le rapport Champion) ont été remis à l'Université d'Oslo aux fins d'analyse. L'analyse est terminée. En attendant le rapport détaillé, on a reçu un télégramme, qui, espérons-le, n'est pas un faux comme la fameuse dépêche de Porto, et dont voici le texte :

Analyse d'objets en os : 16,40 o/o seulement de matières organiques. Aiguille : 33,98 o/o, ce qui est une chose naturelle, cet objet étant en dentine d'aigle de mer.

Prof. MARSTRANDER et SOMMERFELT.

Pour expliquer les os fossilisés analysés à Porto, on a dit que le jeune Fradin avait pu se procurer des ossements provenant de tombes mérovingiennes. Il sera difficile d'expliquer comment il aura pu aussi se procurer de la dentine d'aigle à demi fossilisée.

LITTÉRATURE COMPARÉE

Carte d'Europe, Daniel Rops (Perrin). — *The Renaissance*, by A. de Gobineau, trad. P. V. Cohn, introd. Dr Oscar Lévy (Allemand Unwin, Londres). — *Le Déclin de la Grande Race*, Madison Grant, préface G. V. de Lapouge, Payot, Paris. — *Alteuropa in seiner Kultur* (Schuchhardt). — *Racial Elements of European History*, by Hans. F. K. Günther, trad. Wheeler (Methuen and Co, Londres). — A. Jolivet : *Les Drames de Strindberg* (Revue des Cours et Conférences, 15 janv., 15 févr. et à suivre). Boivin, éd.

M. Daniel Rops a tracé une **Carte** littéraire **d'Europe** qu'on aimerait à étudier pays par pays au lieu de la prendre sous son moindre angle, celui du Nordisme. Mais quand tout vous limite, temps et « espace »,il faut bien se résigner aux groupements par *sujets* qui mutilent l'*objet*.

Les indications d'une certaine fraîcheur d'âme ne manquent pas dans ce livre dédié à M. André Bellessort, *introducteur des lettres étrangères en France* : « Le Génie du Nord est une part du Génie de l'Europe... ».On s'en doutait. « Il faut qu'aux côtés d'Ibsen, de Bjornson, aux côtés de Kirkegaard, les intellectuels d'Europe inscrivent Strindberg... » Voilà qui est fait... depuis quinze à vingt ans. N'empêche que, sur chacun des sept auteurs qu'il a choisi d'étudier, en sept pays différents d'Europe, savoir Strindberg, Conrad, Tchekhov, Unamuno, Pirandello, Rilke, Duhamel, M. Daniel Rops apporte quelque chose de fécond et

de personnel. Les directives de la littérature contemporaine en Europe lui paraissent être le sentiment renforcé de l'*inquiétude* et de la *communion* humaines (ceci n'est peut-être pas très spécifiquement contemporain), avec une prédominance croissante de l'*inconscient* et du *divin*. Il joint très pertinemment à ces traits l'élargissement de la conscience psychique qui semble bien être, en effet, chez l'homme cultivé de nos jours, le phénomène distinctif. Beaucoup de talent dans ce livre. Information à compléter.

M. Daniel Rops s'oppose (avec raison s'ils existent) aux « Ennemis du Nord ». Encore faudrait-il le bien saisir, ce Nord. Je crains qu'à part quelques douzaines peut-être de Français qui cumulent la connaissance approfondie des langues et des pays scandinaves, germaniques, anglais avec une faculté suffisante de généralisation critique, cf. A. Jolivet, ceux qui se disent soit amis, soit ennemis du Nord, ne souffrent un peu d'une information à la fois incomplète et confuse. M. Daniel Rops veut qu'Unamuno, Pirandello « avouent de cent façons leurs rapports avec les Nordiques : ils sont les disciples de ces mêmes maîtres qu'on voudrait condamner en leur nom... » Soit. Encore que... mais enfin une action réciproque du Midi sur le Nord peut aussi se soutenir. Et puis, qui est cet *on* ? Jules Lemaître ? Brunetière ? Oh ! qu'ils sont loin. La victoire a changé de camp depuis leur époque...

Ce qu'il s'agit de savoir, c'est si le Nord peut nous apprendre quelque chose ou si nous devons rester fixés aux normes de notre cartésianisme étroit... Le Nord signifie maintenant une communauté d'histoire et d'esprit... Le Nord signifie, en effet, quelque chose, surtout en face du Midi, c'est-à-dire de la civilisation méditerranéenne. Il signifie la lutte ouverte contre la pure raison,... etc.

On voit ici la confusion des points de vue. Le Nord est une latitude, un groupe d'Etats, une expression physique et politique. Le Nord est aussi une histoire, une culture. Le Nord est enfin une philosophie, puisqu'il s'oppose à cartésianisme et à pragmatisme.

Au contraire, pour les Nordistes de race, d'action, de profession — anthropologistes et ethnologistes — le Nord n'est d'abord ni ceci ni cela. Le Nord est une *race* partout présente, au moins dans notre hémisphère, et dont l'histoire se déroule *partout*, en *tout temps*, depuis quarante siècles au moins. La Méditerranée,

l'Alpe sont non pas des régions, des civilisations opposées au Nord, mais d'autres races qui cohabitent partout avec la Nordique, ont successivement subi sa prédominance justifiée par son aptitude civilisatrice et peu à peu la refoulent, la modifient, lui imposent leurs caractères, même dans les pays septentrionaux, de sorte qu'une réaction organisée y devient nécessaire. Sans trop forcer les termes, on peut donc dire que nos Nordistes à nous, quand ils découvrent le Nord, y rencontrent le contraire du nordisme. Ce qu'ils appellent *nordique* n'est pas loin d'être ce que les Nordistes redoutent d'être ou de devenir, savoir un mélange de toute sorte de valeurs et d'influences, principalement méditerranéennes et alpines, accessoirement dinariques et finnoises.

§

Le Nordisme a été inventé par Gobineau qui, d'ailleurs, déborde de très loin, domine de très haut son invention, et plus tard vulgarisé, germanisé, christianisé par cette tête-molle de Chamberlain (Houston-Stewart), gendre de Wagner. Leurs conclusions diffèrent, leur principe est le même, et Disraeli l'a formulé brièvement : *Tout est dans la race. Il n'y a pas d'autre vérité.* Chamberlain a fait, pour la consommation allemande, une horrible salade d'éléments qui s'excluent : la race, aveugle et cruelle par essence, procédant par sélection et exclusion ; le christianisme, religion d'amour, n'excluant personne, venant des humbles, sauvant les faibles. N'importe. Tout passa. Tandis que Gobineau aboutit à un pessimisme radical (*Nous ne descendons pas du singe, mais nous y allons*), il fallait à Chamberlain pour sa clientèle un heureux dénouement (*l'avenir au chrétien du Nord*). Son livre eut un immense succès, devint le bréviaire germanique de l'Avant-Guerre. L'Empereur en avait voulu un exemplaire au moins dans chaque école. Elle arriva, la conclusion *optimiste* de Chamberlain. Ce fut la guerre avec ses conséquences et pour l'Allemagne et pour le monde. Au milieu des embrassades présentes, rappelons de temps en temps à nos Lamourette ce qui précéda leur baiser. Voilà pourquoi j'aime l'œuvre de Dumur.

Sur Gobineau, son œuvre, sa personne, son influence, ses rapports avec le Nordisme pré-contemporain, on relira avec profit la très intéressante introduction du Dr Oscar Lévy à la traduction

anglaise de la **Renaissance** publiée en 1913, republiée en 1927 sous format de poche et à tirage limité. On n'est pas obligé d'épouser toutes les attitudes de M. Lévy. Mais il y a là des accents d'une personnalité pathétique, et prophétique.

Depuis Gobineau, un deuxième ou troisième néo-nordisme, fondé sur des faits nouveaux ou corrigés, est en train de superposer aux autres le patriotisme de la race en maint pays. Les livres de Madison Grant et de Lothrop Stoddord ont fortement contribué à ce mouvement. Voir surtout le *Déclin de la grande Race* avec sa vigoureuse préface par M. G. Vacher de Lapouge. Ce sont des ouvrages de grande vulgarisation. Ils ont empoigné l'Amérique et servent à y justifier cette marée de racialisme, de restriction à l'immigration, d'eugénisme, de contrôle des naissances qui est, comme tous les autres phénomènes américains, trop volontiers attribuée à l'attraction de vieilles lunes morales ou religieuses (protestantisme et puritanisme). Les Cavaliers *aussi* étaient protestants, la Virginie *aussi*. Si l'on entend par puritanisme une atmosphère de répression ou d'oppression, toute discipline religieuse est puritaine. Les Pères Pelerins étaient déchirés, dès leur arrivée, par la lutte entre théocrates et démocrates, et se proscrivaient à peine débarqués. Les Cotton et les Mather unis en la personne de Cotton Mather furent vaincus, brisés dès le XVIIe siècle. La démocratie américaine s'est, au début, fondée non point *sur*, mais *contre* un théocratisme puritain déjà détruit quand naquit Franklin. La guerre de l'Indépendance fut tout ce qu'on voudra, sauf religieuse. On a beau dire qu'il subsiste une atmosphère puritaine en Amérique. C'est vrai. Mais est-elle plus sensible, donc plus significative qu'en Angleterre, en Scandinavie, en Suisse, en Hollande, en Prusse ? Aux Etats-Unis, la moitié de la population s'inscrit délibérément « sans religion » sur les feuilles de recensement officielles. Il n'y a qu'une explication plus fausse de l'Amérique que l'explication religieuse, ou que l'explication ethnique : c'est la fusion et la confusion de l'une dans l'autre.

Outre ce néo-nordisme populaire et américain, plus ou moins mâtiné de politique et de *business*, voici que s'en répand un autre, scientifique celui-là, ou du moins à prétentions scientifiques, qui vient d'Allemagne. Le livre du **Dr Gunther** qui en est le bréviaire et le manuel, vient d'être traduit en Angleterre. Cet ouvrage du savant anthropologiste est bourré de faits, de diagrammes, de

documents photographiques. A le lire de près, il n'en laisse pas moins l'impression d'un roman. Le Dr Gunther part du fait, qu'il tient comme Grant pour établi, de cinq races blanches (dont trois nous intéressent plus spécialement) qui ont peuplé l'Europe et l'Amérique du Nord. N'entendez point par Nordiques les gens du Nord, ni par Méditerranéens et Alpins des groupes habitant exclusivement les Alpes ou la Méditerranée. Chacune de ces races est abondamment représentée dans chacune des nations actuelles et à chacune de ses époques. Elles portent le nom des régions où on les trouve les moins mélangées, mais aucune n'y est née ou confinée. La race nordique, par exemple, compterait pour autant dans la population de la France que la race méditerranéenne, et la race alpine pour autant que les deux ensemble. Les Méditerranéens (retenez ceci) ne seraient guère moins nombreux en Grande-Bretagne que les Nordiques et il n'y aurait que dix pour cent d'Alpins. Conquérants, organisateurs, probes, enclins au sublime et à l'héroïque, les blonds à tête longue ont successivement tenu le haut du pavé dans toutes les civilisations. C'est eux, par exemple, qui ont été la Grèce et Rome aux grandes époques. Ils sont le sel de la terre.

§

Mais, si l'on ose dire, ils se dessalent vite. Partout ils ont dominé, mais partout ils ont fatalement diminué, décliné en nombre et en qualité, à cause de ces mêmes vertus qui d'abord les servent. Leur « supériorité » les isole. Ils manquent d'une certaine psychologie, d'une certaine sympathie instinctive, se révèlent impuissants à pénétrer et à assimiler les autres races, sont progressivement débordés. Par exemple, ils sont incapables de s'adapter à la vie purement urbaine et au travail purement mécanique. Le déclin de l'Occident n'est autre chose que la dénordisation régulière, progressive depuis quelque quinze cents ans, de l'Europe et de l'Amérique peuplée par l'Europe. Les Méditerranéens, ces passionnés, les Alpins, ces bourgeois, repoussent ou remplacent partout les Nordiques. On entend bien, du reste, que je ne fais ici que résumer grossièrement, et sans y souscrire, la thèse de Günther.

La Grande-Bretagne est un des pays qui, d'après les Nordistes, se dénordisent le plus rapidement. Il y a maintenant sept « petits bruns » pour un « grand blond » à Londres et cinq à Manchester.

Mais le type britannique le plus fréquent a-t-il jamais été le grand enfant blond et pudique qu'un rien amuse, né pour l'action, le commandement, le *fair-play*, répugnant à l'exercice de la pensée et à la prévision de l'événement, sachant *vivre* et rien de plus, ni rien de moins ? Il ne serait nullement paradoxal de prétendre que non seulement les arts, mais la science et tout, jusqu'à la *Royal Navy*, est, en Angleterre, au moins également peuplé d'un genre d'hommes très différents, plutôt petits et moyens, nés sérieux, imaginatifs, nerveux, timides et emportés à la fois, nullement rebelles aux longs pensers. Les Nordistes ne commettent pas l'erreur, si fréquente en France, de voir l'Anglais moyen sous les traits du héros de Kipling, qui était aussi, quand on y regarde bien, celui de Stevenson, de Thackeray, de Dickens, et aussi de George Eliot (Adam Bede) ou de Thomas Hardy (Gabriel Oak). Cet Anglais-là, c'est celui que l'Angleterre victorienne a voulu réaliser (cf. Tennyson). Mais il n'est ni du XVIIIe siècle (même Grandison en est très différent), ni surtout du XVIIe, et il s'apparente encore moins aux lurons tragiques de la grande époque, celle d'Elisabeth. C'est au XIXe siècle qu'il s'affirme. Le vingtième l'a défenestré ?

A supposer, en effet, qu'une race dite nordique fût clairement discernable et démontrable, son histoire, telle que la content les Nordistes, n'est pas très encourageante. Car enfin, qu'est-ce que cet homme *supérieur* qui recule partout devant ses *inférieurs* ? Pourquoi glorifier, restaurer une race inadaptable ? Soyons plutôt alpins, si c'est notre destin. D'abord vivre, durer. Que le Nordique se sauve lui-même avant de vouloir sauver le monde. Voilà ce que, depuis le début du XXe siècle, semble dire la littérature anglaise et américaine, germanique et scandinave. Les héros et les héroïnes du roman, de la poésie, ne « veulent plus rien savoir » de l'idéal nordique. Pas moyen de les retenir. Ils désertent tous la Table Ronde. Jusqu'aux « fateful *NINETIES* », aux années fatidiques d'après 1890, ils aspiraient, même exilés par leurs fautes et leurs passions du Palais d'Arthur, à y revenir un jour. Ils avaient la nostalgie d'un ordre, d'une règle. Ils tendaient encore à représenter le chevalier moderne, portaient le « fardeau de l'homme blanc », se conduisaient en Aryens conscients et organisés. Maintenant ils font grève, jettent au fossé le fardeau du blanc, jouent au nègre et au lazzarone. Ils se complaisent dans

leurs faiblesses, leurs troubles obscurs, leurs contradictions, leurs inconséquences passionnées. Ce sont des Méditerranéens, des Dinariques, des Finnois, tout ce que vous voudrez, mais plus des Nordiques au sens du Nordisme. C'est pourtant chez eux que nos très jeunes maîtres vont chercher l'idéal du Nord.

M. A. Jolivet publie en ce moment une série de leçons d'un haut intérêt sur **Strinberg** (*Revue des Cours et Conférences*). Il a pu étudier le bloc Bonnier de la Correspondance encore inédite, et y a fait de curieuses découvertes, non seulement sur la genèse de certains ouvrages (p. ex. *Jacques Vingtras*, modèle avoué de l'*Autographie)* mais encore sur le caractère général de l'œuvre et de l'auteur, qui semble bien être, dans l'ensemble, aussi anti-nordique, au sens raciste, qu'on peut l'imaginer.

ABEL CHEVALLEY.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Henri de Ziégler : *L'Invention du Bonheur*, roman ; Paris, Bossard. — Charles d'Eternod : *Le Thyrse irrité*, vers ; Toulon, « Les Facettes ». — Georges Reymond : *Jehan le Théocrate*, drame en 4 actes ; Lausanne, Editions Spes. — *Le voyage au Brésil de Jean de Léry* (1556-1558), avec une introduction par Charly Clerc ; Paris, Payot. — Mémento.

« Le romancier, assure M. André Maurois, est le seul homme qui puisse être discret sans souffrir ; ses confidences sortent en domino. »

M. Henri de Ziégler peut-il prétendre au titre de romancier ? Je n'en suis pas très sûr et l'**Invention du Bonheur** me paraît plutôt l'œuvre d'un poète, d'un bon poète. Il s'agit bien de confidences, à la fois discrètes et translucides. Mais un vrai roman, domino doublé de soie noire et strictement fermé, les eût recouvertes au point de les rendres méconnaissables, alors qu'elles sont à peine déguisées par le crêpe de chine dont l'aimable auteur des *Deux Romes* les habille nonchalamment.

Ne commettons pas, néanmoins, l'erreur de prendre son dernier livre pour une autobiographie. Comme toutes les natures poétiques, M. de Ziégler entremêle, sans peut-être y prendre garde, la fiction et la vérité. Il semble livrer au lecteur quelques-uns de ses propres secrets, quelques épisodes de son existence réelle, mais il attache encore plus de prix, plus de créance même à la vie qu'il pourrait, qu'il eût désiré vivre. Il se peint à la fois tel qu'il fut et tel qu'il voudrait être.

Faut-il raconter l'histoire de Jacques Decorvel, écrivain provincial et professeur de collège ? Son métier de pédagogue, il ne l'aime pas beaucoup ; ses collègues ne lui inspirent qu'une sympathie lointaine et mitigée. Mais il se grise de littérature. Noircir en secret du papier lui est un remède contre la médiocrité ambiante. Des antidotes, il en connaît quelques autres ; le rêve, de beaux souvenirs de voyage — ceux de M. de Ziégler, — quelques « débauches » et, surtout, les vacances, évasions périodiques hors de la cité natale. Le vrai bonheur viendra lorsque Jacques, à la montagne, aura sauvé de la mort une délicieuse jeune fille : amour, mariage, enfants. Par surcroît, le professeur échappera au morne ennui de l'école et deviendra le plus brillant rédacteur du grand journal que dirige son beau-père.

Recette simple et facile, n'est-ce pas ? Pour nous la confier, était-il indispensable de nous faire connaître, de l'enfance à l'âge mûr, tous les états d'âme de l'inventeur ? Fallait-il feuilleter ses manuscrits, admirer les photographies qu'il rapporta de Vienne et de Stamboul ? Nous présenter les « béguins » de son adolescence et le corps enseignant de son collège ? Nous dire les noms de ses maîtresses ? A toutes ces questions, les gens pressés et positifs répondront sans doute : non. Ne leur en déplaise, je dis : oui. Et je répète : oui, parce que tout cela est plein de silhouettes attendrissantes ou cocasses, de paysages bien vus, de notations subtiles et justes.

Oh ! j'aperçois bien le défaut du roman, puisque roman il y a. Il se compose de deux parties inégales. La première, qui montre Decorvel avant sa découverte, est assez longue et se développe sur un rythme très lent. Dans la seconde, beaucoup plus brève, le mouvement se précipite comme si M. de Ziégler avait hâte d'en finir avec le bonheur de son héros : le lecteur s'essouffle à prendre derrière lui le pas gymnastique. Ce changement d'allure correspond à une révolution dans l'existence de Jacques : avant, il ne se passait rien ; après, chaque minute apporte une félicité nouvelle, on n'a plus le temps de les compter. Au lieu de blâmer l'auteur, il faudrait donc le louer d'avoir réglé le train de son récit sur les battements d'un cœur qui, tout à coup, se met à battre la chamade. Ma foi, c'est bien possible. Pourtant, un vrai romancier eût tout fait pour éviter la brusque rupture du rythme initial ; il l'eût au moins masquée par un travail de préparation, de transition,

afin qu'elle ne donnât pas le sentiment d'une rupture d'équilibre.

Mais allez donc demander à un poète d'obéir rigoureusement aux lois de la composition romanesque ! Encore une fois, M. de Ziégler est avant tout poète : il s'intéresse moins aux faits qu'aux exaltations de l'âme. Selon la coutume des lyriques, il met son propre cœur au centre des choses : c'est pourquoi l'on ne trouve dans son livre qu'un seul personnage dont les réactions lui aient paru dignes d'être enregistrées. Ne nous en plaignons pas, puisque ce personnage est éminemment sympathique.

Louons enfin la grâce d'un style souple et précis, qu'assaisonnent parfois des condiments un peu trop recherchés, mais qui garde toujours une saveur de bon aloi.

§

On m'assure que M. Charles d'Eternod, quand il ne consacre pas ses loisirs au service des Muses, exerce à Genève la profession de chirurgien dentiste. La lyre et le davier ne sont point ennemis. Jusqu'à ce jour, en prose comme en vers, l'auteur des *Ferveurs illusoires* et du *Clocher dans les feuilles* s'était montré élégiaque bien plutôt qu'aristophanesque. Le voici qui agite furieusement le fouet de la satire et le **Thyrse irrité**. Ce Laurent Tailhade genevois ne manque pas de verve.

Ses vitupérations atteindront-elles jamais ceux qu'elles devraient faire blêmir ? Il est permis d'en douter. Je m'explique. M. d'Eternod, sortant de chez un pédicure qui l'a, si j'ose dire, proprement remis sur pied, remercie cet artiste et, sentant frémir dans ses orteils restaurés une vigueur nouvelle, forme d'ambitieux desseins :

> ...J'attaquerai, plein de vaillance,
> Le roc abrupt où nichent les aiglons ;
> Mais mon plaisir est bien plus proche,
> Car, menteurs, cagots, complaisants cocus,
> Je sors mon drapeau de ma poche
> Et mon pied pointe déjà vers vos culs !

Voilà qui va bien. Mais le *Thyrse irrité*, paru à Toulon, à cinq cents exemplaires, arrivera-t-il jusqu'à Genève ? Les Genevois risquent fort, hélas ! de ne savoir jamais ce que pense de l'humanité le robuste praticien qui creuse leurs molaires. A tout bien peser, cela vaut peut-être mieux, car si ces honnêtes bourgeois prenaient à leur compte les injures de ce barde, ils les supporte-

raient assez malaisément. Si M. d'Eternod a pour cliente la jolie *Puritaine* dont M. Robert de Traz nous conta naguère les coupables amours, je gage qu'il n'osera pas, même en s'accompagnant du rouet professionnel, chanter à cette dame certaines de ses ballades : elle s'enfuirait en rougissant et ne reviendrait plus s'asseoir dans le fauteuil fatal.

Mais assez plaisanté ! Ce n'est pas moi qui reprocherai à celui qui brandit le thyrse de s'affirmer rabelaisien, ni de préférer aux bolchéviks et aux mômiers les jolies filles et le bon vin. Ce poète, encore un coup, a du trait, de la force et du souffle. Seulement son trait n'est pas toujours très neuf, ni sa force très adroite, ni son souffle très pur. Ses histoires de pets sentent un peu leur curé de campagne. Il ne devrait pas oublier que la satire, même violente, peut sans inconvénient s'allier à quelque finesse. Son compatriote Georges Oltramare lui pourrait offrir à ce sujet plus d'un exemple utile.

§

A ce Calvin dont M. d'Eternod répudie l'héritage un écrivain vaudois vient de consacrer un drame historique, **Jehan le Théocrate**. Comme Paul Fort découpe en *Chroniques* l'histoire de France, M. Georges Reymond, à qui l'on doit un *Davel* dont nous avons parlé, entreprend de mettre à la scène celle du pays romand. Honorable dessein ! Mais, pour le bien réaliser, il faudrait le verbe éclatant dont se sert au théâtre le beau poète des *Ballades françaises*. Or, M. Reymond parle une langue laborieusement archaïque, assez ferme, assez drue, mais qui manque un peu de couleur et de rapidité. Si au moins l'action s'engageait et se poursuivait avec une vigueur proprement dramatique, c'est-à-dire vive et prompte !

A la lecture, — car la représentation susciterait peut-être un autre sentiment, — ce drame n'en est pas un : on n'en éprouve pas le ressort. Il dessine, à la manière des gravures sur bois du XVIe siècle, quelques images sommaires du moment où Genève tenta de se révolter contre le Picard et tous ses « Francillons », mais ne put empêcher son despote d'envoyer au bûcher Michel Servet pour crime d'hérésie.

L'auteur semble prendre quelque plaisir à montrer l'adultère florissant dans la famille du théocrate : les épisodes les plus rapi-

des sont ceux où la belle-sœur et la belle-fille de Calvin se choisissent des amants. Ça ne traîne pas! Quant à Calvin lui-même, il incarne, avec moins de larmes et de cris, avec des mots et des gestes plus secs, cette furieuse passion pour le salut des âmes dont Victor Hugo fit délirer son Torquemada. Il ne m'appartient pas de décider si et dans quelle mesure ces vues s'accordent à la vérité psychologique et à la réalité de l'histoire.

§

C'est encore au siècle de la Réforme que nous ramène M. Charly Clerc en rééditant, avec une copieuse et substantielle introduction, le **Voyage au Brésil** de Jean de Lévy, « natif de la Margelle, terre de Saint-Seine, au duché de Bourgogne, bourgeois de Genève, qui fut pasteur à l'Isle-Montrichet, au Pays de Vaud, dans les terres de Leurs Excellences de Berne ». Lévy raconte dans cet ouvrage les effroyables et mirifiques aventures, maritimes et terrestres, qui advinrent, durant deux années, à « quatorze huguenots de Genève, dont quelques gens de métier, deux pasteurs et un gentilhomme du voisinage », entraînés, en 1556, dans une « entreprise coloniale ». Cette expédition, encouragée par M. l'Amiral de Coligny, se proposait d'établir dans la « France antarctique » une église réformée.

L'historiographe, Léry, devait, à son retour, recevoir à Genève l'imposition des mains et devenir ensuite ministre du Saint-Evangile dans le Lyonnais, mais c'est comme cordonnier qu'il figura au rôle d'équipage de la *Grande Roberge*. Le récit de son voyage est beaucoup plus amusant que ne le serait aujourd'hui le journal d'un missionnaire baptiste ou welsleyen, tenant sa Bible d'une main et brandissant de l'autre l'*Union Jack* ou les *Stars and Stripes*. C'est un curieux document d'histoire coloniale et sans doute un des plus anciens livres français sur l'Amérique du Sud. Il présente, au surplus, une réelle importance pour l'histoire des idées. Cet intérêt, M. Charly Clerc le définit avec autant de franchise que de pertinence dans une remarque de son avant-propos : « L'imprudente apologie du « bon Sauvage », que plusieurs ont cru ébauchée par les Pères missionnaires du Canada, au XVIIe siècle, et dont Rousseau devait tirer le parti que l'on sait, je n'hésite pas à dire qu'elle est tout entière contenue dans ce livre

d'un protestant bourguignon du XVIᵉ, qui fut aussi bourgeois de Genève ».

MÉMENTO. — Ouvrages reçus : *A Rilke pour Noël*, par Monique Saint-Hélier ; *Francine*, par Clarisse Francillon ; *Les Rois Mages*, par Monique Saint-Hélier (trois plaquettes formant les numéros 1, 2 et 3 de la collection « Les Amis du Chandelier » ; Berne, éditions du Chandelier.

Prochainement : *René-Louis Piachaud, traducteur de Shakespeare.*

RENÉ DE WECK.

LETTRES ITALIENNES

Auro d'Alba : *Il Tempo Perduto*, Sonzogno, Milan ; *Il Paradiso della mia Tristezza*, La Voce, Roma. — Sandro Baganzani : *Ritorni alla Terra*, Mondadori, Milan. — Diego Valeri : *Umana*, Taddei, Ferrare ; *Crisalide*, Taddei, Ferrare ; *Ariele*, Mondadori, Milan ; *Poeti Francesi del Nostro Tempo*, Porto, Piacenza ; *Alcassino e Nicoletta*, Eroica, Milan. — Alberto Viviani : *Fiordelmondo*, Studio editoriale, Catane. — Giuseppe Fabbri : *Sarabanda*, Upid, Milan. — Girolamo Comi : *Boschività Sotterra*, Lucugnano. — Govanni Cardella : *Le Tenebre*, Tempio, Palerme. — *Poeti Novecento*, Mondadori, Milan. — Vincenzo Gerace : *La Fontana nella Foresta*, Mondadori, Milan. — Elièzer Ben David : *Io, Ebreo*, Belforte, Livourne. — Mémento.

La critique italienne s'est assez arrêtée, en Italie, sur les thèmes d'inspiration morale du **Tempo Perduto**, roman d'Auro d'Alba. Mais est-il nécessaire de discuter encore sur la poésie pure ou sentimentale, non plus que sur la trahison ou la loyauté des clecs, questions que la critique italienne a déjà tranchées depuis bientôt trois quarts de siècle, et qui n'offrent plus qu'un bien mince intérêt esthétique. Il ne convient pas non plus de noter quelques survivances, fort atténuées d'ailleurs, de d'Annunzio et de Fogazzaro. Attachons-nous au plus intime, à la substance même de l'art d'Auro d'Alba. Son roman est construit en dyptique. Chaque panneau est rempli par une figure de femme, de jeune fille malheureuse : une petite modiste romaine, une patricienne des Marches. Y a-t-il une histoire ? A peine. Auro d'Alba procède selon la technique des jeunes romanciers italiens, par morceaux synthétiques qu'il traite d'un crayon léger, avec des petites touches et des indications suggestives. Cette manière comporte ses dangers. La mise en œuvre ne peut jamais être très serrée. Auro d'Alba a su tout de même éviter les principaux. Son écriture est toujours volontaire. Il ne se laisse pas prendre la main par un lyrisme de mauvais aloi. Il est assez curieux par ailleurs, comme le témoigne

la scène finale de son livre, qu'avec bon nombre d'Italiens de sa génération il soit allé demander à Leopardi non des leçons de scepticisme, mais de gravité et d'austérité. Philosophiquement, l'hyperidéalisme de Leopardi est aujourd'hui dépassé ; il reste la haute conscience et le merveilleux accent de sa poésie dont l'influence est devenue vivifiante.

Pourrait-on la retrouver dans le **Paradiso della mia Tristezza** ? C'est fort douteux. Auro d'Alba a une note toute personnelle, une sensibilité d'une fort jolie couleur. Dans sa poésie comme dans son roman, nous retrouvons la vision de la jeune fille qui a une odeur de péché, mais qui a su se racheter : « *Violettes de la Grotte de Chartreuse — couleur d'yeux qui ont péché — toi non plus, peut-être, petite fille — ne sais ce que tu as donné au poète* »... Toutes ces évocations de femmes à peine cueillies ont de la fraîcheur, et on peut même dire de l'ingénuité : *Petite, reste à m'écouter : — il n'y a que nous deux seuls au monde*. Cela n'exclut d'ailleurs pas la force, ni l'émotion profonde, comme le montre la belle pièce : *Et si de joie tu ne sais pas chanter — Contente-toi d'écouter*. Le tempérament élégiaque d'Auro d'Alba vient de ce que le poète ne comprend pas la haine, et il souffre. Il rêve d'une seconde Rédemption pour apaiser l'éternel mécontentement des hommes. Cependant il sait s'élever jusqu'à la poésie large, pleine, à peine teintée de mélancolie. Ses cantilènes ont comme un écho de Samain. Celle de la Sava est pleine d'accent, avec juste la note de pittoresque qu'il faut pour colorer le morceau :

> *Quand la nuit tombe sur la Save, — les belles paysannes en costume — viennent se perdre le long des berges — le long des berges du fleuve pâli.*

Sandro Baganzani, avec son recueil **Ritorni alla Terra**, offre une certaine parenté avec Auro d'Alba. Cependant, il se fraie une voie propre. Sa poésie est une mosaïque d'impressions agrestes : l'Orage dans la vallée, ou les fleurs dans le ravin, ou bien les cyprès sous la pluie. C'est pénétrant et joli, c'est très moderne d'allure. Le poète va de notation en notation, au hasard d'une promenade et d'une action libre au milieu de la nature, comme dans la pièce *Sur le bord de l'étang*. On a parfois un écho de *Stornello* populaire, comme dans *Chansonnette de nostalgie* ; ou même une pointe de romantisme, comme dans *Ciel*

comble d'étoiles. Mais cette dernière note est rare. Sandro Baganzani procède de modèles plus neufs, de Palazzeschi par exemple. Ainsi, il a fait aussi son *Rio Bo* : « Cyprès de Dieu plantés — en sentinelle auprès des morts..... » Les traces du futurisme sont, en somme, dépassées. La montagne apparaît un peu, mais seulement la basse montagne, comme dans *Montagne de novembre*. L'Italie qui nous a donné avec Guido Rey le plus grand écrivain alpin, n'a pas eu encore son véritable poète de la montagne, j'entends son poète en vers, car Guido Rey est un prestigieux poète. Sandro Baganzani fera-t-il de l'Alpe son domaine poétique? Nous le souhaitons. Il possède déjà un admirable instrument poétique. Ses vers sont bien frappés. Ce ne sont pas des *sciolti*, et l'on ne peut dire cependant que ce soient encore des vers libres, tant le rythme est précis et sûr.

Diego Valeri ne perd pas son temps. Il a déjà publié trois recueils de vers où la progression de son art s'accuse constante : **Umana, Crisalide** et **Ariele**. Dans *Umana*, le poète déjà faisait preuve d'une très riche sensibilité, d'une résonance étonnante à tous les spectacles de la nature. On y percevait des échos à peine dissimulés de Pascoli : « *La vecchia sogna ; o forse, si ricorda.* » Dans *Crisalide*, il se dégage tout à fait. C'est une diaprure, des paysages d'évocation peints avec ces tons perlés et frais qu'ont eus les paysagistes vénitiens du dix-huitième. C'est pourquoi son esquisse de Venise, dans la pièce intitulée *Ravenne*, est particulièrement réussie. Mais l'émotion n'est pas absente. Elle anime toutes ces pièces. Beaucoup ont été inspirées par les tristesses de la guerre, et de ce genre où il était si facile, comme on l'a trop vu partout, de manquer de goût et de sincérité, Diego Valeri fait une sorte de prière en hommage à ceux qui souffrent et qui meurent. Cette poésie est d'une très grande pureté d'inspiration. Ce serait peu de dire qu'elle est virginale. Diego Valeri exprime le plus rare, le plus permanent de la féminité : *Neni, tu es la petite princesse descendue — du palais du soleil dans notre maison*..... Mais un souffle de passion plus chaude vibre dans *Ariele*. Ainsi toutes les *Chansonnettes pour Nuvoladoro*, qui porte en épigraphe le mot de Beaumarchais revu et employé par Musset : *Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à Madame*..... C'est l'éternelle romance d'amour où l'homme tire en l'honneur de sa belle un feu d'artifice

avec le soleil, la lune, les étoiles et la nature entière. Mais il faut être Méphistophélès pour s'en moquer. Tout au plus pouvons-nous remarquer la variation de l'air à travers les âges et de poète à poète. Ces chansonnettes sont comme une suite à *l'Isottea* de d'Annunzio, et Nuvoladoro est la petite nièce de Guttadauro. Mais quelle différence dans le chant ! Aujourd'hui, nous aimons ce qui est direct et simple : « Petite, je suis venu — te chercher dans le fond — du bois, par des sentiers de velours — automnal, parmi des rideaux pâles — de brouillard vert et de doux soleil blond. »

Aussi bien, Diego Valeri a-t-il une culture vaste et profonde. Il ne se borne pas à connaître à fond les poètes italiens, il a fort pratiqué aussi les poètes français, comme le montrent ses **Poeti Francesi del Nostro Tempo,** où il étudie Jammes, Gide, Guérin, Fort, Philippe. Ces jugements sont parmi les plus ingénieux et les plus neufs qui aient été portés sur nos grands poètes contemporains, mais il serait hors de propos de les remettre en discussion ici. Il a donné aussi une très jolie version, et même plus qu'une version d'*Aucassin et Nicolette*. Bref, Diego Valeri est un des jeunes poètes italiens dont il nous faut le plus attendre.

Alberto Viviani, lui, nous a déjà donné beaucoup ; mais il continue à travailler. Il vient de publier un nouveau recueil, **Fiordelmondo.** Il fait montre des mêmes qualités nerveuses que dans ses recueils précédents. Il a su à un degré rare s'assimiler le tour et l'esprit de la poésie populaire, surtout toscane, et la retravailler dans la note moderne. Ainsi *Fiordelmondo* débute par une suite de *stornelli*, comme des roses que l'on effeuille. Mais ce n'est à aucun degré du pastiche. C'est toujours original, plein, harmonieux sans déclamation ni faiblesse. Il y a des idéologies tout à fait charmantes, comme *Verginita*, où un marchand de cheveux va vendre aux pécheresses les tresses blondes et brunes coupées aux petites novices des couvents. Hélas, aujourd'hui, ce sont les impures qui font couper leurs cheveux. Tout est ainsi : une fusion de pittoresque sans surcharge, d'émotion surveillée et tempérée par l'ironie, cette terrible ironie florentine, toujours présente même où on l'attendrait le moins, et qui donne tant de solidité aux œuvres de ce terroir.

Giuseppe Fabbri, dans **Sarabanda,** se tient sur les confins du futurisme. Son sous-titre, il *Lupanare azzurro*, accuse à lui

seul la tendance. Des pièces comme la *Vierge Folle* sont, avec leurs audaces de syntaxe, presque encore des *paroles en liberté*; et la plupart ne manquent nullement à ce que promet le second titre. Tandis que Girolamo Comi, dans **Boschività Sotterra**, essaie de marier, en une métrique d'un traditionalisme impeccable, Rimbaud, Mallarmé et Folgore. La tentative est plus que curieuse. Giovanni Cardella, avec **Le Tenebre**, nous donne une suite d'idéologies, la plupart en prose et les autres en vers très libres. Le *spunto* est toujours intéressant ; et la tractation procède par mélange d'images. Nous n'en sommes plus à nous en effrayer. C'est une école, une école qui a fait ses preuves et qui n'en est plus à lutter pour s'imposer.

Elle informe encore un certain nombre des **Poeti Novecento** dont A. Mondadori groupe des extraits en un volume. Tels peuvent apparaître Giovanni Bizzari, Elio Gianturco, Gino Gori. Je ne parle pas de Paolo Buzzi, lui-même chef d'école. D'autres, comme Gino Bonomi, adouciraient plutôt leur manière selon le mode de Palazzeschi ; d'autres, comme Maria Nastari, se replient sur des positions pascoliennes ; d'autres enfin, comme Tullio Murri, s'essaient à des morceaux épiques dans la manière de Monti avec le vers de Foscolo.

Cette réaction classique est encore plus marquée dans la **Fontana nella Foresta** de Vincenzo Gerace, recueil qui obtint en 1926 le prix de poésie décerné par l'Académie Mondadori. Certes, dans de rares pièces comme *Venere*, on trouve encore le vers libre, à peine d'annunzien. Mais le reste est résolument traditionnel. On retrouve Carducci dans *l'Ode à Burano*, et Pétrarque dans la plupart des sonnets.

Mais qui retrouve-t-on dans **Io, Ebreo**, d'Eliëzer Ben David? Des gens peu avertis, des Français surtout, pourraient penser qu'un titre qui fait aussi ouvertement profession d'hébraïsme promet je ne sais quel orientalisme, avec du pittoresque d'opéra et de la philosophie hermétique. Nullement. L'auteur n'est pas de Livourne pour rien. Son toscanisme sent le terroir, avec de forts raccourcis populaires, propres au langage des livournais, d'un accent si pittoresque. Ce qui donne à ce mince recueil un relief extraordinaire. Les pogroms y sont chantés en un *stornello* de quatre vers, et l'auteur affirme son dessein de rester ce

que ses pères l'ont fait en une pièce qui sent tout à fait la verve de Burchiello.

Il n'est pas facile de porter un jugement synthétique sur toute cette matière. On peut dire cependant que la poésie italienne sent aujourd'hui le besoin d'un renouvellement esthétique. Il ne suffit pas que d'aucuns se libèrent du futurisme, lequel savait au moins ce qu'il voulait. Le symbolisme français était riche de tradition, de plusieurs traditions même qui se rejoignirent pour nous délivrer de la vacuité du verbalisme. Mais ici ? Le renouvellement moral voulu par quelques-uns ne suffit pas. Il faudrait même examiner s'il n'est pas en discordance avec la manière, laquelle appartient à la facilité des impressions à fleur de peau dont nous nous contentâmes dans l'immédiate après guerre ? Sera-ce suffisant pour former une école ?

Mémento — Carlo Raimondo a donné, à la *Bottegea di Poesia*, une très belle édition de la Chanson de Roland, en présentant le texte du manuscrit Digby d'Oxford, page par page, avec traduction italienne, en regard. L'ouvrage est préfacé par Pierre de Nolhac et Pio Rajna.— Luigi Valli tente de donner une explication ésotérique de l'œuvre de Dante dans son *Linguaggio Segreto di Dante e dei Fedeli d'Amore*, ed. Biblioteca di Filosofia e di Scienza. Les arguments sont à tout le moins ingénieux. — Nunzio Vaccalluzzo donne, chez Galàtola à Catane, une édition des *Dernières Lettres de Jacopo Ortis*, avec une étude très importante sur cette œuvre de Foscolo.

PAUL GUITON.

LETTRES SUÉDOISES

Gustave Ullman : *Väst kust* (La Côte de l'Ouest) ; *Caprifol* (Le Chèvrefeuille) ; *Praster* (les Pasteurs) ; *En flickas ära* (l'Honneur d'une jeune fille). —Axel Idestrôm: *Tibérius* ; *Irène* ; *Elfenbenssnidaren* (le sculpteur d'ivoire) ; *Häxkitteln* (la Chaudière magique) ; *Mannen fraan Java* (l'Homme de Java) ; *Snickar Logren* (l'Ebéniste Logren).

Une collection nouvelle, sous le titre de « Les conteurs nouveaux », est choisie parmi les œuvres des écrivains de la période 1900-1915. Le ci-devant professeur de faculté Fredrik Böök s'est chargé du choix des auteurs et des livres représentatifs et s'est décidé pour treize auteurs et vingt-quatre volumes. Au premier bruit, on a été un peu curieux de cette entreprise, parce que le ci-devant professeur, dans ces vingt années, a persécuté la plupart des jeunes qui se sont livrés à l'art du roman ou de la

nouvelle, avec la même haine sans merci et scrupules dont il a obsédé Strindberg et Ellen Key.

Malgré les prévisions, le choix qu'a fait enfin cet homme singulier ne paraît pas si bête. Ces écrivains que Fredrik Böök avait exécutés d'année en année, aujourd'hui se voient proclamés « créateurs de l'art du roman réaliste », et, pour la première fois par lui, le public est prié de croire que ces auteurs et ces livres « satisfont les prétentions littéraires les plus sévères ». Le plus curieux est que le critique a choisi toutes ses bêtes noires et a oublié les favoris qu'il a le plus exaltés. Si, par ce temps-ci, on n'avait pas cessé de s'étonner de quoi que ce soit, on serait excusé de montrer quelque surprise. Mais ceux qui croient à Böök — c'est-à-dire la petite bourgeoisie sans jugement littéraire — ne seront point ébranlés dans leur foi, car ils ne demandent pas que l'on soit conséquent, logique ou impartial.

Le choix, donc, est assez bon. Il comprend les noms de Hjalmar Söderberg, Henning Berger, Ludvig Nordström et Sven Lidman, déjà présentés dans ces Lettres, et plusieurs autres écrivains de mérite que je me propose de présenter ici. Si dans les rangs des « nouveaux raconteurs » choisis par Böök on trouve un nom presque inconnu et peu important, et un autre trop neuf, on y objecte seulement par la raison valide que des noms plus méritants se voient exclus. On regrette l'absence de Didring, Bo Bergman, N. W. Lundh, A.-L. Elgström, A. Ideström (1), A. Möller, M. Koch, et on regrette aussi que plusieurs des auteurs choisis ne soient point représentés aussi pleinement que l'exigeait leur rang. Mais voilà ce qui n'étonne pas — un peu d'arbitraire et de caprice était inévitable, puisqu'on avait donné pleins pouvoirs à ce juge-là.

Parmi les « nouveaux conteurs » de mérite réel, il en est, peut-être, de plus brillants que Gustave Ullman (né en 1881), mais cet auteur toujours montre une sincérité et une noblesse qui commandent le respect. D'ailleurs, l'importance la plus indiscutable de cet écrivain consiste en son œuvre lyrique. Ses premiers livres de poésies, **La côte ouest** et **Le Chèvrefeuille**, méritent les plus vives louanges. Les pièces lyriques d'Ullman ne sont point devenues populaires dans le grand public, mais pour les connaisseurs elles se maintiendront toujours à un

(1) Ideström a un autre éditeur que les autres.

rang qui atteint les maîtres de notre langue. Le paysage que dépeint cette poésie est la côte rude et stérile de la province de la Halland dans l'ouest de la Suède. C'est un pays de rocs et collines de granit gris bleuâtre avec de rares buissons et plantes livides. Le vent et la mer, les sternes et les hirondelles de mer, les phoques et les vaisseaux lointains, voilà le monde vivant autour du poète solitaire. Sur cette côte il a vécu et rêvé en ses années de jeunesse, il en raconte en vers de petites nouvelles courtes et concentrées, de petits drames idylliques ou tragiques, et il y chante d'une voix basse et monotone des mélodies qu'on n'oublie pas. La plupart sont écrites en vers libres, rimés et musicaux, d'une souplesse, d'une mollesse et d'un éclat translucide sans pareil dans le genre intime en suédois. Si toute la Suède connaissait aussi intimement le paysage qui les a inspirées, le charme en aurait sûrement aussi conquis le grand public, et personne n'aurait échappé à l'enchantement de cette poésie des vagues et des vents, poésie si fidèle à une individualité fière, vraie et discrète.

La production lyrique de ses années plus mûres s'est moins restreinte à son monde étroit, sans pour cela devenir plus populaire et sans pouvoir rivaliser avec le charme des pièces de jeunesse. Mais il ne s'est pas mêlé à la bousculade du monde des charlatans à la mode qui savent affecter toutes les sensations et toutes les poses que commande la clique fanatisée du moment. Ullman est resté l'homme sincère et simple, l'un des plus vrais et des plus sympathiques de la littérature suédoise contemporaine.

Mais parlons un peu du conteur Ullman. Car il a écrit aussi des drames, des nouvelles et des romans. Sa prose, sans égaler ses vers, a presque les mêmes qualités. Elle nous force à penser au granit et à la mer qui vit et lutte sous le ciel grisâtre du Halland. Les provinciaux qu'il nous raconte, les habitants de sa côte chérie leur ressemblent, mais, parmi toutes les classes, la plus intéressante est le clergé caractéristique de sa province. Les pasteurs orthodoxes de ces coins désolés diffèrent beaucoup du type clérical un peu mondain et presque profane de la Scanie ou de l'Ostrogothie, ou des environs de Stockholm. Les pasteurs hallandais que nous dépeint Ullman sont des hommes sérieux jusqu'à la sévérité et sévères jusqu'à l'implacabilité. Ils confessent la doctrine d'une secte qui appartient à l'Eglise officielle,

mais la surpasse en fidélité au sens verbal de l'Ecriture. Et ils vivent conformément à leur foi. A distance, au moins, ils paraissent très sympathiques dans leur christianisme véritable et sans compromis. Un milieu analogue a créé la figure de Brand de Henrik Ibsen. Mais je doute qu'il existe en Norvège une secte presque scholastique ou dominicaine aussi grave que ces « schartauans » de la côte suédoise de l'Ouest. Car ce ne sont point des fanatiques sentimentaux dont l'imagination s'exalte. Ils semblent manquer de tout sentiment et de toute fantaisie, ils sont des dogmatiques rigoureux et des sceptiques à l'égard de tout mouvement de la nature de l'homme.

Voilà donc le milieu où Ullman cherche ses sujets. Lui-même en est issu. Un de ses parents est un évêque fort strict. C'est donc dans sa parenté — pour ainsi dire — qu'il a pris quelques-uns de ses types. Personne ne pouvait connaître sa matière plus intimement que notre auteur. Ses plus beaux livres en prose ont pour sujet la vie souvent pauvre et dure des pasteurs schartauans, vie qui fait comprendre leur doctrinarisme et leur sévérité. Aussi, l'auteur de **Les Pasteurs**, qui est son chef-d'œuvre, les comprend, mais ne les aime pas, il les traite en oppositionnel. Souvent il raconte quelque histoire de sa jeunesse, histoire cruelle de gens à vues rétrécies, et l'on croit facilement que les relations avec ces rocs humains et ces esclaves du sens verbal d'un livre ou d'un dogme sont pénibles surtout pour la jeunesse. **Tord** est le titre d'un autre ouvrage qui dépeint la fortune tragique de jeunes gens. Dans **Jeunesse**, on trouve d'autres nouvelles où le scepticisme de ces prêtres rigoureux montre un aspect plus sympathique.

L'action souvent paraît insignifiante, et parfois on pourrait souhaiter une force dramatique plus implacable, aussi implacable que le caractère des pasteurs. Mais ce qui rallie toujours à l'auteur, c'est l'impression qu'il a vu personnellement tout ce qu'il raconte. S'il manque parfois à la péripétie, c'est que la péripétie a manqué réellement à la vie. Ullman ne veut pas outrer, il ne semble pas capable d'un mensonge. En revanche, il peut donner des images de vie concentrées dans le raccourci vigoureux de son art réservé, et son style presque sans ornements se conforme à merveille aux intentions de cet artiste.

Quand Ullman dépeint les femmes, il est au mieux, et le

roman **L'honneur d'une jeune fille** est écrit avec une maîtrise et une intimité admirables. Aussi ce roman a-t-il eu un succès bien mérité. Cette image d'une âme de femme est de la psychologie vraie et simple.

La réserve sympathique de Gustave Ullman, qualité presque inconnue et incroyable en ces temps-ci, l'a gardé hors de la mêlée du jour, mais l'a privé de son public légitime et de sa récompense due. Et quand on voit tant de littérateurs qui se font récompenser pour des mérites allégués, n'est-ce pas un spectacle bienfaisant que de voir un homme et une œuvre qui égalent du moins, la carrière ?...

Un autre auteur dont on n'a pas fait grand bruit est Axel Ideström, qui a pourtant écrit déjà toute une série de livres charmants et pleins de vie. Il se peut que la cause de son impopularité relative soit le genre historique ou exotique où il se plaît le plus souvent. Notre démocratie, c'est-à-dire le public de nos jours, n'est pas très savante ou avide de s'instruire, et si elle connaît un peu les traits communs de l'histoire de sa patrie, on pourra être sûr qu'elle ne sait rien des nations aussi lointaines que les parses de la Perse ou des Indes Orientales, ni de temps aussi usés et encore aussi mal connus que l'antiquité romaine ou byzantine.

Les grands romans **Tiberius** et **Irène** de notre auteur sont d'un artiste raffiné qui possède une érudition peu commune. Surtout dans Tiberius il nous a donné beaucoup de nouveau et de sublime. C'était son livre de début dans le genre historique (1905). Depuis lors, Ideström, qui est né en 1873, et qui a fait des voyages en Extrême-Orient, a été assez actif dans son genre, passant d'ailleurs de l'historique à l'exotique. Il prend ses sujets, le plus souvent, dans l'Orient, l'antiquité classique ou le monde contemporain, allant de l'ancienne Egypte ou de la Perse ou des Indes Orientales jusqu'aux îles de la Sonde. Le titre d'un de ses contes est **Le Sculpteur en ivoire**, et il semble que l'auteur se sent un tel artisan patient et subtil qu'on voudrait s'égaler à lui. On pourrait penser à Théophile Gautier, et il est possible que notre Ideström ait appris quelque chose du maître du *Roman de la momie*. Mais jamais Ideström n'oublie ce qui importe le plus pour un artisan en matière humaine, c'est-à-dire l'homme, dont l'âme conserve sa nature dans les con-

ditions les plus inégales. L'exotisme plaît aux sens de l'artiste, sans que les couleurs brillantes lui cachent les sombres énigmes. Ces aventures vécues sur un autre sol et sous un autre soleil sont pleines de la curiosité de ce qui nous est commun à tous.

L'Orient d'Axel Ideström n'est jamais le monde des Mille et une nuits, et il n'est jamais le monde qu'il pouvait connaître par des lectures. C'est un monde qu'il a vu de ses propres yeux et où il a rêvé ses propres rêves. Et surtout l'Orient n'est pas l'objet de son œuvre, c'est le fond ou l'arrière-plan de la lutte interne et tragique des hommes, seuls ou en foule. Idestrom pourra être sculpteur en ivoire, mais surtout il est le connaisseur du cœur humain. S'il s'arrête parfois dans sa recherche psychologique, c'est qu'il a rencontré une question philosophique ou politique. Un de ses ouvrages les plus volumineux, et qui s'intitule **La chaudière magique**, discute sous la forme d'un roman les problèmes des Indes anglaises. Un autre livre de discussion de la même année (1924) s'appelle **Les Indes révolutionnaires.**

Idestrōm, homme politique et penseur, a des choses intéressantes à nous dire, mais sa capacité la plus agréable consiste en son talent de décrire une vie humaine dans un milieu si exactement adéquat que le sol semble avoir créé cet être sans aucun intermédiaire de la plume. Et jamais il n'a réussi aussi complètement, admirablementet précisément que dans deux très minces volumes, qui me paraissent considérables par la valeur et la solidité. L'un de ces petits ouvrages est exotique et se nomme **L'homme de l'île de Java**. L'autre est un petit roman de la Suède contemporaine — le seul qu'il a écrit en ce genre : **L'ébéniste Logren.**

L'homme de Java (1914) nous peint la nature de l'île fertile et volcanique et la vie des indigènes avec des traits d'une telle vraisemblance que si tout ce qui se passe avait cessé d'être, on pourrait le reconstituer en détail. Le jeune adepte bouddhiste du continent qui émigre dans l'île paterne pour vivre la vie avant de mourir, et qui à Java trouve l'amour, la vie et la mort en peu d'années, n'a pas d'autre caractère sympathique que d'être un jeune homme curieux de la vie, et pourtant nous apprenons à l'aimer, comme on aime et révère la nature et la destinée communes à nous tous. Les Européens dans le récit donnent le con-

traste, nécessaire aussi, de leur philosophie cynique et réaliste. Ils fournissent l'ironie saupoudrée qui nous sauve du danger sentimental. Ironie, du reste, bien congénère à la philosophie de la nature elle-même. Après la révolution volcanique qui détruit la petite colonie et le bonheur de Purva, l'homme de Java, il ne reste, dans les environs de sa courte fortune, que la fourmilière du voisinage. Rien n'y est changé.

Il faut lire et relire ce petit drame admirable pour l'apprécier dans toute son ingéniosité parfaite. Pas un mot n'y est de trop. Pas un trait qui n'y paraisse absolument vrai. Une tragédie sans gestes et sans larmes, une tragédie qui nous apprend la petitesse et l'insignifiance de toute aspiration humaine. Lorsque Purva, fatigué de ce monde, retourne aux pères de sa jeunesse, les moines bouddhistes, nous le suivons, du moins, jusqu'au seuil.

Si *l'Homme de Java* est de la tragédie, Idestrōm, dans *l'Ébéniste Logren* nous donne une petite comédie si amusante qu'après l'avoir lue, on se met tout de suite et sans autre recommandation à la relire du commencement à la fin. Je connais peu de livres en Suédois aussi amusants dans son genre humble et idyllique. Ce n'est pas un livre de grands événements ou de grandes questions. Il n'a rien pour le philosophe, et pourtant c'est un livre pour les élus Il n'a pas son pareil dans notre littérature. Tout y est à sa place. Les personnes ont vécu et vivent leur vie, plus éternelle que celle de la plupart. Le genre a un peu de Dickens, mais le livre n'a rien des exagérations tendancieuses de Dickens. L'humour du collègue de notre Logren est aussi amusant, mais pas si bruyant que celui de Dickens. C'est un roman sans héros ni gredin. Les coquins qui y paraissent sont des bonshommes aussi amusants que les autres. Leurs actions mauvaises ne sont pas plus mauvaises que les actions de tout le monde à peu près dans les petits cercles du commerce. Ils en pâtiront, ce qu'on regrette presque, tellement notre auteur a le don de nous faire aimer ses personnages. Le milieu est le monde des ouvriers, mais sans le pathétique de la lutte des classes Le romanesque y est celui de l'amour. Et la religion y est celle de l'honnêteté. Axel Idestrōm n'a pas d'autre évangile, mais de nos jours ça suffit.

K.-G. OSSIANNILSSON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Roberto Michels : *Francia contemporanea*, 1 vol. in-12, 425 p., Edizioni Corbaccio, Milan. — S. Sazonov : *Les Années fatales* (1910-1916), Payot, Paris. — W.-J. Gourko : *Tzar et Tzarine*, Ed. de « la Renaissance », Paris, — A. de Monzie : *Destins hors série*, les Editions de France. — Lucien Romier : *Qui sera le Maître ? Europe ou Amérique ?* Hachette. — M. Pernot : *L'Allemagne d'aujourd'hui*, Hachette. — Mémento.

On a qualifié bien souvent M. Roberto Michels d'esprit européen. Il est en effet de la lignée de ces esprits courageux, vastes et clairvoyants et qui heureusement n'ont jamais entièrement fait défaut à l'Europe, mais dont on peut déplorer la rareté et qui savent discerner, à travers les différences de caractère, les incompréhensions de toutes sortes et les fatalités historiques, les affinités profondes qui unissent malgré tout les peuples du continent européen. L'Europe d'après-guerre, cahotique et profondément divisée, a plus que jamais besoin d'hommes imprégnés à la fois de plusieurs de ces cultures que l'on considère souvent, hélas, comme ennemies. Car ces hommes peuvent seuls se placer tour à tour au point de vue de chacune d'entre elles pour les rapprocher dans une sorte d'union personnelle, synthétique et sympathique. Ils analysent et corrigent l'étroitesse des exclusivismes. Ce sont de vivants terrains d'entente, car ils sont exempts de l'ignorance réciproque qui est souvent la cause des antipathies de peuple à peuple.

M. R. Michels vient de faire paraître un ouvrage intitulé **France contemporaine** et qui est le recueil d'une suite d'études et de conférences qu'il a faites sur divers aspects de ce sujet.

Que cette étude, dit-il dans sa préface, comme chacun peut facilement s'en convaincre à la lecture, soit fortement pénétrée d'affection et d'admiration pour la France à laquelle l'auteur, rhénan de naissance et italien de nationalité et d'adoption, se sent lié par le sang et par l'éducation littéraire, ce n'est pas une chose qui puisse nuire à ces études. D'autant plus que par son libre esprit critique et sa connaissance des valeurs extra-françaises et allemandes, l'auteur n'a pu que mitiger et, le cas échéant, même corriger ses sentiments.

Il est difficile de faire une analyse détaillée de cet ouvrage. La variété des sujets traités, l'abondance des documents analysés, l'immense érudition de l'auteur rendent la tâche malaisée, et ce d'autant plus que M. Michels a coutume d'examiner successivement sur chaque question les opinions les plus divergentes, de

les discuter et de conclure souvent par des synthèses rapides, mais extrêmement suggestives.

Ce qui frappe d'abord lorsqu'on examine cet ouvrage, c'est le courage intellectuel dont a fait preuve son auteur. Il s'est attaché de préférence à étudier en France ceux des problèmes sur lesquels l'opinion étrangère est le plus fréquemment et bien souvent le plus systématiquement égarée.

M. Michels étudie d'abord les origines et les caractères spécifiques du peuple français. Il essaie de déterminer jusqu'à quel point on peut parler de la filiation historique entre la Rome antique et la France. Le terme race, dit-il, « pèche par inaccessibilité scientifique. Le principe des nationalités est fondé plutôt sur la volonté dont est pénétré un agrégat humain, de former une nation. La nation est un acte de volonté in perpetuum ». M. Michels discute la question de savoir quelle place tiennent en France les hérédités proprement latines. On sait que de nombreux historiens français ont nié que le caractère latin fut prédominant en France. Moreau de Jonnès a cherché à démontrer que la France moderne est habitée pour un quart par les descendants des Celtes, pour un peu moins d'un quart par les descendants des Germains, et un peu plus d'un quart par les descendants des Romains. Si l'on se reporte aux écrivains modernes et aux impressions notées par des voyageurs de toutes nationalités qui ont traversé la France à diverses époques, dont l'auteur cite un grand nombre, on constate que ceux-ci discernent et décrivent chez les Français des analogies avec plusieurs autres nations non latines, notamment avec les Allemands. M. Michels a recueilli à ce sujet une série de témoignages curieux. Il cite entre autres des textes de l'Espagnol Fernando Nunez, des Italiens Carlo Pisacane, Giuseppe Mazzini et Alberto Mario, de Fourier, de Nietzsche, du prince Pukler-Muskau, etc. Mais il est d'avis que la France présente un des traits les plus frappants de la Rome antique : la capacité d'assimiler de très nombreux individus de cultures différentes et même opposées à la sienne. La finesse du sens politique des Romains les portait à une certaine largeur d'idées toute particulière dans ce domaine. Machiavel fait la même remarque dans ses discours sur la première décade de Tite-Live. « Rome devint une grande cité, dit-il, parce qu'elle recevait volontiers les étrangers dans ses murs. »

A ce point de vue, dit M. Michels, les héritiers les plus authentiques des Romains sont peut-être les Français ; aucune autre nation n'a su infuser comme la France son propre patriotisme à des étrangers.

Suit une comparaison entre la psychologie nationale française et italienne, que l'auteur établit d'une manière originale en se fondant principalement sur des témoignages et des jugements exprimés par des auteurs anglais à ce sujet. M. Michels évite de formuler des jugements d'ensemble. Il préfère plus sagement étudier des questions de détail ; il remarque surtout qu'il existe des divergences assez sensibles dans la psychologie des deux peuples. Après un examen des documents relatifs à ces questions, on est amené, dit-il, à admettre en partant d'un point de vue objectif qu'on rencontre dans le langage et les jugements italiens sur la France plus de violence qu'on n'en rencontre dans le langage des Français vis-à-vis de l'Italie ; mais on doit admettre que par contre la littérature et la presse françaises accordent moins de place aux choses politiques et psychologiques italiennes que la littérature et la presse italienne n'en accordent aux choses françaises (p. 245).

Poursuivant son étude hardie des questions délicates, l'auteur étudie en un long chapitre les relations entre la France et les pays rhénans, en s'étendant surtout sur ce qu'il appelle « l'entente cordiale entre la France et les pays rhénans durant la Révolution française » ; il considère que les habitants des pays rhénans, qui par leur caractère présentent de nombreuses analogies avec les Français, pourraient être, tout en restant de bons Allemands, les artisans d'un rapprochement entre les deux pays. Cette étude est appuyée de nombreuses citations de publications récentes d'auteurs allemands, rhénans et français, et illustrée par de nombreux faits. M. Michels confirme la remarque de M. A. Boissard, savoir que les mariages entre Français et Rhénans, à la différence de la majorité des mariages entre Français et Anglais ou Américains du Nord, donnent d'excellents résultats.

Enfin M. Michels examine du point de vue sociologique un problème qui, en Italie tout au moins, présente un caractère d'actualité très grande. On sait que la presse italienne est très portée, en ce moment, à reprendre pour son compte les tirades sur la prétendue « sénilité de la France », que nous avions surtout coutume d'entendre outre-Rhin avant la guerre. Qu'est-ce

qui caractérise, demande M. Michels, la sénilité ou la jeunesse d'un peuple ? Il examine successivement toutes les théories qui ont été proposées à ce sujet. Parler de la jeunesse d'un peuple, dit-il notamment, n'a aucun sens au point de vue génétique. N'importe quel homme a exactement autant d'ascendants que tous ses autres semblables. Les barbares germains qui envahirent l'empire romain étaient biologiquement aussi vieux que les habitants de l'empire. Est-ce davantage la fécondité ? Dans ce cas, ce serait la Chine. Est-ce la distribution par groupe d'âge, montrant un fort coefficient d'individus jeunes? L'auteur montre que l'application de ce critérium est discutable. Il conclut que la vitalité des peuples consiste surtout pour eux à être convaincus qu'ils possèdent un droit sacré à l'existence et il ajoute que l'une des meilleures marques de l'intensité de cette conviction est « l'adhésion d'une élite de fils adoptifs qui se sentent attirés vers elle par de puissantes affinités électives » (p. 40). Plus qu'à aucun autre pays, ce jugement s'applique à la France.

La dernière partie de l'ouvrage de M. Michels est une étude sur la sociologie de Paris. Etude tout à fait ingénieuse et qui fait montre d'une compréhension pleine de sympathie. Il examine successivement : Paris en tant que synthèse entre le Nord et le Sud ; Paris en tant que creuset d'assimilation ; étude sur Paris autochtone ; étude sur la psychologie et l'activité des Parisiens ; la femme et la moralité parisienne. Un chapitre consacré spécialement aux Universités, aux Bibliothèques et aux théâtres populaires en France vient clore cette dernière partie.

Cet ouvrage, d'une lecture très attachante, est écrit avec la clarté et la simplicité que l'auteur a coutume d'apporter dans ses exposés, alors même qu'ils traitent des questions les plus ardues de l'économie politique et de la sociologie.

GASTON BOUTHOUL.

§

Ancien ministre des Affaires étrangères qui dirigea la politique russe de 1910 à 1916, S. Sazonov a publié ses souvenirs sous le titre : **Les Années fatales**. Il n'était ministre que depuis six mois quand la guerre éclata, mais en réalité depuis longtemps il guidait la politique étrangère de la Russie, en qualité d'adjoint au ministre, et en connaissait tous les secrets. Les sou-

venirs de S. Sazonov auraient donc pu présenter un intérêt considérable ; malheureusement il voulait les publier de son vivant, et, obligé de ménager beaucoup de susceptibilités, il n'a pas pu dire tout, et même a atténué bien des jugements. Parfois aussi la mémoire ou le manque de documents le trahit, et il commet des erreurs. Son livre, tel quel, pourrait s'intituler avec plus de raison : « La Carrière diplomatique de M. Sazonov », car dans plus de la moitié du livre il n'est point question des années fatales ; c'est plutôt un exposé succinct de la politique européenne pendant les trente années qui ont précédé la guerre.

Ce qu'il y a peut-être de plus intéressant dans ce livre, c'est la démonstration lumineuse du fait que, si l'Angleterre avait déclaré nettement qu'elle serait à côté de la France, la guerre eût pu être évitée. Sazonov le dit et cite à l'appui des documents. Il a également le courage d'affirmer, à l'aide de documents irréfutables, que la guerre a été voulue, préméditée par l'Allemagne. Il raconte qu'au moment du conflit entre la Serbie et l'Autriche, le gouvernement russe s'efforça tout d'abord d'obtenir un plus long délai au profit des Serbes ; mais ses tentatives d'obtenir le concours de l'Allemagne, tant par l'ambassadeur russe à Berlin que par les entretiens personnels de Sazonov avec l'ambassadeur d'Allemagne, demeurèrent sans résultat,

> ce qui, dit-il, fortifia la conviction que, cette fois, comme en 1909, le gouvernement allemand se solidarisait complètement avec l'Autriche-Hongrie et peut-être encore, étant donné l'importance des événements, d'une façon plus énergique. Le refus de Berchtold d'accorder un plus long délai à la Serbie n'était motivé d'aucune façon.

Plus loin, il fortifie sa thèse en citant quelques documents caractéristiques du recueil de Kautsky :

> L'empereur Guillaume avait l'habitude de couvrir les marges des documents qui lui étaient présentés d'innombrables remarques autographes qui permettent de saisir le cours de ses idées et sa manière de s'exprimer. Kautsky en a rapporté un grand nombre textuellement. Je prends dans son livre la suivante, qui ne laisse rien à désirer par sa brièveté et sa netteté : « Maintenant ou jamais ». Cette remarque avait été faite par l'empereur sur le rapport de l'ambassadeur d'Allemagne à Vienne, Tschirsky, en face du passage où celui-ci parlait du désir des Autrichiens de régler définitivement leurs comptes avec la Serbie.

Sur ce même rapport, quelques lignes plus bas, l'empereur note, en

regard de la remarque très juste de son ambassadeur, qu'il serait indispensable de prévenir les Autrichiens contre des décisions inconsidérées : « Qui l'en a chargé ! c'est très bête ; ce n'est pas du tout son affaire ! » Et il termine ainsi : « Tschirsky doit laisser ses bêtises. Il faut en finir avec les Serbes et le plus tôt possible. »

Sazonov appartenait à ce groupe des ministres libéraux de Nicolas II qui protestèrent contre la politique personnelle de l'empereur, influencé par Raspoutine. Il dut même, à cause de cette attitude, donner sa démission. Malgré cela, il reste admirateur du caractère de l'empereur et de son pacifisme. Cette admiration va même jusqu'à l'aveuglement, puisque Sazonov affirme que Nicolas II n'avait pas voulu la guerre contre le Japon. Or, si l'on peut encore discuter sur la culpabilité de l'Allemagne dans la dernière guerre, celle de l'empereur de Russie dans la guerre du Japon et son désir personnel d'avoir cette guerre ne présentent plus depuis longtemps l'ombre d'un doute. Toute la politique russe depuis 1903 tendait à la guerre en Extrême-Orient pour la domination du Pacifique. Ce sont des affirmations de ce genre et quelques autres erreurs qui enlèvent de sa valeur documentaire au livre de M. Sazonov.

J.-W. BIENSTOCK.

§

Tzar et Tzarine est un des livres les plus intelligents qui aient paru jusqu'à présent sur la tragédie de la famille impériale de Russie, devenue la tragédie du Grand Empire lui-même. Son auteur, ancien sous-secrétaire d'Etat et membre du Conseil d'Empire, homme de droite, a su trouver en lui cependant assez de force d'impartialité pour donner une étude aussi objective que possible sur les deux figures centrales de la tragédie russe, l'empereur Nicolas II et l'impératrice Alexandra Feodorovna, victimes expiatoires et martyres, — Victimes non pas seulement de leurs propres fautes, mais aussi de celles des autres. Victimes surtout de la déchéance de la haute société qui entourait le trône et de la haute bureaucratie qui, dans sa course effrénée vers les avancements, les honneurs et le pouvoir, avait créé un milieu propice à l'éclosion de tous les troubles morbides qui conduisent les peuples aux catastrophes.

Je ne sais comment l'historien futur appréciera l'étude de W. Gourko, qui vient d'apporter une aussi remarquable contri-

bution à l'histoire du règne de Nicolas II et de son impériale épouse. Mais je dois noter un fait symptomatique ; la presse des *émigrés russes*, qui consacre tant d'attention au livre du prince Youssoupoff (*La Fin de Raspoutine*), a, jusqu'à présent du moins, passé presque sous silence le livre si suggestif de W. Gourko. C'est que — à mon avis, du moins, — le livre de Youssoupoff donne beaucoup de satisfaction à la presse de gauche en rappelant l'abjection de la *Raspoutinovchtchina*, et présente non moins d'erreurs de fait et de psychologie qui prêtent le flanc à des critiques et même à des attaques du côté des monarchistes. Pour le livre *Tzar et Tzarine*, il n'en va pas de même. Tout en donnant une description émouvante et même pathétique du monde ignoble et crapuleux, voire du cercle étroit du *groupe raspoutinien*, — entre les mains duquel tomba définitivement le pouvoir suprême vers 1916-17, W. Gourko en fait une étude raisonnée. Et, à l'encontre de Youssoupoff, il cite les noms de la bande de Raspoutine : la fameuse A. Vyroubova (amie de l'impératrice qu'elle trompait), Mlle M. Golovina, fille d'un chambellan ; les femmes Lahtina et Gouchtchina, la demoiselle d'honneur Nikitina (intermédiaire entre Raspoutine et Sturmer), toutes psychopathes ou souffrant de psychopathie sexuelle ; « viennent ensuite Khvostoff (A. N.), ancien gouverneur de Nijny-Novgorod, député à la Douma et ministre de l'Intérieur ; Béletzky, ministre adjoint de l'Intérieur, ancien directeur du Département de la Police, A.-D. Protopopoff (vice-président de la Douma, ministre de l'Intérieur) ; P.-G. Kourloff, ministre adjoint de l'Intérieur, et des agents de moindre envergure, comme les agents interlopes, le prince Andronnikoff, Manouiloff-Manassévitch, bras droit de Sturmer, le fameux rebouteur thibétain Badmaïeff, etc.

W. Gourko donne un tableau navrant, appuyé de documents officiels, des faits notoires, des témoignages incontestés et incontestables des agissements criminels de la bande raspoutinienne et de ses protecteurs et associés. Comment se fait-il alors que Nicolas II et Alexandra Feodorovna se soient laissés faire et entraîner par cette bande de canailles, se séparant peu à peu de leurs amis fidèles, des braves et honnêtes gens, serviteurs dévoués du monarque, de la monarchie et de la patrie, tels que : le grand duc Nicolas Nicolaïévitch ; les amis personnels du tzar, Drenteln, le prince Orloff ; le général Djounkovsky, la gouvernante des

Grandes-Duchesses, Mme Tutcheff (de l'aristocratie moscovite), N. Balachoff (dignitaire de la cour), la princesse Wassiltchikoff, etc. ?

W. Gourko, après beaucoup d'autres, mais plus complètement que les autres, répond à cette question avec des arguments des plus solides. Il donne des esquisses raisonnées, documentaires des biographies, des caractères et de l'éducation du Tzar et de la Tzarine, surtout de celle-ci qu'on connaissait moins.

Née dans une cour d'un petit Etat allemand, dans un milieu mystique, mystique elle-même, presque illuminée, très droite, entière, entêtée, sûre d'elle-même, très volontaire, autoritaire, méprisant la société russe, elle épouse par amour réciproque le grand-duc héritier du grand Empire, honnête, mystique lui aussi, mais faible de caractère. Epoux purs, tendres, fidèles jusqu'à la mort, mais devenus souverains le lendemain même du mariage, n'ayant pas eu le temps de faire le stage nécessaire à un couple héritier pour se préparer au rôle difficile de tzar et de tzarine, Nicolas II et Alexandra Feodorovna mènent une vie presque de reclus. Alexandra Feodorovna surtout reste étrangère à cette société qu'elle méprise et dont elle écrivait à sa grand'mère, la reine Victoria d'Angleterre, qui lui conseillait de gagner l'amour et l'estime de sa nouvelle patrie (je cite d'après W. Gourko qui affirme que ces lettres se colportaient dans la haute société, p. 69) :

> Vous vous trompez, chère grand'maman, la Russie n'est pas l'Angleterre. Ici nous n'avons pas besoin d'appliquer des efforts quelconques pour conquérir l'amour du peuple. Le peuple russe adore ses tzars comme une divinité dont émanent tous les bienfaits et biens. Quant à la société de Saint-Pétersbourg, elle est une quantité qu'on peut complètement négliger.

Ce mépris hostile, elle le manifestera de plus en plus, et de plus en plus elle sera étrangère et solitaire, isolée et accablée de malheurs intimes ; attente d'un héritier (d'où, mystique et sans guides, mais guidant elle-même un époux mystique passionné et passionnément aimé, elle est à la recherche de toutes les forces divines ou surnaturelles pour avoir un fils, recherches aboutissant au scandale du charlatan Philippe), puis, l'héritier né, suit cette lutte tragique pour le conserver. Car — et c'est là le nœud de la tragédie — l'héritier est atteint d'une maladie incurable —

l'hémophilie — maladie héréditaire qui se *transmet par la femme !* Le sort, le hasard, les forces divines — d'après le tzar et surtout la tzarine — ont voulu que ce soit Raspoutine qui seul fût en mesure de calmer les souffrances et même de conserver à la vie le petit être chéri, espoir unique de la dynastie... On sait le reste. Pour l'impératrice, Raspoutine, simple moujik — représentant non de la société méprisée et abhorrée, mais des couches profondes du vrai peuple, est *l'homme de Dieu* (Bojiytchelovek) qui sauvera l'héritier, la dynastie, le pays. « Tant qu'il sera là, tout ira bien », dira et écrira la malheureuse mère. Toutes les dénonciations, révélations et accusations contre Raspoutine fortifieront et exaspéreront cette croyance aveugle. Jusqu'à 1905 — première révolution — la tzarine ne sera que mère et épouse exemplaire. A partir de la première révolution, elle restera épouse et mère exemplaire, mais commencera à être initiée d'abord par son mari, puis — volontaire, autoritaire, sûre de sa supériorité et de son infaillibilité — par sa propre initiative à toutes les affaires d'Etat. La résistance de l'empereur devient de plus en plus faible et, vers l'époque de la guerre, c'est déjà l'impératrice qui est en fait le pouvoir suprême, faisant tout ce que Raspoutine — de lui-même ou par d'autres — lui suggère, souvent même de façon si adroite qu'elle croirait trouver elle-même les solutions désirées par Raspoutine... S'apercevant que l'empereur quand il est loin, d'elle — par exemple, à la Stavka — résiste plus longtemps à ses suggestions, elle réclame son retour à Tzarskoïé et finit toujours par obtenir ce qu'elle cherchait : changement de ministres, dissolution de la Douma, etc.

W. Gourko examine en détails toute l'action de Raspoutine, sa vie, ses méfaits et conclut :

Comme résultat, il est arrivé qu'une femme d'une pureté cristalline, pénétrée des plus hauts principes, assoiffée d'être utile à la Russie et de lui assurer la victoire contre l'Allemagne, fut prise dans la toile d'araignée que, autour d'elle, sans cesse et adroitement tissaient : une hystérique bornée (la Vyroubova), un charlatan rusé, des arrivistes sans scrupules ni principes et des brasseurs d'affaires cupides et avanturiers de bas étage qui s'y associèrent.

L'apparition d'un homme, qui a su inspirer au couple impérial crédule et mystique la foi qu'il possédait le don d'un devin et d'un guérisseur, ne fut qu'un simple hasard. Cette circonstance ne fit qu'accé-

hâter le processus de la dislocation de l'Etat, mais, à elle seule, elle n'aurait pas pu l'engendrer...

W. Gourko s'arrête là !

L'historien en tirera une conclusion plus large et plus objective.

E. SÉMÉNOFF.

§

Avoir vécu au milieu du G. Q. G. pendant la guerre faisait écrire à Jean de Pierrefeu : « Le mirage historique pousse les peuples à se faire une idée disproportionnée de ce qu'on peut attendre des chefs. » L'étude de ce qui se passe dans nombre de nations actuellement fait soutenir à M. Anatole de Monzie la thèse contraire dans **Destins hors série**.

La démocratie, écrit-il, est si lente à s'éduquer qu'elle risque de périr avant d'avoir fait ses classes... Il faut parer au plus pressé, vivre et faire vivre. Un instinct profond amène présentement beaucoup de peuples à choisir des conducteurs qui d'ailleurs ne sont pas tous des meneurs. Mustapha Kemal et Zagloul Pacha, par exemple, sont des expressions de volontés populaires parfaitement conscientes... Il y a des événements, comparables aux phénomènes de catalyse, qu'une intervention d'homme détermine si elle ne les provoque, Lénine ne fut qu'un catalyseur, soit ! Mussolini un autre... Des hommes, au cours des siècles, aujourd'hui comme hier, ont été décisifs par leur action ou leur seule présence, et cela me suffit pour combattre, comme vient de le faire l'Allemand Kurt Breysig, la dépersonnalisation de l'idée de progrès, l'irréalisme de l'idée de progrès...

Je revendique la permission de rechercher, au travers des essais forcenés qui se multiplient alentour, des avertissements ou des leçons à notre usage occidental... Stefanik, Rakowsky, Caillaux, Stamboulisky, les coups d'Etat sans coup de force qui ont singularisé les fascismes italien et espagnol, ce ne sont pas là seulement des accidents d'histoire, mais des signes d'impatience, d'une impatience à laquelle tôt ou tard nous participerons (!!), car nous ne resterons pas avec les Anglais... seuls gardiens de la démocratie rituelle parmi des peuples qui, les uns après les autres, en des formes appropriées à leurs tempéraments ethniques, s'émancipent du formalisme et s'empressent aux gouvernements d'action directe.

Ainsi le socialiste indépendant A. de Monzie se déclare partisan des « hommes providentiels » et des coups d'Etat. C'est la théorie bonapartiste et la négation de l'idéal républicain. Cet idéal, le parti socialiste unifié l'avait déjà rejeté ; au Congrès de

Berne en 1922, MM. Albert Thomas et Renaudel ont déclaré être partisans du coup d'Etat socialiste, et ne *plus* admettre que la légalité d'un gouvernement non socialiste soit respectée. En somme, comme jadis le légitimiste Chesnelong vers 1875, ils déclarent aux républicains : « Nous vous combattrons au nom de vos principes, mais nous vous écraserons au nom des nôtres ». Puisse la France en 1928 rejeter tous ces avocats de la guerre civile!

Il faut, d'ailleurs, reconnaître que le livre de M. de Monzie, écrit avec une verve éloquente, atteste chez son auteur une richesse de connaissances et une originalité de pensée vraiment remarquables. Il est d'une lecture captivante.

M. Romier a voulu imiter d'illustres prédécesseurs, et, comme Tocqueville et Paul de Rousiers, nous décrire les progrès et les particularités des Etats-Unis. Mais son livre n'appartient pas au genre « voyage », quoique l'auteur ait fait un séjour de plusieurs mois outre-mer. C'est une synthèse philosophique. M. Romier cherche à deviner, par ce qui existe aux Etats-Unis, quelle est la marche de la société humaine actuellement. Sa conclusion est que

l'humanité présente évolue sous la pression des masses, mais le mot « masse », qui traduisait autrefois une notion assez vague de multitude, a pris aujourd'hui, par le progrès universel de l'industrie et l'intensité des échanges, un sens économique... Les masses économiques pèsent de plus en plus sur la politique intérieure des Etats et, par leurs revendications presque toujours irrésistibles, mettent en péril même la vieille notion d'Etat... C'est à l'intérieur même des masses et non pas en dehors d'elles ou contre elles que doit s'exercer l'effort civilisateur... Le problème central du monde contemporain est la *déprolétarisation des masses*... La notion même de prolétariat était étrangère au libéralisme, mais bientôt il dut pactiser, en fait sinon en principe, avec les aspirations nouvelles des masses. Ce fut l'origine de l'état d'esprit *démocratique*... Le socialisme a été le produit du mécontentement des masses... Son interprétation du phénomène des masses fut tout de suite grossière et simpliste, calquée, à rebours, sur les excès de l'individualisme qu'elle prétendait dénoncer... Il n'y a plus de base possible pour la notion socialiste du prolétariat devant l'expérience américaine qui nous montre associés l'intérêt de l'ouvrier pour le salaire et l'intérêt du patron pour le bénéfice... Nous l'appellerons le « capitalisme de la richesse circulante », par opposition au « capitalisme » de la richesse immobile qu'avaient imaginé les vieux socialistes... Il ne comporte ni isolement social de l'individu, ni lutte de classes... La personne, quel que soit son poste de travail, devient

solidaire des autres personnes qui participent au sort d'une même masse économique. Tous les individus font figure d' « employés » ou de « salariés » devant les exigences du progrès commun qu'il s'agit d'accroître par une augmentation du « rendement » collectif ; mais, également tous sont « bourgeois », puisque chacun en particulier tire profit de la hausse du bien-être général... Le maître du monde sera le « civilisé » sachant se servir de la machine, et non le « prolétaire » cherchant dans la machine le secret d'une civilisation. A cet égard, la partie reste indécise entre l'Europe et l'Amérique. Elle sera décidée par la mère de famille et par l'école.

Ce qui frappe dans ces conceptions, c'est que l'auteur fait abstraction de la propriété, et des luttes que sa défense et sa conquête ont provoquées et provoquent. Il y en a aux Etats-Unis comme en Europe. Le « maître du monde » sera, suivant moi, le *système* qui permettra d'éliminer ces luttes. Il n'y a pas d'indice que les Américains soient plus près que les Européens de l'avoir trouvé. Là est la lacune évidente dans les théories de M. Romier. Mais quelle construction philosophique n'a son côté faible ? La synthèse qu'il a exécutée n'en fourmille pas moins d'aperçus ingénieux ou instructifs.

De tous les peuples, celui qui nous intéresse le plus est le peuple allemand ; les voyageurs qui en parlent sont les plus sûrs d'être écoutés. Aucun de ceux-ci ne l'aura plus mérité que M. Maurice Pernot qui, dans **L'Allemagne d'aujourd'hui**, expose les observations faites impartialement par lui au cours de son récent voyage.

M. Pernot commence par déclarer « qu'un accord entre la France et l'Allemagne lui semblait nécessaire » et qu'il a pu constater que cette opinion « était partagée par beaucoup d'Allemands raisonnables ». Il a d'ailleurs trouvé l'Allemagne tout à fait changée depuis l'été 1919. A cette époque, partout, abandon, désespoir et apathie. Aujourd'hui, partout de l'ordre et du sérieux, de l'entrain, de la confiance et même de la dignité :

L'attitude à la fois rigide et servile que prenaient jadis les employés et les fonctionnaires, même d'un rang élevé, a complètement disparu. La physionomie de Berlin s'est modifiée, les architectures neuves, la discipline des rues, l'allure des passants ont encore progressé dans le sens du colossal et de l'automatique : on dirait que Berlin s'est américanisé... Tout le monde a l'air pressé.

Les Allemands se sont préoccupés de reconstituer l'élite intel-

lectuelle, mais la fonction supérieure y est réservée, non à l'universaliste comme en France, mais au technicien spécialisé. « Quand on parle chez vous de l'élite, disait le directeur d'une grande école, chacun sait ce que cela signifie. Chez nous, on se demande : élite de quoi ? Nous pensons qu'une société a besoin d'autant d'élites différentes qu'elle compte de métiers et d'emplois ». Tous les partis politiques sont représentés dans cette élite, mais inégalement, et parmi les étudiants il y a 80 o/o de nationalistes et d'antisémites violents ; à Munich, domine parmi eux un esprit non seulement réactionnaire et monarchiste, mais presque xénophobe.

Chez tous les Allemands, M. Pernot a rencontré le désir de nous faire renoncer aux avantages du traité de Versailles et en particulier à l'occupation rhénane. C'est le prix qu'ils mettent au maintien de l'entente franco-allemande. Quand on leur parle d'y renoncer, ils s'écrient :

> Quelle imprudence ! Un accord avec l'Allemagne n'est-il pas pour la France la dernière chance de salut ? Les desseins de l'Italie ne sont que trop clairs et ses ambitions que trop pressantes. M. Mussolini a besoin d'une guerre et c'est à vos dépens qu'il courra l'aventure... à moins qu'il ne vous sache garantis par une bonne alliance.

Les Allemands ont sérié leurs revendications ; un député populiste disait à M. Pernot :

> La rectification des frontières de l'Est ? C'est comme l'*Anschluss* et le *Mitteleuropa* : musique de l'avenir... Une seule préoccupation, immédiate celle-là, domine pour l'instant notre politique extérieure : choisir exactement le moment le plus favorable à la révision du plan Dawes.

M. Pernot ajoute :

> Parmi les hommes *politiques* que j'ai interrogés, il n'en est pas un qui n'ait essayé de me démontrer l'urgente nécessité de cette révision, pas un qui ait eu le courage d'avouer que sans le plan Dawes, jamais l'Allemagne n'aurait pu opérer en moins de trois ans le prodigieux rétablissement que nous constatons aujourd'hui.

Le plan Dawes a permis à l'Allemagne d'introduire une nouvelle monnaie, le *Reichsmark*, établi sur la parité du dollar, mais en réduisant à rien la valeur des billets émis au temps de l'inflation et en annulant la dette de l'Empire, des Etats et des

communes. C'était la faillite et c'était la ruine des rentiers et des épargnants. Mais il fallait choisir.

L'Allemagne a fait un sacrifice cruel, mais nécessaire, a déclaré un Allemand à M. Pernot. Quand il s'agit de sauver la nation, ceux qui possèdent doivent passer après ceux qui produisent. Je sais que, là-dessus, vous ne pensez pas comme nous. Vous avez refusé de sacrifier les rentiers, la classe moyenne... C'est une faute grave. L'économie d'un pays ne se reconstitue point par l'épargne, mais grâce au développement des forces productives : ce sont celles-là qu'il convient de favoriser.

Le taux de revalorisation des anciens emprunts a été fixé à 2,5 de la valeur réelle du versement originaire ; seuls ceux qui ont acquis leurs titres avant le 7 juillet 1920 pourront recevoir plus (jusqu'à 12,50/0). Le budget de 1927-28 affecte 1.742 millions à ce service.

L'inflation avait multiplié à l'excès les entreprises industrielles et commerciales. La lourde imposition par l'Etat, la restriction des crédits par la Reichsbank, la sélection naturelle firent périr bon nombre des 200.000 entreprises. L'année 1926 vit mourir deux fois plus d'affaires qu'elle n'en vit naître. « La *concentration*, la *fusion* rassemblent les industries similaires et concurrentes... On diminue ainsi les frais de production et le personnel employé. On les réduit encore par le renouvellement et la meilleure utilisation des machines et par une très souple adaptation de la méthode américaine appelée *travail à la chaîne*... C'est l'introduction de tous ces procédés... qu'on désigne en Allegne sous le nom de « *rationalisation des entreprises.* »

Cette rationalisation s'effectue souvent par des cartels. Quoiqu'il ait été édicté une « ordonnance pour en limiter les abus », ils sont toujours en faveur, et non seulement les gros industriels délarent que le contrôle de l'État à leur égard est illusoire, mais les chefs des organisations ouvrières ont des vues analogues, voyant peut-être dans les grands cartels une étape vers la nationalisation des industries. « Lorsqu'une entreprise, disait l'un d'eux à M. Pernot, atteint les proportions de l'*I. G. Farben* [80.000 ouvriers, 3 milliards de marks d'actif] ou des *Vereinigte Stahlwerke*, ce n'est plus une affaire privée, cela devient une institution nationale. » Les dirigeants des grandes entreprises associent de plus en plus les syndicats compétents à l'éco-

nomie générale et au développement de leurs affaires. *La réforme industrielle a plutôt amélioré les relations entre le capital et le travail en Allemagne.*

L'Allemagne a aussi beaucoup emprunté à l'extérieur. Souvent ces emprunts ne correspondaient à aucun besoin urgent. Vers juin 1927, on commençait à apercevoir l'explication de ces appels au crédit :

A Munich, écrit M. Pernot, les mauvaises langues accusaient M. Held, ministre-président de l'Etat bavarois et ennemi personnel du plan Dawes, d'augmenter à dessein la dette publique de la Bavière à seule fin de lui rendre d'autres charges insupportables. On serait tenté d'étendre à d'autres Etats et à certaines grandes communes du Reich cette explication singulière.

Quelles sont les conclusions de M. Pernot ?

Le désir d'un accord durable avec la France m'a semblé, chez les Allemands, général et sincère. Accord non seulement économique, mais aussi politique, et les hommes d'Etat du Reich sont si habiles à mêler les deux questions qu'on pourrait croire qu'elles se confondent... Les Français ont le droit de les discuter... Le sort ayant permis que les différends qui restent à régler entre la France et l'Allemagne aient été transposés du plan moral et sentimental sur le plan rigoureux des chiffres, le meilleur terrain d'entente, la meilleure base d'un accord entre les deux peuples pour le moment, c'est le plan Dawes. N'en sortons pas et ne permettons pas aux Allemands d'en sortir. Il est d'ailleurs beaucoup plus vaste et plus fertile en ressources qu'on ne le pense communément.

C'est très juste ; car tant que l'Angleterre n'aura pas évacué la Rhénanie, on peut espérer que l'Allemagne exécutera les traités.

EMILE LALOY.

MÉMENTO. — André Gervais : *L'Esprit combattant*, « La Revue des Vivants ». (De la guerre, mal prévue, mal préparée et mal faite, la génération des vaincus de 70 est responsable. Des cinq ans d'intimité avec la violence est né l'esprit combattant. Il a longtemps toléré ceux qui gouvernaient, il attend qu'ils s'en aillent. Le fascisme est une solution miraculeuse, mais le fascisme français ne réussira pas, puisqu'il n'a pas réussi. Ce qu'il faut, c'est « un Conseil Permanent des Anciens Combattants, chargé de notifier aux législateurs les désirs *et parfois les volontés* des anciens combattants »). — S. A. Piontkovsky : *Histoire populaire de la Révolution [russe] d'Octobre [1917]*. Editions Sociales Internationales (récit riche de faits, de chiffres et de citations, mais écrit de parti

pris pour justifier les Bolchéviks). — Jean de Pange : *Les Soirées de Saverne*, V. Attinger (dialogues : 1° sur le problème de la double culture en Alsace [l'œuvre de francisation n'a pas et n'aura pas d'auxiliaire plus efficace que la bourgeoisie alsacienne ; elle organisa la protestation, mais elle est préparée à résoudre les problèmes posés par les suites de la guerre ; la francisation ne pourrait se faire qu'en élevant la masse au niveau de l'élite; il n'y a pas « le problème alsacien », il y a « le problème de la reconstruction et de l'organisation corporative de la France sur la base du régionalisme » ; 2° sur la faillite du nationalisme et son incapacité à organiser la paix, de 1919 à 1923 ; 3° sur l'élite future, qui doit remplacer les anciens partis conservateurs). — E. L.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Edmond et Jules de Goncourt : *L'Art du dix-huitième siècle*. I. Edit. définitive publiée sous la direction de l'Académie Goncourt; Flammarion et Fasquelle. 14 »

Désiré Leroux : *La vie de Bernard Palissy*. Avec un portrait; Champion. « »

Ethnographie, Folklore

R. Le Forestier : *L'occultisme et la franc-maçonnerie écossaise* : Perrin. 15 »

Finance

César Chabrun : *La tactique financière. Economique d'abord*; Alcan. 12 »

Victor de Marcé : *Le contrôle des finances en France et à l'étranger*, tome I; Alcan 40 »

Gastronomie

Mathieu Varille : *La cuisine lyonnaise*. Avec des illust.; Libr. P. Masson, Lyon. « »

Histoire

P. Boissonnade : *Le socialisme d'état. L'industrie et les classes industrielles en France pendant les deux premiers siècles de l'ère moderne, 1453-1661*; Champion. 60 »

Emile Gabory : *La Révolution et la Vendée* d'après des documents inédits. III : *La victoire des vaincus; Perrin.* 20 »

Pierre Gaxotte : *La Révolution française*. (Coll. *Les grandes études historiques*); Fayard. 13 50

Henri Malo : *Mémoires de Madame Dosne, l'Egérie de M. Thiers*, publiés avec une introduction et des notes. Avec des illust.; Plon, 2 vol. 50 »

Anna Viroubova : *Journal secret, 1909-1917*, traduit du russe par M. Vaneix; Payot. 20 »

Littérature

Henri d'Alméras : *Le Tartuffe de Molière*. (Coll. *Les grands événements littéraires*); Malfère, Amiens. 9 »

Victor Barrucand : *Le chariot de terre cuite*, cinq actes d'après la pièce du théâtre indien attribuée au roi Soudraka; Payot. 15 »

René Bonnefoy : *Gilberte et l'autorité;* Sans Pareil. « »

Georges Bourgogne : *La création poétique*, petite initiation à l'usage du profane hostile ou indifférent. Préface de Charles Vildrac; Figuière. 6 »

Marceline Desbordes-Valmore : *Poèmes et Proses.* Avec une introduction et des Notes; Seheur.

Marcel Dugas : *Verlaine;* Edit. Radot. 15 »

René Dumesnil : *La publication de « Madame Bovary ».* (Coll. *Les grands événements littéraires)*; Malfère, Amiens. 29 »

R. Fernandez : *De la personnalité;* Sans Pareil. « »

Grace Gill-Mark : *Une femme de lettres au XVIIIe siècle, Anne-Marie du Boccage;* Champion. « »

Ernest d'Hauterive : *Figaro-policier. Un agent secret sous la Terreur;* Perrin. 12 »

Henri-Robert : *Un avocat en 1830.* (Coll. *Il y a cent ans)*; Hachette. 7 50

Lucien Hubert : *Deux Ardennais : Hippolyte Taine et Arthur Rimbaud;* Messein. 3 »

Pierre de Lacretelle : *La vie politique de Victor Hugo;* Hachette. 12 »

Henry Lauresne : *Deux romanciers de la solitude morale : George Eliot et Julien Green;* Rouge et Noir. 3 50

Joseph Le Gras : *Diderot et l'encyclopédie.* (Coll. *Les grands événements littéraires)*; Malfère, Amiens. 9 »

Gaston Le Révérend : *Irrévérences.* Avec 3 bois gravés de Galanis; La Belle page. 30 »

Elias Lönnrot : *Le Kalevala*, épopée populaire finnoise. Introduction et traduction par J.-L. Perret; Renaissance du Livre. 5 »

Louis Notari : *Santa Devota*, légende rimée en monégasque, avec la traduction littérale française et quelques notes sur des traditions monégasques; Imp. Monégasque, Monte-Carlo. « »

André Salmon : *Donat vainqueur ou les Panathénées du IIe arrondissement.* Avec 50 dessins de Touchagues. (Coll. *Le roman de Paris)*; Delpeuch. 20 »

Jérôme et Jean Tharaud : *Pour les fidèles de Péguy.* Cahiers de la quinzaine, 12e cahier de la 18e série; L'Artisan du Livre. « »

Musique

Arthur Honegger : *Antigone*, tragédie musicale, paroles de Jean Cocteau; Senart. « »

Ouvrages sur la guerre

Vice-Amiral Sir Reginald Bacon : *Le scandale de la bataille du Jutland*, traduit et annoté par André Cogniet. Avec 43 croquis dans le texte; Payot. 18 »

Winston S. Churchill : *La crise mondiale*, Tome II : 1915. Traduit de l'anglais par Maurice Allain et Marc Veiller-Lavallée; Payot. 25 »

Philosophie

Georges Dwelshauvers : *Traité de psychologie;* Payot. 40 »

Augustin Jakubisiak : *Essai sur les limites de l'espace et du temps;* Alcan. 25 »

Louis Lavelle : *La dialectique de l'éternel présent.* I : *De l'être;* Alcan. 20 »

Docteur Otto Rank : *Le traumatisme de la naissance*, influence de la vie pré-natale sur l'évolution de la vie psychique individuelle et collective, étude psychanalytique; Payot. 20 »

Poésie

Louis Carle-Bonnard : *L'écharpe d'Iris;* Figuière.

Henry Darthez : *La couronne d'amours;* Figuière. 5 »

Iskoui Minasse : *Clairs-obscurs d'Italie;* Figuière. 10 »

Mallet des Sablières : *Bric à brac;* L'Hippogriffe. « »

M. A. de Meixmoron de Dombasle : *J'écris pour toi.* Avec 14 des-

sins à la plume de Charles de Meixmoron de Dombasle; La Caravelle. 15 »

Pierre Rollaine : *Sensibilité*. Avec le portrait de l'auteur par Fenosa; Edit. des Chroniques. « »

Emilien Tauriac : *La chanson des vaincus*; Feret et fils, Bordeaux. 10 »

Politique

Roger Dumon : *L'ordre européen vu des bords du Rhin*; Berger-Levrault. 12 »

Paul Rémond, évêque de Clisma : *L'heure d'obéir*, réponse aux difficultés d'Action française; la Vie Catholique. 6 »

Préhistoire

Paul Tisseyre-Ananké : *Annexe et résumé des études des tomes I, II, III et IV de Hel! (Dieu) visions préhistoriques*. Edition supplémentaire concernant les résumés des Etudes de tous les Totems, de tous les Symboles, de toutes les Traditions de la Préhistoire; Chautard, Aubagne.

Questions coloniales

J. C. Van Eerde : *Ethnologie coloniale, l'européen et l'indigène*. Préface de M. Joseph Chailley; Edit. Monde nouveau « »

Questions médicales

R. Deron : *Le syndrome maniaque*. (Bibliothèque des grands syndromes); Doin. « »

Questions religieuses

Louis Veuillot : *Lettres d'un chrétien*; Figuière. 5 70

Roman

Auguste Bailly : *Le cri de la chair*; Fayard. 3 »

Gaetan Bernoville : *La Croix de sang. Histoire du curé de Santa-Cruz*; Grasset. 12 »

Joseph Conrad : *Le frère-de-la-Côte*, traduit de l'anglais par G. Jean Aubry; Nouv. Revue franç. 12 »

Henry Daguerche : *Le kilomètre 83*; Nelson. 7 »

Georges Duhamel : *Mémorial de Cauchois*. Avec 3 bois gravés de Jean Kéfalinos; La Belle page. 30 »

Georges Duvau : *Le testament romantique*; Kra. « »

Charles Folëy : *Des pas dans la nuit*; Marpon. 12 »

Henri Fontis et Jean Ricard : *L'homme aux trois visages*; Tallandier. 9 »

Henri Fontis et Jean Ricard : *To... Co... Lo...*; Tallandier. 9 »

Maxime Gorki : *Les cafards*, traduit du russe par Dumesnil de Grammont; Calmann-Lévy : 9 »

André Gybal : *Vendredi 13*; Edit. de France. 12 »

Knut Hamsun : *Sous l'étoile d'automne*, traduit du norvégien par Georges Sautreau; Rieder. 12 »

Myriam Harry : *Le premier baiser*; Fayard. 3 »

Léon Lemonnier : *L'amour et les soupçons*; Flammarion. 12 »

Jacques Lombard : *A Montmartre chez Coquibus*. Avec croquis de l'auteur; Lemerre. 12 »

Paul Margueritte : *La cité des fauves*; Flammarion. 12 »

Francis de Miomandre : *Les baladins d'amour*; Férenczi. 12 »

J.-H. Rosny aîné : *Les pécheresses*, roman de mœurs parisiennes; Flammarion. 12 »

Maurice de Vlaminck : *Histoires et poèmes de mon époque*. Avec 5 bois gravés de l'auteur; La Belle page. 30 »

Sciences

Gustave Bessière : *Le calcul intégral facile et attrayant*; Dunod. 15 »

Pierre Chanlaine : *Les horizons de la science*; Flammarion. 12 »

Ch. Fabry : *Eléments de thermo-*

dynamique; Colin. » 9 »
C. Gutton : *Télégraphie et téléphonie sans fil;* Colin. 9 »
Docteur Hélan Jaworski : *La découverte du monde.* Avec des illust.; Albin Michel. » »
P. Maurer : *L'électricité à la portée de tout le monde*, d'après l'ouvrage de Georges Claude. Avec de nombr. figures; Dunod. 25 »

Sociologie

Amerigo Namias : *Principes de sociologie et de politique*, traduits de l'édition italienne par Gaston Bouthoul; Giard. 60 »
Emilien Tauriac : *Le catéchisme du peuple*, essai moral; Féret et fils, Bordeaux. 12 »

Théâtre

Léo Poldès : *L'éternel ghetto*, pièce d'actualité en 3 actes sur la Question juive; Edit. Radot. 10 »

Varia

Henry Lyonnet : *Cécile Sorel.* (Les grandes vedettes de l'affiche.) Avec des reprod. photographiques; Les grandes vedettes de l'affiche. 2 »

Voyages

Octave Aubry : *Couleur de sang;* Fayard. 12 »
Alfred Cazes : *Le Niger sentimental;* Edit. Heintz frères. 20 »
Gabriel Faure : *Heures romanesques;* Fasquelle. » »
Gabriel Hanotaux : *La Provence niçoise.* Avec 93 illust. dans le texte et h. t.; Hachette. » »
R. P. Huc : *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine.* IV : *Dans la Chine.* Nouv. édit. publiée et préfacée par H. d'Ardenne de Tizac; Plon. 15 »
Docteur Raymond Penel : *Sud contre nord*, croisières latines. Argentine, Uruguay, Brésil et Espagne; Perrin. 12 »
François de Tessan : *Le Japon mort ou vif.* Préface de Paul Claudel. (Coll. Toute la Terre); Pauthière. » »

MERCVRE.

ECHOS

Mort de Paul Escoube. — Ephémérides de l'affaire du Journal et de la Correspondance des Goncourt. — Un pastiche du Journal des Goncourt par M. Charles Maurras. — Yves Guyot et la publication de *l'Assommoir*. — Un billet de M. André Maurois. — A propos d'étiage. — Errata. — Le Sottisier universel.

Mort de Paul Escoube. — Paul Escoube est mort le 18 février, à Toulouse, après sept ans d'une maladie qui fut un martyre et ne lui permit pas même de trouver un apaisement dans ses travaux littéraires, qu'il dut abandonner. Il est mort exactement vingt-quatre heures avant Jean de Gourmont, frère de celui dont l'œuvre et la personnalité l'avaient préoccupé, presque obsédé, durant sa courte vie active. « Nul aussi bien qu'Escoube, écrit M. Paul Huc dans un très bon article de la *Dépêche de Toulouse*, n'a compris et pénétré cet esprit complexe et si déconcertant. Nul n'en a parlé avec tant de sympathie, d'admiration, d'intelligence ». Il laisse un *Remy de Gourmont et son Œuvre*, puis *La Femme et le Sentiment de l'amour chez Remy de Gourmont*, et

cette figure revient encore dans son ouvrage qui a pour titre: *Préférences*, où il étudie, avec ses remarquables facultés de pénétration et sa lucidité coutumière, Charles Guérin, Remy de Gourmont, Stéphane Mallarmé, Jules Laforgue et Paul Verlaine.

Peu d'écrivains de Paris l'ont connu. Il était né à Carbonne (Haute-Garonne) en 1881, et avait fait ses études au collège de Saint-Gaudens, puis à Toulouse et à Paris. Son droit terminé, il était entré dans l'administration préfectorale, conseiller de préfecture à Rodez, sous-préfet de Lavaur sous les ordres de M. Bouju, qui était alors préfet du Tarn. En dernier lieu, il avait été nommé au Conseil régional de préfecture à Toulouse. Il y fréquentait un petit cercle d'amis : « Le Vent d'Autan », où se réunissaient autour du procureur général Granié, Marc Lafargue, Tristan Derême, le sculpteur Parayre, le peintre Gaudion, Touny-Lérys, le critique d'art Pierre Lespinasse. Paul Fort, de passage, s'y montra. Ce petit groupe revit aujourd'hui sous un autre nom : « Les Vingt », et a pour président notre collaborateur le docteur Voivenel. Escoube devait toujours y paraître : la maladie ne le lui a jamais permis. — A. V.

§

Ephémérides de l'affaire du Journal et de la Correspondance des Goncourt. — *17 février 1928.* — « La seule fin raisonnable et décente serait le pilon [pour le Journal des Goncourt] » ; ainsi s'exprime Orion dans son carnet des lettres de l'*Action française*.

18 février. — De M. Gustave Téry (*L'Œuvre*) : « Puisque le gouvernement s'est fait le dépositaire et le gardien de ce manuscrit, c'est qu'il y attache quelque importance. Nous aussi, la même. On en a trop dit pour taire le reste. Nous voulons tout savoir. Et par un sentiment de justice élémentaire, nous exigeons que tous les diffamés aient, dès aujourd'hui, tous les moyens de se disculper, de convaincre leur diffamateur d'imposture et de calomnie ».

Le Temps annonce que la veille, 17 février, à 14 h. 30, Mme Maurice Le Blond, née Denise Zola, le docteur Jacques Zola et M. Maurice Le Blond ont pris communication des lettres écrites par leur père et beau-père aux deux frères Goncourt. M. Le Blond déclare que le travail de copie, par reproduction photographique, ne demandera que quelques jours.

19 février. — *L'Intransigeant* (Les Treize) a appris que M. Georges Normandy (administrateur de l'œuvre de Jean Lorrain) a demandé communication des lettres de cet écrivain qui se trouvent à la Bibliothèque Nationale, dans le dossier de la Correspondance des Goncourt.

La demande de M. Georges Normandy est parfaitement logique, ajoutent les Treize. On ne voit pas pourquoi les lettres de Zola seraient communiquées

et pourquoi les autres lettres, à la demande de personnes qualifiées, ne le seraient pas.

L'Œuvre, commentant cette nouvelle affaire, rappelle que Jean Lorrain, par goût de la mystification et pour se mettre dans les bonnes grâces de Goncourt, lui conta verbalement et par lettres maintes histoires de haut goût qui se retrouvent, consignées, dans le Journal secret. Cette correspondance sera donc fort curieuse et — qui sait ? — peut-être digne du Journal lui-même.

M. Léon Daudet (*Action Française*) reproduit la partie de l'article de M. Jacques Patin (*Le Figaro*) où il est dit :

Edmond de Goncourt [dans son Journal] n'a fait grâce à personne et ceux qui s'en doutent le moins ne sont pas les plus ménagés. Un seul fait exception, un seul est traité avec une chaude et constante sympathie sur un ton qui ne se dément jamais : il a nom Léon Daudet.

— Je connaissais de longue date ce détail, ajoute M. Daudet.

Les journaux publient quelques-unes des lettres de Zola aux Goncourt. La première de ces lettres (il y en a 88 dans le dossier) est datée du 3 février 1865, année de la publication de *Germinie Lacerteux* ; la dernière du 11 mars 1896 (cinq mois avant la mort d'Edmond de Goncourt).

Les premiers refroidissements d'amitié y sont sensibles à partir des grands succès de librairie de Zola (*L'Assommoir*, 1877). On sent fréquemment que Zola répond à des susceptibilités de Goncourt et s'efforce de ne pas le mécontenter. Une certaine irritation perce dans les phrases de Zola, particulièrement après le manifeste des cinq contre *la Terre* (1887). A partir de cette date, les manifestations d'amitié un peu vive se font de plus en plus rares. Toutefois la dernière lettre est très affectueuse.

20 février. — « Ces lettres enfin connues ravivent, dit M. Paul Souday (*Le Temps*), des souvenirs peu agréables pour certains membres de l'Académie Goncourt ».

L'Œuvre reprend tous les arguments qui militent en faveur de la communication du Journal et s'émeut de constater qu'un « esprit tout de crainte et d'opportunisme s'est substitué dans l'Académie Goncourt aux traditions d'indépendance, de courage et de liberté auxquelles elle dut, un court moment, sa signification et sa raison d'être ».

21 février. — Le président de l'Académie Goncourt, M. J.-H. Rosny, aîné, prend la parole pour déclarer dans *le Quotidien* :

1° L'Académie Goncourt, mise en cause, n'avait nullement à intervenir dans la publication des lettres de Zola ;

2° Nos statuts ne nous font pas une obligation de publier le Journal. Au surplus, nous n'avons pas à nous en occuper actuellement, les pouvoirs sont en d'autres mains.

22 février. — Alors, répond *l'Œuvre*, quelle idée avez-vous eue d'intervenir pour dire : « Le précédent aurait les plus graves inconvénients » ? Et, sur le second point posé par M. J.-H. Rosny aîné, *l'Œuvre* donne l'explication suivante :

Ce qui veut dire pour l'Académie Goncourt : « Nous avons établi nos statuts de telle sorte que le devoir moral qui nous incombait soit éludé. C'était si bien prémédité qu'ensuite nous avons remis nos pouvoirs pour la publication à un éditeur [Flammarion] ; et, dans le temps, nous prenions nos dispositions pour que personne, pas même cet éditeur, n'eût communication du manuscrit. »

On apprend, le même jour, que l'arrêté ministériel interdisant la communication du Journal *et de la Correspondance* a été signé par M. Lamoureux le 6 mai 1926.

23 février. — Sous ce titre : *Ce que j'ai vu à l'Académie Goncourt*, M. Camille Mauclair raconte dans l'*Eclaireur de Nice* que le regretté Gustave Geffroy le convoqua plusieurs fois pour lui confier son désir et celui de ses collègues de le voir élu à la première occasion. Par malheur, à chaque « occasion » quelque empêchement dirimant se présentait. Exemple : lorsqu'on préféra élire M. Pol Neveux ; Gustave Geffroy s'exprima ainsi :

— Vous savez, Mauclair, combien l'on nous harcèle avec cette histoire du Journal. Quel tour posthume Goncourt nous a joué avec ce bouquin !... Il n'y a de possible que l'atermoiement indéfini. Neveux est fonctionnaire, très influent auprès des ministres successifs. Nous avons très besoin de sa présence parmi nous... Et pourtant !

— Je vous dirai franchement que si j'étais des vôtres, répondit M. Mauclair, je contribuerais à la ruine de l'Académie, car j'insisterais pour que le testament fût respecté coûte que coûte. Alors je crois que je serais le mal venu. N'en parlons plus.

Et, pour en finir avec la rengaine que devenait cette « candidature », M. Camille Mauclair écrivit au *Figaro* une lettre disant doucement : « Je ne désire point faire partie des Dix ». — L. DX.

§

Un pastiche du Journal des Goncourt par M. Charles Maurras. — En attendant la publication — bien hypothétique — de la partie inédite du fameux Journal, nous avons retrouvé un pastiche peu connu de la partie publiée. M. Charles Maurras le donna à la *Revue bleue* le 31 décembre 1891 (tome XLVIII, juillet-décembre 1891, pages 830 à 833) c'est-à-dire qu'il devança de beaucoup et les pastiches Ponchon sur le même sujet et le *Journal des Goncours* (sic) par un « groupe de curieux ».

M. Charles Maurras commence par raconter que M. de Goncourt, se trouvant près de lui au théâtre, avait fait tomber un petit agenda relié en cuir russe.

Je m'en saisis rapidement et le mis dans ma poche. Je ne suis pas bien sûr d'avoir entièrement caché ce procédé à M. de Goncourt. Il me sembla qu'il m'épiait avec ses prunelles de lynx. Mais soit insouciance, soit générosité, soit quelque autre raison qu'il ne sied point d'approfondir, il n'en témoigna nulle aigreur. Il fut même fort agréable tout le reste de la soirée...

Rentré chez lui, M. Maurras put voir que l'agenda contenait le journal autographe de M. de Goncourt pendant tout le mois de novembre 1891. Il en recopia les notes dont nous détachons ci-dessous quelques passages. Il sont bien dans la manière tour à tour geignarde, aiguë, potinière qui a fait le succès des neuf volumes publiés (ils sont épuisés depuis longtemps ; pourquoi ne réédite-t-on pas ?) et qui provoque une si vive curiosité sur la partie réservée.

2 novembre. — Ce cheveu, gris hier, devenu blanc, qui, tandis que je lis ou que j'écris ou que je songe, neige silencieusement de mon vieux front sur le papier. Oui, toujours, désormais, ce cheveu, ce blanc messager de la fin, s'effile, s'interpose entre moi et toutes les choses.

Même jour. — Jaune et noir dans la brume douce, ce fiacre, s'enfuyant, m'enchaînait d'une sympathie. Etranges jeux de teintes. Faire un chapitre là-dessus...

5 novembre. — Chez N..., le frère du peintre, un peu dessinateur lui-même. Atelier sous les toits. La feuille de papier-joseph placée sur le bord du bureau. Tremble, palpite, bat de l'aile — la feuille de papier-joseph — aux vibrations qui montent du pavé secoué. Et, me bouchant l'oreille, au seul tremblement de la feuille, je distingue quel véhicule cahote dans la rue : tombereau, camion, voiture de bouchers, de postiers, simples fiacres.

A une allure plus discrète, à je ne sais quel balancement des essieux j'arrive à percevoir les fiacres dont les stores sont baissés amoureusement...

Sur cette feuille de papier se réfléchit, s'inscrit, d'un graphique léger et net, l'haleine de Paris, du Paris monstrueux avec ses spasmes, ses arrêts, ses accélérations...

6 novembre, 5 heures du soir. — C'est bien restreint le nombre de femmes qui ne méritent pas d'être jetées à l'eau avec une pierre au cou...

12 novembre. — Vu Zola. Il maigrit.

Venait de présider la séance de la Société des gens de lettres. Ah ! l'insurgé qui capitule ! Le jacobin devenu le plus ferme soutien de l'empire !

17 novembre. — Une bien singulière pensée de Pascal que m'a citée ce soir, à dîner, Léon Daudet :

« L'homme est un roseau pensant. »

18 novembre. — Daudet se porte mieux. Son plus jeune fils est venu avec Georges Hugo, qui se trouve en congé.

Georges Hugo, petit, gras, rose, dans son costume de matelot qu'il promène coquettement. Le nez d'oiseau de proie du grand-père, entre des yeux vernis, bombés et lavés tout au fond d'un brouillard d'insignifiance.

20 novembre. — Idiosyncrasies.

Un très bon dîner à quatre, ces jours-ci. De B... a demandé trois fois de la même salade russe.

Le soir du même jour. — Charcot vient d'affirmer que les idiosyncrasies les mieux dessinées concernaient pour la plupart la gustation culinaire.

Voir si de B... n'est point par hasard slavophile...

27 novembre. — Place de la Madeleine, au grand tralala de six heures, aperçu M. T..., le ministre de Mac-Mahon. Tout rasé, blanc et rose, en stricts vêtements noirs, sous la pluie, dans la boue, il barbote, il piétine, tout son menu corps affolé par le roulement des voitures, paralysé par les ténèbres, les bleus brillants, les ors gluants, Jablokoff, Edison, reflets de gaz des magasins... Il va, il vient sur la chaussée, n'atteint ni trottoir ni refuge, d'une allure, d'un pas sentant d'une lieue leur province. De quinze ans plus âgé que lui, je lui offre mon bras, je le sauve :

— Non décidément, — me dit-il, la goutte de mélancolie à l'œil, — je n'ai pas le pied parisien...

Le pied parisien ! Ce qui manque aux gens bien pensants. Ce qui leur manquera toujours. Car ils cessent de bien penser s'ils viennent à sentir s'allonger entre leurs honnêtes bottines le petit bout d'ongle de vice qui commence ce pied fourchu, ce pied damnément débrouillard des démons de Paris.

Même jour. — L'étrange, l'invisible puissance intelligentuelle des gens qui ne savent ni lire ni écrire !...

29 novembre. — Ajalbert a terminé son adaptation théâtrale de la *Femme au* XVIIIe *siècle.*

Lecture intime : les fils Daudet, sa femme, le ménage Zola. Au quatrième acte, qui est le meilleur, la grimace significative de Mme Zola. Insérer quelque part un portrait de la femme d'homme de lettres...

Un bref commentaire de M. Charles Maurras accompagnait cet amusant pastiche et se terminait par ces mots :

— S'il avait pu prévoir M. de Goncourt, Aulu-Gelle n'eût rien écrit.

§

Yves Guyot et la publication de « L'Assommoir ». — La biographie d'Emile Zola par Edmond Lepelletier (Éditions du *Mercure de France*) a précisé, aux pages 294 et 295, les circonstances dans lesquelles l'ancien ministre des Travaux publics, qui vient de mourir, avait, comme directeur du journal le *Bien Public*, retenu *l'Assommoir* pour le publier en feuilleton. On sait également que cette publication, interrompue sur les protestations des lecteurs, fut achevée par la *République des Lettres* (Cf. *Mercure* du 15 septembre 1927).

Lorsqu'à cette dernière date nous avions, dans un écho, évoqué ces faits anciens, M. Yves Guyot nous avait écrit une lettre datée du 20 septembre 1927 et dont nous détachons les phrases suivantes :

Je fus fort ennuyé de la nécessité d'interrompre l'*Assommoir* et Zola tout autant. Mais, j'en assurai la continuation de la publication dans la *République des Lettres* ; et ce regrettable incident ne provoqua pas de refroidissement entre Zola et moi. L'affaire fut réglée entre nous en quelques minutes...

§

Un billet de M. André Maurrois.

Le 5 mars 1928.

Monsieur le Directeur,

Vous m'avez dit ce matin que, votre numéro du 15 mars étant déjà composé, il vous était impossible de publier avant le 1er avril ma réponse à votre article. Je compte cependant sur votre courtoisie pour informer vos lecteurs que je répondrai point par point à votre collaborateur.

Croyez à mes sentiments distingués.

ANDRÉ MAUROIS.

§

A propos d'étiage. — En ces temps de crues de rivières, on parle beaucoup d'étiage. Mais sait-on exactement ce que c'est que l'étiage? On lisait, par exemple, dans le *Petit Parisien* du 16 février des informations ainsi rédigées ;

Soissons, 15 février. — Le service de la navigation a fait afficher ce matin au pont de Soissons l'avis suivant : « La cote, qui était le 15 de 40.89, devra atteindre le 16, à 7 heures du matin, 41, et, si la pluie s'arrête, le maximum sera atteint à cette cote. » Mais des constatations faites dans l'après-midi, il résulte que l'étiage 41 était atteint vers 15 heures. Lors de la crue de 1924, la plus haute cote enregistrée fut 42,53.

De Strasbourg on signale que, dans la nuit de mercredi à hier, le Rhin a monté d'un mètre. Hier matin, l'étiage était de 4 m. 33 au pont de Kehl. La navigation a dû interrompre ses services.

Le mot « étiage » est ainsi faussement employé dans le sens de niveau, comme il appert des définitions suivantes :

Littré :

ETIAGE. — Le plus grand abaissement des eaux d'une rivière... (marqué par un zéro).

Etym. Bas-latin *œstivaticum* (*œstivaticus* est dans Ducange), de *œstas*, été : le niveau de l'été pour une rivière.

Hatzfeld, Darmesteter et Thomas :

ETIAGE. — (Technol.) Niveau qu'atteint une rivière aux plus basses eaux, et à partir duquel on mesure les crues.

Ce mot « étiage » est fréquemment pris au figuré. C'est ainsi que, dans son feuilleton du *Temps* du 6 octobre dernier, M. Paul Souday écrivait :

Zola ne s'élève pas à ces hauteurs, mais à son étiage il est souverain.

Comme M. Paul Souday connaît le sens des mots, il a certainement voulu dire que Zola était au niveau le plus bas de la littérature, à la cote zéro, et que là il était souverain.

§

Errata. — Par suite d'un remaniement de dernière heure, il s'est produit dans le dernier Sottisier deux minimes coquilles, qui ne changent d'ailleurs rien aux « sottises » relevées. Un mot a été sauté dans la « sottise » suivante, qu'il faut rétablir ainsi :

AU TONKIN. — Une cargaison d'essence *explose* sur le Mékong.

D'autre part, l'ouvrage de Loti dont est extraite la dernière sottise est, comme chacun a pu le corriger : *Japoneries d'automne*.

§

Le Sottisier universel.

Nous sommes au temps [1783] où on lisait partout *Le Neveu de Rameau* de Diderot. — CHARLES DE VALLAS, *Beaumarchais magistrat*, p. 283.

Pour plaider la cause de cette humanité en rebut, on peut dire que la pauvreté et l'insuffisance d'éducation sont à la base du dévoiement. Cela excuse. — *Le Mémorial de la Creuse*, 11 février.

... Sur la place de Breteuil où se trouve la façade postérieure de l'édifice [les Invalides]... — *Mercure de France*, 15 février, p. 221.

L'aimable endroit ! [La Closerie des Lilas.] C'est un café-frontière, si l'on peut dire, car il est à la limite du cinquième, du sixième et du quinzième arrondissement. — LÉO LARGUIER, *Les Nouvelles Littéraires*, 26 février 1928.

Il comptait évoquer le souvenir de Roméo et Juliette, de Faust et Marguerite, de Mignon et Werther, de tous les couples d'opéra. — CURNONSKY ET BIENSTOCK, *Le Café du Commerce*, Mercure de France, 15 février, p. 125.

UN OCTOGÉNAIRE TUE UNE INFIRMIÈRE (titre). — Jean Scotto, né en 1864, tira sur l'infirmière quatre balles de revolver à bout portant. — *Le Matin*, 21 janvier.

Le pont reliant Vitry à Ivry et qui vient d'être inauguré. — *Le Nouvelliste* (Rennes), 4 février.

VIOLENTS INCIDENTS AU PARLEMENT ROUMAIN. — Les bulletins de vote furent répandus à travers l'hémicycle, puis ils prirent d'assaut la tribune des orateurs qu'ils démolirent. — *Le Nouvelliste* (Rennes), 16 février.

Et du haut des chameaux, en quatre files parallèles, sectionnées par les caïds et les officiers, quatre mille guerriers, balancés à l'amble de seize mille paires de pattes, se présentaient au Sahara sur la route de l'or. — ANDRÉ DEMAISON, *Le Pacha de Tombouctou*, pp. 92-93.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCII

—

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines*, roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

La Tour d'Amour roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

La Jongleuse, roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Vol. in-18 .... 12 fr. »

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

L'Imitation de la Mort, Volume in-18 .... 12 fr. »

Le Dessous, roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18. 12 fr. »

Son Printemps, roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

L'Animale, roman. Vol. in-16 .... 12 fr. »

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie intérieure, 1915-1917*, avec un portrait de l'auteur par Lita Besnard, reproduit en héliogravure. Volume in-18 .... 12 fr. »

THÉATRE

Théâtre (précédé de *Contes et nouvelles*). Volume in-18. 12 fr. »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.... 12 »
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16........... 12 »
Confession de Minuit. Vol. in-16............... 12 »
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16...... 12 »
Deux Hommes. Vol. in-16........................ 12 »
Le Prince Jaffar. Vol. in-16..................... 12 »
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16..................... 12 »
Journal de Salavin. Vol. in-16.................. 12 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16.. 12 »
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16......... 12 »
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16 12 »
Lettres au Patagon. Vol. in-16 .... 12 »
Le Voyage de Moscou. Vol. in-16.............. 12 »

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16...... 12 »
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16.......................... 12 »

POÉSIE

Elégies. Vol. in-16...................................... 9 »

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16............... 12 »
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes, suivie de Quand vous voudrez. Comédie en un acte. Vol. in-16........... 12 »
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18............ 7 50

BIBLIOTHÈQ

Collection sur beau papier (0,

OEUV

GEORGES DUHAMEL

I. *Vie des Martyrs........................ 1 vol.
II. *Civilisation........................ 1 vol.
III. *La Possession du Monde.................. 1 vol.
IV. *Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants 1 vol.

ANDRÉ GIDE

I. *La Porte étroite........................ 1 vol.

REMY DE GOURMONT

I. *Une Nuit au Luxembourg. Couleurs.... 1 vol.
II. *Le Fantôme. Histoires magiques....... 1 vol.

CHARLES GUERIN

I. *Le Semeur de Cendres.................. 1 vol.

FRANCIS JAMMES

I. De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du soir Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un jour. La Mort du Poète. La Jeune Fille Nue. Le Poète et l'Oiseau etc......... 1 vol.
II. *Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Églogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles. 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis........................ 1 vol.
IV. *Le Roman du lièvre. Des choses. Contes. Notes sur des oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Pensée des jardins. Notes diverses........................ 1 vol.
V. *Méditations. L'Auberge des douleurs. L'Auberge sur la route. L'Auberge des Poètes. Quelques hommes. L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles. La Brebis égarée.... 1 vol.

RUDYARD KIPLING

I. *Le Livre de la Jungle.................. 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle........... 1 vol.

JULES LAFORGUE

I. *Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune........................ 1 vol.
II *Poésies : Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers vers. Appendice. (Notes et Variantes)........................ 1 vol.

III. *Moralités Légend
IV. *Lettres I (1881-18
AUBRY...........
V. *Lettres II (1883-18

LOUIS

I. Poèmes. Chants d
Sacra)...........

MAURIC

I. *Le Trésor des H
II. *La Sagesse et l

JEA

I. *Les Syrtes Le
sionné. Enone
phile et Sylva
II. *Les Stances. Ip

HENR
de

I. Les Médailles d
II. La Sandale ailé
III. *Les Jeux rustiq
IV. *Les Lendemai
Sonnets.......
V. *Poésies diverses
ques. Tel qu'e

AR

*Vers et Proses. Tex
et les premières édit
BERRICHON. Poè
CLAUDEL .. ..

GEOR

I. *La Jeunesse
ce...............
II *Les Vies enclose
sieurs poèmes...

AL

I. *Au Jardin de l
mes..............
II. *Le Chariot d'or
Flancs du Vase
III. *Contes. Polyph

Il a été tiré des ouvrages marqués d'un

Les volumes de cette collection peuvent être

LES POINÇONS DE L'ORFÈVRERIE FRANÇAISE

Justification du tirage :

20 exemplaires sur vélin Canson Montgolfier n°s 1 à 20 . . . 500 frs

1.000 ex. sur vélin Montgolfier d'Annonay n°s 21 à 1.020 . 300 frs

A PARIS, CHEZ LOUIS CARRÉ, 219, FAUB. St-HONORÉ (8e)

LES GRANDES
DU CRAP

Numéro

DERN
NOUVELLES

par Jean GALTI

Prix : 7 francs == E

PRÉCÉDEMM

NUMÉRO DE NOVEMBRE :

LE SALON D'AUTOMNE
(100 reproductions en simili)

DISCOURS D'EXPULSION DE M. PAUL VALÉRY
à l'Académie Française, par André ROUVEYRE
Prix : **7** francs — (Étranger : **10** francs)

NUMÉRO DE LUXE DE DÉCEMBRE :

LE JARDIN DU BIBLIOPHILE
avec l'article sensationnel

LE GÉNIE COMMERCIAL DE M. VALÉRY

par Jean GALTIER-BOISSIÈRE
Prix : **12** francs - (Étranger : **15** francs)

ABONNEZ-VOUS

BULLETIN D'ABONNEMENT &

3, Place de la Sorbonne — P

NOM.. *ADRESS*

1° *Veuillez m'abonner au* « Crapouillot » *à partir du 1er janvier ou du 1er ma*
demi-tarif : *75 fr.*).

2° *Et m'adresser de plus « Le Jardin du Bibliophile » pour lequel j'ajoute la*
(*7 fr. — Etranger : 10 fr.*).

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

Premiers Poèmes. Volume in-18 .... 12 »
Poèmes, 1887-1892. Volume in-18 .... 12 »
Les Jeux rustiques et divins. Volume in-18 .... 12 »
Les Médailles d'Argile. Volume in-18 .... 12 »
La Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18 .... 12 »
La Sandale ailée. Volume in-18 .... 12 »
Le Miroir des Heures. Volume in-18 .... 12 »
1914-1916, *Poésies.* Volume petit in-18 .... 12 »
Vestigia Flammæ, *Poésies.* Volume in-16 .... 12 »

ROMAN

La Canne de Jaspe. Volume in-18 .... 12 »
La Double Maîtresse. Volume in-18 .... 15 »
Les Amants singuliers. Volume in-18 .... 12 »
Le Bon Plaisir. Volume in-18 .... 12 »
Le Mariage de Minuit. Volume in-18 .... 12 »
Les Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18 .... 12 »
Les Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18 .... 12 »
Le Passé Vivant, *roman moderne.* Volume in-18 .... 12 »
La Peur de l'Amour. Volume in-18 .... 12 »
Couleur du Temps. Volume in-18 .... 12 »
La Flambée. Volume in-18 .... 12 »
L'Amphisbène, *roman moderne.* Volume in-18 .... 12 »
Le Plateau de Laque. Volume in-18 .... 12 »
Romaine Mirmault. Volume in-18 .... 12 »
L'Illusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18 .... 12 »
Histoires incertaines. Volume in-16 .... 12 »
La Pécheresse, *Histoire d'amour.* Volume in-16 .... 12 »
Les Bonheurs perdus, nouvelles. Volume in-16 .... 12 »
L'Escapade. Volume in-16 .... 12 »

LITTERATURE

Figures et Caractères. Volume in-18 .... 12 »
Sujets et Paysages. Volume in-18 .... 12 »
Discours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18 .... 12 » / 2 30
Portraits et Souvenirs. Volume in 18 .... 12 »
Esquisses Vénitiennes. Volume in-16 .... 9 »
Proses datées. Volume in-16 .... 12 »

THEATRE

Le Théâtre aux Chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume in-18 .... 12 » / 12 »

A LA MÊME LIBRAIRIE :

JEAN DE GOURMONT

Henri de Régnier et son Œuvre. (Collection *les Hommes et les Idées*). Avec un portrait et un autographe. Vol. in-16 .... 2 50

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Mson de Rapt (11e) Bd BEAUMARCHAIS, 66 et 68 et R. Amelot, 57
Cont. 573 m. Rev. br. 67.406 fr. M. à p. 900.000 fr. *Appartements et remises libres.* Adjon Ch. notaire, 27 mars. S'ad. Mes Girardin, M. Dauchez, Ploix, Bourdel et Cousin, not., 6, pl. Saint-Michel, dép. ench.

POLÉMIQUES

UILLOT

e Mars

ÈRES
LITTÉRAIRES

R-BOISSIÈRE

ranger : 10 francs

NT PARUS

NUMÉRO DE JANVIER :

Mauvaises Nouvelles Littéraires

par André ROUVEYRE

(ce numéro, épuisé au détail, ne se vend que dans l'abonnement 1928)

NUMÉRO DE FÉVRIER :

Le Salon des Indépendants

MARTIN DU GARD

par

BÉRAUD DU RHONE

Prix : 7 francs — (Étranger : 10 francs)

U CRAPOUILLOT

voyer : **LE CRAPOUILLOT,**

S-Ve — (CHÈQUE POSTAL 417-26)

....

28 (*France et Col. : 65 fr., Etr. : 85 fr., et pour les pays ayant accepté le*

e de 12 fr. (Etranger : 15 fr.) et le numéro spécial du « Salon d'Automne »